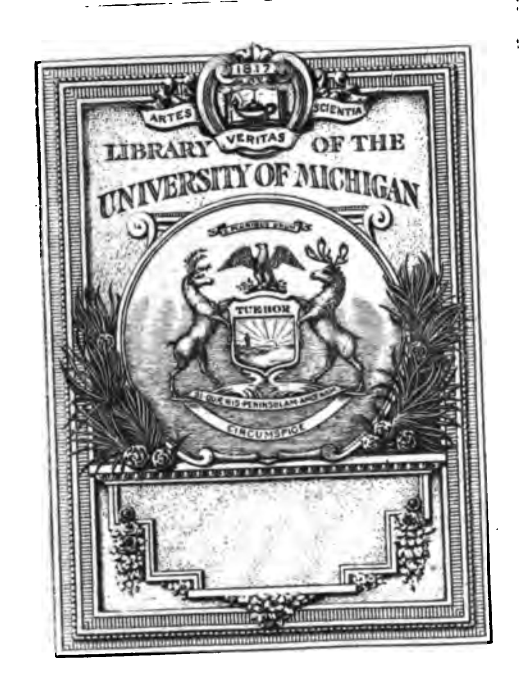

B 1,101,828


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE




3 9015 03670 5997
UNIVERSITY OF MICHIGAN

ARCHIVES

DES

MISSIONS SCIENTIFIQUES

ET LITTÉRAIRES.

ARCHIVES

DES

MISSIONS SCIENTIFIQUES

ET LITTÉRAIRES.

CHOIX DE RAPPORTS ET INSTRUCTIONS

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES.

TOME VIII.



PARIS

IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE DE PAUL DUPONT,

RUE DE GRENELLE-SAINT-HONORÉ, 45.

M DCCC LIX.

5.

ARCHIVES

DES

MISSIONS SCIENTIFIQUES

ET LITTÉRAIRES.

SECOND RAPPORT de M. Ernest Desjardins à S. Exc. M. le Ministre de l'instruction publique et des cultes, sur une mission scientifique en Italie (1).

ÉTUDES TOPOGRAPHIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES DANS LA CAMPAGNE DE ROME.

Monsieur le Ministre,

Le second objet de la mission qui m'avait été confiée par le prédécesseur de Votre Excellence, était de « puiser dans les dernières « découvertes archéologiques, les éléments d'un travail sur la topo- « graphie de l'ancien *Latium*, de la Sabine et de l'Étrurie méridio- « nale. »

Deux motifs ont empêché cette partie de mes travaux d'être aussi productive que je l'avais espéré : 1° le peu de temps que j'ai passé à Rome, tant à cause du long séjour que mes recherches avaient nécessité dans le duché de Parme, que de l'ordre de départ que j'ai reçu de Paris pour venir occuper le poste que Votre Excellence a

(1) Un premier rapport, sur une mission de M. Desjardins en Italie, a été publié dans le septième volume des *Archives des Missions.*

bien voulu me confier, et 2° la difficulté des explorations dans la campagne romaine pendant les mois de septembre et d'octobre. Je pourrais ajouter un troisième motif à ces deux premiers : c'est qu'on est obligé de se contenter des indications que la confiance des savants italiens consent à fournir touchant leurs propres découvertes. Elles constituent en effet une véritable propriété scientifique, dont la publicité n'appartient qu'à ceux qui les ont faites. Or, parmi les découvertes des quatre dernières années, il n'en est qu'un petit nombre qui aient été publiées. Je me contenterai de les mentionner dans ce rapport, en y ajoutant quelques réflexions critiques; il en est d'autres, qui sont encore inédites et pour lesquelles je devrai user, par un motif que Votre Excellence appréciera, d'une réserve plus grande encore.

De même que mon travail sur les *Tables alimentaires* avait servi de point de départ aux nouvelles recherches que j'ai faites dans le duché de Parme, et qui sont consignées dans mon précédent rapport ; de même mon *Essai sur la topographie du Latium* devait être complété par mon second voyage à Rome. Or, j'avouerai avoir dû beaucoup plus, pour ce dernier ouvrage, aux conseils, aux communications et aux travaux des savants italiens et allemands qui avaient guidé mon peu d'expérience sur le sol de la campagne romaine, en 1852, qu'à mes recherches personnelles. Je m'étais appliqué surtout à faire un exposé, aussi complet que possible, de la topographie du *Latium*. L'accueil favorable de la Faculté des lettres de Paris et le témoignage d'un homme auquel ces études sont aussi familières que le sol même de l'Italie, me permettaient de croire que le but modeste que je me proposais avait été atteint, c'est-à-dire que mon *Essai* « résumait tout ce que les documents publiés jusqu'à pré- « sent nous avaient appris sur ce pays (1). » Je pouvais donc considérer cet *Essai* comme une sorte d'inventaire de toutes les découvertes archéologiques et topographiques de quelque importance, avant l'année 1852. Il me restait : 1° à rectifier ce premier résultat, et 2° à enregistrer les documents nouveaux. Il n'y a pas, quant à présent, matière à un second ouvrage, et ce rapport pourra peut-être donner une idée suffisante des dernières conquêtes de la science sur ce point.

Je rappellerai ici que ma première étude comparée sur la campagne romaine avait pour objet :

1° De déterminer l'étendue du *vetustissimum Latium ;*

(1) Noël des Vergers, *Athenæum français* du 21 juin 1856.

2° De donner un aperçu de la topographie physique de cette contrée ;

3° De faire connaître, par une description sommaire, le parcours des voies romaines et, en particulier, de la voie Appienne, d'après les dernières fouilles ;

4° D'indiquer la direction des anciens aqueducs publics ;

Et 5° enfin, de présenter un exposé archéologique et géographique à la fois du pays latin, comprenant toutes les villes, bourgades, villas et lieux historiques mentionnés dans les auteurs ou dans les inscriptions.

Les observations que j'ai faites moi-même, et les renseignements que j'ai recueillis dans ce second voyage peuvent être répartis sous trois titres différents qui formeront comme le sommaire et donneront la division du travail complémentaire que j'ai l'honneur de soumettre aujourd'hui à Votre Excellence :

1° *Nouvelles observations sur la voie Appienne.*

Système proposé par M. Pietro Ercole Visconti. — Ce qui doit subsister du travail de M. Luigi Canina. — Récente publication de M. Canina sur la dernière section de la voie Appienne, entre *Bovillæ* et *Aricia*, du 13e au 16e mille. Analyse critique de ce travail.

2° *Les catacombes.*

Découvertes récentes et système de M. de Rossi.—M. de Rossi doit être considéré comme ayant créé et appliqué le premier la véritable méthode à suivre pour l'étude des catacombes.—Révolution salutaire que cette méthode est appelée à apporter dans la topographie archéologique. — Importance des travaux encore inédits de M. de Rossi. — M. Pietro Ercole Visconti et la catacombe dite de Saint-Alexandre.

3° *Découverte des Aquæ Apollinares.*

Collection unique du P. Marchi. — Analyse de sa publication. Rectification que je propose dans les cartes de Nibby et de Westphal, tant pour la topographie des environs de Bracciano, que pour le tracé des itinéraires anciens.

CHAPITRE PREMIER.

NOUVELLES OBSERVATIONS SUR LA VOIE APPIENNE.

J'avais donné, dans mon *Essai sur la topographie du Latium*, une description archéologique des treize premiers milles de la voie Ap-

pienne, et ce travail était accompagné de 6 planches représentant le parcours de cette section avec le nom et la place de tous les monuments remarquables (1). Depuis mon premier voyage à Rome, les *Annales de l'Institut archéologique de* 1854 ont paru (seulement vers le commencement de l'année 1856). Elles renferment l'article de M. Luigi Canina. C'est un des derniers travaux du célèbre architecte romain, mort pendant l'automne de 1856, à son retour d'Angleterre. A cet article sont jointes les planches 8 et 9 dressées d'après les dessins de M. Pietro Rosa. Cette partie qui comprend la section de *Bovillæ* à *Aricia*, entre le treizième et le seizième milliaire, forme le complément des articles publiés précédemment dans les Annales des années 1851, 1852 et 1853 (2).

Avant de parler de ce dernier travail de M. Canina, je dois soumettre à Votre Excellence quelques-unes des observations générales de M. Pietro Ercole Visconti sur l'ensemble des fouilles et sur la topographie de la voie. Il a bien voulu m'exposer son système sur les lieux mêmes, et quoiqu'il n'ait pas publié ses idées, je suis assuré de ne lui point déplaire en les reproduisant ici et en me permettant même de donner humblement mon avis après le sien. Quel que soit mon respect pour la mémoire de M. Canina, quelle que soit, d'autre part, ma reconnaissance pour l'accueil hospitalier de M. Visconti, qui fait aux étrangers les honneurs de Rome avec la grâce qu'un noble particulier mettrait à faire les honneurs de son palais, je dois à la confiance dont le prédécesseur de Votre Excellence a daigné m'honorer, je dois à moi-même d'exposer ici mon sentiment en toute sincérité sur les systèmes opposés auxquels les deux éminents antiquaires ont attaché leurs noms.

M. Visconti croit que la route qui a été mise au jour à la suite des fouilles accomplies sous le pontificat de Pie IX, et qui semble avoir conservé l'apparence antique, aussi bien par son pavé de lave que par les trottoirs qui la bordent, n'est, presque sur aucun point, l'ancienne voie Appienne, mais nous représente une route faite ou réparée aux époques modernes, et ce qui le prouve, suivant lui, c'est que : 1° L'on trouve fréquemment parmi les pavés, des mor-

(1) De la page 92 à la page 124, et de la page 237 à la page 251. Voyez la bibliographie de la voie Appienne, de la page 229 à la page 234. — Voyez aussi l'article que j'ai publié sur les *Fouilles de la voie Appienne* dans la *Revue contemporaine* du 15 août 1855.

(2) Ces trois premières parties ont été publiées séparément par M. Canina et forment un ouvrage détaillé avec des planches nombreuses. 2 vol. 1853.

ceaux de marbres, débris de monuments antiques, et des pierres de lave conservant encore, il est vrai, l'empreinte des roues des chars, mais disposées souvent en sens inverse de leur place primitive et présentant ces espèces de rainures perpendiculairement et non parallèlement à la ligne des trottoirs; 2° les tombeaux sont le plus souvent beaucoup trop près de la route pour permettre de restituer les degrés ou les assises disparues, sans empiéter sur les trottoirs des piétons, ou même sur la voie des chars. Il pense, en outre, que presque tous les monuments découverts ont appartenu à des personnages secondaires et le plus souvent de la classe des affranchis. On peut s'étonner en effet de ne rencontrer dans la première nécropole du monde romain qu'un aussi petit nombre de tombeaux importants.

On sait quel luxe les grandes familles de Rome étalaient dans leurs sépultures. C'est une erreur, selon M. Visconti, d'attribuer aux personnages de la classe élevée, les monuments qui portent leurs noms. C'étaient ceux de leurs affranchis ou des enfants de ces derniers. Les tombeaux des patriciens, et, en général, des gens riches, étaient le plus souvent construits à grands frais dans leurs domaines particuliers, comme ceux de Munatius Plancus à Gaëte et de Plotius près de Tivoli; ce qui fait que le nombre devait en être fort restreint sur les voies publiques et même aux abords de Rome; mais il faut se garder de croire toutefois qu'on ait découvert tous ceux qui se rattachent à la voie Appienne; car ce n'était pas sur le bord même de la route qu'il fallait les chercher. Ils doivent en être placés à une certaine distance, et ils formaient comme une seconde rangée derrière les hypogées des affranchis. On voit en effet çà et là dans la campagne, des *nuclei* ou masses de pierres considérables et sans revêtement, qui n'ont pas été fouillées.

Il résulte donc du système de M. Visconti : 1° que ce ne serait pas le pavé primitif de la voie qui aurait été retrouvé ; 2° que l'on n'aurait même pas mis au jour la vraie route romaine dans une partie considérable de son parcours; 3° que les monuments attribués par M. Canina à plusieurs grandes familles ne seraient, le plus souvent, que ceux de leurs affranchis ou de leurs clients; et 4° que les tombeaux des personnages importants sont plus éloignés de la route et n'ont pas encore été découverts.

Suivant M. Visconti, un grand nombre de fragments, d'époque, de style et d'art différents, auraient été groupés sans discernement par M. Canina, comme appartenant aux mêmes monuments, ce qui fait que le visiteur peut prendre pour une disposition justifiée et pour

une restitution motivée l'assemblage arbitraire de débris qui ne sont ni du même ciseau ni du même temps.

Malgré ce que le système de M. Visconti a d'ingénieux et ce que le jugement qu'il porte de l'ensemble du travail de M. Canina a de fondé, je ne saurais l'admettre sans réserve. M. Canina s'est souvent trompé; mais en reconnaissant ses erreurs, qui sont quelquefois les miennes, je ne puis souscrire à la sévérité du savant archéologue qui le condamne sur tous les points. On peut assurément reprocher à M. Canina, comme à tous les architectes qui s'occupent d'archéologie comparée sans s'être préalablement fortifiés par de sérieuses études classiques sur l'antiquité, d'avoir tenu plus de compte des pierres que des textes et des inscriptions, et d'avoir abusé du procédé séduisant, mais périlleux, des restitutions. Rien n'est plus fréquent dans les ouvrages de M. Canina que de rencontrer des citations inexactes ou des passages d'auteurs anciens mal interprétés. Les historiens et les poëtes latins ne lui étaient pas assez familiers. Il lui arrive, par exemple, de confondre la famille des Quinctii avec celle des Quintilii, comme je l'ai remarqué à propos de son travail sur la voie Appienne. Il importe donc de relire attentivement les textes qu'il explique ou sur lesquels il s'appuie. Je crois néanmoins que, malgré ces défauts, son œuvre n'est pas entièrement mauvaise, et que c'est bien la voie antique que les fouilles dirigées par lui ont mise au jour. Personne assurément ne peut avoir la pensée que le pavé de cette route soit celui que le censeur Appius Claudius fit placer l'an 309 avant Jésus-Christ, ni même celui qui fut foulé par les chevaux des premiers Césars; car il est hors de doute que cette section, comprise entre Rome et les *Frattocchie*, n'a été abandonnée qu'après le onzième siècle de notre ère, l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, qui est de cette époque, indiquant la station *ad nonum* dont l'emplacement a été retrouvé au 9e mille. Or, si la voie Appienne a servi de grande route jusqu'au onzième siècle, il est évident que le pavé a dû en être renouvelé bien des fois depuis Appius Claudius, et même depuis Trajan. M. Visconti a donc raison de dire que le pavage antique ne se retrouve presque nulle part; mais il ne s'ensuit pas que la direction de la voie fût différente de celle que nous voyons aujourd'hui. Entre la *porta Appia* (nom moderne, porte de Saint-Sébastien) et le tombeau de *Cæcilia Metella*, le chemin qu'on suit ne correspond pas, il est vrai, à la voie antique; toutefois, il ne peut s'en écarter sensiblement, puisque les monuments sont encore là comme autant de jalons qui nous empêchent de nous égarer. Mais depuis le tombeau de *Cæcilia Metella* jusqu'à Albano, il est

démontré pour moi que la voie était droite, sauf de légères déviations purement accidentelles et dont la cause nous est même le plus souvent connue. D'ailleurs les monuments, en général très-rapprochés les uns des autres, et disposés en ligne de chaque côté, ayant leurs inscriptions toutes exposées sur la même face, ne permettent pas de penser que la route ait jamais dû passer ailleurs. Quant à l'extension qu'il convient de donner aux assises des tombeaux du côté de la voie, au point d'envahir par les restitutions le *pavimentum* antique, cette remarque ne m'a frappé nulle part comme créant une impossibilité dans le système de M. Canina.

Mais ce qui m'a paru aussi vrai que nouveau dans l'hypothèse de M. Visconti, c'est ce qui regarde les tombeaux des grands personnages devant former comme une seconde rangée derrière les sépultures des petites gens. Il est en effet conforme aux idées romaines de supposer que les patriciens et les gens riches, accompagnés pendant leur vie d'une foule de clients, d'affranchis et d'esclaves, voulussent après leur mort que leurs grands tombeaux fussent entourés de ce même peuple qui semblait former encore cortége à leur orgueilleux patronage. Cette idée est profondément vraie, je le répète; elle est puisée, pour ainsi dire, à la source même des institutions et des usages de Rome. Elle révèle chez M. Pietro Ercole Visconti cette heureuse alliance du savoir et de la pénétration, qui est dans sa famille comme un rare et précieux héritage. Mais peut-être l'habile antiquaire étend-il cette vérité un peu trop loin, lorsqu'il suppose que, dans un espace d'un mille entier, se trouvaient groupés les affranchis d'une seule et même *gente*. Dans son système, il faudrait rattacher presque tous les tombeaux de la voie Appienne au petit nombre des grandes sépultures de patrons qui possédaient des domaines le long de la route. Or, nous savons qu'il existait des entreprises particulières, ayant pour but d'acquérir des concessions de terrain, pour la construction d'un *columbarium*, par exemple, et que l'on achetait des places dans ces sépultures communes. La même spéculation et les mêmes facilités devaient se rencontrer pour toute espèce de tombeaux. Il était d'usage, j'en conviens, qu'un grand personnage fît construire un *columbarium* et quelquefois plusieurs, pour ses affranchis et ses esclaves, comme firent Auguste et Livie; mais rien ne nous prouve que toute la place qui était au devant d'un domaine, le long de la route, dût être occupée exclusivement par les tombeaux de la *famille* du propriétaire. Si cela eût été général, on trouverait agglomérés sur tel ou tel point les mêmes noms, puisque les affranchis et leurs descendants étaient désignés

par l'appellation commune du chef de la *gente*. Les noms *patronymiques* figureraient dans le même lieu avec ou sans la formule LIB. Or, c'est ce qui ne se rencontre pour ainsi dire qu'exceptionnellement. On peut objecter, il est vrai, que ces domaines n'ont pas toujours appartenu aux mêmes familles et que les noms patronymiques ont dû changer aussi souvent que celui des personnages qui se sont succédés dans la possession du terrain. Mais quand une série de tombeaux se rapporte visiblement à une seule et même époque et présente cependant différents noms, il est évident pour moi que la conjecture de M. Visconti cesse d'être vraie ou du moins d'avoir une application aussi générale qu'il le suppose. D'ailleurs, nous voyons dans les *columbaria* figurer des affranchis et des esclaves appartenant à différentes familles et qui sont de plusieurs époques. Dans le *Novum Columbarium*, par exemple, découvert en 1852 (Vigna 14, près de la porte Saint-Sébastien), on trouve des noms d'esclaves de Tibère, et en regard, des noms d'esclaves d'Adrien. Dans la conjecture de M. Visconti, on ne pourrait compter qu'un bien petit nombre de personnages ayant leurs tombeaux et ceux de leurs *familles* sur la voie Appienne, car les monuments très-importants sont peu nombreux en y comprenant même ceux dont les *nuclei* apparaissent au-dessus du sol à une certaine distance dans la campagne. On ne peut non plus considérer comme générale cette disposition qui consisterait à faire figurer au premier rang les seuls tombeaux des petites gens, et au second, ceux des chefs de famille, car comment songer à nier que la voie ait toujours passé au pied des monuments de *Cæcilia Metella*, du *Casal-rotondo*, des sépultures de Géta, de Gallien, etc.

Il résulte de ce qui précède que le système de M. Canina, considéré dans son ensemble, n'est pas faux, mais que le travail a besoin d'être complété et peut, dans une certaine mesure, être rectifié. Ce sont surtout des erreurs de détails qui nous frappent. Il serait à souhaiter, d'autre part, que les fouilles s'étendissent à tous les monuments apparents situés à une certaine distance de la route. Elles confirmeraient, nous n'en doutons pas, celle des opinions de M. Visconti qui nous paraît la plus probable, mais elles auraient pour effet plutôt d'étendre que de détruire l'œuvre de M. Canina. Quant au peu d'analogie que présentent entre eux les fragments recueillis dans les décombres, groupés ensemble arbitrairement et quelquefois encastrés dans des murs construits à cet effet, comme s'ils eussent appartenu aux mêmes monuments, cette observation est malheureusement trop vraie : on remarque souvent des restitutions hasardées et des rapprochements inattendus. Mais la critique, pour être juste en prin-

cipe, n'en est pas moins un peu sévère et nous nous demandons comment il eût été possible d'y échapper. Qu'on se figure ces débris trouvés pêle-mêle dans la terre, quelquefois à une certaine distance de la place qu'occupaient les monuments qu'ils rappellent ; qu'on tienne compte de la difficulté de distinguer les époques et les styles, surtout quand on sait que les Romains de la décadence ornaient leurs édifices de bas-reliefs empruntés aux âges précédents ; que l'on considère enfin la presque impossibilité de faire des *attributions* satisfaisantes à la fois pour l'archéologue, l'artiste, l'historien et l'épigraphiste, et l'on devra se montrer moins exigeant pour l'œuvre d'un homme doué de zèle, d'activité, d'amour pour la science et qui, sans avoir substitué l'ordre au chaos, nous a du moins mis sous les yeux des éléments dont un esprit plus synthétique et plus clairvoyant peut faire sortir la lumière. Je serais tenté d'ajouter que celui qui entreprendra de compléter et de rectifier ce premier travail devra se dépouiller de toute idée préconçue et se mettre en garde contre le parti-pris, car la science archéologique a toujours mis en défaut l'esprit de système.

Quoique j'aie suivi presqu'exclusivement le travail de M. Canina dans l'analyse que j'ai faite en 1854 des dernières fouilles de la voie Appienne, ce n'est point un intérêt d'auteur qui m'engage à prendre ici sa défense, ce que je crois d'ailleurs n'avoir fait qu'avec mesure. Je vais de bonne foi confesser mes erreurs qui, je le répète, sont les siennes, car il était le seul guide que l'on pût suivre pour ces travaux encore récents, lors de mon premier séjour à Rome, et le peu de temps que j'y ai passé en 1852 ne m'a pas permis de contrôler avec assez de soin les opinions de celui qui dirigeait les fouilles.

Il est bien établi aujourd'hui que le monument dont les débris ont été encastrés avec soin dans la construction élevée à cet effet au quatrième mille, n'est pas le tombeau de Sénèque, comme l'a cru M. Canina et comme je l'ai répété d'après lui. Le buste qui se trouve très-inexactement dessiné par lui dans la planche 19 du 2e volume de son grand ouvrage sur la voie Appienne ne ressemble en rien aux portraits du philosophe romain. Le nom SENECA qui se lit sur l'épaule de ce personnage est moderne. Il n'est pas exact de dire que ce monument n'avait pas d'inscription ; mais il faut dire qu'on ne l'a pas retrouvée, non plus qu'une très-grande partie du monument lui-même dont on ne possède que des fragments très-incomplets.

Je crois n'avoir que bien peu à changer à ce que j'ai dit touchant les deux monuments attribués aux Horaces. Cette opinion a été attaquée, je ne l'ignore pas, par un savant dont le nom jouit d'une

grande notoriété et dont les articles ont eu le rare mérite d'intéresser les gens du monde eux-mêmes à l'histoire romaine, rendue pour ainsi dire populaire par l'agrément du récit. Or, il se peut que le combat des Horaces ne soit qu'une légende patriotique et religieuse, sans que pour cela l'existence même des monuments qui consacraient le grand souvenir d'un fait, fabuleux, j'y consens, mais accrédité par le consentement traditionnel du peuple, doive être mise en doute. Tite-Live, Denys d'Halicarnasse et Martial ont vu les tombeaux, ou si l'on veut, les monuments commémoratifs des Horaces. Ils s'élevaient sur l'*Ager* où la croyance commune plaçait le lieu du combat; c'est-à-dire au cinquième mille. Ce devaient être deux *tumuli*, dont la forme primitive aura été conservée religieusement, même aux époques où l'art avait fait de si grands progrès. Les deux monuments situés au cinquième mille de la voie sont des *tumuli*, forme qui s'accorde avec l'antique origine de la tradition. Je dois dire seulement que la déviation de la route, dont je m'étais fait un argument pour établir que ce champ avait été consacré avant la censure d'Appius Claudius, n'a pas lieu à l'endroit même où s'élèvent les deux *tumuli*, mais un peu en deçà, ce qui ne changerait rien d'ailleurs à mon argumentation, car le *Campus sacer Horatiorum* dont parle Martial pouvait s'étendre à quelque distance des monuments. La base circulaire de ces *tumuli* a seule été retrouvée : c'est M. Canina qui a opéré la restauration des monuments en y faisant placer de la terre disposée en forme de cônes; ce qui leur donne l'aspect que nous remarquons aujourd'hui. M. Pietro Rosa les a vus réduits à leurs bases; mais cette restitution de M. Canina doit néanmoins être considérée comme certaine, car on ne peut voir autre chose dans ces espèces de socles que des bases de *tumuli*. La terre avait disparu, comme il arrive souvent à la suite des grandes pluies, sans qu'il soit besoin de l'action du temps pendant un espace de vingt siècles pour amener cette dégradation. M. Léon Renier a vu, en Afrique, des bases de *tumuli* dont la terre, s'étant écroulée, avait été entraînée par les pluies et dont le milieu présentait même la forme d'un entonnoir très-évasé; tel est, par exemple, le monument des *Lollii*.

M. Visconti croit que l'inscription (reproduite par moi, p. 223 de mon *essai*), d'un certain Marcus Cæcilius n'a pu appartenir au tombeau du grand personnage de la famille Cæcilia, dont le frère aurait été l'oncle de Pomponius Atticus. Or, on sait, d'après Cornélius Nepos, que l'ami de Cicéron avait été inhumé dans le tombeau de son oncle Cæcilius, à la cinquième pierre de la voie Ap-

pienne (1). Il y a donc là une coïncidence frappante de noms, de distance et d'époque, car l'inscription est archaïque et rien n'indique que ce Marcus Cæcilius fût un affranchi.

M. Visconti pense que le fameux *Casal-rotondo* le plus grand monument funéraire de la voie Appienne, n'était pas, comme l'a cru Borghesi, le tombeau de *Messala*, dont Martial a parlé dans deux passages, mais celui des *Aurelii*. Deux motifs avaient engagé M. Canina (dont j'ai reproduit l'opinion) à considérer le *Casal-rotondo* comme le tombeau de *Messala Corvinus* : 1° la décision de Borghesi, auquel il avait envoyé l'inscription trouvée en ce lieu, et portant seulement sur un fragment de marbre, le nom de COTTA. M. Borghesi l'avait restituée ainsi :

MARCUS. VALERIUS. MESSALINUS.	COTTA.
MESSALAE. CORVINO. PATRI.	

Ce qui pouvait paraître très-satisfaisant à cause des explications sur lesquelles le savant épigraphiste de S. Marin appuyait son opinion. Le second motif était la renommée dont jouissait chez les Romains le tombeau de Messala pour sa masse imposante et sa solidité proverbiale, qualités qui semblent convenir parfaitement au *Casal-rotondo* (2). J'ignore si M. Canina avait envoyé à M. Borghesi un dessin exact de la pierre sur laquelle est gravée l'inscription *Cotta* ; or, ceci importe beaucoup à ce qu'il semble, car les ornements qui encadrent cette pierre ne peuvent guère, d'après M. Visconti, appartenir qu'au second siècle, époque à laquelle la famille *Valeria Messalina* était éteinte, mais où celle des *Aurelii* était prospère, puisque Marc-Aurèle en était le rejeton. En admettant ce fait comme vrai, il se pourrait donc que M. Visconti eût raison et que le monument fût élevé aux *Aurelii*, dont le surnom était aussi, comme on sait, *Cotta*. Il considère ce fragment comme faisant partie d'une inscription placée au-dessous d'une des statues qui décoraient le tombeau. Mais je ne crois pas, s'il m'est permis d'exprimer une opinion sur ces matières, que ce motif d'ornementation ait été inconnu et inusité au premier siècle, car il se trouve presque le même dans les caissons des *Suffiti* de l'arc de Titus dont j'ai la photographie sous les yeux ; or, l'arc de Titus date, comme on sait, du règne de Do-

(1) Corn. Nep. Vita Pomp. Attici. c. XXII.
(2) Voy. Martial, liv. VII, ép. 3. et liv. X, ép. 2.

mitien. De plus, le fragment d'inscription, d'après la disposition de l'encadrement, a dû avoir une longueur qui ne s'accorderait guère avec la supposition de M. Visconti qu'elle était au-dessous d'une statue. En admettant d'autre part que le monument fût du deuxième siècle, on concevrait facilement qu'un tombeau aussi célèbre que celui de Messala eût été entretenu et réparé comme un édifice public, quand bien même aucun membre de cette famille n'eût survécu aux parents de Messaline. Enfin, si le *Casal-rotondo* n'est pas le tombeau de Messala, où placera-t-on ce dernier, plus connu des anciens et plus réputé pour sa solidité que celui de Cæcilia Metella, si bien conservé encore aujourd'hui?

ANALYSE CRITIQUE DU DERNIER ARTICLE DE M. CANINA SUR LA VOIE APPIENNE.

Parmi les positions les plus remarquables indiquées sur les planches de M. Pietro Rosa et décrites par M. Canina, figurent à la page 97 des *Annales de l'Institut de correspondance archéologique* de 1854, les descriptions de ruines attribuées par l'architecte romain à la *villa de Clodius*, le rival de Milon. Ces ruines que j'ai visitées avec soin se trouvent entre le treizième et le quatorzième mille. Je crois avoir démontré, page 121 de mon *Essai*, que, pour quiconque a lu attentivement la Milonienne, Clodius possédait : 1° une *villa* près d'Aricie, qui s'étendait sur le flanc occidental du mont Albain, à une certaine distance à gauche de la voie Appienne, vers le seizième mille; 2° une autre maison de campagne ou *fonds* de terre (car Cicéron se sert tantôt du mot *villa*, tantôt du mot *fundus*, pour désigner cette propriété de Clodius), situé entre le treizième et le quatorzième mille, à gauche de la voie, c'est-à-dire au-dessous de la moderne *Albano* et aux deux tiers de la côte qu'il faut gravir pour y arriver. L'embûche avait été préparée dans le *fonds* de la villa d'Albano et non dans la grande villa voisine d'Aricie. C'est à cinq heures du soir que Milon passa devant le fonds de Clodius au treizième mille. Clodius lui-même avait quitté Aricie pendant la journée pour se rendre à sa villa d'Albano. A l'approche du cortége de Milon, il sort, se dirige vers la villa de Pompée, qui était située en partie sur l'emplacement actuel d'Albano. De sorte qu'il s'éloigne de Rome et revient sur ses pas. Il importe de gagner du temps afin de laisser arriver son ennemi un peu au delà du fonds où l'embuscade était préparée. Une fois ce point dépassé, Milon se trouve pris entre les hommes embusqués et la troupe qui accompagne Clodius

et qui lui barre le passage au sommet de la côte d'Albano. Les commentateurs de la Milonienne et M. Canina lui-même, qui cependant pouvait se rendre un compte exact, sur les lieux, de toutes les circonstances rapportées par Cicéron, ont laissé planer un grand vague sur cet épisode. Si l'on suppose, comme on l'a fait jusqu'à présent, que Clodius ne possédait qu'une seule *villa* et qu'elle était située au treizième mille, toute la narration devient inintelligible. Elle est, au contraire, parfaitement claire dans le système que je propose.

1° Dès que Clodius est instruit du voyage forcé que Milon devait faire à *Lanuvium*, il part de Rome, la veille du jour fixé pour ce voyage, afin de préparer ses embûches dans le fonds de terre qu'il possédait sur le bord de la voie Appienne, vers le treizième mille. «*Interim quum sciret Clodius, neque erat difficile scire, iter solemne, legitimum, necessarium, ante diem XIII. Kalendas febr. Miloni esse Lanuvium ad flaminem prodendum, quod erat Dictator Lanuvii Milo; Roma subito ipse profectus pridie est, ut ante suum fundum, quod re intellectum est, Miloni insidias collocaret.*» (C. X.) Après quoi, Clodius, en quittant sa villa d'Albano, va à Aricie, espérant, le lendemain, couper la route à son ennemi et l'enfermer entre le treizième et le seizième mille. Cicéron ne le dit pas, il est vrai, dans cette phrase; mais la suite le prouve assez clairement. L'orateur nous le montre en effet revenant le lendemain d'Aricie; par conséquent, il y était allé la veille.

2° Le jour de l'événement, Clodius revenant d'Aricie à Rome, se détourne vers son domaine d'Albano. Milon savait qu'il était à Aricie. Or, il était naturel que Clodius, revenant à Rome, se détournât un peu vers sa villa d'Albano, dont les dépendances s'étendaient jusque sur la route. « *Illo die rediens devertit Clodius* (*ad se*) *in* (1) *Albanum, quod ut sciret Milo illum Ariciæ fuisse, suspicari tamen debuit eum, etiamsi Romam illo die reverti vellet, ad villam suam quæ viam tangeret deversurum.*» (C. XIX.) Le mot *deversurum* s'explique facilement. Clodius n'était pas obligé, il est vrai, de *se détourner*, en allant d'Aricie à Rome, pour entrer dans son domaine du treizième mille, puisqu'il bordait la route; mais il était forcé de le faire pour

(1) *Ad se* ne me paraît pas pouvoir offrir un autre sens que : se détourner *vers son domaine*. Cette expression, qui peut sembler étrange, a été insérée dans les meilleurs textes sur la foi de Bergier. Elle a été reproduite par Lallemand. Peut-être ces deux autorités ne devaient-elles pas paraître suffisantes pour la faire maintenir dans les meilleures éditions de Cicéron.

pénétrer jusqu'à la villa dont ce fonds dépendait, car elle devait être située à une certaine distance de la voie, vers la partie supérieure du versant extérieur du cratère au fond duquel est le lac Albain. C'était dans des positions élevées que devaient se trouver les riches villas, afin qu'on pût y jouir d'une plus belle vue.

3° Clodius est donc arrivé à sa villa d'Albano, mais il y est arrivé trop tôt. Lorsque Milon approche du lieu où était préparée l'embuscade, au treizième mille, vers cinq heures après-midi, Clodius sort de sa villa; et, pour barrer le passage à son ennemi, pour lui couper la retraite, il est obligé de remonter vers la villa de Pompée qui était au quinzième mille; ce n'était pas pour voir Pompée, qu'il savait à *Alsium;* ce n'était pas pour visiter sa villa, qu'il avait vue mille fois; c'était pour occuper la partie supérieure de la route pendant que ses gens embusqués au treizième mille, devaient occuper la partie inférieure, aussitôt que Milon aurait dépassé ce point : *Videte nunc illum primum egredientem e villa subito; «cur? vesperi; quid necesse est?... tarde; qui convenit id præsertim temporis?...»*

4° La rencontre a lieu devant le fonds de Clodius vers la onzième heure (à cinq heures du soir). Clodius avait fait construire dans ce fonds de terre des bâtiments considérables du côté de la route. On eût pu y cacher mille personnes. Milon doit-il être accusé d'avoir voulu attaquer un adversaire? pouvait-il espérer avoir l'avantage en ce lieu, où les gens de Clodius occupaient une position élevée? « *Fit obviam Clodio ante fundum ejus, hora fere undecima aut non multo secus.* » (C. X.) « *Ante fundum Clodii, quo in fundo, propter insanas illas substructiones, facile mille hominum versabatur valentium, edito adversarii atque excelso loco superiorem se fore putabat Milo, et ob eam rem eum locum ad pugnam potissimum delegerat?* » (C. XX.)

5° Clodius est blessé; on le transporte au cabaret voisin de Bovillæ; c'est le scoliaste qui parle :

« Clodius vulneratus in tabernam proximam Bovillano delatus est. » (Asconius Pedianus, argum. ad. orat. pro Mil.) La rencontre avait eu lieu au treizième mille près du *sacrarium* de la bonne Déesse : « *Nisi forte hoc etiam casu factum esse dicemus ut ante ipsum Sacrarium Bonæ Deæ quod est in fundo T. Sextii, Galli, etc.* » (C. XXXI.)

6° C'est de la villa que Clodius possédait à Aricie et non de celle d'Albano que parle Cicéron au chapitre XIX, ainsi que j'ai cherché à l'établir plus haut, et ce qui prouve que c'était bien à Aricie que se trouvait sa villa la plus importante, c'est que, dans sa fameuse invocation, l'orateur s'écrie : « *Vos enim jam Albani tumuli atque luci,*

vos, inquam, imploro atque testor, vosque Albanorum abruptæ aræ, sacrorum populi romani sociæ et æquales, quas ille præceps amentia cæsis prostratisque sanctissimis lucis, substructionum insanis molibus oppresserat; vestræ tum aræ, vestræ religiones, vestra vis valuit, quam ille omni scelere polluerat; tuque ex tuo edito monte, Latiaris sancte Jupiter, cujus ille lacus, nemora, finesque sæpe omni nefario stupro et scelere macularat, aliquando ad eum puniendum oculos aperuisti : vobis illæ, vobis vestro in conspectu seræ, sed justæ tamen et debitæ pœnæ solutæ sunt. » (C. XXXI.)

Comment supposer qu'il s'agisse ici de constructions faites dans sa villa d'Albano qui était à plus d'une lieue du temple, des bois sacrés de Jupiter Latial et des autels albains? Il faut donc placer : 1° Une villa de Clodius entre Aricie (*la Riccia*) et le sommet du mont Albain, s'étendant sans doute sur la crête méridionale du cratère, vers le couvent de *Palazzola*, qui nous représente l'emplacement d'une partie de l'ancienne Albe-la-Longue. La villa *Chigi*, à l'est de *la Riccia*, occupe probablement la partie inférieure de la villa de Clodius; 2° un fonds de terre appartenant à Clodius et situé à gauche de la voie Appienne, au treizième mille, et dépendant d'une villa placée dans une position plus élevée, vers la villa Torlonia ou la villa Barberini. MM. Canina et Pietro Rosa (1) ont bien indiqué la place du *sacrarium* de la bonne Déesse et la position des *constructiones insanæ* dans le fonds de la villa de Clodius; mais ils n'ont pas mentionné la villa d'Aricie. Il est fort douteux qu'il reste quelque chose aujourd'hui des bâtiments de cette époque. On sait que les empereurs, et Domitien surtout, firent élever des édifices considérables dans tous les environs d'Albano. On a cru reconnaître cependant vers la *Galleria di Sotto* des vestiges de monuments antérieurs aux Césars (2).

M. Canina suppose (p. 99 des *Annales* de 1854), que le monument connu sous le nom populaire de *tombeau d'Ascagne* et que l'on remarque à gauche de la voie, près de la porte de la moderne Albano, à l'origine de la *Galleria di Sotto*, est le tombeau de Pompée, non celui qui fut élevé dans sa villa d'Albano pendant la seconde moitié du premier siècle avant J.-C., à l'époque où Cornélie rapporta d'Egypte les cendres de son époux, comme nous l'apprend Plutarque (C. 80), mais un monument élevé à la mémoire de Pompée par Adrien. Or,

(1) C'est la disposition que j'ai adoptée sur ma carte du *Latium*.

(2) On peut suivre tout cet épisode sur la carte du *Latium* qui accompagne mon *Essai*.

Appien dit bien, au chapitre 86 du livre 2 des guerres civiles, que cet empereur fit construire un mausolée à la mémoire de Pompée, en Egypte. M. Canina raisonne ainsi : ce monument d'Albano se rapporte assez bien au deuxième siècle et comme Adrien en a fait élever un à Pompée en Afrique, rien n'empêche qu'il ne lui en ait élevé un autre près de Rome. Cela n'est assurément pas très-satisfaisant. Ce qui est incontestable, c'est que la villa de Pompée était à cet endroit même sur l'emplacement de la moderne Albano.

M. Canina explique ensuite comment s'est formée la villa des Césars, composée des campagnes de Clodius et de Pompée réunies. Celle de Pompée appartint, après lui, à Dolabella (Cicer. Philipp. XIII, c. 5), puis à Antoine. Après la bataille d'Actium, Auguste s'en empara et ses successeurs n'ont cessé de la posséder depuis. Quant à celle de Clodius, elle passa, après sa mort, à la branche des Claudius Néron, héritiers de celle des Claudius Pulcher, dont le tribun Clodius était le dernier représentant. Tibère Claudius Néron était donc en possession de cette villa quand il arriva à l'empire et réunit ainsi les deux campagnes en une.

M. Pietro Rosa a découvert dans ces derniers temps une villa antique dont la coupe et le plan ont été dessinés par lui et gravés dans les Annales de 1854. Elle est située dans la *villa Doria*, sur la droite de la voie, au quinzième mille, à l'ouest de la moderne Albano. On y remarque l'appareil de construction employé surtout au second siècle ; c'est l'*opus reticulatum*, entremêlé de rangées de briques régulières semblables à celles de la villa d'Adrien près de Tivoli. On a trouvé des briques portant la date du consulat de Servianus et celles des principats de Domitien et de Commode. L'ensemble des constructions ne peut être antérieur au second siècle. Les sculptures qui proviennent de ces ruines et qui sont au palais Doria à Rome, sont d'un art remarquable. On ignore le nom du propriétaire de cette villa qui ne peut être considérée comme une dépendance du palais de Domitien, mais tout y annonce le luxe. L'accès était du côté de la voie Appienne et offrait un vestibule et un *atrium* décorés de colonnes. Du côté de la campagne se trouvait le *triclinium* avec une espèce de belvédère soutenu par un portique cintré et ayant vu sur la plaine. Dans la partie orientale se voient des constructions, restes de bains, et des logements destinés aux gens de service.

Tout près de là, du même côté de la voie, sont des ruines qui paraissent se rapporter à l'époque de Domitien, et ne représentent nullement, comme on l'a cru, les restes de la villa de Pompée, mais ceux d'un établissement de bains publics.

J'avais connaissance d'une partie des travaux, plans et dessins de M. Pietro Rosa à l'époque de la publication de mon travail. J'ai montré la rectification qu'il avait faite du système de Nibby, sur le camp prétorien d'Albano, j'ai mentionné après M. Noël des Vergers la belle découverte, due au jeune architecte romain, du temple de *Diane Nemorensis*. Mais il est un grand nombre de points reconnus dans la campagne romaine par cet habile investigateur, et nous espérons que ses consciencieuses études topographiques sur le Latium ne tarderont pas à être publiées.

En descendant la côte qui conduit d'Albano à l'ancienne Aricie, entre le quinzième et le seizième mille, M. Pietro Rosa a trouvé une inscription ainsi conçue :

C. FABERIVS. MIL. ET. SEDILIA. IVNONI. DAT.

M. Canina croit que MIL. signifie *miliarium*, sans juste appropriation, ajoute-t-il.

M. Léon Renier, auquel j'ai soumis la difficulté, pense qu'il peut être ici question d'une de ces bornes milliaires de luxe qui ne se trouvaient pas toujours à la limite d'un mille, mais qui indiquaient les différents relais et marquaient l'espace parcouru, comme on en a trouvé dans plusieurs lieux, en Gaule, par exemple, à Tongres et à Autun.

CHAPITRE II.

LES CATACOMBES.

Quoique je n'aie traité dans mon *Essai sur le Latium* que de la Rome païenne et que mes travaux complémentaires ne dussent par conséquent, aux termes de l'arrêté qui me confiait une seconde mission, ne porter que sur ces études, je crois devoir soumettre à Votre Excellence un très-rapide aperçu des importantes découvertes accomplies en ces derniers temps par M. le chevalier de Rossi dont l'œuvre est encore inédite. Elles ne sont d'ailleurs pas tout à fait étrangères aux questions topographiques qui devaient m'occuper.

M. le chevalier de Rossi ne se recommande pas seulement à l'attention et à l'estime du monde savant par l'exploration qu'il a faite de quelques parties inconnues des catacombes; il poursuit un but plus élevé et sa tâche sera plus productive. On peut dire, sans for-

par l'appellation commune du chef de la *gente*. Les noms *patronymiques* figureraient dans le même lieu avec ou sans la formule LIB. Or, c'est ce qui ne se rencontre pour ainsi dire qu'exceptionnellement. On peut objecter, il est vrai, que ces domaines n'ont pas toujours appartenu aux mêmes familles et que les noms patronymiques ont dû changer aussi souvent que celui des personnages qui se sont succédés dans la possession du terrain. Mais quand une série de tombeaux se rapporte visiblement à une seule et même époque et présente cependant différents noms, il est évident pour moi que la conjecture de M. Visconti cesse d'être vraie ou du moins d'avoir une application aussi générale qu'il le suppose. D'ailleurs, nous voyons dans les *columbaria* figurer des affranchis et des esclaves appartenant à différentes familles et qui sont de plusieurs époques. Dans le *Novum Columbarium*, par exemple, découvert en 1852 (Vigna 14, près de la porte Saint-Sébastien), on trouve des noms d'esclaves de Tibère, et en regard, des noms d'esclaves d'Adrien. Dans la conjecture de M. Visconti, on ne pourrait compter qu'un bien petit nombre de personnages ayant leurs tombeaux et ceux de leurs *familles* sur la voie Appienne, car les monuments très-importants sont peu nombreux en y comprenant même ceux dont les *nuclei* apparaissent au-dessus du sol à une certaine distance dans la campagne. On ne peut non plus considérer comme générale cette disposition qui consisterait à faire figurer au premier rang les seuls tombeaux des petites gens, et au second, ceux des chefs de famille, car comment songer à nier que la voie ait toujours passé au pied des monuments de *Cæcilia Metella*, du *Casal-rotondo*, des sépultures de Géta, de Gallien, etc.

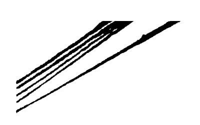
Il résulte de ce qui précède que le système de M. Canina, considéré dans son ensemble, n'est pas faux, mais que le travail a besoin d'être complété et peut, dans une certaine mesure, être rectifié. Ce sont surtout des erreurs de détails qui nous frappent. Il serait à souhaiter, d'autre part, que les fouilles s'étendissent à tous les monuments apparents situés à une certaine distance de la route. Elles confirmeraient, nous n'en doutons pas, celle des opinions de M. Visconti qui nous paraît la plus probable, mais elles auraient pour effet plutôt d'étendre que de détruire l'œuvre de M. Canina. Quant au peu d'analogie que présentent entre eux les fragments recueillis dans les décombres, groupés ensemble arbitrairement et quelquefois encastrés dans des murs construits à cet effet, comme s'ils eussent appartenu aux mêmes monuments, cette observation est malheureusement trop vraie : on remarque souvent des restitutions hasardées et des rapprochements inattendus. Mais la critique, pour être juste en prin-

cipe, n'en est pas moins un peu sévère et nous nous demandons comment il eût été possible d'y échapper. Qu'on se figure ces débris trouvés pêle-mêle dans la terre, quelquefois à une certaine distance de la place qu'occupaient les monuments qu'ils rappellent ; qu'on tienne compte de la difficulté de distinguer les époques et les styles, surtout quand on sait que les Romains de la décadence ornaient leurs édifices de bas-reliefs empruntés aux âges précédents ; que l'on considère enfin la presque impossibilité de faire des *attributions* satisfaisantes à la fois pour l'archéologue, l'artiste, l'historien et l'épigraphiste, et l'on devra se montrer moins exigeant pour l'œuvre d'un homme doué de zèle, d'activité, d'amour pour la science et qui, sans avoir substitué l'ordre au chaos, nous a du moins mis sous les yeux des éléments dont un esprit plus synthétique et plus clairvoyant peut faire sortir la lumière. Je serais tenté d'ajouter que celui qui entreprendra de compléter et de rectifier ce premier travail devra se dépouiller de toute idée préconçue et se mettre en garde contre le parti-pris, car la science archéologique a toujours mis en défaut l'esprit de système.

Quoique j'aie suivi presqu'exclusivement le travail de M. Canina dans l'analyse que j'ai faite en 1854 des dernières fouilles de la voie Appienne, ce n'est point un intérêt d'auteur qui m'engage à prendre ici sa défense, ce que je crois d'ailleurs n'avoir fait qu'avec mesure. Je vais de bonne foi confesser mes erreurs qui, je le répète, sont les siennes, car il était le seul guide que l'on pût suivre pour ces travaux encore récents, lors de mon premier séjour à Rome, et le peu de temps que j'y ai passé en 1852 ne m'a pas permis de contrôler avec assez de soin les opinions de celui qui dirigeait les fouilles.

Il est bien établi aujourd'hui que le monument dont les débris ont été encastrés avec soin dans la construction élevée à cet effet au quatrième mille, n'est pas le tombeau de Sénèque, comme l'a cru M. Canina et comme je l'ai répété d'après lui. Le buste qui se trouve très-inexactement dessiné par lui dans la planche 19 du 2e volume de son grand ouvrage sur la voie Appienne ne ressemble en rien aux portraits du philosophe romain. Le nom SENECA qui se lit sur l'épaule de ce personnage est moderne. Il n'est pas exact de dire que ce monument n'avait pas d'inscription ; mais il faut dire qu'on ne l'a pas retrouvée, non plus qu'une très-grande partie du monument lui-même dont on ne possède que des fragments très-incomplets.

Je crois n'avoir que bien peu à changer à ce que j'ai dit touchant les deux monuments attribués aux Horaces. Cette opinion a été attaquée, je ne l'ignore pas, par un savant dont le nom jouit d'une



cer le sens des mots, que ce n'est pas seulement le cimetière de Saint-Callixte, mais que ce sont les *catacombes historiques* qu'il a découvertes. On pouvait s'étonner, en effet, de ne pas avoir retrouvé les sépultures des personnages illustres de l'Eglise primitive, parmi la multitude de tombeaux qui remplissent les galeries des nécropoles souterraines. Les évêques de Rome qui sont les premiers papes, les saints en renom, les martyrs célèbres étaient restés enfouis dans des lieux jusqu'à présent ignorés. C'est dans ces lieux mêmes, sur ces monuments consacrés par tant de touchants et de précieux souvenirs que M. de Rossi vient de répandre une soudaine lumière. Mais si le résultat de ses recherches a une grande importance, la méthode qui l'y a conduit me paraît plus considérable encore. — Doué à la fois d'ardeur et de patience, de savoir et de pénétration, d'enthousiasme et de discernement, on peut dire qu'il est appelé à renouveler la science de l'archéologie chrétienne.

Le premier principe de sa méthode a été de se montrer d'une excessive sévérité dans le choix des documents à consulter. Il a écarté avec soin tout ce qui ne lui inspirait pas une confiance absolue, et il a commencé par laisser complétement de côté les *Actes des martyrs* considérés jusqu'à présent comme le meilleur ou plutôt comme le seul guide des catacombes, et il a pu fort heureusement justifier, vis-à-vis du gouvernement pontifical, la proscription qu'il faisait de ce recueil en mettant sous les yeux du Saint-Père une bulle du pape Gélase qui, considérant les *Actes des martyrs* comme apocryphes, en défendait la lecture dans les églises. Deux sources lui ont paru surtout dignes de confiance : l'histoire profane dans les indications topographiques qu'elle nous fournit, et les récits faits par les pèlerins qui venaient visiter les tombeaux des saints, dans les catacombes, après *la paix de l'Eglise*. Les *Actes des martyrs* peuvent nous donner aussi parfois des renseignements géographiques exacts, mais il ne faut pas songer à en tirer d'autre secours. On ne doit admettre aucun document postérieur au huitième siècle. C'est en remontant à ces vraies sources de l'étude archéologique du christianisme primitif que l'on devra refaire en entier l'histoire des catacombes. Le dix-huitième siècle a attaqué les légendes, mais il n'a pu détruire l'existence des martyrs. Il faut donc retrouver aujourd'hui, à l'aide de documents certains, la suite des faits, en les dégageant du merveilleux dont les récits légendaires, postérieurs pour la plupart au huitième siècle, les ont entourés. Ce qui explique la substitution de la fable à la vérité vers cette époque, c'est l'ignorance où l'on était alors de l'histoire profane. Maintenant que nous

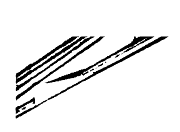
avons, d'une part, des documents authentiques, de l'autre, comme témoins irrécusables, les catacombes elles-mêmes, il ne nous manquait plus qu'une méthode scientifique et les procédés légitimes qu'elle enseigne. — C'est cette méthode que M. de Rossi a trouvée.

Personne n'avait interrogé, pour en tirer quelque lumière sur la nécropole chrétienne, les manuscrits des pèlerins qui venaient à Rome, après Constantin, afin d'y visiter les catacombes. M. de Rossi découvrit à Bruxelles la relation d'un pèlerinage de l'année 449 de J.-C. Joignant aux précieuses indications qui y étaient consignées quelques autres documents non moins authentiques, le savant archéologue fut conduit, par ses pénétrantes observations, à reconnaître que les catacombes n'étaient pas, comme on l'avait cru jusqu'alors, un immense dédale où toutes les époques étaient confondues; mais qu'il existait un grand nombre de cimetières isolés ayant leur origine, leur nom et leur histoire, et formant autant de centres religieux dont la connaissance devait nous faciliter l'intelligence du christianisme primitif. Le nom du cimetière est ordinairement celui du propriétaire du sol. C'était toujours un chrétien et M. de Rossi croit, à cette occasion, que c'est une erreur de penser que les premiers chrétiens de Rome fussent pauvres. Ils avaient au contraire à leur disposition d'immenses richesses et étaient aussi influents par leurs ressources matérielles que les juifs le sont dans nos sociétés modernes. Ils acquéraient un territoire aux abords de la ville, creusaient le sol sous leur domaine et y établissaient une catacombe pour la célébration du culte et la sépulture des fidèles. Ils n'ont pas occupé, comme on l'a cru, des galeries toutes faites dont l'exploitation avait été abandonnée. Car il est facile de constater que, vu le peu de largeur des galeries mortuaires, les frais d'extraction de la pouzzolane auraient emporté les bénéfices du marché. Ainsi les catacombes que nous avons visitées avec M. de Rossi, n'ont été faites que pour les chrétiens. On sait qu'à l'époque où la paix de l'Eglise fut proclamée par Constantin, on cessa de célébrer le culte dans les cryptes des catacombes puisqu'on pouvait produire au grand jour les pompes des cérémonies. A cette époque, les corps des martyrs célèbres et des saints le plus en renom furent relevés et transportés dans les églises; mais leurs tombeaux primitifs demeurèrent toujours lieux consacrés. Ils devinrent alors un but de pèlerinage, et l'on vint en foule visiter, de tous les points du monde chrétien, l'asile de la foi persécutée, les chapelles où s'étaient célébrées les premières messes, les sépultures vides, mais qui rap-



pelaient de pieux souvenirs et auxquelles restait attachée quelque chose de la vertu mystérieuse des reliques des martyrs. Ces pèlerinages durèrent jusqu'au huitième siècle environ. C'est à cette époque que les Sarrasins, dans la campagne romaine et sous les murs même de la ville, vinrent troubler la paix des catacombes. Les objets précieux déposés dans les chapelles par la piété des pèlerins excitaient surtout la convoitise des infidèles. C'est alors que les galeries furent comblées et les cryptes remplies, par les lucernaires, de terre, de fragments de pierre et de marbre provenant des monuments de la voie Appienne. Les chrétiens eux-mêmes ne trouvèrent pas d'autre moyen pour mettre les sépultures sacrées à l'abri de nouvelles violations. C'est ce qui explique comment on a trouvé des inscriptions de tombes païennes confondues dans le cimetière souterrain avec les inscriptions chrétiennes. Aussi un grand nombre de catacombes comblées au VIIIe siècle, étaient-elles ignorées depuis lors. M. de Rossi pensait que de nouvelles découvertes nous révéleraient des séries entières de tombeaux appartenant aux personnages illustres de la primitive Eglise, et que les cimetières des saints et des martyrs célèbres, les seuls qui fussent vraiment intéressants pour l'histoire, étaient encore inconnus aux portes mêmes de Rome. Il se mit donc à l'œuvre, et convaincu : 1° que chaque catacombe était un cimetière isolé; 2° que celles qui avaient le plus souffert de l'invasion des Sarrasins et qui, par conséquent, avaient été comblées, étaient précisément les plus curieuses et devaient renfermer les sépultures les plus importantes ; 3° que chacun des cimetières souterrains, ayant été l'objet de pèlerinages et d'un culte tout spécial après la paix de l'Eglise, devait être indiqué par la présence de basiliques construites sur le sol; guidé d'autre part par les récits des pèlerins dont il possédait les manuscrits, et par les notions topographiques tirées des auteurs profanes, M. de Rossi interrogea le sol aux environs de la voie Appienne, entre la basilique Saint-Sébastien et la porte *Appia.* Il visita la *Vigna Ammendola* située à droite de la voie et y découvrit un fragment d'inscription chrétienne qui portait en caractères droits : NELIVS. Sachant que le pape S. Corneille avait dû être inhumé à peu de distance de ce lieu dans une catacombe célèbre, il examina avec la plus scrupuleuse attention tout ce que renfermait l'enclos de cette vigne et reconnut bientôt, dans les constructions antiques qui servaient de grange et d'étable au fermier, une basilique du IVe siècle, conservée avec les trois niches du chœur, forme consacrée à cette époque. Il fouilla le sol à cet endroit, et découvrit la catacombe, les galeries

funèbres, les cryptes avec leurs peintures, leurs tombeaux et leurs autels. Il remarqua dans la galerie, avant de pénétrer dans chacune des cryptes, des inscriptions peu lisibles, on pourrait même dire peu visibles pour des yeux moins exercés que les siens. Ce sont des épi graphes chrétiennes gravées dans les revêtements de stuc qui couvrent les deux côtés de la porte. Elles sont surchargées, confuses, presque indéchiffrables. M. de Rossi, qui possède plus que personne cet œil d'archéologue auquel rien n'échappe et rien n'est indifférent, résolut d'étudier ces inscriptions cursives dont l'aspect est celui d'un réseau inextricable de *pattes de mouches* sur lequel dix siècles ont déposé leur poussière. Il employa des jours, des semaines, des mois, et parvint à débrouiller ce chaos. Il recueillit, isolée, chaque inscription et les releva toutes. Il comprit que c'étaient les pèlerins qui, avant de pénétrer dans la crypte, avaient formulé et gravé à la porte l'objet de leurs pieux voyages, quelquefois le vœu qu'ils adressaient aux saints martyrs. Ils y ajoutaient leurs noms ou celui de la personne pour laquelle ils venaient prier. L'un demandait la santé de sa fille, un autre le repos de l'âme de sa femme ou de son père. Ils répétaient la même formule à l'entrée de toutes les cryptes qui renfermaient les sépultures les plus renommées. La présence de ces inscriptions cursives révéla donc à M. de Rossi, avant même qu'il eût fait enlever les décombres qui remplissaient la crypte, l'importance des tombeaux qui s'y trouvaient. Il acquit la certitude qu'il était dans la catacombe de Saint-Callixte et qu'il allait découvrir les sépultures des papes du troisième siècle et celle de sainte Cécile. Il avait reconnu déjà dans la galerie le tombeau du pape saint Corneille (21e évêque de Rome, de 251 à 252), dont l'inscription mutilée se rajusta parfaitement avec le fragment trouvé sur le sol supérieur. Puis, dans la crypte principale, il découvrit les tombeaux des évêques qui composent la série complète, sauf quatre, des papes, de l'année 230 à l'année 311, c'est-à-dire depuis le règne d'Alexandre Sévère jusqu'à celui de Constantin. Les inscriptions les mieux conservées dont M. de Rossi a réuni les fragments mis en place, sont celles du pape saint Anthère (19e évêque de Rome, de 235 à 236), du pape saint Fabien, de la famille Fabia (20e évêque de Rome, de 236 à 251), du pape saint Luce (22e évêque de Rome, de 252 à 253), du pape saint Sixte II (24e évêque de Rome, de 257 à 259), et qui occupe la place la plus importante, son sarcophage figurant l'autel de la crypte; la belle inscription qui est gravée sur cette tombe et dont M. de Rossi a retrouvé et rajusté l'infinie quantité de parcelles, est du pape saint Damase, et a été placée sur le tombeau



de saint Sixte après la paix de l'Eglise. (Saint Damase pape et évêque de Rome, de 366 à 384).

M. de Rossi savait, par les indications infaillibles des guides qu'il avait choisis, que le tombeau de sainte Cécile était voisin de celui de saint Sixte, dans une *cella* attenante à la crypte principale. Il existe, en effet, à gauche de l'autel, une petite porte qui conduit dans une chambre sans autre issue. Dans cette chambre est un tombeau privé d'inscription près duquel on voit une peinture représentant un évêque revêtu de ses insignes; marques conformes de point en point aux indications données par les guides sur le lieu où sainte Cécile avait été inhumée.

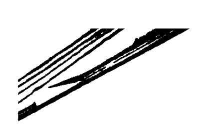
Le cimetière de saint Callixte est assurément le plus intéressant de tous ceux qui ont été découverts jusqu'à ce jour. C'est la vraie catacombe historique du troisième siècle. Je l'ai parcourue en entier avec M. de Rossi. Les peintures qui décorent la voûte et les arceaux des cryptes ont été relevées par lui ou dessinées sous sa direction. Quelques-unes ont déjà été publiées commes pièces à l'appui de l'ἰχθύς inséré dans le *Spicilegium* de dom Pitra (t. III, p. 545-577). Cet article substantiel de 28 pages est la seule publication faite en France par M. de Rossi. Quelques-unes des peintures non publiées de la catacombe de saint Callixte offrent un très-grand intérêt : entre autres celle du bon pasteur ramenant à lui les brebis égarées, réponse significative, à cette époque et en ce lieu, aux arguments de Tertullien qui niait la miséricorde absolue et avait été en lutte à ce sujet avec le pape saint Sixte. D'autres représentent le portrait traditionnel de saint Pierre, fort reconnaissable, quoique l'artiste ait voulu rappeler deux souvenirs en un seul sujet, car saint Pierre est un Moïse faisant jaillir l'eau du rocher; puis Jonas sortant de la baleine, image matérielle de l'âme s'échappant du corps; la consécration des pains, avec le poisson symbolique partout présent : ἰχθύς ἐστι Ἰησοῦς χρίςτὸς θεοῦ υἱὸς σώτηρ. On peut remarquer que souvent l'ornementation des voûtes n'a aucun caractère chrétien et rappelle, si l'on tient compte toutefois de la décadence de l'art au troisième siècle, les peintures ornementales de Pompéï, celles des bains de Titus et, plus sensiblement, celles de Véléia. Je sais que l'époque même que M. de Rossi assigne à ces peintures sera l'objet de sérieuses contestations; mais il faut attendre son ouvrage et ses preuves.

M. de Rossi distingue trois cimetières vers la voie Appienne et trois autres vers la voie Ardéatine. Les plus curieux, après celui de Saint-Callixte, sont ceux de Domitilla du premier siècle, à l'ouest

du précédent, et dans lequel les travaux se poursuivent en ce moment, et de Saint-Prétextat au sud-est et en deçà de la basilique de Saint-Sébastien. Le centre historique de la catacombe de Domitilla est reconnu. Il est remarquable que dans les cimetières retrouvés par M. de Rossi figure le portrait de la Vierge, ce qui semblerait établir que ce culte remonte aux premiers temps de l'Eglise. Dans l'Allemagne du nord on s'est ému et alarmé à la nouvelle de tant de précieux témoignages religieux découverts par un savant catholique dont le travail n'était soumis à aucun contrôle. Des attaques directes et parties, dit-on, de très-haut ont été publiées à Berlin; mais M. Henzen, le premier à Rome, quoique appartenant au culte réformé, a courageusement élevé la voix pour défendre la probité scientifique de M. de Rossi, dont le caractère et le dévouement exclusif à la grande cause de la vérité sont au-dessus de tout soupçon. L'acte courageux de M. Henzen, acte qui honore autant son auteur que celui qui en est l'objet, n'a d'ailleurs surpris personne, et ceux qui ont l'honneur de le connaître n'attendaient pas moins de lui. Votre Excellence me pardonnera de saisir avec empressement cette occasion de rendre ici témoignage au caractère d'un homme dont l'Europe connaît déjà le savoir éminent et auquel, pour ma part, je dois de si importants secours dans l'accomplissement de la tâche qui m'a été confiée; car, en 1852 déjà, c'est lui qui a daigné guider mon inexpérience par ses conseils, éclairer mes premiers pas des lumières de son jugement si sûr et de sa science si profonde, c'est lui qui me permet aujourd'hui de m'honorer d'une amitié dont de moins obscurs pourraient encore être fiers.

Je ne puis m'étendre davantage sur la découverte de M. de Rossi : j'ai surtout cherché à montrer le caractère et à faire ressortir les résultats de la méthode dont il est le créateur. Les documents qu'il a réunis sont nombreux. Il n'a pas recueilli moins de 10,500 inscriptions chrétiennes, sans parler des dessins et des peintures qu'il a fait exécuter. Il poursuit avec activité ses recherches et ses interprétations, mais il estime que sa vie entière doit être consacrée à l'accomplissement de ce grand travail, car il n'est pas de ceux qui compromettent le résultat de leurs études par un empressement malheureusement trop ordinaire aujourd'hui. Il suit l'exemple du petit nombre de savants peu curieux de la vogue, ambitieux seulement de la renommée légitime et durable qui attend les œuvres sérieuses.

Je ne puis me dispenser de mentionner ici la belle découverte de la catacombe de Saint-Alexandre, à 7 milles de Rome, sur la voie



Nomentane, au delà de l'Anio. Je l'ai visitée avec M. Visconti qui en dirige les fouilles. La basilique dont la conservation est admirable, nous présente la disposition intérieure des édifices religieux construits au-dessus ou à l'entrée des cimetières souterrains après la paix de l'Eglise. Les galeries de la catacombe nous offrent des particularités uniques qui ont le plus grand intérêt pour l'archéologue. On y voit figurer des cercueils encore en place, disposés dans le sens de la longueur et présentant le flanc à la galerie dont les parois sont formés de grandes plaques de briques réunies entre elles par de la chaux (1). De cette façon, toute communication avec l'air extérieur est interceptée. Près de quelques-unes de ces sépultures, on voit encore le vase de sang qui indique la présence des dépouilles d'un martyr. On sait par les *Actes*, dit M. Visconti, que saint Pierre s'était retiré en Sabine et y avait été recueilli par une certaine Severa. On sait aussi que le pape saint Alexandre fut martyrisé sous Trajan, l'an 112 de J.-C., en Sabine, « *Ad nymphas ubi sanctus Petrus baptisabat.* » (*Actes des martyrs.*) Un pèlerin venu à Rome au temps de Charlemagne, nous apprend, en outre, que ce lieu était désigné par les mots *ad Alexandrum*. En rapprochant ces divers témoignages, M. Visconti a acquis la conviction que la catacombe retrouvée est bien celle du pape saint Alexandre. Je ne me permettrai d'ajouter aucune observation à ce qui précède. En supposant que l'on conteste l'authenticité des documents sur lesquels s'appuie M. Visconti, il n'en est pas moins assuré que ce cimetière souterrain, de quelque nom qu'on veuille l'appeler, est d'une époque très-ancienne et que, seul, il nous présente des tombes intactes avec des particularités dignes du plus grand intérêt.

CHAPITRE III.

DÉCOUVERTE DES AQUÆ APOLLINARES (2).

De toutes les découvertes faites aux environs de Rome dans ces derniers temps, la plus importante sous le rapport géographique

(1) Cette disposition est la même dans toutes les catacombes ; mais les cercueils ne se sont bien conservés que là.

(2) Cette troisième partie du rapport a été lue, sur la demande de M. Guigniaut et avec l'autorisation de S. Exc. M. le Ministre de l'instruction publique, aux séances ordinaires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, les 20 novembre et 4 décembre 1857.

est sans contredit celle des *Aquæ Apollinares.* J'en avais seulement ouï parler lors de mon premier voyage, car la *Civiltà cattolica*, du 21 février 1852, l'avait annoncée, mais sans donner aucun détail. Or, comme elle avait eu lieu à Vicarello, sur un domaine appartenant aux jésuites, le P. Marchi, membre de cette congrégation, put réunir toutes les antiquités qui en provenaient, les examina avec soin, les classa dans sa collection et publia ensuite son sentiment sur l'importance de la découverte et sur la valeur scientifique des objets trouvés en cet endroit. L'inventaire et le travail auquel il donna lieu furent terminés vers la fin de l'année 1852. Le savant antiquaire fit alors imprimer une petite brochure sous ce titre : *La stipe tributata alle divinità delle acque Apollinari, scoperta al cominciare del* 1852. D. G. M. d. c. d. g. Roma. tipografia delle belle arti. — Cette brochure a 32 pages et est accompagnée d'un tableau et de 4 planches gravées (elle n'est pas dans le commerce). Je visitai la collection du P. Marchi et il me donna lui-même tous les renseignements que je pouvais souhaiter sur cette intéressante question. Comme les objets trouvés à Vicarello ont été transportés à Rome et que ceux qui ont été jugés dignes d'être conservés figurent dans le cabinet du P. Marchi, j'ai cru inutile de me rendre moi-même sur les bords du lac Bracciano.

Aucun des géographes qui s'étaient occupés des itinéraires anciens n'avait indiqué la position exacte de ces eaux thermales. Cluvier les plaçait à Cere, beaucoup trop près de Rome ; Lapie à Allumiere qui est trop loin, Westphal à Sasso, Mannert à Stigliano, positions qui, du moins, s'accordent mieux avec les mesures des tables. Ce qui explique ces erreurs et ces divergences, c'est que dans tous ces endroits il existe des eaux thermales et qu'il n'y avait pas de bien bonnes raisons pour préférer les unes aux autres.

L'itinéraire d'Antonin est seul mentionné par le P. Marchi. Cependant la Table de Peutinger indique aussi une station aux *Aquæ Apollinares :*

TABLE ANTONINE.	TABLE DE PEUTINGER.
A Roma Cosam.	Roma Tarquinios.
Careias (alias Carcias) XV.	Lorio XII.
Aquis Apollinaris XIX.	Bebiana »
»	Turres »
»	Aquas Apollinares VIII.

Je reviendrai tout à l'heure sur ces deux monuments; aussi bien

la question géographique est-elle double : 1° position des *Aquæ Apollinares*; 2° modification que cette découverte doit apporter dans le tracé des itinéraires. Il me paraît impossible, en effet, de laisser subsister les tracés de Nibby et de Westphal, sans parler des autres géographes qui ne me semblent pas avoir étudié avec le même soin cette partie de la topographie des environs de Rome.

1° *Position géographique* DES AQUÆ APOLLINARES. — Le domaine de Vicarello, avant d'avoir appartenu aux jésuites, avait été d'abord une dépendance des moines Camaldules de Saint-Grégoire du mont Celio. La plus ancienne mention connue de cette propriété remonte à l'an 1320. Dans une charte conservée aux archives de Santa-Maria-in-Trastevere, on voit figurer le nom de *tenimentum castri Vicarelli*. Il y avait alors à cet endroit un château ceint de murs. En 1367, *une sentence du juge du palais de la chambre exempta Vicarello* de la taxe, parce que le château, étant tombé en ruines, se trouvait réduit à l'état de *casale*. Ce domaine a passé ensuite au Collége germanique et les jésuites en héritèrent ainsi que de tous les autres biens possédés par cette congrégation. Quant aux bains, ils étaient abandonnés depuis longtemps, lorsque le pape Clément XII, les rétablit en 1737, ainsi que l'indique l'inscription placée sur la porte. Les PP. jésuites y avaient déjà fait quelques réparations au temps de Nibby; mais, voulant y fonder un établissement considérable sur un plan entièrement nouveau, on se mit en devoir de démolir tout ce qui subsistait encore de l'ancien. On vida, à l'aide d'une pompe, le bassin principal qui n'avait jamais été restauré depuis l'origine, c'est-à-dire depuis le temps des Romains et même des Etrusques. C'est au fond de ce bassin que l'on découvrit un grand nombre d'objets offerts en don aux divinités de la source et, parmi ces objets, plusieurs milliers de pièces de monnaie. On en tira plus de 2,000 livres pesant. Les monnaies qui furent trouvées d'abord étaient du second âge de Rome (frappées entre deux coins), puis au-dessous de cette première couche, se trouvait l'*æs grave signatum* remontant à la plus ancienne époque romaine, et enfin, tout à fait au fond, l'*æs rude*, métal brut gisant là depuis plus de vingt-six siècles, c'est-à-dire depuis les temps primitifs des populations de l'Etrurie. Le tout fut transporté à Rome; le P. Marchi fit son choix, et ce qui ne fut pas jugé digne de figurer dans sa collection dut être fondu et l'on en fit une belle cloche. La découverte de Vicarello offrait donc l'exemple unique d'une série non interrompue de monnaies depuis l'origine des sociétés jusqu'au quatrième siècle après Jésus-Christ. Mais on trouva parmi ces offrandes des objets beaucoup plus intéressants encore

sous le double point de vue de l'art et de la science. Le P. Marchi explique la présence de ces offrandes de la manière la plus satisfaisante. Tous ceux qui avaient éprouvé l'efficacité des eaux et qui attribuaient leur guérison à la vertu de la nymphe offraient, en signe de reconnaissance ou à titre d'*ex-voto*, quelque objet d'une valeur proportionnée à la condition de la personne. Cette sorte d'offrande s'appelait *stipis*, et cet usage était général comme on le voit par différents passages des auteurs (1). On a trouvé dans le bassin des vases d'argent, de bronze et de cuivre, du plus beau travail et des formes les plus élégantes. Ils ont dû servir aux *buveurs d'eau* et être offerts par eux à la nymphe après leur guérison. Parmi ces espèces de *cyathi* figurent les trois fameux gobelets sur lesquels sont gravées toutes les *stations* de la route que les baigneurs qui ont fait cette offrande avaient suivie pour venir de Cadix à Rome. On avait donné à ces gobelets la forme de bornes milliaires. Ils sont d'autant plus précieux que, des trois itinéraires antérieurs au douzième siècle qui nous sont parvenus, un seul, la Table Antonine, nous fait connaître les routes d'Espagne. On sait que la Table de Peutinger et l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem ne nous donnent aucune indication sur ce pays.

Parmi les objets trouvés aux environs de la source de Vicarello, figurent trois inscriptions qui ne nous laissent plus aucun doute sur l'appellation qu'il convient de donner à ces eaux thermales; la première porte :

CEΞTIΛ...
ATTAΛ..
OBAC
AΠOΛΛΩNI
KATONAP
AΦPOΔEI
CIEYΣ

Il n'y a de place que pour trois lettres à la première ligne, pour deux à la seconde. Les autres sont complètes. Il s'agit, comme on voit, d'un certain Sextilios Attalos, affranchi ou descendant d'affranchi, qui était sans doute de la ville d'Aphrodisia en Thrace, en Carie ou en Cilicie et qui remercie Apollon de sa guérison, le Dieu lui ayant apparu en songe. Le mot OBAC semblerait indiquer, d'après le

(1) Conf. Sueton.; Aug., 57. — L. Ann. Senec. natu. quæst., l. IV, 2; — Plin. jun. Epist., l. VIII, 8.

P. Marchi, qu'il s'était guéri d'une maladie des jambes. M. Léon Rénier inclinerait à croire au contraire que c'est un nom propre; il en a d'autres exemples.

Sur un gobelet trouvé dans la source, on lit l'inscription suivante :

APOLLINI. SILVANO. NYMPHIS. Q. LICINIUS. NEPOS. D. D (1).

Enfin, sur un autre vase, on lit :

APOLLINI. ET. NYMPHIS. DOMITIANIS
Q. CASSIVS. IANVARIVS. D. D. (2).

C'est donc au temps de Domitien qu'il faut rapporter cette dernière offrande. Le P. Marchi s'exprime ainsi au sujet de cette inscription : « *Rispetto alle tre Ninfe che qui ad Apollo, secondo la mitologia, doveano essere compagne, tornerà certamente nuovo il vederle appellate Domiziane. Furono dette Auguste relativamente ad altri imperatori : son qui dette Domiziane, e fuor d'ogni dubbio per relazione a Domiziano, la cui forsennatezza potra ben esser giunta fino ad imporre il proprio nome eziandio alle Ninfe.* »

Il n'était pas besoin d'un ordre spécial ou même d'un désir exprimé par l'empereur pour que son nom fût ajouté à celui des nymphes; il n'était même pas besoin d'être empereur pour joindre son nom à celui d'une divinité : de simples particuliers le pouvaient faire. Les inscriptions nous en fournissent des exemples très-fréquents (3).

Il est évident, d'après les trois inscriptions rapportées plus haut, qu'Apollon présidait à ces eaux et qu'elles ne sauraient avoir été autres que les *Aquæ Apollinares. L'æs rude* trouvé dans les couches inférieures du bassin prouve que cet établissement thermal existait déjà longtemps avant la fondation de Rome.

(1) Le P. Marchi, brochure citée plus haut, p. 21.
(2) Le P. Marchi, id., p. 20.
(3) Dans l'Orelli d'Henzen, *Fortuna Tulliana*, 1769, et *Fortuna Torquatiana;—Hercules Aelianus*, Grut., 1069, 10;—*Hercules Iulianus*, ib., 48, 7; — *Diana Valeriana*, ib., 41, 9; — *Diana Raesiana*, Fabretti, *De colon. Traj.*, p. 247; — *Pluto Nervianius*, ib., ib., p. 247; — *Proserpina Nerviania*, ib., ib., ib.; — *Ceres Orciliana*, ib., ib., p. 248. N'avons-nous pas enfin le vers si connu de Juvénal :

Me quoque ad Helvinam Cererem vestramque Dianam.
SAT. VII, v. 91.

Nibby avait remarqué à Vicarello, bien des années avant la découverte de 1852, des constructions romaines :

« *Nella piazza avanti il casale veggonsi rocchi di colonne di marmo, indizio della esistenza di una fabbrica antica in questo sito, che si riconosce per una villa magnifica della epoca di Traiano, o di Adriano. Imperciocchè il ripiano sul quale sorge il casale moderno e retto verso il lago sono contrafforti, di opera reticolata di lava frammischiata ed opera laterizia, per ogni riguardo simile alla costruzzione dell' aquedotto di Traiano. Questa costruzione prolungasi, oltre il casale, lungo il ciglio della falda, che sovrasta al lago, verso Trevignano, cioè da sud-ouest a nord-est, ed è attraversata dalla strada che da Trevignano va a Vicarello* (1). » Le P. Marchi attribue aussi à l'époque de Trajan les constructions romaines de Vicarello.

2° *Modification que la découverte des* AQUÆ APOLLINARES *doit apporter dans le tracé des itinéraires.* —Aucun des géographes qui ont écrit sur les itinéraires n'ayant connu la vraie position des *Aquæ Apollinares*, ils ont tous commis des erreurs graves dans l'indication du parcours des voies antiques de l'Étrurie méridionale. C'est sur ce point qu'ont dû surtout porter mes recherches et c'est la partie de mon travail qui m'est vraiment personnelle.

Les deux itinéraires cités plus haut et indiquant la station AQUÆ APOLLINARES ne donnent pas le même parcours depuis Rome jusqu'à ce dernier point. La Table Antonine place le relai des AQUÆ APOLLINARES sur la route de Rome à COSA, passant par *Careiæ*, les *Aquæ* et *Tarquinii.* — La Table de Peutinger le place bien aussi sur une route allant de Rome à *Tarquinii*, mais suivant d'abord une autre direction et passant par *Lorium*, *Bebiana*, *Turres* et les *Aquæ.* Il faut donc étudier séparément ces deux itinéraires.

1° *Table Antonine.*— La première station indiquée sur cet itinéraire est *Careiæ*, au quinzième mille. On sortait de Rome par *la porta Flaminia* et l'on suivait cette voie jusqu'au *pont Milvius*, au troisième mille depuis l'enceinte de Servius Tullius ; on passait le Tibre sur ce pont pour entrer en Étrurie ; on laissait alors sur la droite la voie flaminienne. Là, commençait la voie *Clodia* ou *Claudia*, appelée aujourd'hui, comme au temps de Cicéron (2), *via Cassia.* C'est cette voie qu'il fallait suivre pour aller à *Careiæ*, et c'est mal à propos que les cartes faites, principalement pour l'intelligence des

(1) Nibby. Analisi, t. III, p. 476.
(2) Philipp., XII, c. 9.

itinéraires, comme celle de Westphal, inscrivent la *via Cassia* qui n'est mentionnée par aucun d'eux et distinguent deux voies, l'une du nom de *Clodia*, l'autre du nom de *Cassia*, lorsqu'il est certain que c'est la même qui s'est appelée d'abord *Cassia*, puis plus tard *Clodia*. La route conduisant aux *Aquæ Apollinares* suivait donc la *Claudia* à partir du troisième mille; au sixième mille, existait, à l'époque de Théodose, la station *ad sextum* (Table de Peutinger); mais elle ne figure pas dans l'itinéraire d'Antonin. A ce même endroit, il y eut aussi, plus tard, sans doute, une voie se détachant sur la droite, conduisant à la station qui, des ruines de Veïes, a reçu le nom de *Veios* (Table de Peutinger), et retombant dans la *Clodia* au douzième mille. Mais rien ne prouve que cet embranchement existât déjà au temps d'Antonin. Un peu avant le onzième mille, on laissait à droite la *Clodia* qui tirait directement vers *Baccanæ* et l'on suivait la route qui conduit à *Careiæ*. Cette station était au quinzième mille, à la moderne Osteria della Galera. C'est de ce point que l'on gagnait les *Aquæ Apollinares* qui sont indiquées à dix-neuf milles de là. Or, à vol d'oiseau, on ne compte que onze milles entre l'Osteria della Galera et Vicarello où étaient les *Aquæ*, comme je l'ai établi plus haut; mais on en compte bien dix-neuf en contournant, soit à l'est, soit à l'ouest, le lago di Bracciano, l'ancien *Lacus Sabatinus*. Les mesures de Westphal ne sont pas exactes sur ce point; il faut suivre la carte de Gell et Nibby, ou, mieux, celle de l'état-major français. On voit encore dans cette direction, c'est-à-dire en suivant les contours du lac à l'ouest, les vestiges de la voie antique : « *Varii tratti del pavimento antico conservansi nel tronco principale fra la Storta e Bracciano* (1). » Westphal a placé les *Aquæ Apollinares* aux *Bagni di Sasso* du côté de la mer, à douze milles au sud-ouest de Vicarello, c'est-à-dire à douze milles de la place qu'elles occupaient réellement. Mais dans son hypothèse, comme dans la réalité, la distance donnée par la Table Antonine entre les *Aquæ* et *Tarquinii*, la moderne Tarchina, est impossible, car ce dernier point est à vingt-deux milles de Vicarello et non à douze milles, comme le porte la Table. Il y a donc dans ce monument une erreur ou plutôt une omission évidente et l'on doit, de toute nécessité, lire, non pas

Tarquinios XII ;

mais bien

Tarquinios [X]XII.

(1) Nibby. Analisi, t. III, p. 576.

Cela est d'autant plus probable que ce passage de la Table Antonine a été altéré. La station de *Cosa* indiquée sur cet itinéraire comme étant à quinze mille de *Tarquinii* en est en réalité distante de trente et un milles.

2° *Table de Peutinger.* — Il est facile de se convaincre d'abord que la route indiquée par la Table de Peutinger pour aller de Rome aux *Aquæ Apollinares* et, plus loin, à *Tarquinii*, n'était, vers son origine, autre que *la via Aurelia.* Elle conduisait d'abord à *Lorium* :

Lorio XII.

distance parfaitement conforme à celle de la Table Antonine (article de la *via Aurelia*) et à l'indication d'Aurelius Victor (1). Viennent ensuite les stations *Bebiana* et *Turres*, pour lesquelles il n'y a pas de distances indiquées sur la Table de Peutinger. *Lorium* est au casale di Bottaccia, près du castel di Guido. C'est là que se voient, en effet, les ruines de la fameuse résidence des Antonins à *Lorium.* Elles sont très-apparentes, surtout depuis les fouilles que la princesse Doria-Pamphili y fit pratiquer en 1824. *Bebiana* ne saurait être où la place Nibby, à trois milles de *Lorium*, à l'endroit appelé casal Brucciato, sur une colline d'où l'on voit la mer, parce qu'elle serait à plus de six milles d'*Alsium* (Palo), station mentionnée dans la Table de Peutinger à l'article spécialement consacré à la *via Aurelia* et indiquée comme étant à six milles de ce lieu; il faut donc la placer à sept milles de *Lorium* ; elle sera alors à six milles d'*Alsium.* La station *Turres*, qui figure dans la Table de Peutinger immédiatement après celle de *Bebiana* sur la route des *Aquæ Apollinares*, sans indication de distance, est-elle la même que la Table Antonine donne sous le nom de *ad Turres* dans le parcours de la *via Aurelia?* Il est permis d'en douter; je serais même tenté de croire que cette station de la *via Aurelia* avait disparu à l'époque de Théodose, car la station *Turres* de la Table de Peutinger, située sur la route des *Aquæ Apollinares* est à huit milles de ce dernier point ou de l'origine présumée du petit *diverticulum* qui y conduisait. Comment concilier cette distance de huit milles avec la position de l'*ad Turres* de la Table Antonine qui est à quatre milles d'*Alsium*, c'est-à-dire à dix-sept des *Aquæ Apollinares?*

Alsio IX.
Ad Turres IV.
Pyrgos VII.

(1) Epitom., c. xx.

Nous aurions donc 17 milles au lieu de 8 à franchir à vol d'oiseau entre cette station et les *Aquæ Apollinares*. En supposant, au contraire, que l'on quittât la *via Aurelia* à *Bebiana* que nous placerons par conjecture à 7 milles de *Lorium*, nous ferions partir une route en ligne droite de ce point, et nous la conduirions jusqu'au *diverticulum* des *Aquæ Appollinares* ; et, à 8 milles en deçà de ces dernières, nous placerions la station *Turres* qui se trouverait alors à 13 milles de *Bebiana*, près du lac, et au carrefour des deux routes. Une voie antique doit nécessairement exister dans cette direction, car il est hors de doute que les deux points *Lorium* et les *Aquæ Appollinares* étaient reliés ensemble. Or, ce tracé manque sur toutes les cartes. Il faut le conduire de *Bebiana* jusqu'au bord du lago di Bracciano avant la bourgade de ce nom. Il s'écarterait du lac à un mille environ de Vicarello pour tirer vers *Tarquinii*. Le *diverticulum* n'avait sans doute guère plus d'un ou deux milles, et c'est à son origine que devait se trouver le relais qui portait le nom des *Aquæ*, de même que, sur nos routes et nos chemins de fer modernes, les appellations des localités qui sont quelquefois assez éloignées sont données à la *station* qui les dessert. Dans l'hypothèse que je propose, il n'y aurait rien à corriger à la Table. Si l'on plaçait, au contraire, la station *Turres* de la Table de Peutinger au même lieu que l'*ad Turres* de l'itinéraire d'Antonin, il faudrait changer le texte et lire :

Roma
Lorio XII
Bebiana [VII]
Turres [III]
} sur la *via Aurelia*.
Aquas Apollinares (XVII au lieu de) VIII.

En adoptant mon explication, on aura :

Roma
Lorio XII.
Bebiana [VII]
} sur la *via Aurelia*.
Turres [XIII].
Ad Aquas Apollinares, VIII.

La position reconnue des *Aquæ Appollinares* m'a conduit à étudier avec soin tous les parcours des itinéraires anciens dans l'Etrurie méridionale, et je me suis convaincu : 1° que les travaux de Nibby et

de Westphal étaient très-défectueux sur ce point ; 2° que le tracé des routes anciennes devait être soumis à une révision sévère ; 3° que plusieurs stations avaient été indiquées fort inexactement jusqu'à présent et qu'il ne serait peut-être pas impossible de découvrir la véritable position des relais *ad novas* et de la ville de *Sabate* qui donnait son nom au *lacus Sabatinus.*

I. La Table Antonine nous offre pour cette partie de l'Etrurie quatre itinéraires distincts : 1° la *via Claudia,* de *Luca* à *Roma* que, pour plus de facilité, nous suivrons dans la direction inverse, c'est-à-dire de Rome à Lucques. Les premières stations mentionnées sont les suivantes :

Roma.
Baccanas XXI.
Sutrium XII.

Point de difficulté pour le tracé de cet itinéraire. Nous comptons en effet 20 milles de Rome à la moderne Baccano, et la station ancienne devait être à un mille au delà de cette bourgade. Pour y parvenir, on suivait la *via Flaminia* jusqu'au delà du *pons Milvius,* puis on entrait dans la *Claudia* qu'on suivait jusqu'à Lucques (1). La voie Cassia moderne nous représente, presque dans tout son parcours de Rome à Baccano, la *Claudia* de la Table Antonine. *Sutrium* (Sutri) est à 12 milles et 1|2 de Baccano. Il n'y a donc rien à changer à ce tracé.

2° La *via Aurelia* (Table Antonine) donne les stations suivantes :

Roma.
Lorio XII.
Ad Turres X.
Pyrgos XII.

Nous ne savons au juste où était le relais *ad Turres ;* mais *Pyrgos,* qui ne pouvait être éloigné de la moderne S. Severa, se trouve-

(1) On n'appelait pas cette voie la *Cassia* au temps d'Antonin, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Ce nom lui est donné par Cicéron, mais déjà, sous Auguste, c'était la *Claudia* : Ovide dit en parlant de ses jardins :

Nec quas pomiferis positos in collibus hortos
Spectet Flaminiæ Claudia juncta viæ.

rait bien en effet à 34 milles de Rome et à 22 de *Lorium;* or en mesurant 10 milles au delà de *Lorium*, et 12 milles en deçà de Pyrgos, on tombera sur un point situé à 4 milles au nord-ouest d'*Alsium* (Palo), où l'on pourra placer avec certitude *ad Turres.*

3° Une autre route, plus longue, conduisait encore à *Pyrgos*, par la *via Portuensis :*

Roma
Portus Augusti XIX.
Fregenas IX.
Alsio IX.
Ad Turres IV.
Pyrgos XII.

Le *Portus Augusti* est à Porto; *Fregenæ*, vers le Casale di Maccarese, et *Alsium* à Palo.

4° La route de Rome à Cosa par les *Aquæ Apollinares* dont j'ai proposé plus haut la rectification. C'est pour ce dernier parcours que le tracé de Westphal est à refaire. Un autre changement non moins nécessaire est de réserver l'appellation de *via Claudia* ou *Clodia* pour la route qui, partant du *pons Milvius*, passe par *Baccanæ* et *Sutrium*. Il ne peut exister aucun doute à cet égard, car la Table de Peutinger est parfaitement d'accord avec l'itinéraire d'Antonin, quant à la désignation de la voie dans cette partie de son parcours, du moins. On peut, si l'on veut, ajouter le nom de *Cassia* à celui de *Clodia* pour distinguer les époques : « *Via Claudia* sive *Clodia*, prius *Cassia* dicta. » Mais il faut bien se garder de les distinguer l'une de l'autre par le tracé et d'en faire deux routes différentes :

II. Le tracé des routes mentionnées dans la Table de Peutinger présente un peu plus de difficulté.

1° *Via Aurelia.*
Romæ Gemellum.
Lorio XII.
Bebiana [VII.]
Alsium, VI.
Pyrgos X.
etc.

J'ai placé par conjecture, contrairement à l'opinion de Nibby, mais

conformément aux mesures des itinéraires, *Bebiana* à 7 milles de *Lorium*, à 6 d'*Alsium*. Les autres positions sont reconnues :

2° *Via Clodia.*
Roma in Alpe Pennino.
Ad pontem Julii III.
Ad Sextum III.
Veios VI.
Vacanas VIIII.
Sutrio XII.
etc.

Le *pons Milvius* est désigné, comme on voit, dans ce monument, sous le nom de *pons Julii.* — *Ad Sextum* se trouvait au point où la voie se partageait vraisemblablement en deux à la fin du 4e siècle. Celle de gauche est la *via Claudia* de la Table Antonine (Voyez plus haut). Celle de droite était un embranchement, passant à l'est du plateau de l'ancienne *Veïes* et rejoignant cette même route au XIIIe mille. Ce sont des vestiges de voie antique retrouvés dans cette direction orientale qui ont donné lieu à ce tracé ; mais il n'est pas nécessaire de supposer l'existence de cet embranchement pour gagner la station de *Veïes*, car elle pouvait très-bien se trouver sur l'ancienne *Via Clodia*, qui passe tout près de l'emplacement de la vieille ville étrusque. Cette direction allonge au lieu d'abréger la distance de Rome à *Baccanæ.* Il n'y a rien à changer au tracé de Westphal sur ce point.

3° Roma Portum Herculis.
Ad pontem Julii, III.
Ad Sextum, III.
Careias, VIIII.
Vacanas VIIII.
Ad Novas VIII.
Sabate »
Foro Clodo co
Blera XVI.
etc.

De Rome à *Careiæ* point de difficulté. Les positions sont connues et la distance cadre avec celle de la Table Antonine. Mais à partir

de *Careiæ*, il est impossible de suivre sur aucun des tracés de nos cartes le parcours indiqué par la Table de Peutinger. Westphal supprime la 4e station :

Vacanas VIIII

qui l'embarrasse et place *ad Novas* (qu'il écrit *ad Nonas*) à 9 milles de *Careiæ*, au sud-ouest du lago di Bracciano, puis *Sabate* à 3 milles de là, à S. Marciano, *Foro Clodo* à 3 milles plus loin vers Oriuolo, enfin *Blera* à Bieda, non à 16 milles de *Foro Clodo*, comme il est dit dans la table, mais à 9 milles, ce qui donne la disposition suivante :

Careias VIIII.
(Vacanas VIIII, supprimé par Westphal).
Ad Novas (écrit ad Nonas par W.) VIII.
Sabate [III.]
Foro Clodo [III.]
Blera (IX au lieu de) XVI.

M. Lapie, qui ne fait assurément pas autorité, mais dont le nom, attaché à la publication des Itinéraires du marquis de Fortia d'Urban, a donné trop de notoriété aux explications qu'il y a jointes pour qu'on n'en fasse pas mention, propose la disposition qui suit :

Careias	VIIII,	Galera 9 milles.	
Vacanas	VIIII	près Baccano, Ost.	9
Ad Novas	VIII,	Anguillara	8
Sabate	»	Bracciano	4
Foro Clodo	co	Orinolo (barbare pour *Oriuolo*, *Oriolo*, ou *Orivolo*)	4 (1)

Or, 1° *Bracciano* est à 7 milles d'*Anguillara* et non à 4 ; 2° le parcours qu'il propose entre *Careiæ* et *ad Novas* serait assez semblable à celui que l'on suivrait si, pour aller de Paris à Saint-Cloud, on passait par Saint-Germain. *Baccano* est au sommet d'un angle aigu dont Galera et Anguillara représentent les points extrêmes de chacun des côtés. Il est toutefois impossible d'éviter soit l'omission de

(1) P. 201.

Westphal, soit le tracé absurde de Lapie, si l'on veut considérer avec tous les géographes qui se sont occupés de ces itinéraires, Bracciano ou S. Marciano, qui en est voisin, comme étant l'ancienne *Sabate*. Le seul motif qui ait pu faire adopter une première fois cette erreur qui a ensuite été acceptée sans examen, c'est que *Sabate*, qui donnait son nom au *lacus Sabatinus*, pourrait bien être à Bracciano sous le prétexte que cette bourgade donne aussi son nom au Lago di Bracciano. Interrogeons la topographie et l'histoire de Bracciano, nous ne trouvons pas un seul vestige, un seul souvenir, pas une pierre, pas une inscription qui remonte à l'époque romaine. Nibby a trop de bonne foi pour n'en pas convenir, lui qui place cependant *Sabate* à cet endroit : « *Non se ne ravvisano affato vestigia.* (1) »

Holstenius place *Sabate* à S. Liberato, sur la hauteur voisine de Bracciano en un lieu où se voient des ruines romaines; mais ce sont celles d'une villa qui a appartenu à une certaine Mettia, affranchie de Titus Hedoneus et à laquelle elle avait donné le nom de Pausilype à cause sans doute de la belle vue dont on jouissait de cette colline. L'inscription qui a été trouvée parmi ces ruines ne nous laisse plus aucun doute à cet égard.

PAVSILYPON
METTIAE. T. L. HEDONEI.

Un *diverticulum* antique y conduisait. Quant à Bracciano, la première mention qui en soit faite dans l'histoire remonte à l'année 1320. On voit bien des débris de voie romaine sur les bords du lac, mais c'est probablement la route de Rome à Cosa mentionnée dans la Table Antonine (voyez plus haut), et passant à la station des *Aquæ Apollinares.*

Si nous examinons l'autre côté du lac, nous trouvons tout le sol compris entre Trevignano et Vicarello couvert de ruines romaines.

« *La situazione di questa terra* (*Trevignano*) *che si riconosce come succeduta ad un oppidum dagli antichi veijenti uscendo dalla terra verso Bracciano ravvisai a sinistra presso la porta un pezzo di muro antico costrutto di tetraedri irregolari innestati insieme gli uni cogli altri, come que'delle mura di Collazia, di Ardea, e di altre città antichissime* (2).

(1) Analisi, t. III, p. 376.
(2) Nibby, Analisi, t. III, p. 288-88.

On y voit aussi des ruines moins anciennes d'*opus reticulatum*. Enfin, on remarque sur les bords du lac des vestiges de voies romaines, quoique les itinéraires anciens, interprétés comme ils l'ont été sur ce point jusqu'à présent, ne mentionnent aucune route dans cette direction :

« *Una via romana antica costeggiava il lago da questa parte e serviva di tramite fralle vie Cassia, Claudia ed Aurelia ; di questa rimangono avanzi in parte coperti dalle acque del lago.* »

C'est vers *Trevignano* que je place Sabate, et j'explique ainsi les itinéraires.

De Galera à Baccano il y a 9 milles. La distance donnée par la Table de Peutinger entre *Careias* et *Vacanas* est donc juste. Il faut de toute nécessité conduire une route entre ces deux points et la faire passer au sud-est du petit lac *Alsietinus*, aujourd'hui lago di Martignano. Je ne doute pas qu'un examen attentif des lieux n'en fasse découvrir les vestiges. De Baccano, il faut tracer une autre route qui gagne la rive orientale du lago di Bracciano par le trajet le plus direct et qui devra passer au nord des deux petits lacs de Martignano et de Stracciacappa. Elle atteindra le lac de Bracciano vers la tenuta di Polline et suivra le littoral jusqu'aux environs de Trevignano. Parvenu à la pointe du petit golfe formé au N.-E. du lac et à l'E. de Trevignano, on aura franchi la distance de 8 milles depuis Baccano. Ce serait à ce point qu'il faudrait placer la station *ad Novas*. L'intervalle qui sépare ce lieu de Trevignano est d'un peu moins d'un mille. Ce ne serait donc pas par omission que la mesure n'aurait pas été indiquée sur la Table de Peutinger, mais les deux localités n'en devaient pour ainsi dire faire qu'une seule, ou du moins le relais de *Sabate* aurait été *ad Novas*. Peut-être la voie ne traversait-elle pas la ville elle-même. A partir de *ad Novas*, la route devait s'écarter vers le nord en tournant le massif qui domine Vicarello ; il me paraît évident qu'elle ne pouvait prendre une autre direction, car si elle eût continué à suivre le bord du lac vers l'ouest, elle aurait infailliblement passé aux *Aquæ Apollinares* qui ne sont pas mentionnées sur ce parcours de la Table. C'est donc au nord et de l'autre côté du cratère qu'il faut chercher le *Foro Clodo* ou *Forum Clodii*, 16 milles avant *Blera*, ce qui fait supposer que le *Forum Clodii* aurait dû être très-rapproché de *Sabate*, et peut-être vers Rocca-Romana, car il n'y a que 16 milles à vol d'oiseau entre Trevignano et Bieda, qui paraît bien avoir été l'ancienne Blera. Je regrette de ne pouvoir présenter qu'une simple conjecture pour la position approximative du *Forum Clodii* et pour le tracé de la route depuis

Trevignano, mais tout ce qui précède me paraît offrir une véritable probabilité. Je propose donc l'explication suivante :

Roma		
Ad pontem Julii	III.	*Ponte Molle* 3.
Ad Sextum	III.	*Sepoltura detta di Nerone* 3.
Careias	VIIII.	*Osteria della Galera* 9.
Vacanas	VIIII.	Près *Baccano* 9.
Ad novas	VIII.	Près *Trevignano* 8.
Sabate	»	*Trevignano*, sur les bords du lago di Bracciano.
Foro Clodo	CO	Au nord du massif de *Trevignano* à 3 milles environ de cette dernière. 3.
Blera	XVI.	*Bieda* 16.

Je m'étonne d'autant plus de ne pas voir figurer sur les tracés de Nibby, Gell et Westphal et de tous ceux qui m'ont précédé, une voie antique entre *Careiæ* et *Baccanæ*, que ce n'est pas une fois seulement que cette route est mentionnée dans la Table de Peutinger. L'itinéraire de Rome à *Clusium* donne le parcours suivant :

4° Roma Clusium.

Ad pontem Julii	III.
Ad Sextum	III.
Careias	VIIII.
Vacanas	VIIII.
Nepe	VIIII.
Faleros	V.
etc.	

Je joins à cette troisième partie de mon rapport deux cartes : l'une est la reproduction du système erroné de Westphal; l'autre en présente la rectification. Pour éviter les erreurs commises par Nibby, Canina et Westphal, en ce qui concerne les distances, j'ai dressé cette dernière carte d'après les mesures de celle des officiers de l'état-major français, en réduisant l'échelle de moitié. Je prie d'ailleurs Votre Excellence de ne considérer ce dernier travail topographique que relativement à la position retrouvée des *Aquæ Apollinares* et au tracé des routes qui y conduisaient. La situation de

Sabate que je crois avoir déterminée avec certitude, celles de *Bebiana*, *Turres*, *ad Novas* et le tracé de la route de Rome à *Blera*, par *Careiæ*, *Baccanæ* et *Sabate*, sont aussi les points nouveaux que j'ai cherché à fixer. Je ne me dissimule pas ce qu'il y a de conjectural dans l'emplacement que j'ai donné, d'après les géographes qui ont écrit avant moi, à plusieurs stations mentionnées dans les itinéraires anciens. Mais entreprendre une rectification complète m'eût entraîné à faire un travail tout autre que celui que je m'étais proposé; or, une expérience de dix années a pu m'instruire que les tracés donnés jusqu'ici des anciens itinéraires doivent être, pour l'Italie aussi bien que pour la Gaule, soumis à une révision sévère et complète. J'ai même acquis la certitude qu'on n'arrivera à des résultats satisfaisants qu'en visitant les pays, en interrogeant l'épigraphie et les souvenirs du moyen âge aussi bien que les traditions locales, d'après l'excellente méthode suivie par Durandi pour le Piémont, et par Nibby pour la campagne romaine; enfin, en faisant des tracés distincts pour l'itinéraire d'Antonin et la Table de Peutinger; autrement, il me paraît bien difficile d'éviter la confusion. J'ai déjà eu l'occasion d'appeler sur ce point l'attention du prédécesseur de Votre Excellence dans le rapport que j'avais eu l'honneur de lui adresser à la suite de ma première mission en Italie (1852). Le bon sens indique, en effet, que deux itinéraires rédigés à des époques différentes ne peuvent coïncider presque sur aucun point. C'est un système déplorable que celui qui consiste à les vouloir corriger l'un par l'autre. Il y a certainement beaucoup d'erreurs matérielles dans ces deux monuments, mais bien moins qu'on ne l'a supposé pour les avoir mal compris. Il est aussi impossible de les concilier qu'il le serait de faire cadrer nos lignes de chemins de fer avec les anciennes routes royales et celles-ci avec les *grands chemins* du temps de Rosny.

Il est très-difficile d'assigner à l'itinéraire d'Antonin et à la Table de Peutinger une date certaine; mais ce qui me paraît hors de doute c'est que ces deux monuments ne sauraient être du même siècle. De plus ils n'ont pas le même caractère et ne devaient pas répondre aux mêmes besoins. Ceux qui en ont fait un usage fréquent savent que la Table Antonine, qui date très-vraisemblablement du second siècle, quant à son ensemble, présente une homogénéité qui n'existe pas dans la Table de Peutinger. Cette dernière qui, pour la plupart des géographes, est un monument de la fin du quatrième siècle ou du commencement du cinquième, renferme évidemment des parties entières qui sont antérieures au temps des

Antonins. Mannert l'avait déjà soupçonné. M. Léon Renier croit que le fait est incontestable pour ce qui concerne les voies de l'Afrique et de la Gaule, par exemple ; l'orthographe de certains noms, la mention faite sur cet itinéraire de certaines localités disparues au second siècle, sont, pour lui, la preúve évidente que les documents qui ont servi de base au travail étaient antérieurs, pour ces deux contrées du moins, à la Table Antonine. J'oserais presque affirmer que le contraire a lieu pour l'Italie. En effet, 1° le nombre des relais y est plus considérable que dans l'itinéraire d'Antonin; 2° la distance qui sépare les mêmes points est presque toujours plus grande dans la Table de Peutinger que dans l'autre, ce qui s'explique par le perfectionnement des moyens de communication à l'époque où les services publics, plus compliqués au quatrième siècle qu'au second, en raison même de la centralisation administrative, exigeaient des routes plus commodes, plus solides, c'est-à-dire des pentes plus douces dans les pays montagneux et par conséquent des voies plus longues pour relier les mêmes points ; 3° enfin, des noms chrétiens figurent sur ce monument en Italie et ne permettent pas d'assigner à cette partie du travail, une date antérieure au quatrième siècle. Je me refuse donc absolument à croire que, pour la section de l'Italie, la Table de Peutinger soit antérieure à l'itinéraire d'Antonin.

Comment concilier ces deux observations, en apparence contradictoires, qui donneraient à ce monument une double origine et le feraient antérieur au deuxième siècle pour les contrées situées de ce côté-ci des Alpes, et postérieur au troisième pour celles qui sont situées au delà ? Un examen attentif nous apportera bientôt l'explication de cette difficulté. L'usage fréquent que, pour mon compte, j'ai fait de ce document m'a convaincu que ce n'était pas, comme le premier, un monument officiel, rédigé par les soins ou sous la surveillance de l'Etat, que l'on ne doit y voir qu'un tableau postal des relais de l'Empire, et qu'il ne présente nullement le caractère d'uniformité qui doit se rencontrer nécessairement dans tout document administratif d'un usage général et pratique. La base première du travail est évidemment fort ancienne, antérieure même au deuxième siècle ; des corrections et surtout de nombreuses additions y auront ensuite été faites vers le commencement du cinquième siècle, et ces changements, aussi bien que ces compléments, auront porté sur les pays plus particulièrement connus du compilateur, et sur lesquels il pouvait obtenir des renseignements faciles, comme l'Italie. Quant aux autres pays, soit qu'il ne pût se procurer les docu-

marbre ses pensées religieuses, traduisant Virgile et Ovide en bas-reliefs, perpétuant l'amour conjugal, filial et patriotique dans les inscriptions, les autels votifs, les arcs de triomphe et les tombeaux.

La Belgique, placée aux dernières limites de l'empire, la Hollande, à peine connue des Romains et recouverte presque tout entière par les eaux, se présentent à nous sous des apparences tout opposées. Dans la Hollande, pas un seul vestige antique ne vient marquer la trace des légions de Drusus, de Germanicus et de Caligula.

La Belgique ne possède qu'un cippe recueilli dans le musée d'Anvers et quelques inscriptions disséminées dans les collections particulières. Si la terre renferme encore dans son sein quelques autres monuments de ces âges reculés, nous ne doutons pas qu'ils n'appartiennent au style grossier de ceux du musée de la ville de Mayence.

Cette première province de la Germanie, placée dans des conditions semblables à celles de la Belgique, nous montre encore en effet, sur une centaine de cippes et de tombeaux recueillis dans son territoire, le caractère exclusivement belliqueux des colonies militaires établies sur les frontières de l'empire, comme des vigies chargées de surveiller le flux et le reflux de la Germanie. Les monuments de Mayence, dédiés à des légionnaires par des soldats réduits aux idées artistiques les plus élémentaires, n'offrent aucune trace du goût épuré des sculpteurs de la Narbonnaise et de la Taraçonnaise. Point de souvenirs poétiques de ce paganisme gracieux qui cherchait à déguiser la pensée de la mort sous les guirlandes de fleurs, les vases des libations et les inscriptions philosophiques! Point de manifestations de la vie intime mêlées aux regrets affectueux de la famille. On sent que Rome n'est représentée sur les bords du Rhin et de l'Escaut que par les camps légionnaires.

La Taraçonnaise était une banlieue de la ville éternelle, éclairée de tous les reflets de la civilisation italienne. La Belgique et la Germanie sont des forêts sauvages; le rude pays de Tacite et d'Agricola étend son influence, grave son caractère belliqueux sur ces pierres, où le centurion est représenté à cheval et la pique à la main, foulant aux pieds des guerriers germains terrassés.

Cependant la légion, longtemps inébranlable derrière ses fossés et ses palissades, finit par succomber. Les barbares envahissent l'Europe et substituent leur morcellement à la vaste unité du monde romain.

Architecture romane.

Le clergé catholique, héritier et seul conservateur du génie unitaire, défendit ce grand principe. Il sauva du naufrage toutes les épaves qu'il put arracher aux flots; il s'efforça de conserver l'unité de langue par l'usage du latin ; l'unité gouvernementale par l'organisation de sa hiérarchie, rattachée à la papauté; l'unité morale, religieuse et artistique, par l'absorption des sciences et des arts dans les cloîtres et les cathédrales.

L'architecture romane, modification de celle de Rome, appropriée aux besoins des cérémonies et des institutions catholiques, prit son essor. Le souffle chrétien, dirigé par les membres du clergé formés à l'école de la ville éternelle, couvrit l'Europe entière de monuments religieux et civils enfantés par le même esprit, inspirés par les mêmes besoins, construits par les mêmes architectes

Durant cette première période où l'unité ecclésiastique luttait contre les tiraillements politiques et civils, époque comprise entre le quatrième et le onzième siècle, l'Europe eut, à de très-légères différences de détails près, les mêmes églises et les mêmes évêchés, les mêmes cloîtres et les mêmes tombeaux, les mêmes vêtements sacerdotaux et les mêmes vases sacrés. Les précieux monuments conservés en Angleterre et dans la Normandie, dans la Sicile et en Autriche, sur les bords du Rhin et dans le midi de la France, sont les témoignages irrécusables de cette vaste homogénéité catholique, qui reproduit partout son image.

Hâtons-nous cependant d'indiquer quelques exceptions. Certaines contrées durent à des circonstances tout exceptionnelles d'être privées, dès le début, d'édifices de cette période; d'autres les perdirent quelques siècles plus tard. Ces contrées furent l'Espagne du sud et les Pays-Bas.

Si nous traçons une ligne au sommet des montagnes qui forment la limite méridionale du bassin de l'Èbre, nous trouvons au sud des provinces complétement dépourvues d'édifices romans; celles du nord seules en possèdent un assez bon nombre, et voici la raison de cette particularité.

A peine les Visigoths avaient-ils doté la Péninsule de monuments chrétiens, que l'invasion arabe couvrit l'Espagne tout entière, et le mouvement architectural fait au nom du Christ fut complétement arrêté. Ce ne fut qu'au début du onzième siècle que les jeunes États de Léon, de Castille, de Navarre et d'Aragon rendirent quelque essor à la construction des édifices religieux. Pampelune éleva Saint-

Nicolas et sa première cathédrale; Tudéla construisit sa cathédrale et la Magdeleine; Tafalla, Saint-Pierre et Sainte-Marie; Sanguessa, les basiliques des Templiers et de Saint-Salvador; Gironne, ses cloîtres de la cathédrale et de Saint-Paul; la Seu d'Urgel, sa petite église à fenêtres géminées; Barcelone, Saint-Paul et Saint-Pierre; Tarassa, ses trois églises byzantines; San Felin de Canovellas et Ripoll, les façades de leurs deux basiliques du onzième siècle; Bagès, son cloître de la même époque. Le Roussillon, enfin, se couvrit des nombreuses constructions romanes qui provoquent encore notre admiration. Le nord de l'Espagne marchait donc de pair à cet égard avec les autres contrées de l'Europe.

Le sud de l'Èbre, au contraire, voyait les sectateurs d'Allah, dominateurs soupçonneux et jaloux, démolir les temples chrétiens pour construire des alcazars et des mosquées.

La Hollande et la Belgique, tout aussi dépourvues aujourd'hui de monuments plein-cintre que le sud de l'Espagne, durent cette absence d'édifices romains à des causes toutes différentes.

La terre des Bataves, vaste lagune arrachée à la mer par les peuples modernes, était alors à peine habitée. Des peuplades de pêcheurs n'étaient pas en état de construire des monuments de quelque importance en dépit des obstacles naturels. Le sol où elles amarraient leurs bateaux et plantaient leurs cabanes était trop peu consistant pour qu'elles songeassent à y élever des basiliques. La pierre manquait d'ailleurs complétement; le bois était la seule matière mise par la nature à la disposition des constructeurs. Il ne faut donc pas chercher des vestiges d'architecture romane en Hollande.

La Belgique était dans des conditions toutes différentes; une population nombreuse, une activité industrielle luttant avec celle des républiques italiennes, une importance politique dont la haute position de Boémond et de Robert, à la première croisade, indique assez le caractère, lui permettaient d'élever des monuments pareils à ceux de la France et de l'Angleterre. D'où vient donc que le sol si fertile des Flandres et du Luxembourg n'offre aujourd'hui que les vestiges les plus informes du style roman, tels que les tours de Saint-Jacques, de Saint-Denis et de la cathédrale de Liége, les débris du cloître de Saint-Bavou-le-Vieux, à Gand (œuvre du douzième siècle), la brasserie et quelques autres parties de l'abbaye de Villers, près de Namur?.... Il est assurément incontestable que cette contrée posséda, du neuvième au douzième siècle, des œuvres de style plein cintre d'une grande importance. Nous pouvons en juger par la beauté des édifices romans répandus avec une si merveilleuse profusion sur les

bords du Rhin, depuis Cologne jusqu'à Mayence. Mais, au douzième siècle, le grand mouvement des Croisades emporta tous les esprits vers la guerre, une grande transformation s'opéra dans la chrétienté, et les édifices romans disparurent.

Monuments gothiques.

Nous ne tenterons point de débrouiller le chaos qui obscurcit l'origine du style gothique. Quelle qu'ait été l'origine de cette transformation architecturale, elle coïncida avec les premières croisades; c'est là un fait incontestable. Or, nous ne devons pas oublier que le grand mouvement européen partit alors de la Lorraine et de la Flandre, de la Champagne et de l'Ile-de-France.

Dès ce moment, l'imagination des chrétiens, mise en rapport avec la civilisation orientale implantée sur le sol merveilleux des patriarches et des apôtres, s'exalte en face des monuments arabes, et le style gothique est inventé.

Ne tombons pas dans la confusion des termes. L'ogive est une partie importante du style gothique, mais il ne constitue pas ce style tout entier. On aurait pu construire des basiliques et des cloîtres, de tiers-point, sans changer les caractères généraux des édifices romans : la solidité, la massivité romaines; témoins les premières tentatives de la transition du douzième siècle, qui se contenta de donner une surélévation à la clef des voûtes et aux ouvertures. Les architectes du treizième siècle agirent plus radicalement; la variété des détails, la richesse de l'ornementation orientale devinrent, sous leur direction, les principes nouveaux de l'architecture chrétienne, non point qu'ils aient obéi à une imitation servile; les mahométans, ennemis de l'imagerie humaine, se bornaient à combiner des ornements de fantaisie, des arrangements de lignes brisées, à l'exclusion de toute reproduction de la nature. Les chrétiens, au contraire, basèrent les règles de la sculpture sur la copie des plantes, des hommes et des animaux. L'architecture romane était une contrefaçon évidente de l'architecture romaine; celle du treizième siècle fut une imitation de la végétation; la cathédrale devint une forêt taillée en pierre; les flèches et les clochetons étaient des faîtes de peupliers et de cyprès; les colonnettes et les nervures étaient des branches entrelacées; les trois ou les cinq nefs, des allées latérales; les piliers, des troncs d'arbres; les voussures, des guirlandes de plantes grimpantes; les chapiteaux et les pinacles, des bouquets de feuillage, dans lesquels jouaient les écureuils et les singes, les oiseaux et les enfants.

A ces différences près, et tout en se faisant une flore à eux, un bestiaire à eux, une iconographie à eux, les architectes chrétiens empruntèrent l'amour des détails, portés jusqu'à la profusion, aux monuments orientaux; ils leur empruntèrent même les parties les plus essentielles des édifices religieux, nous voulons parler de la coupole, du transept et des galeries des cloîtres.

La coupole fut à toutes les époques la toiture et l'éclairage principal, on pourrait dire sacramentel, des édifices religieux et civils de l'Orient. Elle nous apparaît dans l'Alhambra de Grenade, comme dans la mosquée del Goury au Caire. Les chrétiens s'empressèrent d'adopter cette disposition élégante, qui se prêtait admirablement au symbolisme religieux, puisqu'elle faisait descendre la lumière directement du ciel, sans la laisser toucher aux souillures de la terre. Nous retrouvons des coupoles octogones dans les cathédrales de Tarragone et de Barcelone, comme à Saint-Jacques et à Saint-Nicolas de Gand, comme à Saint-Denis de Liége et à la cathédrale d'Anvers. Celle-ci semble même avoir reçu plus directement le souffle arabe, car les pans coupés reposent sur des groupes de trilobes dont les retombées aériennes reproduisent les merveilleuses stalactites des voûtes de l'Alhambra.

Faut-il en conclure que cette imitation est arrivée dans la Belgique par l'Espagne? Nous ne le pensons pas. La cathédrale d'Anvers fut construite au quinzième siècle, époque où Charles-Quint n'avait pas encore tenté de réunir l'Espagne et les Pays-Bas. L'esprit d'imitation remontait plus haut. L'école byzantine, qui prodiguait les coupoles au point d'en former des toitures tout entières, témoin Sainte-Sophie de Constantinople, Saint-Marc de Venise et Saint-Front de Périgueux, avait déjà transmis ce principe aux basiliques romanes d'occident. La coupole centrale du transept versant la lumière par les fenêtres de ses pans coupés, se retrouve à Saint-Savin de Bigorre, à Saint-Sernin de Toulouse, à Saint-Paul de Barcelone, à Saint-Marc de Sanguessa et dans la plupart des basiliques du onzième et du douzième siècle. Les cathédrales gothiques, tout en modifiant le plan général des basiliques, conservèrent ce détail avec prédilection.

A leur retour des premières croisades, les moines architectes, partis des provinces baignées par la Moselle, la Seine et l'Escaut, fixèrent sur le sol natal les traditions de l'Orient.

Les Flandres virent disparaître leurs édifices romans. Le gothique traita le plein-cintre des neuvième et douzième siècles comme ce dernier avait traité les temples romains; la rénovation architecturale s'étendit sur l'Europe entière; mais elle se développa dans des

proportions différentes, selon les dispositions favorables ou contraires du sol sur lequel les nouveaux arbustes prenaient racine.

La Hollande, alors catholique et tout récemment arrachée au Rhin, à la Meuse et à la mer, fit de prodigieux efforts pour asseoir de vastes édifices au milieu de ses marais, sur un sol détrempé par les eaux. A force de persévérance, Amsterdam et Rotterdam parvinrent à élever leurs cathédrales. Leyde, Harlem, Utrecht, Breda eurent des temples catholiques imités de ceux des Flandres et de l'Ile-de-France; mais quelle déchéance d'inspirations!... quelle sécheresse de formes!... quelle pauvreté de détails!... Il est vrai que l'absence totale de pierre, l'usage exclusif de la brique condamnaient les architectes à s'en tenir à l'étude du plan général et à rejeter la richesse des clochetons et des porches, des rosaces et des pinacles. Ne cherchons donc pas dans la Hollande entière les fantaisies des églises flamandes et champenoises. Point de clochers aériens, comme ceux de Gand, de Bruges et d'Anvers; point de forêts, de colonnettes et de statues; pas même de ramifications aux nervures des berceaux, car la plupart des églises hollandaises, celles d'Amsterdam et de Rotterdam, en particulier, sont privées de voûtes et laissent voir à nu leur charpente. Le protestantisme acheva d'étouffer l'inspiration.

Les chaires des temples et quelques beaux mausolées des plus célèbres amiraux du dix-septième siècle, sont les seuls monuments religieux que l'on puisse admirer en Hollande.

L'Espagne, animée d'un souffle catholique et artistique bien autrement ardent, s'attacha au gothique avec plus d'amour. Les cathédrales de Pampelune et de Castillon, de Girone, de Barcelone et de Burgos, représentent, dans le nord de ce royaume, le style enfanté par les croisades.

Mais si l'élan des treizième, quatorzième et quinzième siècles se propagea dans le bassin de l'Ebre, il fut complétement repoussé dans le sud de la Péninsule. La Castille et l'Andalousie vivaient sous le joug du Coran, lorsque le nord de l'Europe élevait ses merveilleuses cathédrales; l'Arabe seul pouvait dédier des mosquées à Allah, le chrétien en était réduit à offrir au Dieu du Calvaire des prières isolées.

L'architecture ogivale subit même d'assez graves modifications dans la plaine de l'Ebre, sous l'influence du climat et de la civilisation moresque.

Le ciel brumeux et froid de la Flandre plaçait les architectes dans la nécessité d'appeler le jour dans l'intérieur des temples, par des

ouvertures vastes et multipliées; aussi les murs latéraux des églises flamandes et hollandaises ressemblent-ils à des châssis de serres chaudes. Les architectes espagnols, au contraire, avaient à combattre l'excès de la lumière et de la chaleur; ils réduisirent les fenêtres des édifices religieux aux dimensions les plus exiguës et les placèrent à la plus grande hauteur.

Les Flamands, lancés dans toutes les hardiesses de l'invention, élevèrent cette flèche inimitable d'Anvers, qui ne connaît pas de rivale, même la flèche de Strasbourg, plus haute, mais moins aérienne. Ils se proposaient de donner un nouvel élan à leur aspiration vers le ciel, en achevant la tour de Malines et les trois clochers de Saint-Pierre de Louvain, destinés à dépasser toutes les merveilles de l'élancement; mais ces deux projets restèrent à l'état de conception. Les hôtels de ville, eux-mêmes, étaient entrés dans la même voie; les architectes les ornaient de clochetons qui pouvaient lutter avec ceux des cathédrales.

Tout le monde connaît l'admirable pyramide dentelée de l'hôtel de ville de Bruxelles, le magnifique beffroi de Bruges, les élégants minarets de Gand, de Malines et de Louvain.

Les Espagnols, au contraire, influencés par l'étude des alcazars et des mosquées de Séville et de Cordoue, de Ségovie et de Grenade, n'ayant sous leurs yeux que leurs tours carrées et pesantes, percées de quelques fenêtres étroites, conservèrent aux clochers ce caractère de massive lourdeur, qui les fait ressembler à des monuments romains; la cathédale de Burgos essaya seule de lancer des flèches vers le ciel, mais ces flèches n'eurent pas même la hardiesse de celles de Saint-André de Bordeaux.

Les églises espagnoles présentent enfin une particularité plus notable; elles donnèrent aux bas-côtés une élévation excessive, si bien qu'à première vue, les trois voûtes semblent n'en former qu'une, appuyée sur des piliers cylindriques d'une élévation audacieuse. Cette disposition supprime donc le triphorium et réduit le clerestori à quelques roses d'un très-petit diamètre. Dans les cathédrales flamandes, au contraire, ce triphorium et ce clerestori forment une des parties les plus riches, les plus considérables du monument. Ils peuvent se développer dans des proportions d'autant plus grandes, au-dessus des voûtes des bas-côtés, que ces dernières ne s'élèvent guère qu'au 2/5 de la hauteur de la nef principale.

Des différences notables distinguent donc les édifices religieux espagnols des églises flamandes. Dans les premiers, rareté des fenêtres, lourdeur des clochers toujours carrés, absence de colonnettes

et de détails, élévation excessive des nefs latérales; dans les seconds, dimension exagérée des ouvertures, abaissement des nefs latérales, élancement excessif des toitures, des clochers et des pinacles, ornementation intérieure ne laissant pas un seul pan de muraille sans sculptures.

Constructions militaires.

L'architecture présente, il est vrai, en Espagne, en Belgique et en Hollande, un tout autre caractère d'unité dans les constructions militaires. Les moyens d'attaque ayant toujours été les mêmes dans l'Europe entière, il était naturel que la résistance inspirât les mêmes efforts, fit prendre les mêmes précautions. Il est hors de doute que les castels de ces trois contrées nous offriraient des dispositions identiques, si le temps et les hommes leur avaient permis de venir jusqu'à nous; mais les progrès de l'agriculture, qui n'ont pas laissé un seul mètre carré sans culture, sur toute la surface des Pays-Bas, ont depuis longtemps fait disparaître les forteresses de la féodalité. Le voyageur ne rencontre plus sur sa route que le château de Beaudoin Bras-de-fer, à Gand, celui de Franchimont, près de Spa dans le Luxembourg, celui de Dunstède sur le Rhin, près de Wik, au point où Drusus éleva son fameux *Drusi moles*; enfin, celui de Lautenbourg, près de Hohenhow, construit en 1530, et à moitié démoli par les Espagnols.

Ces divers fragments, tout incomplets qu'ils puissent être, suffisent toutefois à prouver que les seigneurs flamands et hollandais donnaient à leurs manoirs les plans adoptés par les architectes de l'Europe entière; des enceintes de remparts entourés de fossés ou d'escarpements, des tours carrées au treizième et au quatorzième siècle, des tours rondes au quinzième, point d'ouvertures au rez-de-chaussée, de simples meurtrières au premier étage, quelques croisées aux étages supérieurs.

Bâtiments civils.

Si les architectes du Nord ont tendu la main sur ce point aux architectes du Midi, leur antagonisme ne tarda pas à se reproduire dans un autre cercle.

Quels que soient les peuples qui viennent s'établir dans une contrée, qu'ils arrivent du Nord ou du Midi, quelles que soient leur origine ou leurs mœurs, ils deviennent de la même école d'architecture, quand il s'agit de se mettre à l'abri des intempéries du climat et de construire une maison. Prenez l'Espagne, par exemple; les Visi-

goths y construiront comme les Romains, les chrétiens comme les musulmans; l'impluvium antique avec ses galeries couvertes et ses murs extérieurs, presque sans fenêtres, pourra acquérir des dimensions plus ou moins grandes, recevoir des embellissements de formes diverses; mais ses dispositions générales resteront les mêmes et seront les bases du plan de toutes les habitations.

Tout le monde connaît la splendide beauté de l'Alhambra et de la cour de l'Alcazar de Séville. Toutes les ressources de l'art ont été mises à contribution pour former ces retraites solitaires qui abritèrent si longtemps les califes et leurs esclaves contre la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits. Mais ces palais féériques n'offrent intérieurement aux regards que des murailles grossières et des tours carrées, n'ayant pour ouvertures que de rares meurtrières. Les murs sont sans fenêtres, les appartements ne reçoivent le jour que par les ouvertures des coupoles, quelquefois même par des œils-de-bœuf, témoins les bains de Girone, de Grenade et de Valence.

Les Espagnols, malgré leur haine religieuse contre les mores, subirent l'influence de leur école architectonique. Les monastères sans fenêtres à l'extérieur s'élevèrent autour de cours quadrilatérales, garnies de galeries richement disposées. Le cloître gothique des dominicains à Valladolid a probablement reçu certaine inspiration arabe. Nous en dirons autant des cloîtres de Belpuig, de Santa-Cruz, de Barcelone, de Pampelune, de la bourse de Valence (quinzième siècle), de l'*audiencia* réal de Barcelone, du palais des rois de Majorque à Perpignan.

Ces constructions monastiques servent à leur tour de modèles aux palais. Celui de Médina-Céli à Séville, a besoin d'être regardé de près pour ne pas être attribué à quelque prince Almoravide. Les habitations particulières, moins considérables et sans galeries intérieures, ne se montrent pas moins sobres de croisées, témoin le palais de Miranda, témoin ceux des ducs de Grenade à Sanguessa et à Tafalla, ceux de Jeanne la Folle à Fontarabie et de la Main-de-fer à Perpignan.

Les plus simples maisons bourgeoises manifestent dans leurs façades la même hostilité contre la lumière. Elles se font remarquer par l'aplatissement et l'avançage des toitures, par la saillie des balcons, par l'épaisseur des contrevents disposés quelquefois en tapecul, afin de former un auvent au-dessus des croisées. Hidalgos et bourgeois appartiennent à l'école de Bartholo; ils feraient volontiers murer leurs fenêtres.

Les maisons belges, au contraire, se distinguent par la multiplicité et les vastes proportions des ouvertures; leurs fenêtres se touchent, se confondent au point de transformer chaque façade en une immense verrière. L'absence complète de volets, de balcons, de stillicide; la forme pyramidale des pignons achèvent de favoriser l'absorption des rayons du soleil.

Cette antithèse architecturale est une conséquence du climat, comme nous le disions d'abord; mais elle tient également à l'état politique et physique des deux pays. Les Flamands, placés sous un climat brumeux, avaient besoin d'élargir toutes les ouvertures de leurs maisons, afin de recevoir une quantité de jour qui leur permît de vaquer aux travaux de leurs industries sédentaires.

Les Espagnols moins laborieux, se retranchaient contre la chaleur du jour, derrière leurs murailles bien closes; quand ils paraissaient aux balcons pour respirer la fraîcheur des nuits, la toiture avancée les abritaitcomme un parasol. Les Flamands habitaient un pays froid; ils n'avaient pas besoin d'aller respirer aux balcons, ils demeuraient derrière leurs vitres bien closes. En Espagne, pays provincial et aristocratique, la ville disparaissait devant la province. Les premiers monuments étaient le palais de la députation et ceux des grands; dans la Belgique, pays municipal, la ville formait la patrie, le corps politique, l'unité fédérative; le monument national était l'hôtel de ville.

Les Espagnols étaient aragonais, valenciens, léonais, navarrais. Les Belges étaient gantois, brugeois, anversois, bruxellois. Les Espagnols, guerriers dévots, construisaient des monastères, et opposaient aux mores et aux protestants les confréries religieuses des chevaliers de Mendoce, de Saint-Jean, enfin les familiers du Saint-Office. Les Belges, peuple industriel, fondaient les jurandes des bouchers, des archers, des mariniers, des poissonniers, des brasseurs, des tisserands et s'enorgueillissaient des petits palais que chacune de ces associations élevait à côté de l'hôtel de ville.

Les palais espagnols, construits dans l'intérêt exclusif des familles aristocratiques, étaient sans fenêtres; les Arabes leur avaient dévoilé le grand principe de la politique des sérails : le mystère!...

Les hôtels de ville et les maisons des corporations flamandes, filles des mœurs municipales, étaient percés à jour, comme la maison de verre du philosophe. Elles n'étaient pas construites pour cacher ceux qui étaient dedans, mais pour faciliter l'inspection continue de ceux qui restaient dehors. Le peuple, groupé sur la place, voulait pouvoir découvrir ce qui se décidait dans les réunions des chefs qu'ils s'étaient choisis.

Les maisons des arbalétriers d'Anvers, celles du Pain, de la Louve et du Roi, à Bruxelles, celles des mariniers de Gand, les hôtels de ville de Louvain, de Bruxelles et de Gand, sont transparents comme des palais de cristal. Ces édifices révèlent la puissance politique de ces petites républiques que d'Artevelle souleva contre la France, et qui se dressèrent plus tard contre la domination espagnole. Pour ce peuple sans roi particulier, les ducs et les souverains qu'il se donne ne sont que des chefs illustres chargés de porter une couronne en son nom et de le représenter dignement dans les congrès des monarques. Mais ces princes élus et sans palais ne peuvent exercer le pouvoir électif qu'à l'hôtel de ville, en présence du bourgmestre et des régents. D'Artevelle, né d'une famille aristocratique, est obligé de se faire admettre dans la corporation des brasseurs. Le grand Maximilien occupe à Bruges une habitation bourgeoise complétement percée à jour, dans laquelle le peuple peut le voir marcher de son lit à la fenêtre, de sa table à la cheminée. C'est dans l'hôtel de ville de Bruxelles que Charles-Quint rend ses décrets.

Les mêmes caractères se reproduisent dans les maisons hollandaises. Le développement des ouvertures y est un peu moins exagéré peut-être, mais le dégagement des pignons, l'absence de toiture saillante et de balcons sont aussi persistants. Toutefois, différence plus regrettable ! les riches négociants néerlandais ne cherchent pas à lutter, sur le terrain de l'architecture et la sculpture, avec les fabricants de Gand et de Bruxelles. Leurs habitations sont construites avec l'ignorance ou le dédain le plus arrêté des lois de l'élégance. Les maçons ont détrôné les architectes. Ces modestes armateurs n'ont jamais prétendu construire des hôtels, ils n'ont bâti que des entrepôts de marchandises.

Style de la Renaissance.

Nous venons de parcourir l'époque où l'Espagne et les Pays-Bas, complétement séparés d'intérêts, poursuivaient le cours de leurs destinées, sans s'imposer leur influence réciproque. La différence capitale qui caractérise leur architecture est donc logique et nécessaire. Mais nous arrivons au seizième siècle ; Charles-Quint étend son sceptre de Cadix à Amsterdam, de Barcelone à Lille ; le moment est venu de constater quelles furent les conséquences de l'union passagère de peuples différents placés sous la même dynastie.

Le règne des Espagnols dans les Pays-Bas comprend deux pé-

riodes distinctes : celle de Charles-Quint, celle de Philippe II. Sous Charles-Quint, les Flamands sont flattés d'une alliance dans laquelle ils semblent dominer. Charles-Quint, plus Allemand qu'Espagnol, leur laisse croire que c'est l'Espagne qui vient d'être réunie à la Flandre ; son père Philippe, époux de Jeanne de Castille, avait commencé à leur donner cette illusion ; il s'était fait suivre dans la Péninsule par une armée de courtisans belges, et l'on sait la jalousie profonde que leur orgueil de conquérant alluma chez les Espagnols. La réunion politique des deux pays débuta donc par l'antipathie ; aussi, loin de se dérober quelque chose, chacun des deux peuples était disposé à repousser tout ce qui n'était pas né dans son sein. L'un et l'autre se gardaient bien surtout de se dérober ou de se prêter leurs artistes. Il faut le dire, d'ailleurs, de tels vols n'avaient rien de nécessaire. L'Espagne avait formé de remarquables architectes à l'école arabe ; les Pays-Bas possédaient les premiers artistes du monde, la beauté de leurs cathédrales est là pour l'attester. Chaque nation conserva donc soigneusement ses idées ; la Flandre continua à construire des maisons percées à jour, des clochers aériens et des églises couvertes d'ornements jusqu'à la surcharge.

L'Espagne persista à se donner des palais sans fenêtres, des églises munies de simples lucarnes, des clochers lourds et carrés ressemblant à des donjons.

Il est juste toutefois de constater certaine modification. A côté des députations provinciales de l'Espagne, des municipes et des corporations des Pays-Bas, à côté des évêques et des chapitres des deux contrées qui continuaient à suivre les goûts nationaux, il y avait un gouvernement central qui essayait d'étendre sa pensée homogène sur les deux pays. Charles-Quint, adoré des Flamands, admiré des Espagnols, semblait créé pour réussir dans ces essais d'assimilation. Le grand empereur attacha son nom à deux monuments célèbres, au cloître de Santa-Engracia, à Saragosse, et à la Bourse d'Anvers. Il sema quelques fantaisies de la renaissance dans le premier ; il laissa des traces évidentes de style arabe dans le second. Les trilobes élégants de ses arcades, les découpures géométriques de ses colonnes ne laissent pas de doute à cet égard. Mais là se borna l'importation péninsulaire.

Le fameux cloître du palais épiscopal de Liége, contemporain de la Bourse d'Anvers, ne nous paraît pas avoir reçu la même impulsion. Le prince ecclésiastique du Luxembourg était trop puissant pour obéir aux inspirations d'un souverain laïque ; les admirables galeries de son palais appartiennent tout entières au style gothique

septentrional; ses étranges colonnes à renflement commencent à sentir le souffle de la renaissance, et ce souffle n'a rien d'espagnol ni d'arabe.

Nous avons prononcé le mot renaissance, cri de guerre d'une nouvelle et profonde révolution architectonique. Le style gréco-romain, parti de l'Italie, envahit l'Europe, il atteint en même temps l'Espagne, les Pays-Bas, et le gothique est définitivement abandonné.

Cette transformation, loin d'assimiler les richesses monumentales des deux pays, vint en faire ressortir au contraire les différences caractéristiques. L'Espagne était à l'apogée de sa puissance, le soleil ne se couchait jamais dans les Etats de Charles-Quint. Elle se lança avec toute sa passion méridionale dans le nouveau style; ses provinces du sud, dépourvues de cathédrales gothiques, n'ayant encore que les magnifiques mosquées de Tolède, de Séville, de Cordoue, de Villaviciosa, se couvrirent d'églises copiées sur Saint-Pierre de Rome; l'Espagne du nord, obéissant à la même impulsion, employa ses inépuisables galions à détruire ses édifices ogivaux et byzantins, pour élever sur leurs débris des temples gréco-romains. Aussi, à l'exception des rares monuments gothiques du nord, que nous avons cités plus haut, la Péninsule n'offrit bientôt que ces édifices lourds et monotones des seizième et dix-septième siècles dont elle est encore surchargée.

La Belgique, au contraire, toujours éblouie par la majesté de ses cathédrales gothiques, n'adopta les principes de la jeune école qu'avec une réserve extrême. Ses nouvelles maisons gréco-romaines prirent des allures tout aussi légères, et furent tout aussi percées à jour que celles du quinzième siècle, témoin cette douzaine d'habitations du dix-septième siècle, qui escortent l'hôtel de ville de Bruxelles. Elle se garda bien surtout de mutiler ses cathédrales. Les jésuites seuls construisirent quelques églises dans le goût nouveau, notamment Saint-Charles-Borromée d'Anvers; Gand fonda celle de Saint-Pierre. Quelques chapelles moins importantes s'élevèrent timidement dans les villes secondaires. Mais le genre italien resta écrasé sous le nombre et la beauté des vieilles cathédrales. La Belgique demeura gothique pendant que l'Espagne devenait complétement gréco-romaine.

Les Belges n'eurent qu'un reproche à s'adresser, celui d'introduire dans la décoration intérieure de leurs églises le goût gréco-romain, dont les œuvres font encore le plus étrange contraste avec le caractère primitif de ces monuments.

Ces productions du ciseau des seizième, dix-septième et dix-hui-

tième siècles forment assurément des richesses d'une grande valeur intrinsèque ; les autels, les jubés, les balustrades, même les confessionnaux de Saint-Pierre de Louvain, de Saint-Jacques et de Saint-Paul de Liége, de Sainte-Gudule et de la Chapelle à Bruxelles, de Notre-Dame, de Saint-Jacques d'Anvers, de Saint-Bavon de Gand, enfin, sont dignes de leur réputation européenne, par la beauté du marbre, l'harmonie des proportions, l'habileté du travail ; mais le *non erat hic locus* condamne ces anomalies, sans admettre le bénéfice des circonstances atténuantes.

Le clergé moderne a reconnu l'erreur ; il dirige, sur tous les points, les réparations gothiques avec la plus haute intelligence. La cathédrale d'Anvers a reçu de l'habile sculpteur Géefts des boiseries qui peuvent lutter avec celles d'Auch, de Pampelune, de Saint-Bertrand et d'Amiens. Saint-Pierre de Louvain possédait déjà les siennes. Toutes les chaires sont de véritables chefs-d'œuvre de style pittoresque, partout les restaurations sont exécutées avec une connaissance du style gothique qui étonnerait la patience des artistes du quatorzième et du quinzième siècle.

L'Espagne n'a pas encore éprouvé cette salutaire réaction ; mais elle est au moment d'en ressentir les effets. La conservation des monuments est organisée dans plusieurs provinces ; les membres de ces comités agissent avec autant de zèle que d'intelligence pour faire respecter les principes de l'art.

Toutefois, au milieu de l'identité d'ornementation des églises belges et des églises espagnoles, il est deux particularités qui ne permettent pas de croire que les unes aient été décorées à l'imitation des autres. Les retables et les statues de la Péninsule se font remarquer par la profusion des dorures et l'usage du bois peint, par les vêtements recherchés des confesseurs et des apôtres, par l'exagération des scènes de martyres et de tortures infernales.

Les sculpteurs belges, au contraire, écartent toute dorure, évitent les couleurs disparates des vêtements avec un bon goût dont il faut les louer. Le marbre de différentes couleurs est abandonné à toute la pureté de la forme, le bois à toute la sévérité de sa couleur naturelle, les apôtres à toute la simplicité du costume traditionnel. Les saints François n'y dévident pas leurs entrailles à des rouets. Deux seuls objets d'art nous ont paru rappeler l'affectation espagnole : c'est une *Nuestra Senora de la soledat* (Notre-Dame de la solitude), vieille dévote vêtue de noir et munie d'un rosaire, qui décore l'église de la Chapelle à Bruxelles, et les scènes du Purgatoire et de l'Enfer, du calvaire de Saint-Paul d'Anvers ; mais des exceptions bornées à deux rendent la règle plus concluante.



Un fait remarquable prouve d'ailleurs à quel point la Belgique et la Hollande vécurent en dehors de l'influence espagnole, et combien les étrangers furent écartés avec soin de cette terre classique de la liberté municipale. Parmi les innombrables tombeaux qui décorent les cathédrales de Gand, de Bruges, de Bruxelles et d'Anvers, nous ne trouvons pas un seul nom espagnol, pas une seule inscription écrite en cette langue. Le latin, le flamand, quelquefois l'anglais, comme dans l'épitaphe des dames d'honneur de Marie Stuart à Saint-André d'Anvers, sont les seules langues obituaires de cette contrée.

Nous nous trompons ; Saint-Nicolas d'Anvers possède l'épitaphe d'un hidalgo, gouverneur de la citadelle. Mais à quelle circonstance toute particulière a-t-on dû sa conservation? Les cendres de ce gouverneur, loin d'être ensevelies dans une église, à côté des hommes marquants de la cité, furent déposées dans la chapelle de la citadelle. Bientôt les Espagnols furent expulsés; le tombeau resta caché pendant deux siècles sous les matériaux. Ce n'est que de nos jours qu'il a été découvert et apporté dans une église plus digne de sa valeur artistique.

Dans la Hollande, l'antagonisme national fut plus violent encore. Cette contrée ne possède plus une seule construction remontant au règne des Espagnols. Ces conquérants ne s'occupaient guère des Pays-Bas que pour lever des subsides; quand la révolution éclata, ils détruisirent largement afin de punir le peuple rebelle. Ils ne songèrent à rebâtir nulle part; aussi toutes les constructions hollandaises, à l'exception d'une douzaine d'églises, datent-elles du dix-septième et du dix-huitième siècle. On dirait une contrée aussi nouvellement découverte que l'Amérique. La cathédrale de Rotterdam, toute dallée de pierres tombales, n'a pas d'inscriptions antérieures à 1652. Cette circonstance, jointe au triomphe du protestantisme, explique la nudité des églises hollandaises. Les hommes n'ont daigné les ouvrir qu'aux mausolées assez remarquables, d'ailleurs, des amiraux Ruyter, Bentink, Strompt, Kimbergen; au poëte Vandel, à quelques évêques, au comte de Nassau Engelbert II; mais les apôtres et les saints ont été sévèrement exclus du sanctuaire d'un culte qu'ils avaient fondé!

En résumé, l'architecture des Pays-Bas est essentiellement opposée à l'architecture espagnole. L'influence de l'une sur l'autre fut entièrement nulle. Quelques points de comparaison tout exceptionnels sont le simple produit du hasard.

D'où vient donc que l'on prétend trouver dans la pieuse Belgique

un reflet du catholicisme espagnol? La raison en est facile à donner.

Les ravages commis par les protestants au nord du Rhin, et en Angleterre; ceux de la révolution en France, ont fait éprouver à l'Europe une transformation religieuse dont le tableau n'a plus le pouvoir de nous surprendre, parce que nos yeux s'y sont habitués dès le berceau. L'absence de culte extérieur est devenu notre élément. Trois contrées ont pu seules éviter le vide immense créé par le protestantisme et la révolution. Ces contrées sont l'Italie, l'Espagne et la Belgique.

Le voyageur, retrouvant dans ces pays un caractère de similitude d'autant plus frappant qu'il tranche sur celui des États voisins, est naturellement porté à croire que l'Italie a transmis les splendeurs du culte à l'Espagne et que l'Espagne les a léguées à la Belgique durant son occupation passagère.... Pure illusion d'un esprit prévenu!... Toutes les parties de l'Europe possédaient, il y a trois siècles, les mêmes éléments catholiques, la même pompe intérieure.

Avant Henri VIII, l'Angleterre, l'Allemagne et la France montraient avec orgueil des ornements sacerdotaux tout aussi luxueux, des cloîtres tout aussi beaux, des églises tout aussi splendidement décorées. Toutes ces merveilles commencèrent à disparaître dans les deux premières nations à l'époque du schisme de Luther et de Calvin.

Deux siècles plus tard, elles s'éclipsaient en France, mais elles restèrent intactes dans les Flandres, au delà des Alpes, au delà des Pyrénées. Les mœurs si profondément catholiques de la Belgique n'ont donc rien d'exceptionnel, rien d'Espagnol; elles sont ce qu'elles étaient au moyen âge dans l'Europe entière, ce qu'elles seraient encore chez nous sans l'ébranlement de la révolution.

Je suis, avec respect,

De Votre Excellence,

Monsieur le Ministre,

Le très-humble et très-dévoué serviteur,

Cénac Moncaut.

10 février 1858.

RAPPORT adressé à Monsieur le Ministre de l'instruction publique par M. Victor Guérin, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, chargé d'une mission en Egypte.

Assouan, ce 11 février 1858.

Monsieur le Ministre,

La mission scientifique que Votre Excellence m'a confiée embrassait l'Egypte, l'Arabie Pétrée, la Palestine et la Syrie. Je viens de parcourir la première de ces contrées jusqu'à la seconde cataracte, étudiant partout, autant que les circonstances et le temps me l'ont permis, les plus remarquables monuments encore debout ou à moitié renversés de l'antique civilisation égyptienne.

Débarqué à Alexandrie, le 8 décembre dernier, avec mon jeune compagnon et ami, M. le comte de Maupas, j'ai commencé par jeter un coup d'œil rapide, mais assez complet, sur cette ville célèbre, que, du reste, j'avais déjà visitée en 1854. Bien que déchue singulièrement de sa primitive splendeur, c'est néanmoins celle de toutes les Alexandries fondées par le grand conquérant macédonien qui a conservé le plus de vestiges de son ancienne importance, grâce à son admirable position comme entrepôt du commerce de l'Occident avec l'Egypte et avec les Indes par la voie du Nil et de la mer Rouge.

A peine a-t-on mis le pied sur le sol égyptien, qu'on reconnaît, presque à chaque pas, les traces de la civilisation française venant s'inoculer à la barbarie musulmane, et je ne parle pas seulement ici de notre civilisation au point de vue matériel, car sous ce rapport les Anglais nous égalent, mais à un point de vue plus élevé, je veux dire au point de vue moral et chrétien. Le seul dispensaire d'Alexandrie qui soit pour tous est tenu par des sœurs de charité françaises. Là, comme partout ailleurs, elles font aimer et elles honorent la France; et c'est un spectacle touchant que de les voir prodiguer indistinctement leurs soins, leurs remèdes ou leurs conseils à une foule de malades de toute nation, de toute race et de toute religion. Le pensionnat qu'elles dirigent aussi rend de même d'immenses services, et le bienfait de l'éducation qu'elles répandent est inappréciable dans une ville aussi corrompue qu'Alexandrie. Comme membre de

l'Université, j'ai visité toutes les classes et je me suis convaincu que la méthode d'enseignement était la même que celle qui est usitée dans tous les couvents ou pensionnats de jeunes filles en France. Ainsi, depuis Constantinople jusqu'à Alexandrie, ce sont des sœurs françaises qui ont le glorieux privilége de relever par la charité et par l'enseignement le rôle de la femme de l'humiliation dans laquelle l'Islamisme l'a plongé. Respectées elles-mêmes par tous, elles poursuivent sans bruit et sans éclat, mais non sans des résultats incessants, la mission civilisatrice qu'elles se sont imposée, et elles contribuent, pour leur part, sous l'œil de Dieu et de leur conscience, à la régénération morale de l'Orient. Comme déjà, en 1852 et en 1854, j'ai visité avec détails leurs différents établissements dans le Levant, il m'est impossible, comme Français et comme chrétien, de ne pas leur rendre ici ce témoignage.

En face la maison des sœurs est le collége des Lazaristes qui commence à devenir florissant et l'émule de ceux de Constantinople et de Smyrne. M. le supérieur m'a fait les honneurs de son établissement, en me montrant les unes après les autres toutes les classes. Dans le long entretien que nous avons eu ensemble, j'ai reconnu un prêtre éclairé et aimant le bien, et croyant avec raison servir utilement son pays et la cause de la civilisation, en restant exilé loin des siens et de la France, pour initier la jeunesse qui fréquente sa maison à l'instruction et surtout à l'éducation chrétienne qui y sont données.

Plusieurs Frères des Ecoles chrétiennes, également Français, distribuent de même avec dévouement, non loin de la paroisse catholique qui est administrée par des Franciscains, l'éducation populaire à un grand nombre d'enfants.

D'Alexandrie, M. de Maupas et moi nous nous sommes rendus au Caire. Cette ville tout orientale, avec la population innombrable et bigarrée qui fourmille dans ses bazars et dans ses rues étroites, nous a singulièrement intéressés. Quel choc étrange d'idiomes, de costumes et de mœurs qui se heurtent et se coudoient sans cesse au milieu de cette tour de Babel du monde musulman! Là tous les contrastes se pressent et se rencontrent, sujet éternel et varié d'études pour le moraliste et pour l'observateur attentif.

Des trois cents mosquées qui ornent cette grande cité, nous avons examiné les plus belles et les plus célèbres. Quelques-unes sont regardées, à juste titre, comme les chefs-d'œuvre et comme les plus admirables spécimens de l'architecture arabe. Quelle hardiesse, en effet, dans les voûtes de leurs coupoles! quelle légèreté gracieuse

dans leurs minarets élancés! quelle masse imposante dans l'ensemble, et en même temps quels charmants détails, quelle découpure capricieuse de la pierre façonnée en festons comme une dentelle! Là, dans plusieurs monuments, nous voyons l'ogive en usage bien avant qu'elle ne fût connue en Europe et qu'elle n'ait eu un si riche et si complet épanouissement dans nos belles cathédrales gothiques. Mais de même que l'Islamisme penche de plus en plus vers son déclin, ainsi ces magnifiques mosquées tombent la plûpart en ruines; le récrépissage moderne qui en revêt l'extérieur dissimule à peine les nombreuses fissures qui les déchirent. Quelques-unes même sont dans un état de dégradation très-avancée, et leurs sculptures mutilées, leurs nefs désertes, leurs dômes et leurs minarets croulants attestent la décadence visible de la religion qui les avait élevés et qui est maintenant impuissante à la soutenir.

Au milieu de cette décroissance de l'influence mahométane, l'influence de l'Europe, et, en particulier, de la France, semble grandir de jour en jour. Ce sont partout des Européens qu'on voit à la tête du commerce, de l'industrie et de toutes les entreprises ayant pour but la culture, l'exploitation et l'amélioration matérielle du pays. Mais ce qui devait surtout attirer mon attention, c'est la part que s'est arrogée la France sous le rapport moral. Ce sont, en effet, des frères de la doctrine chrétienne qui, sous leur modeste et humble apparence, tiennent les rênes de l'éducation populaire. Dans leur établissement, beaucoup trop étroit actuellement, se pressent et s'entassent près de trois cents enfants appartenant à tous les cultes et à sept ou huit nations différentes. Dans la visite minutieuse et prolongée que j'ai faite de toutes les classes, sur le désir même du supérieur qui me pria d'examiner ses enfants, j'ai vu plusieurs fils de pachas assis à côté d'enfants catholiques et recevant comme eux avec docilité les leçons qui leur étaient données, preuve évidente de l'heureuse influence et en même temps de l'esprit large et conciliant des ordres religieux français qui sont venus porter leur dévouement en Orient. En reconnaissance des nombreux services que cette maison des frères a déjà rendus au Caire, le vice-roi, par l'entremise de M. le consul général de France, vient de leur concéder un terrain assez considérable. Ce terrain étant lui-même un présent incomplet, car les fonds leur manquent pour y édifier un bâtiment en rapport avec leurs besoins, le vice roi, couronnant son premier bienfait, leur a fait également espérer qu'il les aiderait puissamment dans la construction de leur nouvel établissement.

Le couvent des sœurs du Bon-Pasteur mérite aussi d'être signalé d'une manière toute particulière.

Ces bonnes sœurs, toutes Françaises, sous la conduite d'une supérieure remplie de tact, de prudence et de zèle, dirigent un pensionnat de jeunes filles, les unes payant pension, les autres élevées gratuitement, orphelines ou abandonnées, d'autres, enfin, arrachées au vice et à la misère, et retrouvant la pureté et comme une nouvelle innocence dans cet asile inviolable de la pudeur et de la vertu. Malheureusement, le local qu'elles occupent est tout à fait insuffisant, et l'exiguïté de leur maison les force à en refuser l'entrée à une foule de jeunes filles qui, autrement, leur devraient le précieux bienfait d'une éducation chrétienne dans un pays qui ne peut sortir que par le christianisme de la barbarie où il est plongé depuis tant de siècles. Pendant mon séjour au Caire, j'ai visité plusieurs fois cette maison, et chaque fois j'ai regretté qu'elle fût si petite et qu'elle ne pût s'agrandir en raison des besoins immenses auxquels il s'agirait de pourvoir et au gré non moins immense de ces excellentes sœurs dont j'ai trouvé l'éloge dans toutes les bouches.

Dans la haute Egypte, j'ai examiné avec le même intérêt plusieurs autres maisons d'éducation chrétienne dans les localités où les catholiques sont en assez grand nombre pour avoir motivé l'érection d'une église et la création d'une école; mais ces divers établissements, dirigés par des Franciscains, sont généralement fort pauvres et fréquentés par peu d'enfants. Un jour viendra peut-être, et puisse ce jour n'être pas trop éloigné, où, le long de l'admirable vallée du Nil, la partie de la population copte, qui est restée fidèlement attachée au giron de l'Eglise latine, verra se lever sur elle la lumière d'une instruction chrétienne et libérale, et sortira enfin de la misère intellectuelle où elle est actuellement comme ensevelie. Cette tardive résurrection ne pourra manquer d'être heureusement contagieuse pour le reste de la population schismatique ou musulmane, et le niveau de l'intelligence et de la moralité montera tout autour de ces centres nouveaux de lumières et de civilisation.

J'ai pris, Monsieur le Ministre, la liberté de m'étendre un peu sur ce chapitre, pensant que les détails que je viens de vous donner ne seraient pas regardés par Votre Excellence comme tout à fait dépourvus d'intérêt. Je sais, en effet, que tout ce qui a trait à l'instruction, à l'éducation et à la religion est cher à votre esprit et à votre cœur, et que vous êtes l'un des appuis du noble drapeau que la France, depuis tant de siècles, a arboré en Orient, drapeau où elle a écrit pour devise : « Je suis la protectrice et la patronne de tous les intérêts ecclésiastiques du Levant. »

Avant de passer à un autre point, laissez-moi, Monsieur le Minis-

tre, adresser en finissant à Votre Excellence un vœu, c'est qu'à Mansourah, l'endroit qui a été le témoin de la captivité de saint Louis soit consacré par un sanctuaire plus digne de la France que celui qui existe en ce moment, plus digne aussi de la grande mémoire du saint roi qui fut l'une des gloires les plus pures de notre ancienne monarchie et qui sut immortaliser sa défaite comme d'autres immortalisent leurs victoires. Que dans cette chapelle un monument le représente soumis et résigné devant le malheur, et sous la main de Dieu qui venait de le frapper, mais fier devant ses ennemis et le front haut en leur présence, exerçant sur eux un prestige qui semblait les éblouir et foudroyant leurs vaines menaces par la sérénité imposante de son regard et la majesté de son royal visage.

Après avoir étudié le nouveau et l'ancien Caire, après avoir examiné sa citadelle, ses mosquées et les divers établissements dont je viens de parler, nous allâmes, M. de Maupas et moi, saluer les Pyramides. Du sommet de la plus grande, quel spectacle incomparable se déroule devant les yeux ! La plaine où fut Memphis, les pyramides d'Aboukir, de Sakkara et de Dachour, les forêts de palmiers de Mitrahenny tranchant par leur verdure avec les monticules de sable qui recouvre non-seulement la vaste métropole de l'antique capitale de la moyenne Egypte, et les cendres des millions de morts qui y dorment depuis tant de siècles, mais encore des palais et des temples ensevelis, que des fouilles intelligentes mettent peu à peu au jour, les champs de Gizeh, témoins de l'immortelle victoire remportée par Bonaparte sur Mourad-Bey et sur les mamelouks, sur l'autre rive du fleuve Boulak et les deux Caires dont les hauts minarets semblent vouloir atteindre la voûte azurée du ciel et resplendissent sous les rayons d'un soleil étincelant ; plus loin l'obélisque solitaire d'Héliopolis, seul reste debout de cette vieille cité, et près duquel Kléber sut reconquérir pour un moment par un éclatant triomphe l'Egypte qui paraissait prête à lui échapper; enfin, l'immense vallée du Nil se déployant à l'infini entre les deux chaînes parallèles des monts de l'Arabie et de la Libye, ce fleuve coulant majestueusement dans son large lit d'où il sort chaque année pour fertiliser le sol qu'il arrose; quel panorama fait pour captiver les yeux et l'imagination ! quels souvenirs antiques et modernes associant ensemble leur grandeur et leur gloire ! quels noms illustres se répercutant d'écho en écho d'une pyramide à l'autre depuis les Pharaons jusqu'à Bonaparte !

Le 24 décembre, nous louâmes une dahabich pour nous conduire jusqu'à la seconde cataracte. Pendant cette longue navigation sur le

Nil, nous étudiâmes, chemin faisant, toutes les ruines des plus remarquables monuments que les Pharaons, les Ptolémées et les Romains ont laissés sur les deux bords du fleuve; quelle mine inépuisable d'observations pour l'archéologie, pour l'historien et pour l'artiste !

Je n'entreprendrai pas, Monsieur le Ministre, de donner aujourd'hui à Votre Excellence un résumé même succinct de tout ce que nous avons vu et admiré. Je dépasserais trop les limites d'une lettre et il me faudrait composer un volume, si j'essayais de vous énumérer tous les monuments que nous avons visités et de vous analyser toutes les remarques et toutes les impressions diverses qu'ils ont fait naître dans notre esprit. Les magnificences incomparables de Thèbes et, en Nubie, le caractère grandiose et solennel des deux temples d'Abou-Simbel, ont particulièrement frappé notre imagination. Mais je craindrais, Monsieur le Ministre, de déshonorer et en quelque sorte de profaner un pareil sujet, si j'osais vous esquisser en quelques lignes tracées à la hâte ce qui exigerait de ma part un tableau longuement médité et dessiné d'une main plus ferme que je n'ai pu le faire au milieu des tristes circonstances où je me trouve placé en ce moment.

En effet, mon jeune compagnon, M. de Maupas, est depuis plusieurs jours dévoré par une fièvre ardente qui commence à m'inspirer les plus vives inquiétudes. Le climat brûlant de la Nubie a exercé sur sa constitution délicate une influence désastreuse. Nous avons eu, il est vrai, depuis notre départ du Caire, un temps admirable, un ciel toujours sans nuages, d'une pureté et d'une limpidité inconnues dans nos climats pluvieux; mais d'un autre côté le soleil étincelant qui lançait sur nous des traits de feu et dont les rayons répercutés par le sable étaient d'une force et d'une intensité auxquelles nous ne nous attendions guère en hiver, a fatigué tellement M. de Maupas, qu'il est actuellement en proie à une fièvre continue contre laquelle nous luttons sans pouvoir nous en rendre maîtres. Nous venons de retraverser la première cataracte d'Assouan et nous allons retourner au Caire avec toute la rapidité possible. Là il est très-probable que si cette fièvre tenace ne cède point devant les remèdes de la médecine, nous prendrons le parti de revenir immédiatement en France. Je renoncerai ainsi, Monsieur le Ministre, à tous mes voyages ultérieurs et aux recherches que j'avais commencées en 1852 et en 1854, et que j'espérais pouvoir poursuivre cette année d'une manière plus étendue et plus complète en Palestine et en Syrie. Mon intention était également d'explorer la plus grande partie de l'Arabie Pétrée en me

rendant de Suez au mont Sinaï, de là à Pétra et ensuite à Hébron. La mission scientifique que Votre Excellence m'avait confiée avait en effet spécialement pour but l'étude des régions les moins connues de la Palestine, de la Syrie et de l'Arabie Pétrée, et c'était vers ces contrées que m'attiraient principalement mes recherches et mes travaux antérieurs. Mais cette malencontreuse maladie de mon jeune compagnon entrave ses plans et les miens, et suspend la suite de nos projets. J'espère les reprendre et les poursuivre de nouveau un jour si les circonstances me le permettent. Pour le moment, ma seule et unique préoccupation est de mettre un terme à cette fièvre opiniâtre qui menace de se tourner en fièvre cérébrale et à laquelle la chaleur du climat donne une intensité qui m'effraie. Il nous faut malheureusement une vingtaine de jours, peut-être même davantage, pour atteindre le Caire; j'espère que d'ici là aucune complication sérieuse ne viendra s'ajouter aux symptômes alarmants qui se sont déjà manifestés dans la position de M. de Maupas. Nuit et jour je veille près de son lit, pressant la lenteur de nos matelots et demandant au ciel qu'un vent favorable enfle les voiles de notre dahabich et nous pousse rapidement vers le Caire. Dans l'éloignement où nous sommes de tout secours humain, daigne la Providence veiller elle-même avec tendresse sur la conservation du précieux dépôt qui m'a été confié.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Ministre, le très-respectueux serviteur de Votre Excellece.

V. Guérin, *agrégé et docteur ès lettres.*

Mémoire sur le berceau de la puissance macédonienne des bords de l'Haliacmon et ceux de l'Axius, par M. *Delacoulonche*, membre de l'École francaise d'Athènes.

La contrée comprise entre la Vistritza-Inférieure et le bas Wardar (1), entre les monts Turlo et Doxa, à l'ouest, les monts Nidsche (2), Peternick et les ramifications du Païk, au nord et à l'est, a son importance et son intérêt historiques. Elle fut le berceau d'un grand peuple; elle fut le centre et le cœur de la Macédoine, lorsque ce pays s'étendait depuis l'Olympe jusqu'au Rhodope. Réunie plus tard aux régions voisines pour former une province romaine, envahie successivement par toutes les peuplades barbares qui descendaient des bords du Danube, elle résista aux nouveaux conquérants et marqua longtemps la limite occidentale de l'empire de Byzance. Aujourd'hui elle n'est plus qu'une dépendance du pachalick de Salonique, mais elle reste ce que la nature l'a faite, une belle et vaste plaine de quinze lieues de long sur onze de large, aussi riche que celles de Monastir et de Serres, sillonnée par de nombreux cours d'eau qui forment dans sa partie la plus basse un lac semblable à ceux des Béchick et de Takinos, ouverte au milieu sur un golfe profond et sûr, enveloppée de l'est à l'ouest par un cercle de montagnes dont les plateaux inférieurs s'étagent en gradins immenses comme pour porter des villes populeuses, arrosée enfin au sud et à l'est par deux grands fleuves, navigables dans cette partie de leur cours, entre lesquels serpente le canal d'écoulement du lac, l'ancien Lydias, maintenant encore, comme du temps d'Euripide, « le père et le dispensa-« teur de tous les biens pour les habitants de la vallée (3). »

(1) Ancien Haliacmon et ancien Axius.

(2) Turlo, ancien Kitarion. — Doxa, ancien Bermius. — Nidsche, ancien Bora.

(3) Λυδίαν τε τὸν τᾶς εὐδαιμονίας
Βροτοῖς ὀλβοδόταν
Πατέρα τε.......

(Eurip. Bacch., 571.)

Ce large et fertile bassin se divise de nos jours en trois régions distinctes : le Roumlouck, ou pays habité par les Grecs, le long de la mer et de l'Haliacmon ; la Sclavitsie (1), ou pays habité par les Slaves, au-dessus du Roumlouck ; enfin, plus au nord encore, au delà des ramifications qui rattachent le Païk aux montagnes de l'ancienne Edesse, le Moglena (contrée des brouillards), habité par les Bulgares, apostasiés. Ces dénominations ne sont pas récentes ; elles datent évidemment des grandes invasions slaves et bulgares ; elles remplacèrent les noms depuis longtemps oubliés des quatre districts entre lesquels se partageait autrefois le pays. Ces districts, d'après le témoignage des anciens, étaient l'Emathie, la Bottiée, la Cyrrhestide et l'Almopie. Comparez-les aux trois régions dont nous venons de parler : il semble que la Sclavitsie comprenne toute la Cyrrhestide et la plus grande partie de l'Emathie, sauf Citium et Béroea ; que le Moglena corresponde exactement à l'Almopie ; que le Roumlouck lui-même ne soit autre chose que la Bottiée d'Hérodote, avec cette différence qu'il ne remonte pas jusqu'à l'emplacement de la Pella macédonienne, tandis qu'à l'ouest il se prolonge jusqu'à la moderne Néausta, sur les peñtes du Bermius. C'est en suivant ces divisions anciennes et modernes, tout en nous attachant de préférence aux premières, que nous entreprendrons notre étude sur la géographie comparée et sur l'archéologie de cette contrée.

1° *Emathie, partie occidentale de la Sclavitsie et du Roumlouck.*

On lit dans Etienne de Byzance au mot Emathie : « Emathie, ville « et canton (2) : la Macédoine actuelle. » On connaît exactement l'emplacement de la ville : on sait qu'elle était située non loin d'Apollonie, en face de Thasos. Il est plus difficile de marquer les limites précises du canton. Point de témoignage positif à ce sujet. Ce n'est que par des conjectures qu'on peut arriver à la vérité.

Homère parle dans deux endroits différents de « l'aimable » Emathie, et deux fois il la place dans le voisinage immédiat de la

(1) Voir notre carte de l'Emathie et de la Bottiée.

(2) « Ἠμαθία, πόλις καὶ χωρίον, ἡ νῦν Μακεδονία. »
Et. de Byz. in verb.

Piérie (1). D'un autre côté, il est un fait certain, c'est que cette antique région forma à elle seule la Macédoine primitive, et qu'elle porta la première ce nom qui devait devenir si célèbre et s'étendre à tant de contrées. Sur ce point, les auteurs anciens (2) sont tous d'accord; les plus concluants peut-être sont Hérodote et Thucydide, qui parlent de la Bottiée, de l'Eordée, de l'Almopie, et qui ne font pas mention de ce nom d'Emathie, parce qu'elle formait alors la Macédoine proprement dite. Or, comme c'est autour de Berœa ou (3) d'Edessa que les traditions font apparaître pour la première fois les compagnons de Perdiccas ou de Caranus, on est fondé tout naturellement à chercher entre ces deux villes les limites de l'Emathie, ce qui s'accorde d'ailleurs, il faut le remarquer, avec le double témoignage d'Homère.

L'Haliacmon paraît avoir borné l'Emathie au sud, au-dessous de Bérœa. A l'ouest, elle comprenait l'un des versants de la chaîne de montagnes au delà de laquelle se trouvait l'Eordée, et dont le Bermios et le Kitarion formaient les masses principales. Ses limites au nord étaient, suivant toute vraisemblance, les ramifications des montagnes d'Edessa et les plateaux de la Cyrrhestide. A l'est, elle confinait à la Bottiée : aussi lorsque, suivant la tradition de Diodore, Perdiccas, le futur fondateur d'Ægées, consulte l'oracle de Delphes sur les moyens d'agrandir son empire, le dieu lui ordonne de marcher vers la Bottiée et de bâtir de ce côté-là une ville (4).

(1) Il., XIV, 226. « Ἠμαθίην ἐρατεινήν. » Hymn. in Apoll.

Ἥρη δ' ἀΐξασα λίπεν ῥίον Οὐλύμποιο,
Πιερίην δ' ἐπιβᾶσα καὶ Ἠμαθίην ἐρατεινήν.
Il., XIV, 226.

Πιερίην μὲν πρῶτον ἀπ' Οὐλύμποιο κατῆλθες·
Λέκτον τ' Ἠμαθίην τε παρέστιχες....
Hymn. in Apoll.

(2) V. Strab., VII, 330. — Plin., IV, 10. — Just., VII, 1.— Steph. Byz. in verb. — Eust. ad Dion. — Sol., IX, 1.

(3) Just., VII, 1. — Hérod., VIII, 188.

(4) Ἀλλ' ἴθ' ἐπειγόμενος Βοττηΐδα πρὸς πολύμηλον.
Ἔνθα δ' ἂν ἀργικέρωτας ἴδῃς χιονώδεας αἶγας
εὐνηθέντας ὕπνῳ, κείνης χθονὸς ἐν δαπέδοισι
θῦε θεοῖς μακάρεσσι καὶ ἄστυ κτίζε πόληος.
(Diod. Sic. Exc. Vatic., VII, 17.)

Le lac situé au milieu de la plaine séparait sans aucun doute les deux districts. Toute la question est de savoir quelles étaient leurs limites réciproques plus bas du côté de la mer.

On s'est préoccupé de l'étymologie de ce mot Emathie. La légende, suivant sa coutume, explique le nom de la contrée par un nom de héros, et suppose un certain Emathios ou Emathion (1), premier roi du pays. O. Muller croit que la racine du mot est grecque : ἄμαθος, sable de la mer; ἠμαθόεις, sablonneux. Malheureusement pour cette conjecture, l'Emathie ne paraît pas s'être étendue jamais jusqu'au golfe Thermaïque. La Bottiée, comme nous essaierons de le montrer plus tard, dépassait le Lydias et suivait les bords de l'Haliacmon jusqu'au territoire de Béroea. Nous trouvons bien dans Tite-Live : « que la (2) « flotte romaine aborda sur les côtes de l'Emathie, qu'elle dévasta « toute la plaine, que les gouverneurs du pays supplièrent Persée « de leur envoyer des secours, et que le roi pressa les Thraces de « partir pour défendre les rivages de l'Emathie. » Mais quelle est ici l'acception de ce mot ? S'applique-t-il au district proprement dit, ou ne s'étend-il pas déjà, par une sorte d'abus, à toute la plaine comprise entre l'Haliacmon et l'Axius ? C'est ce qui arriva plus tard (3); c'est ce qui nous paraît avoir eu lieu dès le temps de Tite-Live. L'Emathie de l'écrivain latin renferme déjà ce canton proprement dit et les cantons voisins de la Cyrrhestide et de la Bottiée. Quelquefois cependant il la distingue de ce dernier pays, et son témoignage confirme alors ce que nous avons dit plus haut. Dans les derniers temps de la royauté macédonienne, le caractère du roi Philippe devint ombrageux et cruel. Se défiant des principaux habitants des grandes villes de la côte, il résolut de les faire passer dans l'Emathie avec leurs femmes et leurs enfants.

« Jam primum, nous dit Tite-Live d'après Polybe, omnem fere « multitudinem civium ex maritimis civitatibus cum familiis suis in

(1) Macedonia ante nomine Emathionis regis, cujus prima virtutis experimenta in illis locis exstant, Emathia cognominata est.

(Just., VII, 1.)

(2) Scriptum erat in iis (litteris) : « Ad Emathiam classem romanam appulsam esse, agrosque circa vexari. Orare præfectos Emathiæ ut præsidium adversus populatores mittat. » His lectis (Perseus) hortatur Thraces ut ad tuendam Emathiæ oram proficiscantur.

(T. Liv. XLIV, 44.)

(3) V. Geograph. de Ptol. Ἠμαθία.

« Emathiam, quæ nunc dicitur (quondam appellata Pæonia est) tra« duxit (1). »

Le sens de ce passage semble parfaitement clair au premier abord. Cependant on s'est attaché à ces expressions : « *Quondam* « *appellata Pæonia est*, » et pour les expliquer on a prétendu que le mot *Emathia* ne désignait ici que la partie de la (2) Péonie située le long de l'Axius, et qui, d'après Thucydide, fut conquise de très-bonne heure par les rois macédoniens. Ce ne serait donc pas dans l'Emathie même, mais seulement sur la rive droite du fleuve, qu'on aurait établi les habitants des villes maritimes. Une pareille explication dénature arbitrairement le texte de Tite-Live, confirmé d'ailleurs par celui de Polybe. Ne doit-on pas croire plutôt que la grande nation des Péones occupait originairement l'Emathie, que les habitants pélasges de ce district faisaient partie, dès les temps les plus reculés, de la Péonie, et que c'est là ce qu'ont voulu dire les deux écrivains ? C'est l'opinion de Poppo ; c'est celle de Mannert, qui pense que les Macédoniens étaient d'origine illyrienne et péonienne, c'est-à-dire que les nouveaux venus Illyriens se mêlèrent aux Péones, premiers habitants de la contrée. En adoptant cette explication, la plus simple à coup sûr et la plus naturelle, toute difficulté disparaît, et il reste acquis pour nous que l'Emathie proprement dite était dans l'intérieur des terres et qu'elle ne s'étendit jamais jusqu'à la mer.

Nous concluons de tout ce qui précède que l'Emathie, au sud-est, était bornée par le territoire des Bottiéens d'Aloros, qui confinait avec celui de Bérœa.

Nous n'avons sur la Macédoine ni chants nationaux, ni épopées, ni légendes, comme celles que l'on trouve en si grand nombre dans toutes les parties de la Grèce. C'est à peine si l'on peut citer, à propos de l'Emathie, quelques traditions d'une authenticité douteuse. Cependant c'était un des noms les plus anciens et les plus célèbres de la contrée. Il disparut quelque temps, comme nous le voyons dans Hérodote et dans Thucydide, devant celui de Μακεδόνις ou Μακεδονίη. Il n'était pas oublié cependant. A mesure que l'empire romain s'étendit, il redevint utile pour désigner le canton, qui était

(1) T. Liv., XL, III.

(2) Voir la carte. — Rappelons en même temps qu'à l'époque de Ptolémée, et peut-être bien avant, on entendait par Emathie, l'Emathie proprement dite, la Bottiée, la Cyrrhestide et la partie de la Péonie le long de l'Axius.

le berceau de la race. Son acception s'étendit; les autres noms, moins connus et plus obscurs, furent négligés. Nous avons pu déjà le constater dans Tite-Live ; dans Ptolémée, le fait est plus remarquable encore. A cette époque où les noms (1) fabuleux étaient remis en vigueur, ce ne sont pas seulement Edessa, Scydra, Micza, Béroea qu'il range parmi les villes de l'Emathie, mais Idoméné et Gortynia, situées sur les rives de l'Axius, au-dessus de Pella; mais Ægœa, qui appartenait, à ce qu'il semble, à l'Eordée; mais Pella, que tous les témoignages placent dans la Bottiée, et Europos, la ville principale de l'Almopie.

Villes de l'Emathie, Edessa (Ægées), Vodena.

La ville bulgare de Vodena est située à l'extrémité nord-ouest de l'ancienne Emathie, dans une vallée que les dernières ramifications du Kitarion séparent de la grande plaine du Lydias, et qui ne communique avec elle que par une étroite ouverture des collines. Qu'on se figure un immense plateau demi-circulaire, d'une hauteur de 120 à 150 pieds, coupé à pic sur trois de ses côtés, adossé aux contre-forts de deux hautes montagnes, dont les pentes s'abaissent et livrent un passage aux eaux réunies de plusieurs lacs. Ces eaux claires et limpides circulent partout sur le plateau, y entretiennent l'humidité et la fraîcheur, se répandent en cascades jaillissantes sur les flancs presque perpendiculaires du rocher, à travers les arbustes qui les couvrent, et vont se perdre enfin au milieu d'une véritable forêt de jujubiers, de saules, d'ormeaux et de platanes. Il faudrait ici la main d'un peintre : la parole ne saurait rendre tout ce que ce spectacle a de grandiose et d'enchanteur. L'Acropole d'Athènes est le plus beau rocher du monde, mais le plus magnifique plateau qui ait jamais porté une ville est peut-être celui de Vodena.

Montez maintenant l'un des sentiers étroits qui conduisent à la ville; placez-vous sur la terrasse de l'archevêché ou sous les platanes du cimetière bulgare, c'est un autre point de vue, d'une richesse et d'une splendeur admirables; sous vos pieds, les eaux bondissantes dont l'écume brille aux feux du soleil; au bout de l'horizon, Salonique et les superbes contours de son golfe; au milieu, le lac d'Yenidje, et partout des métairies, des villages, des champs entou-

(1) V. Ptol., III, 13.

rés de bois, des torrents signalés par de grands fourrés d'arbres. Je contemplais ce vaste tableau en compagnie du vénérable archevêque ; il me disait ce qu'il avait dit déjà à d'autres voyageurs, qu'il avait connu Constantinople et Brousse, qu'il avait été fort mécontent d'abord d'être envoyé à Vodena, mais que maintenant il ne regrettait plus rien : « Nulle part, ajoutait-il, je n'ai vu d'eaux plus limpides et plus pures, d'air plus sain en hiver, plus frais en été ; nulle part un plus grand espace de terres fécondes et bénies de Dieu. » Ces paroles étaient sincères ; elles réveillaient en moi mes propres souvenirs, et comparant ce site admirable à tout ce que j'avais vu en Grèce, je me rappelais, en face des cascades de Vodena, les beaux vers d'Horace :

Nec me tam patiens Lacedæmon,
Nec tam Larissæ percussit campus opimæ,
Quam domus Albuneæ resonantis
Et præceps Anio, et Tiburni lucus et uda
Mobilibus pomaria rivis.

C'est sur l'emplacement de Vodena que s'élevait l'ancienne Edesse, la ville de Caranus, la première capitale de la Macédoine. Le doute n'est guère possible à cet égard, malgré l'opinion contraire de Mannert et de Reichard et le texte contestable sur lequel ils s'appuient (1). Le savant Chrysanthus dit dans les termes les plus (2) précis : « Ἔδεσσα ἥτις νῦν Βόδενα, ἢ Βίδυνα λέγεται. » Avant lui, l'érudit Cantacuzène, racontant le siége et la prise de la ville sous son règne, l'appelle d'abord Edessa, puis Vodena : le nom moderne lui échappe par inadvertance et malgré sa préférence bien marquée pour les noms anciens (3). Rien de plus concluant ici que son témoignage. Ajoutons encore un détail qui a bien son importance. Étienne de Byzance dit, à propos de l'Edessa de Syrie : « Elle emprunta son nom « à la ville de Macédoine, qu'elle rappelait par ses eaux jaillis- « santes : διὰ τὴν τῶν ὑδάτων ῥύμην. (4). » Ces expressions sont

(1) Ἔδεσσα τὰ νῦν Μόγλαινα. Anonym. index ap. Bandurium in not. ad Const. Porph. de Them., lib. I, ed. Paris, p. 10.
(2) Michel Lequien. Or. Christ., II, 79.
(3) Cantac. hist., I, 54. « Οἱ δὲ ἐν Ἐδέσσῃ δυνατοί. » — « Καὶ οἱ Βερριῶται τὰ ἐν Βοδηνοῖς πυθόμενοι συμβάντα. »
(4) Steph. Byz. in verb.

significatives : elles se rapportent sans aucun doute aux cascades dont nous venons de parler, et qui autrefois, comme de nos jours, devaient frapper vivement les esprits. Elles réfutent en même temps l'opinion de Grisebach au sujet des eaux du plateau de Vodena. Suivant cet auteur, elles auraient coulé sous le rocher pendant l'époque grecque et romaine ; mais leurs dépôts accumulés auraient bouché peu à peu les canaux souterrains qui leur livraient passage, et elles auraient été forcées, entre le douzième et le quatorzième siècle, de se frayer une route sur le plateau lui-même. Scientifiquement, le fait est fort possible : la date seule nous paraît contestable.

Edessa avait dans l'antiquité un autre nom. Ici se présente une question importante que la critique allemande a soulevée de nos jours. Ægées et Edessa étaient-elles une seule et même ville ? Ou plutôt, Edessa était-elle l'Ægées où l'on enterrait les rois de Macédoine

Dans sa dissertation sur la *Via Egnatia*, M. Tafel résout négativement la question. Il ne conteste pas le texte positif de Justin (1). Il admet, sur sa foi, qu'Edessa s'appela Ægées, mais en ajoutant que ce nom ne lui resta pas longtemps, et que le premier, le plus ancien, ne tarda pas à prévaloir. Suivant lui, il existait une autre ville d'Ægées, entre Celetros et Edessa ; c'est là que l'oracle conduisit d'abord Caranus ; c'est de là qu'il partit pour s'emparer d'Edessa, à laquelle il donna le nom de sa première capitale. Mais cette dernière conserva toujours un caractère religieux dans les traditions macédoniennes : aussi le successeur de Caranus, Perdiccas, voulut-il qu'on l'y enterrât, lui et ses descendants.

Voyons maintenant les raisons sur lesquelles se fonde cette opinion :

1° Ptolémée distingue nettement Ægées d'Edessa : « Ἠμαθίας..... « Ἔδεσσα, Βέῤῥοια, Αἰγαία, Πέλλα. »

2° Pline fait de même. C'est ce qui résulte, d'après M. Tafel, de deux passages de cet écrivain. Dans le premier, qui n'est qu'une énumération des villes de la Macédoine, il parle d'Ægées où l'on enterrait les rois, et il ne mentionne pas (2) Edessa. Dans le second,

(1) « Urbem Edessam ob memoriam muneris Ægas, populum Ægeadas vocavit (Caranus). » Just., VII, 1.

(2) « Oppida, Ægæ, in quo mos sepeliri reges, Berœa.... » *Pline*, IV, 10.

« Quinto continentur segmento..... Pella, Edessa, Berœa. » VI, 34.

il cite Edessa parmi les villes les plus célèbres de la Macédoine, et il ne nomme pas Ægées.

3° Théophraste, à propos des nuages emportés (1) quelquefois dans un sens contraire à celui du vent, rapporte que ce phénomène a lieu à Ægéa, dans la Macédoine. Cette Ægéa n'est autre chose que l'Αἰγαία de Ptolémée, qui n'a aucun rapport avec Edessa.

4° Plutarque parle d'Edessa et d'Ægées comme de deux villes différentes. Dans la vie de Démétrius il dit : « Démétrius tomba « dangereusement malade à Pella, et fut sur le point de perdre la (2) « Macédoine. Pyrrhus accourut en toute hâte et s'avança jusqu'à « Edessa. » Dans la vie de Pyrrhus, il dit : « Lorsque Pyrrhus eut « occupé (3) la ville d'Ægées, il en traita durement la population, « et y laissa même une garnison de Gaulois qu'il avait à son « service. »

5° Enfin, on ne trouve sur l'emplacement de l'ancienne Edessa aucune trace des tombeaux des rois.

Disons tout de suite, à propos de ce dernier argument et avant de reprendre les autres dans leur ordre naturel, que nous n'avons pas été plus heureux que les autres voyageurs, et que nous n'avons trouvé dans les environs de Vodena rien qui pût nous éclairer sur les sépultures des rois. Mais qu'on n'oublie pas ici les détails que nous ont transmis les historiens. Ces tombeaux ont été pillés si souvent et de si bonne heure (50 ans après la mort d'Alexandre), qu'il faudrait presque s'étonner d'en trouver aujourd'hui des traces.

1° Toute l'argumentation de M. Tafel consiste, on le voit, à établir par des textes une distinction entre Ægées et Edessa. Il ne nous paraît pas y avoir réussi. Il est bien vrai que Ptolémée nomme Edessa et Ægæa comme deux villes différentes. Mais ce qu'il faudrait prouver, c'est que cette Ægæa est bien le lieu de sépulture des rois de Macédoine. L'orthographe seule donne lieu de penser le contraire. On trouve Αἰγαὶ, Αἰγείων, Αἰγέων, Αἰγοῖς, Αἰγέας, mais nulle part Αἰγαία, dans un endroit où il soit évidemment question de la capitale macédonienne. Le plus vraisemblable est donc que cette αἰγαῖα n'a aucun rapport avec la ville d'Αἰγαί. C'est ce qu'a pensé Kiépert, lorsqu'il l'a placée dans l'Eordée, non loin de Béroea : peut-

(1) Theoph. Hist. plant., VI, 8, 12. « Καθάπερ περὶ Αἰγείας τῆς Μακεδονίας...... »
(2) Plut. in Demetr., XLIII.
(3) Plut. in Pyrrh., XXVI.

être est-elle la même qu'une ville d'Αἰγανέη mentionnée dans l'Anthologie comme voisine de Béroea (1).

Τηλοῦ δ' Αἰγανέης τε καὶ Βεροίης
Νικηθεὶς Διὸς ὁ δρομεὺς καθεύδει.

Kiepert place cette ville dans l'Eordée, non loin de Béroea.

2° Pour que les deux passages de Pline fussent concluants, il faudrait que le nom d'Edessa se trouvât cité dans l'un ou dans l'autre après celui d'Ægées. Il ne l'est pas; et c'est précisément en comparant les deux endroits qu'on pourrait prouver qu'Ægées et Edessa sont une seule et même ville. Comment supposer en effet, si ce sont deux cités distinctes, que Pline oublie Edessa dans son énumération des villes de la Macédoine? Il parle de Scydra, de Micza, bourgs obscurs, et il ne nommerait pas la seconde ville, la seconde capitale de l'Emathie! Edessa est proclamée partout comme une des cités les plus célèbres de la Macédoine : Tite-Live, parlant de l'organisation de cette province, a soin de dire : « (2) Edessa quoque et Beroea eodem (in tertiam partem) concesserunt. » Et plus loin : « Tertia regis nobiles urbes Edessam (3) et Beroeam et Pellam habet. » Pline le reconnaît lui-même, puisqu'il la nomme ailleurs avec Amphipolis, Pella et Beroea. Toute difficulté disparaît, au contraire, si ce sont toutes deux une seule et même ville. Dans le premier passage, Pline la désigne sous son nom le plus récent : dans le second passage, sous son nom ancien qui avait prévalu (4) sur l'autre, sans le faire oublier.

Restent les passages de Théophraste et les deux citations de Plutarque.

3° Le passage de Théophraste ne prouve rien dans la question actuelle. Le phénomène qu'il signale peut fort bien avoir lieu sur le plateau élevé d'Edessa, près du pays que l'on nomme maintenant Maglena, contrée des brouillards et des nuages.

4° Quant aux textes de Plutarque, ils se rapportent à deux expéditions différentes. Que l'historien emploie, pour désigner la même

(1) Anthol. Epit., VII, 390.
(2) T. Liv., XLV, 29.
(3) T. Liv., XLV, 30.
(4) Les monnaies nous en fournissent la preuve irrécusable. Toutes les monnaies des habitants de cette ville, à partir d'Auguste, portent uniquement la légende : ΕΔΕΣΣΑΙΩΝ. *Ekel*, II, 70.

cité, dans un cas, le mot 'Εδέσσης, dans l'autre celui d'Αἰγέων, ce n'est pas plus singulier que ce que nous venons de voir dans Pline, que ce que nous voyons encore dans Diodore : et, en effet, la même ville ayant deux noms, quoi de plus naturel que de rencontrer dans les auteurs tantôt celui-ci, tantôt celui-là. En admettant que le nom le plus ancien ait reparu bientôt de manière à éclipser l'autre, s'ensuit-il que Plutarque n'ait pu les employer tour à tour et que, par cela seul qu'il parle dans un endroit d'Edessa, dans l'autre d'Ægées, il s'agisse de villes différentes? Examinons d'ailleurs les faits historiques : Pyrrhus comprenait toute l'importance de la position d'Edessa ou, si l'on aime aime mieux, d'Ægées. Tous ses efforts, dans ses différentes (1) expéditions, tendaient d'abord à s'emparer de cette ville. C'est de là qu'il menaçait Pella ; c'est là qu'il établit son quartier-général après sa victoire sur Démétrius, après le partage de la Macédoine entre Lysimaque et lui. A son retour d'Italie, il suivit le même plan que dans les campagnes précédentes : il s'assura la possession d'Ægées en y plaçant une garnison gauloise. S'il ne s'agissait dans ces passages que d'une petite ville entre Celetros et Edessa, sans autre importance que celle que lui donnait une tradition religieuse, quel besoin aurait eu Pyrrhus d'y laisser un nombreux corps de soldats mercenaires? Dans notre hypothèse, au contraire, le fait s'explique de lui-même.

On reconnaît, d'après Justin, qu'Edessa porta le nom d'Ægées que lui donna Caranus. Il est naturel de croire aussi que c'est bien à Edessa, dans la nouvelle capitale, que furent enterrés les rois de Macédoine. Si l'historien ne le dit pas d'une manière positive, son récit ne peut pas du moins s'interpréter autrement, quelque effort qu'on fasse. Perdiccas régna après Caranus : avant de mourir, il montra à son fils Argée (2) le lieu où, pour obéir à l'oracle, il voulait être enterré, lui et ses descendants. « Quonam loco, dit alors « M. Tafel, non Edessæ, id quod postulare opus non habebat; sed « alio, scilicet ibi ubi primo habuerat capras regni futuri duces. ». Singulière manière d'entendre un texte assez simple pourtant! « Lo« cum quo condi vellet, » signifie évidemment l'endroit particulier de la ville où devaient être déposés ses restes. L'expression *monstravit* ne laisse aucun doute à ce sujet.

Ces observations nous ramènent à l'opinion commune. C'est bien

(1) V. Plut. in Demetr. et in Pyrrh passim.

(2) « Senex moriens Argæo filio monstravit locum quo condi vellet. » Just., VII, 1.



à Edessa qu'il faut placer ce sanctuaire de la royauté macédonienne dont parle Diodore. Edessa et Ægées ne sont qu'une seule et même ville.

Malgré l'importance politique et religieuse d'Ægées, la ville actuelle de Vodena compte peu de restes antiques. Les avantages mêmes qu'offrait sa position en sont une des principales causes. Le plateau fut toujours occupé par une ville considérable, et les constructions nouvelles firent tort aux constructions anciennes. Le temps et les invasions barbares ont fait le reste.

On voit encore, près de l'horloge, la fontaine du miroir dont parle Leake. Le sarcophage avec inscription, servant de réservoir, est toujours à la même place. Seulement l'eau ne coule plus. Le mur est à moitié ruiné : le caisson corinthien qui y était encastré et qui a valu son nom à la fontaine s'est détaché et s'est brisé par le milieu. Nul doute qu'il n'ait dû appartenir à quelque temple de l'époque romaine. L'un de ses côtés mesure 0,90 cent. Il est très-chargé d'ornements : mais les oves sont aplaties, les arêtes mal dégagées, le style lourd et pâteux comme celui de la frise zoophore de Bérœa, dont nous parlerons plus tard. Ce qu'il présente de plus curieux, ce sont des consoles ioniques avec des feuilles d'acanthe.

12 inscriptions, dont la plus ancienne ne semble pas remonter plus haut que l'an 298 (1), des fragments de colonnes grêles en marbre, des bases attiques, des chapiteaux corinthiens ou ioniques romains en marbre ou en pierre, quelques colonnes sans cannelures, dont les plus remarquables sont les deux colonnes en vert antique et les 4 colonnes en marbre rosâtre de l'église métropolitaine, des stèles en marbre petites et communes, de larges plaques dont l'une avec bas-reliefs divisés par compartiments présente le cheval paissant, cet antique emblème des monnaies macédoniennes, quelques chapiteaux bizantins assez curieux, les uns avec colombes aux ailes déployées, avec têtes de bélier et figures d'hommes alternant ensemble, les autres avec feuilles d'acanthe et griffons aux quatre angles, les ailes rattachées à la feuille d'acanthe supérieure, voilà tout ce que l'on trouve dans les 6 mosquées à minarets et dans les 13 églises de Vodena. Au milieu de tous ces fragments sans importance véritable pour l'archéologie et pour l'art, on distingue deux stèles en marbre blanc d'une exécution très-soignée et d'un travail très-heureux.

La première se trouve dans un couloir de l'église d'*Hgios Théodo-*

(1) On les trouvera à la fin de ce travail.

ros. La partie supérieure seule reste : encore est-elle mutilée. Cette stèle était très-large : la coquille simple et de bon goût se déployait avec aisance entre deux colonnes rondes, dont la partie supérieure semble avoir été surmontée d'un sphinx.

La seconde que l'on voit dans l'église d'Hagios Joannis Theologos, est très-bien conservée quoique très-grande. Ses proportions sont de 3,05 cent. de long sur 0,47 cent. de large. Elle se compose d'un bas-relief et d'un couronnement en forme de coquille, séparés l'un de l'autre par une inscription en lettres soignées, sans astérisques, dont le trait s'élargit seulement un peu à la fin des jambages. La coquille est élégante et gracieuse sans être trop ornée, sans sortir des bonnes traditions : elle rappelle, d'une manière frappante, celle d'une stèle que l'on voit à Athènes dans le temple de Thésée. Le bas-relief comprend quatre personnages : le premier, le plus apparent, est un jeune homme aux jambes et aux bras nus, assis sur un fauteuil, la main droite posée sur le dossier, le coude gauche appuyé sur la main droite et se repliant de manière à ce que l'avant-bras vienne soutenir la tête. Le manteau attaché sur l'épaule droite passe sur le bras gauche accoudé, tandis que de l'autre il tombe librement et vient recouvrir les cuisses. Près du héros se tient le génie. En face une femme debout, drapée et voilée, dont la pose, surtout pour ce qui concerne les bras, a quelque analogie avec celle du premier personnage : à côté et sur le second plan un homme vêtu de la toge. Harmonie de l'ensemble, finesse des détails, draperies tombant avec aisance, poses compliquées rendues avec souplesse et bonheur, recherche de la difficulté chez un artiste sûr de la vaincre, tout ramène dans ce bas-relief à une des bonnes époque de l'art. D'après le soin et le talent de l'exécution, d'après la forme des lettres, cette stèle si heureusement conservée pourrait remonter jusqu'aux premiers temps de la conquête romaine.

Après avoir employé deux jours à visiter la ville, nous descendîmes (1) la pente rapide du plateau, le *longo*, comme disent les Bulgares, par un chemin très-ancien taillé dans le roc, et nous nous engageâmes dans les jardins de Vodena, au milieu des vignes et des jujubiers. Partout sur notre route de larges plaques de marbre,

(1) C'est un devoir et en même temps un grand plaisir pour moi de rappeler ici que j'ai été accompagné dans tout mon voyage par l'un de mes collègues, M. Heuzey : son concours m'a été si utile qu'il peut revendiquer aussi bien que moi tout ce qu'il y a de nouveau dans ces recherches.

quelquefois même des fragments d'architrave de grande dimension.

A une demi-heure de la ville, en laissant sur la gauche deux églises abandonnées dont les (1) ruines disparaissent sous le lierre, on trouve une grotte appuyée d'un côté sur un vieux mur qui en rétrécit l'ouverture naturellement très-large. Le roc a été évidemment travaillé, l'entrée remaniée : au fond on voit plusieurs niches destinées sans doute à recevoir de petites statuettes. A quoi servait cette grotte? Etait-elle dédiée à quelque divinité? ou plutôt n'était-ce simplement qu'un tombeau? Ce qui me le fit croire, c'est qu'on me montra à quelques pas de là un piédestal en marbre blanc avec ces mots :

ΦΑΒΙΟΝ
ΚΑΛΛΙΡΟΗ

C'était probablement là qu'étaient déposés les restes de ce Fabius, et sa veuve lui avait fait élever une statue, à l'entrée de son tombeau.

Derrière la grotte mon attention fut attirée par les restes considérables d'un gros mur en pierres rectangulaires d'une construction assez soignée. C'était évidemment un mur de soutenement : car de ce côté le terrain est très-accidenté, et descend de terrasse en terrasse jusque dans la plaine et vers la rivière de Vodena. Peut-être même étions-nous dans le voisinage de quelque monument public, comme semblait nous l'indiquer une troisième église aussi vieille (2), aussi ruinée, aussi encombrée de végétation que les deux premières, et où l'on voit encore deux plaques de marbre avec traces de scellement.

La route que nous suivions nous conduisait à l'Est vers la rivière où se réunissent les cascades de la ville. Des pluies abondantes avaient défoncé les terrains : dans les endroits où les eaux avaient passé, elles s'étaient creusé un lit dans le sol à deux ou trois pieds de profondeur, entraînant et mettant à découvert des fragments de toute espèce. Partout on voyait de légères couches de ciment rosâtre sur lesquelles on avait appliqué de la mosaïque. Cette mosaïque se composait en général de petits losanges rouges et blancs, en marbre et en brique très-fine et très-serrée : elle semblait assez soignée quoique grossière. Un habitant de la ville nous assura du reste qu'on en trouvait parfois de beaucoup plus belle. Il supposait que son jardin avait été occupé jadis par la maison d'un grand personnage, car il y

(1) Hagios Athanasios. — Hagios Nicolaos.
(2) Hagia Triada.

avait découvert, disait-il, quatre mosaïques carrées, composées de pierres de différentes couleurs et représentant des guirlandes et des dessins variés.

C'est tout près de la rivière que se trouve le torse de cheval que Leake n'a pas vu, dont M. Cousinéry a parlé le premier. Il soutenait une vigne : je le fis dégager et je pus constater ses proportions colossales. Il a 2 mètres 85 centimètres de la poitrine à la jambe droite qui avance et qui est en mouvement. La tête et les pieds manquent : le cou est abîmé, le dos et les jambes mutilés : l'humidité détache par écailles la surface du marbre. Cependant quelques parties mieux conservées du poitrail et du dos laissent voir encore le jeu des muscles, et attestent un style plein de simplicité et de largeur. D'où vient cette œuvre, d'un grand artiste peut-être, l'une des ruines les plus remarquables à coup sûr de toute la Macédoine? Le cheval était avec le bœuf paissant et la chèvre un des emblèmes de la monnaie des rois macédoniens. On le trouve nu ou monté par un cavalier sur les médailles d'Argée, d'Alexandre Ier, de Perdiccas II, d'Archélaus Ier, d'Archélaus II, de Pausanias. Y avait-il en cet endroit, comme le croit Cousinéry, un beau monument du temps de ces rois? On cite un tableau d'Apelle représentant Antigone cuirassé, suivi de son cheval. Était-ce un sujet de même nature confié cette fois à la sculpture? Ici pourtant il semble que le cheval ait été seul. Ses proportions même le font croire. Ce qui est certain, c'est qu'il était au pas et qu'il ne portait point de cavalier. Pausanias parle de chevaux (1) d'airain ou de marbre offerts à Olympie par les vainqueurs. Faut-il attribuer ce beau travail à quelque cause semblable? Ce cheval ne rappelait-il pas quelque victoire aux jeux olympiens établis par Archélaus à Ægées? ou même un de ces triomphes aux jeux de l'Élide dont les rois macédoniens se montraient si fiers?

Cependant, nous avions passé la rivière, et nous gravissions une éminence, sur les flancs de laquelle on nous montra un tombeau récemment mis à découvert par les eaux. Creusé tout entier dans le roc, il ne contenait qu'une seule chambre, dont les dimensions étaient d'ailleurs assez petites. La porte (2), entre autres, n'avait que 0,73 cent. de largeur. On y a retrouvé des ossements, et au-dessus de la pierre du tombeau, cinq ou six petites statuettes en terre cuite rangées de chaque côté du mur. J'ai vu deux de ces figurines. Elles ressemblent à toutes celles que l'on fabriquait en si grand nombre et

(1) Paus., VI, 14, 4. — Paus., V, 27, 2.

(2) Longueur de la chambre, $2^{m}47$; largeur, $2^{m}01$; hauteur, $1^{m}75$.

à si bon marché dans toute l'antiquité. Cependant, leur effet général est satisfaisant : les draperies sont bien jetées : il y a un peu d'exagération, mais en même temps un art incontestable dans l'arrangement des plis. A en croire ces échantillons, les ouvriers d'Édessa n'étaient pas moins habiles en ce genre que ceux de Corinthe et d'Athènes.

L'éminence sur laquelle nous nous trouvions est à trois quarts d'heure à l'est de la ville. Elle sert de lieu d'observation aux gardiens des jardins et des vignes. De là, en effet, la vue s'étend sur tout le chemin que nous venions de parcourir : elle embrasse aussi l'ensemble du plateau, ses six principales cascades et le cours de la rivière qui se forme de la réunion de leurs eaux. C'est de ce point qu'on peut le mieux se faire une idée du plan de l'ancienne Édessa.

Toute la partie qui s'étend entre la rive droite du torrent et le plateau de Vodena, s'appelle aujourd'hui le Palæo-Caliah, l'ancienne ville : l'endroit où finissent les terrasses s'appelle l'ἄκρα πολιτεία, l'extrémité de la ville. C'est dans cet espace que se trouvent tous les fragments, tous les débris de pierres antiques. Au delà du torrent, à l'est et au sud, commence ce que les Bulgares appellent le *Polet* (sti Polet), c'est-à-dire les dehors de la ville, les champs, ἡ ἐξόχη, ὁ κάμπος. On n'y rencontre plus, en effet, que des tombeaux semblables à celui que nous venions de visiter. L'ancienne Édessa, suivant toute vraisemblance, partait donc de la dernière cascade au nord, descendait de terrasse en terrasse du nord-ouest à l'est, en suivant les bords de la rivière, coupait dans les jardins au-dessous de l'endroit où se trouve le torse de cheval, jusqu'au premier tombeau dont nous avons parlé, et qui marquait aussi de ce côté l'extérieur de la ville, et partait de là pour se rattacher à sa base, c'est-à-dire au plateau, dans le voisinage de la cascade la plus au sud. C'était là, à proprement parler, la ville même. Le haut du plateau n'était que l'acropole, la citadelle. L'enceinte de ses murs, dont on retrouve çà et là quelques traces au milieu des maisons, n'embrassait qu'une partie restreinte de la ville actuelle : non pas que Vodena soit plus grande que l'antique Ægée; mais celle-ci, sous les rois de Macédoine, se partageait entre le plateau et les jardins, qu'il domine, tandis que Vodena s'est concentrée tout entière autour de l'ancienne acropole, plus facile à défendre. Il est à croire, en effet, que la partie inférieure de la cité macédonienne fut abandonnée à partir des grandes invasions barbares. La ville était alors moins florissante ; le nombre de ses habitants avait beaucoup diminué : ils pouvaient sans peine se resserrer entre les fortifications du plateau. Aussi les historiens by-

zantins nous disent-ils que Vodena, malgré l'importance de sa position, n'était qu'une petite forteresse (1).

On a peu de détails sur les monuments de l'ancienne Ægée. Les plus importants, les plus (2) célèbres, étaient sans aucun doute ces tombeaux des rois, dont on n'a retrouvé jusqu'ici aucune trace, sur lesquels il est bien difficile de hasarder quelque conjecture. Quelle était leur forme? Étaient-ce des tumulus entourés d'un soubassement circulaire, surmontés d'un monument quelconque, soit sculpture, soit architecture, comme ceux des rois de l'Asie Mineure? On serait tenté de le croire, en voyant le grand nombre de buttes artificielles qui bordent encore les avenues de Pella, et qui étaient réservés sans doute aux plus grandes familles macédoniennes. Mais alors comment expliquer leur disparition complète? Il est de la nature de ces monuments de résister à toutes les causes de ruine beaucoup mieux que les ouvrages les plus considérables de l'architecture. On retrouve encore des tumulus autour d'Hagious Apostolous, de Salonique, de Verria, de Kitros, de Katerini, près de l'Olympe. Comment n'en reste-t-il aucun autour de Vodena? A cela il n'y a qu'une réponse, c'est que leur richesse a provoqué leur ruine. Les barbares, ignorants et grossiers, qui les pillèrent tant de fois, ne se donnaient pas la peine d'en trouver l'entrée ; ils attaquaient le tumulus par le haut, défonçaient les voûtes, rejetaient les terres. Faut-il être surpris qu'après tant de siècles et de dévastations successives, le sol se soit égalisé, et que l'on cherche encore ces monuments à la place où ils existaient autrefois?

Hercule Ἄρητος, Bacchus Ψευδάνωρ, Jupiter (3) ὀλύμπιος et ὕψι-

(1) Cedren., p. 705, ed. Paris. — Cantac. hist., I, 54.

(2) V. sur les tombeaux des rois : Diod. Sic., XXII, 12; Pline, IV, 17; Paus., I, 6, 3; Athen., IV, 155; Plut., in Pyrrh., XXVI; Just., VII, 2.

(3) *Hesych. in verb.*, 526. « Αρητος, Ἡρακλῆς παρὰ Μακεδόσιν. » Au mot Αρητον, Hesychius traduit par βλαβερόν. Ainsi les Macédoniens donnaient au dieu une épithète qui équivalait à celle de βλαβερός ou de πολεμικὸς. — *Hesych. in verb.*, Ἐδεσσαῖος, 1082 : « Ἐδεσσαῖος, ὁ Ἡρανλῆς ἐν Μακεδονίᾳ. » C'était en effet dans la capitale des Téménides que le héros auteur de leur race devait être plus particulièrement honoré.

Polym., IV, 1 : « Ἀργαῖος ἀμαχεὶ κρατήσας, ἱερὸν ἱδρύεται Διονύσῳ ψευδάνορι. »

Just., XXIV, 2 : « Jovis templum, veterrimæ Macedonum religionis. » C'est à Ægées que son culte, qui venait de l'Olympe, fut tout d'abord établi. V. Diod. Sic., XVII. — Arr. Exp., I, 2. — Scol. Thuc., I.

Une inscription trouvée à Sarcoviéni, à une heure de Vodena, se rapporte à ce culte de Jupiter chez les Edesséens. Elle se trouve sur une

στος, étaient honorés d'une manière toute spéciale à Ægée. Où étaient leurs temples? à quel endroit pourrait-on les placer aujourd'hui avec quelque vraisemblance? L'église métropolitaine (ἡ κοίμησις τῆς παναγίας), située presque sur le bord du grand plateau, passe pour avoir été bâtie sur l'emplacement d'un ancien édifice païen : ce qui le prouve jusqu'à un certain point, ce sont les colonnes de vert antique et de marbre rose dont nous avons parlé plus haut. On aimerait à se figurer le temple de Jupiter dans cette position admirable, digne d'être consacrée à la divinité par la magnificence des objets qui l'environnent, par l'immensité de la vue qu'elle commande. Mais ce n'est là qu'une simple conjecture. Même incertitude au sujet du théâtre et du stade où se célébraient les ὀλύμπια et les jeux scéniques en l'honneur de Jupiter et des Muses. Le stade se trouvait peut-être dans la vallée, entre le plateau de Vodena et le village actuel de Pavornitza. Quant au théâtre, Diodore nous en parle à propos de la mort de Philippe, en 336. Après avoir placé des chevaux aux portes de la ville, Pausanias se dirige vers l'entrée du théâtre, cachant sous ses habits une épée celte. Philippe avait ordonné aux amis qui l'accompagnaient de le précéder, et tenait ses gardes à quelque distance. Le meurtrier, voyant que le roi était seul, marche sur lui, le frappe au flanc, l'étend mort sur le sol, et s'élance aussitôt vers les portes de la ville. Il eût échappé à ceux qui le poursuivaient, s'il ne se fût embarrassé le pied dans une vigne et s'il ne fût tombé. Au moment où il se relève, Perdiccas et ses compagnons l'atteignent et le frappent de mille coups. Tout ce qu'on peut induire de ce récit, c'est que le théâtre était dans la partie basse de la ville, adossé aux flancs de l'acropole et peu éloigné des portes, suivant toute apparence. Les vignes existent encore; mais il n'y a plus aujourd'hui de maisons : alors il y avait des maisons, des temples et des jardins entremêlés.

Villes de l'Émathie : Eubœa. — Philo-Castro. — Village actuel de Wladowa.

Les auteurs anciens ne mentionnent qu'une ville dans les environs d'Édessa : « Un certain nombre d'Eubœens, dit Strabon, revenus de

base d'autel en marbre : les lettres en sont très-bonnes et se laissent facilement déchiffrer :

ΧΑΡΗΣΑΛΕΞΑΝ
ΔΡΟΥΚΑΙΔΗΜΗ
ΤΡΙΟΣΧΑΡΗΤΟΣ
ΔΙΙΥΨΙΣΤΩΙ

« Troie et établis parmi les Illyriens, voulurent retourner dans leur « patrie par la Macédoine. Mais ils se fixèrent auprès d'Édessa, après « avoir aidé leurs (1) hôtes engagés dans une guerre, et fondèrent « Eubœa. » Étienne de Byzance parle aussi de cette ville d'Eubœa, d'après Antigone Carystius et sa description de la Macédoine (2). Il la range parmi les villes macédoniennes, et ajoute qu'elle était habitée par les Abantes. L'*Etymologicum Magnum*, plus concis, dit simplement que les Abantes fondèrent Eubœa (3).

Nous ne pouvons déterminer d'une manière précise l'emplacement de cette antique cité. Les villages voisins, ceux de Iavornitza et de Koutouyéré, au sud de Vodena, au fond de la vallée, celui de Mésiméri, à trois quarts d'heure à l'ouest dans la montagne, n'ont conservé aucune trace d'établissement ancien. Quelques inscriptions qui viennent sans doute d'Ægées, voilà tout ce qu'on y trouve. Si l'on pouvait former quelques conjectures en l'absence de tout indice, peut-être se prononcerait-on pour le petit village de Vladowa, à une heure de la ville Bulgare, sur la route de Monastir. Il est bien situé, sur un plateau fertile, à quelques pas de la rivière de Vodena.

En remontant plus haut dans la montagne, à vingt minutes de de Vladowa, on trouve une vallée marécageuse qui s'élargit bientôt de manière à former une plaine circulaire. Au centre de cette plaine s'élève un mamelon complétement isolé, dont la forme attire tout d'abord le regard. Malgré les buis et les arbustes de toute espèce qui le couvrent, on aperçoit facilement à son sommet des traces de fortifications : des fossés, des terrassements, des débris de tuiles et de briques, des murs ruinés en pierres composites moitié calcaire, moitié marbre. Dans la partie ouest, en dedans de l'enceinte des murs, on montre une citerne très-bien conservée, revêtue d'un ciment rosâtre très-serré et très-dur. Les Grecs, les Bulgares et les Turcs appellent cette éminence τὸ κοῦλα τοῦ φύλο-κάστρο. Il paraît même que ce nom figure sur le grand Kiutuck (registre, catalogue) de Constantinople. On voit la signification du mot φύλο-κάστρο. Il vient évidemment de φυλάω, φυλάσσω, comme φύλη dans la plaine d'Athènes, φυλάκη sur les frontières de l'Arcadie et de la Laconie. Les habitants du village l'expliquent aujourd'hui encore de cette manière, et cette hauteur est d'ailleurs si visiblement destinée à servir de poste d'observation que les Turcs y ont placé des soldats pour surveiller le pays.

(1) Strab., X, 449. « Περὶ Ἔδεσσαν ἔκτισαν πόλιν Εὐβοίαν. »

(2) Ἔυβοια· ἔστι καὶ πόλις ἐν Μακεδονίᾳ, εἰς ἣν οἱ ἀπὸ τῆς νήσου εἰς Ἰλλυρίου ἀπιόντες Ἄβαντες ἐκλήθησαν. (*St. B. in verb.*)

(3) Etym. Magn. in verb.

Les restes que j'avais sous les yeux me semblaient appartenir au moyen âge, aux deux ou trois siècles qui précèdent la conquête turque. Mais, en même temps, je ne doutais pas que cette éminence n'eût été fortifiée dès la plus haute antiquité. Isolée au milieu de la plaine, entourée en été de marécages, en hiver d'un lac formé par les eaux du fleuve qui sort du lac d'Ostrowo et qui inonde cette partie de la vallée, c'est tout à la fois une position très-forte et très-facile à défendre. C'est de plus une position importante. Pour les Macédoniens, elle couvrait Edessa; elle commandait le grand passage de l'Emathie dans l'Eordée et dans la Pélagonie. Pour les Romains, elle protégeait leur grande voie militaire, cette *via Egnatia*, dont l'établissement depuis Dyrrachium jusqu'à Thessalonique, suivit de près la réduction de la Macédoine en province romaine. Nul doute qu'ils ne se soient attachés à y multiplier les fortifications et les moyens de défense. Les incursions des peuples barbares les y forcèrent de bonne heure, et Cicéron semble le dire dans un passage de son discours sur les provinces consulaires :

« Macedonia, quæ *erat antea munita plurimorum imperatorum* « *non turribus*, sed tropæis, sic a barbaris.... vexatur ut.... via illa « nostra.... militaris.... sit castris Threiciis distincta ac notata (1). »

Quel était le nom véritable de cette forteresse ? Sur ce point, nous n'avons pour nous éclairer que le nom moderne lui-même. Il rappelle celui d'un grand nombre de villes dans l'antiquité, et peut-être suffirait-il de changer la désinence pour avoir ce que l'on cherche. Ce serait ainsi une autre φύλη ou φυλάκη.

La via Egnatia devait passer au pied même du Castro, et l'on avait sans doute élevé une chaussée au-dessus des marais. Mais il y a longtemps déjà que les eaux l'ont détruite, et que les traditions locales parlent de grandes pierres et d'une colonne en marbre rouge entraînés dans le courant de la rivière. Ce n'est qu'à cent pas plus bas, en revenant vers Vladowa, que je crus apercevoir sur la route actuelle quelques traces des fondations qui pouvaient avoir appartenu à la voie romaine.

De Vladowa à Vodena on ne sort guère de l'ancienne via Egnatia. Sur plusieurs points le roc a été taillé de manière à laisser aux chars un espace suffisant; c'est du reste une route très-pittoresque; elle passe près de deux chutes d'eau peu considérables mais d'un effet original et saisissant, longe la rive gauche du torrent et traverse des vignobles et de petits vallons toujours verts. A un quart d'heure de la ville elle se divise en deux parties : la route nouvelle, qui ne

(1) Cic. de Prov. cons. II.

date que des Turcs; l'ancienne route, un peu plus longue, et aujourd'hui presque abandonnée. Toutes deux se rejoignent à l'entrée de Vodena, sous les platanes où se tient la grande foire annuelle. De la ville, la via Egnatia devait descendre dans la vallée par la route la plus à l'ouest, celle que nous avions prise en arrivant de Koutouyéré et où l'on aperçoit de grands rochers taillés depuis des siècles. Mais, à partir de ce moment, elle entrait dans une vaste plaine unie, peu accidentée, où il y avait moins de travaux à faire pour rendre les chemins praticables. Aussi ne devais-je en retrouver les traces que près de Pella, dans les dernières ramifications du Païk entre Sassali et le village de Yaëladjick.

Villes de l'Emathie, Scydra. — Arséné, Episcopi.

En quittant Vodena, nous nous dirigeâmes vers le Sud, du côté de Niausta. Rizowo et Kaméniki (Camen : πέτρα), les deux premiers villages qui se trouvèrent sur notre route n'ont rien qui mérite d'être mentionné. Le Tchifflick de Bagnia, à une heure sur la droite, nous attirait à cause de son nom. Etait-ce le souvenir de quelque bain antique qui le lui avait fait donner? Les habitants nous expliquèrent qu'on l'appelait ainsi à cause des eaux chaudes qui jaillissent non loin de là dans la montagne. C'est de cette façon, à ce qu'il semble, qu'il faut s'expliquer ce nom toutes les fois qu'on le rencontre dans un pays bulgare. A Pella, par exemple, les environs de la grande fontaine s'appellent aussi Bagnia, et M. Leake fait remarquer avec raison que ses eaux ont pendant l'hiver une certaine tiédeur qu'on ne remarque plus pendant l'été.

Nous étions bien, du reste, dans l'aimable Emathie d'Homère, ἐρατεὶνῃ Ἠμαθίῃ. Nous longions les pentes adoucies de la chaîne de montagnes qui va du Sud au Nord rattacher l'Olympe au Bora des anciens (Nidsche). Le terrain, légèrement accidenté sans être montueux, se couronnait à chaque ondulation d'un bouquet de chênes ou d'ormeaux. Les villages, cachés au milieu des arbres, dominaient partout des plaines fertiles et bien cultivées; de temps en temps, des torrents rapides, déjà gonflés par les premières pluies de l'automne, mêlaient le murmure de leurs eaux aux mugissements des buffles, au grincement monotone des aharabas. Il n'y avait pas jusqu'à la saison où nous faisions ce voyage qui ne lui prêtât encore un nouveau charme. Dans l'antiquité, l'hiver, et particulièrement le mois de janvier, était regardé comme la saison la plus propre au mariage. Aujourd'hui, dans la Macédoine, c'est aux mois d'octobre

et de novembre que l'on se marie. A chaque village où nous nous arrêtions le soir, nous entendions le bruit des instruments ou les voix traînantes et sonores des jeunes filles. Sur notre route, c'était tantôt une fiancée bulgare, avec ses cheveux entremêlés de fleurs, avec ses vêtements aux couleurs éclatantes; c'était tantôt une noce valaque : les parents marchaient en tête, puis venait le marié portant une bannière, puis la mariée à cheval, avec des habits d'homme, des bottes rouges, une espèce de jupon court en laine, une veste doublée de fourrures : ses longs cheveux, tressés avec des pièces d'argent, indiquaient seuls que c'était une jeune fille; car un voile rouge enveloppait sa tête et empêchait de voir ses traits. C'est la coutume le jour où l'on conduit la fiancée dans la maison de l'époux. On ne lui ôte son voile que lorsqu'elle entre dans sa nouvelle demeure, et c'est alors aussi qu'elle reprend ses habits de femme. La paranymphi (παρανύμφη), mariée, se tenait à côté d'elle, et les amis communs terminaient le cortége. Ces riants tableaux, si bien en harmonie avec la nature que j'avais sous les yeux, me rappelaient qu'Homère, dans son bouclier d'Achille, plaçait aussi des fêtes nuptiales au milieu des plaines fertiles et bien labourées.

A une heure au-dessous de Bagnia, on rencontre un torrent appelé le Gouléma-Réka (μεγάλο-ῥεῦμα). La largeur de son lit justifie le nom qu'on lui donne; il se dessèche en partie pendant l'été, et se divise en cinq ou six branches où les eaux coulent à l'ombre des platanes. Pendant l'hiver, il n'y a plus qu'un seul courant, et le torrent bat ses deux rives.

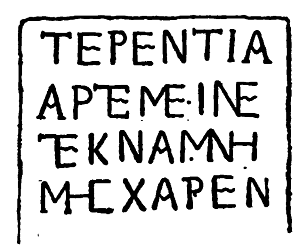
Tcharmarinowo, situé au delà du Gouléma-Réka, sur un mamelon peu élevé, n'est qu'un pauvre tchifflick de quinze à vingt maisons. Son nom, qui signifie en grec τὸ βασιλικὸν χωρίον τῆς ἁγίας Μαρίνας, nous indiquait qu'il y avait là jadis autre chose qu'un village. On nous conduisit en effet à vingt minutes plus loin vers la montagne, et l'on nous montra un assez vaste espace couvert de pierres et de débris. Les habitants disent que ce sont d'anciens murs; ils les ont détruits peu à peu en travaillant à leurs vignes. Les fondations d'une tour ronde ont été seules respectées. La construction en est assez grossière : le mur, de trois ou quatre pieds d'épaisseur, se compose de fragments moyens de toute espèce. On ne connaît cet endroit, dans le pays, que sous le nom de Kasna (θησαυρός). Persuadés qu'il y avait là des trésors, des habitants de Niausta sont venus pendant la nuit pour y faire des fouilles. Ils prétendent avoir trouvé à une certaine profondeur une porte de fer qu'ils n'ont pu briser et qui a arrêté leurs travaux.



Quoi qu'il en soit de cette tradition, on ne saurait douter qu'il n'y eût là une ville fortifiée. A quelle époque remontait-elle? aux temps anciens, à l'époque des Macédoniens ou des Romains? Rien ne l'indique, et nous ne le croyons pas pour notre part. Le seul renseignement que nous ayons est ce nom même de Tcharmarinowo, qui nous reporte au moyen âge et aux invasions des peuples venus du Danube. Ce qui semble donc le plus vraisemblable, c'est qu'elle ait été fondée par les Bulgares. Peut-être marqua-t-elle à une certaine époque la limite de leurs conquêtes; peut-être fut-elle destinée à menacer les villes de Verria et de Niausta restées grecques.

Il y avait cependant des villes antiques dans cette partie de la plaine. A Bagnia (1), j'avais trouvé, près de l'église d'Hagios-Géorgios, une stèle d'une grande dimension avec une inscription d'une orthographe détestable, mais dont les lettres étaient soignées. A Tcharmarinowo même, on m'avait montré un petit socle de statuette en marbre blanc, sur lequel on pouvait lire encore le mot **ΗΡΑΚΛΗΣ** (2). Il s'agissait de déterminer l'emplacement et le nom de la cité macédonienne bâtie autrefois dans le voisinage. C'est ce que je pus faire, grâce à une inscription que je découvris à Arséné, petit village bulgare à une heure et demie de Tcharmarinowo. Cette inscription se trouve sur une plaque de marbre blanc mal dégrossi, mal taillé; les lignes sont irrégulières, les lettres, peu soignées, empiètent sur les bords; elles attestent d'ailleurs, par certaines formes bien caractéristiques, une très-basse époque, un siècle de décadence. Le sens précis en est très-difficile à déchiffrer; mais, par bonheur, les mots qui semblent les plus importants se lisent sans trop de peine : ce sont d'abord, à la première et à la vingt-quatrième ligne, les

(1) Voici l'inscription de Bagnia :


ΤΕΡΕΝΤΙΑ
ΑΡΤΕΜΕΙΝΕ
ΤΕΚΝΑΜΝΗ
ΜΗϹΧΑΡΕΝ

(2) Voici celle de Tcharmarinowo :

ΣΚΑ . . . . ΙΙΛΙΑΙ
ΗΡΑΚΛΗΣ ΧΑΙΡΑΙ . . . . .

mots **ΑΝΤΙΓΡΑΦΟΝΩΝΗΣ**, à la fin de la neuvième et aux lignes suivantes, ceux de **ΩΝΗΜΑΚΕΔΟΝΙΚΗΣΤΙΜΗΣΑΡΓΥΡΙΟΥ**, qui nous attestent que cette inscription est la copie d'un contrat de vente (*ἀντίγραφον*, *copie, inscription reproduisant la copie d'un acte public*). Le mot **ΕΠΡΙΑΤΟ** (fin de la troisième ligne et commencement de la quatrième), en est une nouvelle preuve. En rapprochant les mots **ΠΕΔΙΟΝΟΝΟΜΑΤΙΝΙΚΗΝ** (*πιδίον* pour *παιδίον*) des mots **ΟΝΟΜΑΤΟΣΝΙΚΗΣ** (2me ligne), et **ΤΟΥΠΡΟΓΕΓΡΑΜΕΝΟΥΚΟΡΑΣΙΟΥ** (12me et 13me lignes) on est fondé à croire qu'il s'agit d'une vente d'esclave faite devant témoins : **ΜΑΡΤΥΡΕΣΑΥΡΗΛΙΟΣΑΥΚΟΣΑΥΡΗΛΙΟΣΚΑΛΛΙΣΘΕΝΗΣ** (22me et 23me lignes). Mais ce qui est d'un prix bien plus grand, dans la question de topographie qui nous occupe, c'est que le nom de la ville où se fait la vente est indiqué à plusieurs reprises : **ΣΚΥΔΡΑΣ** (18me ligne), **ΣΚΥΔΡΑΙΟΥ** (7me ligne), **ΑΥΚΟΥΣΚΥΔΡΑΙΟΥ** (3me ligne), **ΑΝΔΡΟΣΣΚΥΔΡΑΙΟΥ** (5me ligne). Ainsi cette inscription appartient à la Scydra macédonienne : elle est le dernier témoignage authentique et irrécusable de sa situation par rapport aux autres villes de l'Emathie.

ΑΛΟΤΓΡΛΦΟΧΩΝΗCΟΝ
ΟΝΑΤΟCΝΙΚΗCΤΤΟ
CΛΥΚΟΥCΚΥΔΙΑΙΟΥΕ
ΠΝΛΤΟΠΑΡΑΜΕΘΕΡΑC
ΟΥΑΝΔΡΟCCΚΥΔΡΑΙΑΟ
ΜΕΤΛΚΥΡΙΟΥΙΠΠΙΟC
CΚΥΔΡΛΙΟΥΠΕΔΙΟΝΟ
ΝΟΜΑΤΙΝΙΚΗΝΩΩΗ
ΝΩΜΔΥΟΦΩΝΗΜΑΚΕ
ΛΟΝΙΚΗCΤΙΜΗCΑΡΓ
ΥΡΙΟΥ✱ΙΕΚΑΙΑΝΤΙCΚΥ
ΙΩΤΕΡΟCΦΑΝΗΤΟΥΠΡΟ
ΓΕΓΡΑΜΕΝΟΥΚΟΡΑCΙΟΥ
ΗΜΕΡΟΥCΓΙΝΟCΤΟΤΕΤΗ
ΓΙΜΗΝΔΙΙΤΛΗΝΕΠ
ΗΡΩΤΟΑCΕΝΤΙΤΟΡΛΥΚΟ
ΥΔΕΡΘΙΟΥΕΓΘΝCΓΟΟ
ΝCΚΥΔΡΑCΤΟΠΡΟCΤΙΛ
ΟΝCΥΤΙΠΕΔΙΟCΟΙΕΝ
ΟΝΟΜΑΤΙΝΤΕΜΙ✱ΓC
ΜΑΤΑΙΚΩΜΑΠΥΘΕΟ
ΑΥΡΗΜΟCΛΥΚΟCΟΥΡΗ
ΝΟCΚΑΛΛΗCΕΝΝΕΣ
ΑΝΤΙΡΑΦΟΝΩΝΗC
ΕΥΤΥΧΕ

Étienne de Byzance mentionne cette ville de Scydra, d'après Théagène, mais sans indiquer sa position. Ptolémée la range parmi les villes de l'Émathie : Europos, Tyrissa, Scydra, Miéza, Cyrrhos, etc. Quant à Pline, il la nomme après les bourgs de l'Éordée : *Eordææ, Scydra, Mieza, Gortyniæ.*

C'est sans doute en se fondant sur ce dernier texte que Kiepert a cru pouvoir placer Scydra dans l'Éordée, près de Cellé. Il le fait, il est vrai, sous toutes réserves, et ses doutes à ce sujet vont si loin, que, dans une autre édition, il supprime Scydra et ne lui assigne aucune place. Berkelius, dans son édition d'Étienne de Byzance, confond la ville macédonienne avec une autre qui aurait été en Illyrie, auprès du fleuve Drilon. Il a pu y avoir sans doute une ville de Scydra en Illyrie; mais il y en avait aussi une en Émathie, celle de

Théagène, de Ptolémée et de Pline, celle qui se trouvait près d'Arséné, comme nous le prouvait déjà l'inscription, comme nous le prouva encore l'examen des lieux environnants.

A vingt minutes d'Arséné, entre ce village et celui d'Episcopi, un peu à droite, on trouve une source très-abondante, qui sort de terre au milieu d'un fourré d'arbres. Les Bulgares l'appellent Slata (χρύσο). Cette source coule au pied d'un plateau arrondi, dominant la plaine, facile à défendre, quoique peu élevé par lui-même au-dessus des terres environnantes, et tout couvert de fragments de tuiles, de briques et de poteries. La tradition parle d'un vieux monastère bâti jadis en cet endroit. On n'en sait plus le nom; mais il ne serait peut-être pas difficile de le retrouver. Remarquons en effet que le plateau dépend aujourd'hui d'Épiscopi et non d'Arséné. Ne peut-ón pas supposer que le nom du monastère était celui du village même qui s'éleva dans son voisinage, et qu'ainsi il était dédié autrefois à la Panagia Episcopi? Ce nom d'Episcopi donné à la Vierge n'aurait d'ailleurs rien d'étrange; on le retrouve à Damala, par exemple, près de l'ancien Troezène. Quoi qu'il en soit, ce monastère est, à n'en pas douter, le dernier monument resté sur l'emplacement d'une ville antique. Ce n'est pas la seule fois que nous trouverons des fondations de ce genre dans des lieux où elles attestent seules qu'il y eût des cités. A Europos, en Almopie, par exemple, on ne voit plus dans les murs ruinés du Palœo-Castro que les restes d'une vieille église, quelques colonnes grêles et deux ou trois grosses pierres qui soutenaient autrefois les murs.

La source de Slata était jadis la principale fontaine de Scydra : c'est à côté, sur le plateau même, que s'élevait la ville.

Combien de temps conserva-t-elle le même nom? Dans quel siècle fut-elle détruite? Il est bien difficile de le conjecturer. Les fragments mutilés que l'on remarque dans les deux églises d'Arsenc et d'Episcopi (1) appartiennent à l'époque romaine et à l'époque byzantine. Les médailles que l'on trouve autour de la source en assez grande abondance montrent aussi que son existence se prolongea jusque sous les empereurs de Constantinople. Parmi celles que l'on m'apporta, la première très-ancienne et très-effacée appartenait à l'époque macédonienne et avait le cheval paissant sur le revers : trois autres en argent étaient romaines; l'une était une monnaie de la famille Limét-tana avec la tête de Mercure et l'Ulysse habillé en mendiant : les deux autres étaient à l'effigie de Trajan et de Sabina-Augusta, femme d'Adrien. Une cinquième enfin en cuivre et de moyen module portait

(1) Hagia-Paraskévi. — Hagios-Taxiarchis.

d'un côté une tête casquée avec la légende CONSTANTINOPOLIS. Une chose certaine, c'est que les villages d'Episcopi et d'Arsenc furent bâtis avec les ruines de Scydra. L'église d'Hagia Paraskéwi à Arséné, très-petite, très-basse et menaçant ruine, me parut bâtie depuis plusieurs siècles. Ses peintures très-effacées et très-grossières l'attestaient : une entre autres très-curieuse représentait le Christ insulté par les juifs, mais par les juifs vêtus en Bulgares et en Turcs : l'un joue du tambour, l'autre de la flûte aux oreilles de Jésus : un troisième lui tire la langue et fait un geste de raillerie. Le Christ, vêtu d'une longue robe rouge, demeure impassible. Après bien des peines, je parvins à déchiffrer l'inscription placée au-dessus de la porte. Cette église date de 1419 : AϒIΘ. Il est donc probable qu'à cette époque Scydra avait depuis longtemps déjà cessé d'exister.

Du premier au troisième siècle de l'empire romain, Scydra semble avoir été florissante. Elle employait pour ses monuments non-seulement le marbre blanc de Béræa, mais encore le marbre veiné de rose du Kitarion, et une autre espèce très-belle d'un rouge foncé mêlé de plaques blanches dont je n'ai vu d'échantillon qu'à Arsenc.

Elle honorait Hercule : elle avait un temple dont la construction paraît avoir été très-soignée : l'église d'Episcopi conserve encore un chapiteau corinthien romain de moyenne grandeur, un peu maniéré peut-être, mais d'un travail très-léger, très-élégant et très-habile. Suivant toute apparence, ce temple était consacré à Diane 'Agrotera, Gazoritis, dont le culte était en vigueur à Scydra.

C'est ici qu'il convient de parler de trois inscriptions trouvées à côté de celle que nous avons mentionnée plus haut.

La première est une inscription funéraire (1) ; ce qui la rend intéressante, ce sont les noms qui y sont mentionnés et sur lesquels nous

(1) Voici cette inscription :

ΚΑ .ΥΙΞΗ
ΝΟ ΑΙΔΑR
ΔΑΝΟΣCΥΝ
ΤΟΙΣΙΔΙΟΙCΞΥ
ΤΥΧΙΑΕΝΟΔΙΩ
ΚΩΤΙΔΙΕΤΟΥC
ΖΧΡΥΣΞΒΑCΤΟΥ
ΤΟΥΚΑΙΥΓΝC'AR
ΤΕΜΕΙCΙΟΥ

reviendrons ailleurs : ce sont encore le soin et la profondeur des lettres, la forme du R qui est toute romaine, et le beau marbre rouge sur lequel on l'a gravée.

Voici les deux autres :

ARTEMINAΓROTE
RANΓAZΩREITI
ΔAKAIBAOYREITIN
YΠERTHΣCΩTH
RIACTΩNKYRI
ΩNKΛAYΔIOY
ΠEIERIWNOC
IOYΛIACMENNHI
ΔOCΠOΠIΛΛIAC
CΩCIΠATRAC
NOI

A Artémis Agrotéra Gazoritis et Blouritis, pour le salut de leurs maîtres, Claudius Piérion et Julia Mennéis, fille de Popilia Sosipatra (les noms des esclaves manquent).

ЄΤΟΥCCΓΣCCЄΒΑCΤΟΥ
ΜΗΝΟCΥΠЄΡΒΤΑΙΟΥΛ
ΟΥΛΠΙΑЄΥΠΟΡΙΑΚΑΙΑΥ
ΡΗΛΙΟCΔΙΟΝΥCΙΟCΗΞΙ
ΩCΑΝΘΙΘΡЄΥΑΝΤЄCΚΑ
ΛΩCΔΟΥΛЄΥΘЄΝΤЄCΥΠΟ
ΘΡЄΠΤΑΡΙΟΥCΙΔΙΟΥΟΝΟΜΑ
ΤΙΟΝΗCΙΜΑΝΠЄΡΙЄΤΗΙΗΑΝΑΤΙΘ
ΜЄΙΝΘЄΑΑΡΤЄΜΙΔΙΤΑΖΩΡΙΑΤΑΥΤ
ЄΙΝΔΟΥΛΗΝΤΗCΘЄΑCΠΡΟCΤ
ЄΚΤΡΟCЄΛЄΥΘЄΡΑΝΜЄΧ

L'an 273 de l'ère d'Auguste, le 30 du mois Hypavertaus, Ulpia Euporia et Aurélios Dionysos ont jugé à propos, après l'avoir élevée chez eux, et en avoir reçu de bons services pendant 18 ans, de consacrer à Diane Gazoria pour être l'esclave de la déesse, leur esclave née dans leur maison, nommée Onésiman, etc., etc.

Cette dernière inscription prouve qu'en Macédoine, comme à Delphes et comme dans beaucoup d'autres villes de la Grèce, on pratiquait cette sorte d'affranchissement *connue sous le nom d'*ἱεροδουλεία, et qui consistait à consacrer l'esclave à quelque divinité. A Naupacte on consacrait l'esclave à Bacchus ; à Sérapis, dans les villes de Chéronée, de Tithoréæ et de Coronée ; à Apollon νησιώτης dans la ville de Chalæus ; à Esculape dans celles d'Elatée et de Stiris ; à Minerve Polias chez les Dauliens ; à Apollon Pythien sur le territoire de Delphes. A Scydra, près de Pella, c'était à Diane Agrotéra, Gazoritis et Blouritis. Aussi les esclaves, nous le voyons par la seconde inscription,

ne négligeaient-ils aucune occasion de l'honorer et de se la rendre favorable.

Qu'était-ce que cette Diane Gazoritis et Blouritis? D'où lui venaient ces surnoms?

Etienne de Byzance dit au mot Γάζωρος (1): Γάζωρος, ville de Macédoine : siége du culte d'Artémis Gazoria. Ptolémée ne parle pas de ce dernier détail; mais il indique la position de la ville : Ὀδομαντικῆς καὶ Ἠδώνιδος, Σκοτοῦσα, Βέργα, Γάσωρος, Ἀμφίπολις (2).

Ainsi Gazoros était à vrai dire dans la Thrace, dans ce pays, où, suivant Hérodote, on n'adorait que Bacchus, Mars et Diane. Elle était située près du Pangée (3), où s'étaient réfugiés les Picrès chassés de l'Olympe, près d'Amphipolis si célèbre par son culte de Diane Tauropole. Si l'on cherchait l'étymologie de ce mot, peut-être faudrait-il regarder comme un seul et même nom γάζωρος et ἄζωρος, ἀζωρεία, car en pareil cas la suppression du γ est fréquente : ἄζα pour γάζα; αἶα pour γαῖα : et dès lors on pourrait croire que toutes les villes d'ἄζωρος et de γάζωρος honoraient Diane Gazoria; (ἄζωρος en Perrhœbie, ἄζωρος en Pélagonie : Steph. Byz. in verb.)

Quant au nom de ΒΛΟΥΡΕΙΤΙΣ donné à Diane en même temps que ceux d'Agrotéra et de Gazoria, nous ne voyons pas comment on pourrait l'expliquer, à moins toutefois qu'on ne l'identifie avec celui de βορειτήνη qu'on trouve dans le *Corpus inscriptionum* 3477. (Inscript. de Thyatira près Sardes).

ΑΓΑΘΗΤΥΧΗ
ΑΡΤΕΜΙΔΙΒΟΡΕΙΤΗΝΗΚΑΙΤΗ
ΠΑΤΡΙΔΙΓΛΥΚΩΝΕΥΜΕ
ΔΟΝΤΟΣΑΝΕΘΗΚ.

Les monnaies de Thyatira nous donnent ainsi le même surnom, également appliqué à Diane. Seulement l'orthographe est différente et se rapproche encore plus de notre βλουρειτις.

Eckhel, III. 121:

« ΒΟΡΕΙΤΙΝΗ : caput Dianæ, prominente in aliquibus retro pharetra. Χ ΘΥΑΤΕΙΡΗΝΩΝ, typis variis. AE. III. »

Heyne croit qu'on pourrait chercher dans le mot *Boreas* l'étymologie de ce surnom. Eckhel n'est pas de son avis. Suivant lui, ce mo n'appartient pas à la langue grecque, mais à l'ancienne langue du

(1) « Γάζωρος, πόλις Μακεδονίας. Τὸ ἐθνικὸν Γαζώριος. Ἡ γοῦν Ἄρτεμις αὐτόθι Γαζωρία τιμᾶται. » Steph. Byz. in verb.
(2) Ptol., III, 13.
(3) Voir la carte de Kiepert.

pays, comme tant d'autres surnoms donnés à Diane, celui de Bendis (Βενδῖς) par exemple (1) qu'elle portait chez les Thraces, celui de Britomartis (Βριτομαρτις) chez les Crétois. Il fait remarquer en même temps que Hiérocæsaréa, ville, voisine de Thyatira, honorait une Diane Persique περσικην, c'est-à-dire une Diane barbare. Dans cette ville, au rapport de Pausanias, le prêtre prononçait, au milieu des cérémonies publiques, des noms de dieux tout à fait inconnus aux Grecs (2). Pour sa part, Eckhel ne doute pas qu'il ne faille ranger parmi ces noms celui de βορειτηνή, et lui assigner ainsi une origine asiatique.

D'un autre côté, il est un fait remarquable : le fleuve qui passe à Thyatira s'appelait dans l'antiquité Phrygios. On sait les rapports qui existent entre les Phrygiens de l'Asie et les Bryges du Bermios. Peut-être le nom dont il s'agit a-t-il une origine thracique comme celui de Bendis. Peut-être se rapproche-t-il plus qu'il ne semble d'abord de *celui de Gazoria.*

Le culte d'Artémis à Scydra et dans le reste de la Macédoine est le culte de la déesse chasseresse veillant sur les champs et sur les troupeaux : c'était là un de ses caractères les plus anciens, celui qu'elle avait essentiellement chez les Pélasges. Comme Gazoria, elle s'identifie avec l'Artémis Tauropole d'Amphipolis et l'Artémis Tauria dont le culte avait originairement quelque analogie avec celui de l'Arcadienne Calisto. Si le mot βορειτήνη ou βλουρείτις est thrace d'origine, on s'explique tout naturellement l'inscription de Scydra : d'autant plus que la population de cette ville paraît avoir été composée en partie de Thraces, comme nous l'atteste ce nom d'Eutychia Enodios Cotys. Dans ce cas la Diane Blouritis se confond avec la Diane Agrotera et Gazoria des Pélasges et des Bryges. Si, au contraire, ce que nous croyons moins probable, ce surnom vient de l'Asie où le culte de la Diane d'Ephèse avait un si grand éclat, peut-être faudrait-il voir là le mélange dans un même culte d'idées différentes et de traditions

(1) Voir pour Bendis et Britomartis le *Thesaurus ling. Gr.* — Les Macédoniens avaient aussi un grand nombre de noms de divinités fort peu intelligibles pour les Grecs : telles étaient ceux de Σαυάδαι, σαῦδοι, pour désigner les Silènes (Hesych. in verb. 1158), de *Darrhon*, divinité qu'on implorait dans les maladies (Hesych. 890), de *Zeiréné*, en parlant de Vénus (id., 1581), de *Thaumos* ou *Thaulos*, en parlant de Mars (id., 1684).

(2) « Δεύτερα δὲ ἐπίκλησιν ὅτου δὴ θεῶν ἐπάδει βάρβαρα καὶ οὐδαμῶς συνετὰ « Ἕλλησιν. » Paus., Elid., 27.

distinctes. Le fait en lui-même n'aurait rien d'étonnant. A Lemnos, par exemple, la proximité de l'Asie avait altéré le culte primitif de Minerve, et lui avait communiqué un caractère d'orgie fanatique et d'enthousiasme extravagant qu'il n'avait pas d'abord.

Villes de l'Emathie ; Citium, les mont Kitarion. — Niausta : commencement du Roumlouck.

Episcopi, le dernier village ou nous nous fussions arrêtés pour y chercher quelques restes de l'antique Scydra, n'est qu'à deux heures de la Niausta moderne, Lorsqu'on a dépassé le Gouléma-Réka qui coule de l'O. au S.-E. de Tcharmarinowo à Episcopi, le terrain jusque-là très-boisé s'éclaircit peu à peu, et le regard embrasse librement l'admirable panorama de la ville. A mi-chemin entre (1) Vodena et Verria, entre deux des sommets les plus élevés de la chaîne des montagnes, au fond d'une vallée escarpée et rocailleuse, quatre grandes terrasses s'élèvent les unes au-dessus des autres comme d'énormes gradins. Elles présentent un front de hauteurs moins élevé que le plateau de Vodena : mais elles sont comme lui coupées à pic sur les côtés et séparées de la montagne sur laquelle elles s'appuient par des torrents et des ravins profonds. Il suffit d'un coup d'œil pour reconnaître là une de ces positions privilégiées que l'homme adopte et à laquelle il s'attache, malgré toutes les vicissitudes des temps et des empires. A toutes les époques de l'histoire, il a dû y avoir une ville en cet endroit. Elle a pu changer de plateau, tantôt descendre sur la terrasse la moins élevée pour se rapprocher de la plaine, tantôt remonter sur la plus haute pour se retrancher contre des ennemis et des envahisseurs, tantôt enfin, comme aujourd'hui, occuper une position intermédiaire sur le troisième plateau, le plus large de tous. Mais, sous les rois de Macédoine comme sous les Romains, sous les empereurs de Byzance comme sous les Turcs, les habitants n'ont pas dû manquer là où la nature avait tout fait pour les attirer.

Leake et Kiepert s'accordent à mettre Citium (Κιτίον) sur l'emplacement de Niausta. Ce nom de Κιτίον a quelque chose de frappant et de remarquable, comme on l'a très-justement fait observer (2). Il rappelle la Κιτίον de Chypre fondée par les Phéniciens, et où l'on

(1) On compte dix heures de distance entre ces deux villes. Niausta est peut-être un peu plus rapproché de Verria.

(2) Leake. Trav. in North. Gr. III, 446.

parlait encore la langue phénicienne à une époque déjà avancée. L'analogie entre ce mot et celui de Kittim est incontestable : les auteurs sacrés emploient souvent ce dernier terme, pour désigner la Grèce à ce qu'il semble, et l'on sait que Kittim était un des petits-fils de Japhet établi dans l'une des îles de la Méditerranée. Comment expliquer ce nom de Citium, donné à une ville de Macédoine, voisine de Pella ? Faut-il supposer, comme l'a fait Leake, une colonie phénicienne établie dès les temps les plus reculés dans cette partie du golfe Thermaïque ? Mais l'histoire n'en a gardé aucun souvenir : elle ne parle que des émigrations d'un peuple qui pouvait, il est vrai, se composer en partie d'éléments phéniciens. La présence des phéniciens en Crète dans les premiers siècles de l'histoire est une chose constante. Elle se révèle dans quelques-uns des mythes les plus importants de leur religion, et l'on est fondé à croire qu'elle laissa partout une trace profonde. On concevrait alors ce nom de Kition en lui attribuant une origine crétoise, en le (1) rapportant à ces colonies, qui, d'après de nombreux témoignages, vinrent se fixer dans l'Emathie, dans la Bottiée, dans une partie de la Péonie, où les noms d'Idoméné, de Gortynia, d'Atalante attestent leur présence.

Quoi qu'il en soit, et malgré l'intérêt qui s'attache pour nous à ce nom, T. Live est le seul écrivain qui mentionne Citium. Il n'indique pas sa position d'une manière précise ; mais on peut la conjecturer d'après les détails qu'il donne sur la marche de l'armée macédonienne avant les dernières campagnes de Persée :

T. Live, XLII, 51 :

« Citium copias omnes contrahit Perseus. Ipse... cum purpurato-
« rum et satellitum manu profectus Citium est (il était à Pella).
« Eo jam omnes Macedonum externorumque auxiliorum convenerant
« copiæ. Castra ante urbem posuit, omnesque armatos in campo
« struxit. Summa omnium quadraginta millia armata fuere... Pro-
« fectus inde toto exercitu, Eordæam petens ad Begorritem quem
« vocant lacum positis castris, postero die in Elimeam ad Haliacmo-
« nem fluvium processit. »

Il résulte de ce texte :

1° Que Citium était entre Pella et l'Eordée, sur une des routes qui menaient de ce district à la capitale de la Macédoine ;

(1) Nous reviendrons ailleurs sur ces colonies. Voir à leur sujet : Arist. ap. Plut. Thes. XVI. — Plut., Quæst. Gr. 298. — Con. Narr. XXV. — Etym. Mag. in verb. Βοττίον.

2° Que Persée rencontrait sur son chemin, au delà des montagnes, le lac Bégorritis, et qu'il ne lui fallait qu'un jour pour aller de là à l'Haliacmon supérieur;

3° Que Citium se trouvait dans le voisinage d'une plaine ou dans une plaine qui pouvait contenir une armée de 40,000 hommes.

Deux points importants nous sont connus entre Pella et l'Eordée, et, avec eux, deux routes pour se rendre à l'Haliacmon supérieur : ces deux points sont Ægées et Bérœa. Persée ne prit ni l'un ni l'autre des passages qu'ils commandaient. Placez Citium près d'Edessa : dès lors il faut regarder le lac actuel d'Ostrowo comme l'ancien lac Bégorritis (c'est ce qu'a fait Kiepert dans l'une de ses cartes), et il est impossible de se rendre en un jour du lac d'Ostrowo à l'Haliacmon supérieur. Placez Citium près de Bérœa : dès lors on ne conçoit pas que Persée, voulant aller dans l'Elymiotide, ait rencontré sur sa route le lac Bégorritis, à moins qu'il n'ait fait un détour inexplicable. C'est donc entre Bérœa et Æguées qu'il faut mettre Citium. Un troisième chemin se présentait pour aller dans l'Eordée, le plus direct et le plus court, quoique assez pénible : c'était de passer entre le Bermios et le Kitarion, de déboucher de là par les hauts plateaux des montagnes dans la vallée où se réunissent les eaux du versant occidental, et d'arriver ainsi jusqu'à l'Elymiotide par Bégorra et par Tyrissa, par exemple. C'est sur cette route, avant de franchir les montagnes qui bornent l'Emathie, que devait se trouver Citium. Elle était à un peu moins d'un jour de marche de Pella, et l'on conçoit que Persée, partant de sa capitale, après avoir offert une hétacombe à Minerve Alcidès, ait pu arriver le soir même à Citium. Le point était d'ailleurs bien choisi pour le rendez-vous général des troupes, puisque la plupart devaient avoir leurs quartiers d'hiver dans les environs, et qu'elles trouvaient, malgré leur nombre, un campement facile autour de la ville.

Il me semble donc juste de placer Citium dans le voisinage de Niausta. S'élevait-elle sur l'emplacement même de la ville moderne? C'est ce qu'il faut maintenant examiner.

Le plateau de Niausta en domine un autre aujourd'hui entièrement couvert de vignes. Au-dessous de ce second plateau, et en descendant une pente douce, on trouve une sorte de terrasse terminée par un gonflement de terrain, qui s'étend le long de l'Arabitza (riv. de Niausta). Cette terrasse s'appelle Baltaneto : l'éminence, près de laquelle on voit un ancien tchifflick à moitié ruiné, a le nom significatif de Gastra : au delà du fleuve, on montre les trois vignobles de Galatziano, de Smixi et de Koutika. Smixi, comme son nom l'indique,

est placé entre les deux autres : Koutika est le plus éloigné au sud-est de Niausta. Suivant les traditions locales, ces noms, si bien conservés dans la mémoire des habitants, étaient ceux d'une ancienne Pentapole.

Sans nous arrêter à en discuter en ce moment la signification et l'origine, disons que, dans tout l'espace qu'ils comprennent, on trouve des fragments antiques, des briques, des tuiles, des débris de vases et des médailles. A Smixi, en renouvelant une vigne, il y a quelques années, on a découvert tout un pavage en marbre, un tombeau, et, dans ce tombeau, de petites figurines en bronze. Nous avons vu des monnaies de Cassandre, de Néron, de Licinius Vérus, de Macrin et d'Honorius qui venaient de Galatziano et de Koutika.

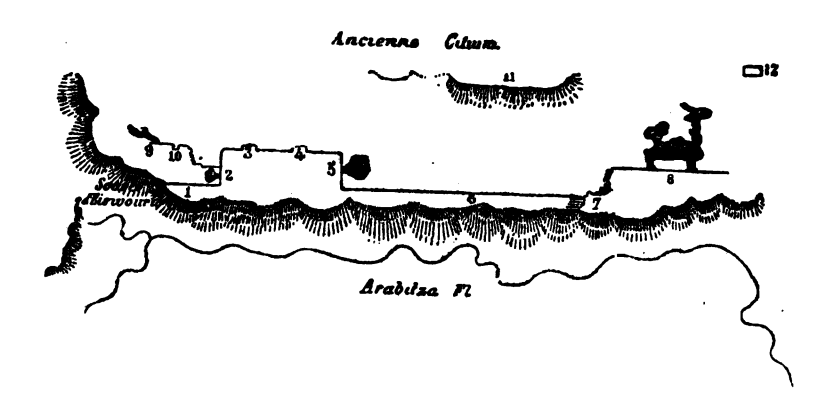
Le point le plus important est la hauteur de Gastra et le tchifflick. Là, chaque jour amène de nouvelles découvertes. C'est d'abord toute une nécropole qui s'étend depuis l'église ruinée d'Hagios-Géorgios jusqu'au tchifflick, près des bords de l'Arabitza : près de 150 tombeaux ont été successivement mis à jour. Ils consistent en général en quatre pierres scellées avec du ciment : il y en a cependant de plus considérables : un, entre autres, creusé dans le roc et surmonté peut-être d'un tumulus. La terre l'a rempli en partie, et l'on ne voit plus qu'une chambre. Les habitants prétendent que c'est une ancienne église souterraine : ce qui est certain, c'est qu'on y a trouvé une stèle en marbre de grandeur ordinaire, avec ces deux mots :

ΠΕΛΕΙΓΕΝΗΣ

ΠΕΛΕΙΓΕΝΟΥ

A quelques pas plus loin, on a découvert, parmi des débris de toute espèce, des tuyaux en terre cuite de différentes grandeurs, s'adaptant les uns dans les autres, comme ceux de Pompéies, et destinés à distribuer les eaux dans les maisons. L'habitant du tchifflick prétend même avoir possédé un petit réservoir en plomb et des tuyaux de même espèce. Un gros tuyau en terre cuite, nous disait-il, conduisait les eaux dans le réservoir : là, elles se partageaient entre trois canaux en plomb qui allaient s'adapter eux-mêmes à des tuyaux en terre cuite. Le nombre de ces derniers est considérable : on en voit dans plusieurs maisons de Niausta. Ajoutez à cela des poids ronds ou quadrangulaires, des cuves de plus de trois pieds de haut,

tout unies et sans anses, à large ventre, à col étroit, avec rebord marqué parfois de lettres indéchiffrables, de petits tombeaux en terre cuite, longs d'un pied et demi, de forme ovale, comme ceux qu'on a trouvés en si grand nombre au Pirée dans les dernières fouilles faites par les Français. L'objet le plus curieux est un brasier en bronze que l'habitant du tchifflick conserve chez lui. Il ressemble tout à fait à ceux de Pompéies, moins les ornements et la beauté du travail : les lames croisées sont larges, les rebords très-hauts, les pieds élevés : il y a de plus des roues aux quatre angles. On n'en montre à Pompéies qu'un seul qui ait cette particularité.



La hauteur de Gastra était évidemment une acropole. Ses fortifications ont disparu. Il ne reste que des escaliers taillés dans le roc, et qui conduisent sur la rive de l'Arabitza, près d'une fontaine appelée par les Bulgares Eiswour. Là, les preuves d'une ville ancienne abondent. Partout le roc a été taillé. De distance en distance, on voit de profondes rainures où venaient s'emboîter les auvents des maisons, des trous destinés à soutenir les poutres, des grottes naturelles dont on a évidemment profité pour faire des magasins. La plus remarquable de ces grottes contient cinq chambres assez grandes : les jours ont été habilement ménagés, le sol aplani, les ouvertures agrandies : l'entrée principale a la forme d'une porte ordinaire. C'était là sans doute le quartier de la ville où habitaient les gens que leur profession appelait près de la rivière. Citons encore, à gauche

du premier rocher taillé, une sorte de tribune avec des marches de chaque côté parfaitement visibles.

Tous ces détails ne laissent pas de doute sur l'emplacement de l'ancienne Citium. Elle n'était pas située comme la ville moderne sur le troisième plateau, mais bien sur le premier, sur le plus rapproché de la plaine. Cette position, quoique moins forte, était cependant facile à défendre. L'Arabitza ne la traversait pas, comme elle traverse Niausta : elle coulait à ses pieds à une profondeur de plus de quinze mètres, dans un lit dont les bords escarpés lui servaient de défenses naturelles. Des murs protégeaient les autres côtés de la ville. On voit encore, sur les bords de la rivière, auprès du tchifflick, deux ou trois assises d'une tour dont la construction était assez soignée. Au-dessous de cette tour, à quelques minutes de distance, un ancien pont, aujourd'hui complétement ruiné, mais dont il reste encore quelques pierres, marque l'endroit où la grande route de Béræa à Edessa venait passer par Citium. Elle traversait d'abord la nécropole et les faubourgs, et longeait ensuite la ville elle-même.

Pollux, qui parle du vin de Pella, ne mentionne pas celui de Citium. Ce devait être pourtant la principale source de sa richesse, et l'on en faisait vraisemblablement un grand commerce dans la capitale de la Macédoine. Cette terre rougeâtre, comme celle de la Bourgogne, ces plateaux exposés au Midi, se prêtaient admirablement à la culture de la vigne. Aujourd'hui c'est à peu près le seul produit des environs de Niausta. Dans les bonnes années, elle peut produire jusqu'à 10,000 phortia ou 100,000 oques de vin : en 1855, elle n'en a donné que 60,000 oques : en 1853, au contraire, où la récolte a été abondante, elle a donné 110,000 oques. Le vin de Niausta se vend dans tous les pays environnants ; à Serrès, à Salonique, à Monastir, il s'en fait une grande consommation. Moins renommé que le vin de Ténédos, il est cependant plus chaud et plus savoureux. C'est le meilleur vin d'ordinaire de toute la Turquie.

L'Arabitza, qui coule au pied de l'ancienne Citium, après avoir traversé le plateau de Niausta, prend sa source à trois quarts d'heure de cette dernière ville, dans une vallée élevée, couverte de buis, de noyers et de platanes. Nous n'avons aucun renseignement sur le nom qu'elle pouvait porter dans l'antiquité.

Nous sommes plus heureux au sujet du Turlo : car, pour le nommer, nous pouvons du moins hasarder quelque conjecture. Parmi les montagnes de la Macédoine, dont parle Ptolémée, nous trou-

vons (1) un certain Kitarion, voisin, suivant toute apparence, du Bermios et de l'Olympe. Tite-Live nous apprend d'autre part que la grande chaîne du Nidsche s'appelait autrefois le Bora. La ressemblance entre les noms de Κιτίον et Κιτάριον permet peut-être de croire que ce dernier n'était rien autre chose que la montagne de Citium, que la chaîne qui se distingue si nettement du Doxa et du Nidsche, tout en s'y rattachant. C'est du reste une belle et fière montagne, avec ses deux sommets aigus séparés de la masse principale par une profonde déchirure. De vastes forêts de hêtres en couvrent les flancs et montent presque jusqu'aux rampes les plus élevées. En les voyant de loin rapetissées par la distance, rougies par les pluies de l'automne, l'illusion est complète : on croirait que ce sont encore les vignobles de Niausta.

Cette dernière ville remplaça l'ancienne Citium, et je serais assez porté à croire qu'elle occupa d'abord la même position. La population grecque qui l'habitait recula plus tard devant les invasions bulgares, emportant dans les montagnes son indépendance et sa liberté. Les traditions locales parlent d'une époque où les habitants de la Pentapole cherchèrent une retraite sur les plateaux les plus élevés du Turlo, et y fondèrent ce qu'on appelle aujourd'hui l'ancienne Niausta. C'étaient, dit la légende, des hommes farouches et grossiers, à peine couverts, vivant dans des lieux où jamais bête de somme n'a mis le pied. Pendant ce temps, les Bulgares occupaient leur ville, et fondaient plusieurs bourgs autour de l'ancienne Citium. Si les noms de Gastra et de Smixi sont grecs, les trois autres semblent bien appartenir à la langue slave. Koutika ou Kouti signifie en bulgare un lieu enfermé, entouré, et, par suite, une boîte, un coffre. Galatziano rappelle les deux Galatz de la Chalcidique et de la Moldavie. Quant à Baltaneto, nous trouvons une ville de Balta dans la Podolie, et peut-être les deux mots ont-ils une racine commune. Remarquons en outre que les villages, les torrents qui avoisinent Niausta du côté du Nord ont des noms bulgares : Gymnowo, Eiswouria, Ianakowo (2). On ne

(1) Ὀρέων δὲ τῶν ὀνομαστῶν, τοῦ μὲν Βερτίσκου

τὸ μέσον ἐπέχει μοίρας	μθ	ε′	μα	δ'
τοῦ δὲ Βερμίου ὄρους	μη	ϛ''	λθ	ϛ'
τοῦ δὲ Κιταρίου ὄρους	μη	γό	λθ	γ'
τοῦ δὲ Ὀλύμπου ὄρους	γ		λθ	γ'

(*Ptol.* III, 13.)

(2) *Gymnowo*, torrent voisin de Niausta et qui se jette dans l'Arabitsa ; *Eiswouria* ou *Eiswour*, source qui jaillit de terre auprès des rochers

saurait douter que les Bulgares ne se soient avancés jusque dans cette partie de l'ancienne Emathie. Combien de temps s'y maintinrent-ils? Il serait difficile de le dire d'une manière certaine : mais on songe naturellement au règne de Basile le Bulgaroctone. Ce fut alors sans doute que leurs villages furent détruits, et que les Grecs descendirent de la montagne pour fonder une autre Niausta dans une position nouvelle. Cette ville resta purement grecque, et c'est une chose bien caractéristique que, jusqu'à l'insurrection de 1821, les Bulgares n'y vinrent que pour labourer les terres sans jamais pouvoir y posséder de maisons.

Villes de l'Emathie. — Miéza. — Verriotiki-Vrysi.

Les montagnes de Vodena, de Niausta et de Verria contiennent une grande quantité de grottes naturelles. L'une des plus remarquables est sans contredit celle qui se trouve à une heure au sud de Niausta, au-dessus d'une source que l'on appelle Verriotiki-Vrysi (la source de Verria), parce qu'elle est sur la route de cette ville. On y remarque des stalactites d'une grande beauté. Elles sont d'une couleur jaunâtre. Rattachées à la voûte par une tige très-dure, elles se divisent en un grand nombre de branches, et diminuent peu à peu jusqu'aux ramifications les plus fines et les plus déliées. Les gens du pays l'appellent Palœo-Sotiras (l'ancienne église du Sauveur), et l'on aperçoit en effet sur ses parois quelques traces effacées de peintures. Cette grotte, dont on a fait une église, était sans doute consacrée, dans l'origine, à quelque divinité. Il fallait même qu'elle eût une certaine célébrité : car, dans cette partie de la Macédoine, c'est la seule entre toutes celles que j'ai vues que le culte chrétien ait adoptée.

Deux textes différents m'avaient frappé à propos de l'ancienne Miéza. Le premier parlait de ses stalactites :

« Distillantes quoque guttæ in lapides durescunt in antris Coryciis : « nam Miezæ in Macedonia etiam pendentes in ipsis cameris, at in « Coryco quum cecidere (1). »

Le second parlait du Nymphæum, près duquel avait été élevé Alexandre :

« Philippe fit venir Aristote, le plus célèbre et le plus savant des

taillés de l'ancienne Citium, et dont les eaux vont se confondre sur-le-champ avec celles de la rivière; *Ianakowo*, village dans la montagne. Voir notre carte.

(1) Pline, Hist. Nat., XXXI, 20.

« philosophes. Le lieu qu'il assigna au maître et au disciple, pour y « faire leur séjour et pour y vaquer à leurs études, était le Nym-« phæum, près de Miéza, où l'on nous montre encore de nos jours « des bancs de pierre qu'on appelle les bancs d'Aristote, et des allées « couvertes pour se promener à l'ombre (1). »

Si ce Nymphæum était, comme on peut le supposer, une grotte dédiée aux Nymphes, ces deux textes sembleraient convenir parfaitement à celle de Palœo-Sotiras. Est-il donc impossible d'ailleurs de placer Miéza de ce côté, et les renseignements fournis par les géographes ne sauraient-ils s'accorder avec cette présomption ?

Berkélius (ad Steph. Byz.), pense que dans le passage de Plutarque il s'agit d'une Miéza située près de Stagire. On s'expliquerait difficilement que Philippe eût éloigné ainsi le maître et le disciple. Il est bien vrai qu'il y avait une ville de ce nom près du Strymon ; mais Ptolémée et Pline parlent formellement d'une Miéza émathienne ou du moins voisine de l'Emathie.

Ptolémée la place dans l'Emathie même ; mais on sait tous les districts qu'il comprend sous ce nom. Remarquons cependant qu'il la nomme entre Scydra et Cyrrhos, dont nous savons la position exacte, et qui appartenaient l'une à la Cyrrhestide, l'autre à l'Emathie proprement dite. Ce qui peut faire croire qu'il ne suit pas un ordre arbitraire, c'est que nous trouvons Scydra et Miéza mentionnées aussi dans Pline l'une avec l'autre : « Eordœæ ; Scydra, Miéza, Gortynia : « mox in orâ Ichnæ, fluvius Axius (2). »

Peut-on s'autoriser précisément de ce texte pour placer Miéza dans l'Eordée ? Nous avons déjà vu à propos de Scydra combien cette interprétation était fausse. Ce qui paraît constant, après ce que nous avons dit de cette dernière ville, c'est que Pline mentionne le bourg d'Eordœæ, et passe ensuite à la plaine de l'Axius.

Un autre témoignage tendrait à prouver que Miéza n'était pas dans l'Eordée. Arrien (3), énumérant les différents triérarques de l'armée d'Alexandre, parle d'abord des éordœens Ptolémée et Aristonoüs,

(1) Plut., Alex.

(2) Pline, IV, 10.

(3) « Ἐκ δε Ὀρεστίδος Κρατερός τε ὁ Ἀλεξάνδρου καὶ Περδίκκας ὁ Ὀρόντεω. Ἐορ-« δαῖοί τε Πτολεμαῖός τε τοῦ Λάγου καὶ Ἀριστόνους ὁ Πεισαίου. Ἐκ Πύδνης τε Μή-« τρων τε ὁ Ἐπιχάρμου καὶ Νικαρχίδης ὁ Σίμου. Ἐπὶ δὲ Ἄτταλός τε ὁ Ἀνδρομένεω « Στυμφαῖος, καὶ Πευκέστας Ἀλεξάνδρου Μιεζεύς, καὶ Πείθων Κρατεύα Ἀλκομενεύς, « καὶ Λεόννατος Ἀντιπάτρου Αἰγαῖος, καὶ Πάνταυχος Νικολάου Ἀλωρίτης, καὶ Μυλ-« λέας Ζωίλου Βεροιαῖος. » Arr.

puis plus loin, et après avoir cité des officiers appartenant à d'autres pays, il cite Peucestas de Miéza, et avec lui Léonnat d'Ægées, Pantauchus d'Aloros et Mylléus de Béræa.

La position de Scydra, déterminée d'une manière incontestable, jette quelque jour sur celle de Miéza. Des passages de Ptolémée et de Pline, il semble résulter qu'elles n'étaient pas éloignées l'une de l'autre. Ajoutez à cela la tradition mentionnée par Etienne de (1) Byzance, et d'après laquelle Miéza et Olganos auraient été les deux enfants de Bérès : ce qui peut faire soupçonner que la ville de Miéza même était dans le voisinage de Bérœa. Si l'on n'a pas oublié les deux textes que j'ai cités tout d'abord, on voit ce qui me conduit à placer Miéza près de la Verriotiki-Vrysi, au-dessous de la grotte de Palæo-Sotiras, non loin de Verria (à trois heures et demie de distance), non loin d'Arséné (à deux heures et demie de distance).

Villes de l'Emathie : Bérœa, pays des Bryges ; Bermios ; — Verria : Roumlouck.

C'est à partir de la Verriotiki-Vrysi que commence la chaîne du Doxa actuel. Cette montagne n'est autre chose que le Bermios des anciens, comme nous l'apprend un texte précis de Strabon. « Ὅτι ἡ Βεροία (2) πόλις ἐν τοῖς ὑπωρείαις κεῖται τοῦ Βερμίου ὄρους. » Nous entrions dans l'ancien pays des Bryges, dans les lieux consacrés par la légende de Midas et de la captivité de Silène. L'existence de ces anciennes peuplades dans cette partie de l'Emathie semble incontestable : mais il est impossible de fixer les limites précises de la région qu'elles habitaient. Tout ce qu'on sait, c'est qu'elles étaient établies sur le Bermios. Couvraient-elles les deux versants de la montagne ? les auteurs anciens ne le disent pas. Les jardins de Midas étaient situés au pied du versant oriental. C'est là sans doute que les Bryges furent attaqués par des tribus plus puissantes. C'est de là qu'ils émigrèrent et passèrent en Asie. On ne voit pas non plus s'il

(1) « Μίεζα πόλις Μακεδονίας, ἀπὸ Μιέζης θυγατρὸς Βέρητος, τοῦ Μακεδόνος. « Βέρης γοῦν τρεῖς ἐγέννησε, Μίεζαν, Βέῤῥοιαν, Ὄλγανον. » Steph. Byz. in verb. — Etienne de Byzance ne parle ici que de la Miéza du Strymon ; mais la tradition qu'il mentionne s'applique tout aussi bien à la Miéza de l'Emathie.

(2) Strab., 330, fr. 26.

faut étendre leurs possessions au delà de l'Haliacmon, comme le fait Kiepert. Rien n'autorise positivement à le croire : ce ne peut être là qu'une conjecture.

L'antique Béroa fut fondée au pied du Bermios, au cœur même du pays des Bryges. Point de doute possible sur son emplacement. Elle n'a jamais cessé d'exister ; elle n'a jamais changé de nom.

Les Turcs l'appellent aujourd'hui Kara-Féria : les Grecs prononcent Verria, et écrivent son nom de la même manière que Thucydide et quelques autres écrivains : βεῤῥοία. Il y a du reste une grande variété d'orthographes à ce sujet. Les monnaies donnent βεροιέ (par abréviation, pour βεροιέων) βεροιαίων et βεραίων : les inscriptions βεροιαῖοι ou βεροίαοι ; les écrivains anciens, βεροία, βεῤῥοία, en redoublant le ρ. Nous croyons, avec l'Etymologicum Magnum, que le mieux est de dire βεροιαῖος et βεροία.

L'origine de ce nom s'expliquait dans les traditions anciennes par celui de son prétendu fondateur. Les uns prétendaient que c'était un certain Φέρων ou Βέρων, en changeant le φ en β à la manière macédonienne ; les autres, que c'était Βέρης, fils de Macédon, ou plutôt la fille de ce Bérès, nommée elle-même Béroea (1), et sœur de Miéza et d'Olganos. De nos jours, on a conjecturé que le mot pouvait venir de ῥέω, couler, et qu'il faisait allusion aux eaux limpides et abondantes qui parcourent la ville. Sous ce rapport, en effet, Verria n'est pas moins favorisée que Niausta et Vodena. Lorsqu'on descend de la montagne et qu'on approche de la tour de l'Horloge, on est frappé de ces eaux qui jaillissent de tous les côtés, se divisent, se rejoignent au milieu des jardins, disparaissent tout à coup et murmurent sous les figuiers et les grenadiers sans qu'on puisse les voir, puis, à quelques pas plus loin, s'échappent avec bruit, par un trou du mur, et inondent la rue par laquelle vous passez.

La position de Verria a quelque analogie avec celle de Citium et d'Edesse. C'est encore un plateau isolé, étendu, facile à fortifier, et dominant une campagne fertile. Située à une heure et demie de l'Haliacmon, assez près du fleuve pour posséder les terres qu'il féconde de ses eaux, assez loin pour n'avoir pas à souffrir de ses inondations, appuyée sur le Bermios, protégée au Nord et au Sud par deux torrents, commandant d'ailleurs le passage méridional de l'Emathie dans la Macédoine supérieure, Verria est tout à la fois une ville forte et une ville agricole. Elle réunit les avantages d'une posi-

(1) Steph. Byz. in verb. Μιέζα.

tion dans la montagne à ceux d'une position dans la plaine. Aussi est-elle restée populeuse et florissante, alors que Pella n'était déjà plus qu'un bourg sans nom.

La ville actuelle, avec ses seize quartiers et ses soixante-deux églises, n'occupe pas tout le plateau. Si elle le dépasse un peu à l'Ouest, elle se retire sur elle-même au Sud, et laisse vide presque tout l'angle Nord-Est. Il fut un temps, au contraire, où elle le remplissait tout entier. C'est ce dont on peut se convaincre en suivant les restes des fortifications qui en couronnent partout les bords.

Le côté Nord, défendu par un torrent assez profond qu'on appelle aujourd'hui Gyphtico-Potamo, a conservé peu de traces d'anciens murs. Les ruines sont plus considérables à l'Est et au Sud du côté qui fait face à Salonique et dans le voisinage des églises d'Hagia Photida et des grands Anargyres. Quelques parties de murailles ont encore 5^m64 de hauteur sur 3^m02 d'épaisseur. Les premières assises sont plus solides : le reste n'est qu'un blocage grossier composé de briques, de mortier, de pierres de toute espèce.

Le côté Ouest est le plus curieux et le plus important à examiner. Deux tours y fixent l'attention : elles appartiennent toutes deux à l'époque byzantine. La première, comprise aujourd'hui dans la forteresse turque, a été récemment réparée. La seconde, ruinée depuis longtemps, a été utilisée en partie pour soutenir le bâtiment de l'horloge. Ses proportions sont considérables. La façade extérieure a 17^m53 de longueur, les côtés faisant saillie 10^m94. L'épaisseur du mur est de 3^m06; la hauteur actuelle de 5^m45. La construction en est très-solide : les fondations sont en pierres énormes. On y voit des fragments de toute espèce, des stèles en marbre, des tambours de colonnes, des fragments d'architraves doriques et ioniques. Cette tour, qui pouvait à elle seule contenir une garnison assez nombreuse, se rattachait d'ailleurs au mur d'enceinte : c'est aussi de ce côté qu'il s'est le mieux conservé. Près de la source qu'on appelle Stamouli-Vrysi, par exemple, il a encore au moins 15 mètres de hauteur.

A quelle date précise appartiennent ces fortifications ? A toutes les époques, Bérœa dut être entourée de murailles. Mais ces murailles furent bien souvent renversées et reconstruites. Au quatorzième siècle, le Khral de Servie entreprit de rendre la place à peu près imprenable. 10,000 hommes furent employés à la construction des murs de la forteresse et de la ville. Mais Bérœa fut bientôt reprise par les empereurs de Byzance, et les fortifications restèrent inachevées. Ce sont celles dont on retrouve aujourd'hui des vestiges consi-

dérables. Cantacuzène nous parle de deux tours où se réfugièrent les principales familles serbes et les auxiliaires allemands, lorsqu'il fit le siége de la ville : ce sont celles dont nous venons de mesurer les restes. Il ne faudrait pas croire cependant que certaines parties de ces fortifications ne pussent pas remonter plus haut que le quatorzième siècle. En bien des endroits, le soubassement du mur semble plus ancien que les assises supérieures. On s'est borné à réparer ce qui existait déjà longtemps auparavant. C'est à ce titre surtout que ces ruines nous intéressent. Elles nous donnent malgré tout une idée de la manière dont était fortifiée l'ancienne Béroea. Dans l'origine, comme du temps de Cantacuzène, elle comprenait deux parties distinctes, l'acropole et la ville (1). Sous les Macédoniens, comme pendant l'occupation serbe, les murailles couronnaient tout le plateau.

En parcourant les rues de Verria, on est frappé du grand nombre de fragments antiques de toute espèce qu'on y rencontre. Ce n'est pas là une chose ordinaire dans les villes de la Macédoine. Ægées et Dium, les deux sanctuaires de la religion macédonienne, n'ont conservé que bien peu de débris de leur fortune passée. Pella même est loin de donner tout ce que son nom promet. Béroea, au contraire, a gardé beaucoup de restes de ses vieux monuments, quoiqu'elle n'ait jamais cessé d'être une ville, et que les constructions nouvelles aient dû nuire là aussi aux constructions anciennes. Malheureusement il y a plus à énumérer qu'à décrire : les restitutions ne sont guère possibles, quoique les éléments ne manquent pas.

Trois morceaux de sculpture méritent surtout d'être mentionnés. Le premier est une tête en marbre encastrée dans le mur occidental de l'acropole. Nez aplati, bouche grande, front dégarni, chairs massives et lourdes, joues épaisses et un peu pendantes, tout en elle rappelle la figure bien connue de certains empereurs.

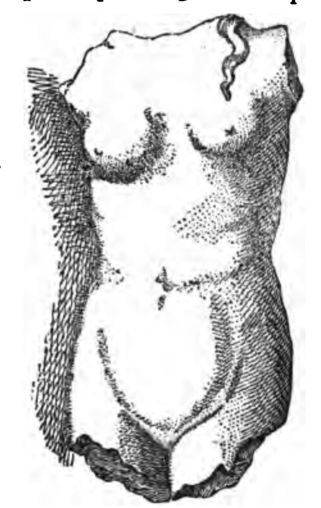
Le second se voit aujourd'hui près de la mosquée du Passementier (2); c'est un lion en marbre dont la partie de devant seule reste. La crinière est bien traitée, le mouvement heureusement indiqué. On voit que l'animal s'élançait.

C'est près de là, dans la maison d'un Turc, que se trouve le dernier fragment, le plus intéressant. C'est un torse de femme de gran-

(1) « Οὐ γὰρ ἀκρόπολις, dit Cantac., ἀλλ' ὥσπερ μικρὰ πόλις ἐν μεγάλῃ. » C. 771. éd. Paris.

(2) Casacshi-Djami.

deur naturelle, d'un très-beau style, quoique un peu maigre. Le corps est complétement nu : les seins légèrement mutilés laissent voir toute la pureté de leurs contours ; ils ne sont pas très-développés. C'est une jeune fille plutôt qu'une femme : ce n'est pas la beauté accomplie, mais cette grâce délicate qui lutte et qui rivalise avec elle. La courbe des hanches, le modelé de la poitrine et du ventre sont d'une grande vérité et d'une grande souplesse. Les contours du dos ont dans leur ensemble de l'élégance et de la fermeté. Aux boucles de cheveux qui retombent de chaque côté sur la poitrine, à la suavité idéale du corps nu, on reconnaît une statue de Vénus. Le mouvement des bras n'est malheureusement pas assez indiqué pour qu'on puisse deviner l'action de la déesse. Il semble pourtant qu'elle les relevait, et peut-être qu'elle les portait à sa tête. Elle rappellerait ainsi la Vénus Anadyomène, nue comme elle, sortant de la mer, et exprimant l'eau dont sont imbibés ses cheveux. On aimerait à se figurer que c'est là une copie de la Vénus peinte par Apelle. Quoi qu'il en soit, ce fragment appartient évidemment à une excellente époque ; il date, selon toute vraisemblance, des rois de Macédoine. Supérieur, par le sentiment et l'expression, aux bas-reliefs de Pella et à sa statue de Diane, aux bas-reliefs que l'on voit aujourd'hui encore à Salonique, c'est le plus beau monument de l'art antique que l'on trouve aujourd'hui dans la Macédoine.



Nous savons que le culte de Vénus était répandu dans la Macédoine. Hésychius nous a conservé le nom particulier qu'on donnait à la déesse : on l'appelait Ζειρήνη, c'est-à-dire la déesse vêtue de la tunique, « Ζεῖρα, εἶδος χιτῶνος· σείρηναι, οἱ λεπτοὶ καὶ διαφάνεις χίτωνες (1). » Mais ici ce n'est plus l'antique divinité macédonienne ; c'est la Vénus telle que l'a conçue le premier Praxitèle, telle que l'a peinte Apelle, la Vénus dépouillée de sa tunique et de sa ceinture, offrant au regard toutes les perfections que pouvaient lui prêter ses adorateurs ; mais

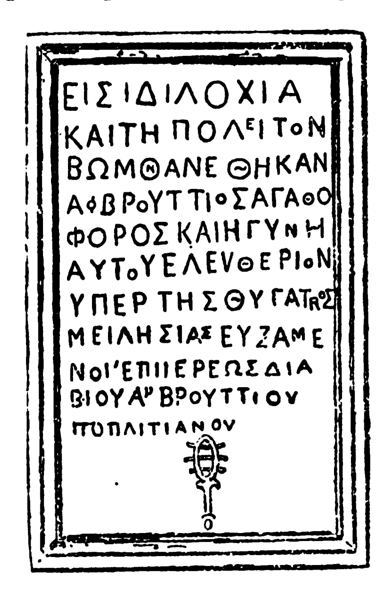
(1) Hesych. in verb. 1581.

alliant en elle par la beauté idéale de ses formes je ne sais quel charme de volupté et de pudeur.

Y avait-il à Bérœa un temple de Vénus? On peut le croire; mais nous n'avons, du reste, aucun renseignement sur les divinités qu'on y honorait d'une manière particulière. Les inscriptions de cette ville, assez nombreuses, mais presque toutes d'époque romaine ou même postérieure, ne parlent que d'un autel élevé soit à Eunomie, soit à Euclia, et d'une offrande à Isis Lochia, c'est-à-dire à Isis qui préside aux accouchements (1). Il faut donc se contenter de mentionner les restes les plus importants, sans prétendre assigner un nom aux monuments dont ils faisaient partie.

Le cimetière de Sinam-bey-Djami contient un fragment assez curieux de frise corinthienne en marbre blanc. Ce sont, comme d'habitude, des guirlandes de fleurs et de fruits soutenues par un génie ailé alternant avec un bucrane. Au milieu de chaque guirlande on voit un serpent replié sur lui-même et dont la tête s'avance vers le génie. Le travail de cette frise est riche et très-soigné, mais il est un peu lourd : les feuilles et les fruits ne sont pas assez finement dégagés : les guirlandes ne tombent pas naturellement. Les moulures qui les sur-

(1) Eglise d'Hagios-Géorgios : plaque avec inscription en marbre.



montent, les palmettes, les oves et les perles manquent de netteté et d'élégance. Il y avait sans doute autrefois un temple corinthien près de cette mosquée. Sous le vestibule et près du minaret, on trouve un chapiteau de pilastre corinthien dont le style est évidemment le même. Peut-être pourrait-on rapporter aussi à ce monument deux caissons corinthiens également en marbre que l'on voit à la mosquée du Grand Seigneur (Unkiar-Djami). Quoi qu'il en soit, les proportions de la frise (1), sa hauteur, la distance entre chaque guirlande, qu'il suffit de doubler pour avoir celle des colonnes, puisque chaque génie occupait le milieu de la colonne, et chaque bucrane le point milieu de l'entre-colonnement, montrent que ce temple devait être de petite dimension. Le portique de devant, selon toute apparence, ne se composait que de deux colonnes avec pilastre à chaque angle.

Deux portes ioniques en marbre blanc, dont l'une est tout à fait intacte, marquent la place où s'élevaient deux autres temples de l'ancienne Bérœa. La première, celle qui a été complétement respectée, est dans la cour d'une maison voisine de l'église d'Hagios Taxiarchis. Très-simple, très-peu ornée par elle-même, ce qu'elle offre de plus remarquable, ce sont ses dimensions. Quoique le sol ait monté, elle a encore 2 m. 83 de hauteur sur 2 m. 16 de largeur. Les églises voisines, celle de la Panagia Panymnitis et celle d'Hagios Mochios renferment des fragments qui paraissent avoir appartenu au même édifice : des plaques de marbre, des chapiteaux ioniques de bonne dimension, un stylobate en marbre d'un fort mauvais style.

A vingt minutes de ces églises se trouve celle d'Hagios Nicolaos (ἐς τὴν μητρόπολιν). Pour y entrer on passe d'abord par un couloir qui ouvre sur l'église elle-même. La porte intérieure n'est rien autre

(1) Mesures de la frise.

Petite bande supérieure	0m040
Moulure creuse avec palmettes : hauteur	0.075
Palmettes : largeur	0.070
Moulure creuse avec oves, perles, filet : hauteur	0.11
Ove avec son encadrement : largeur	0.070
Perle et demi-perle	0.070
Hauteur de la frise	0.80
Guirlandes	0.96
Longueur totale de la pierre	2.33

chose qu'une ancienne porte, ionique en marbre, rapetissée, réduite aux proportions d'une église byzantine. Les deux chambranles ont été sciés : le linteau lui-même manque : on a pris la frise d'ailleurs plus ornée : on l'a taillée de chaque côté pour l'adapter aux chambranles. Il est donc impossible d'avoir les proportions exactes de cette porte ancienne : il semble cependant qu'elle n'ait pu appartenir qu'à un petit temple comme celui de Thémis à Rhamnonte. L'église d'Hagios Nicolaos a été bâtie sur l'emplacement de l'ancien édifice païen. Elle est très-vieille et d'une construction en briques très-régulière. Les fondations des murs sont composées de pierres antiques.

Mentionnons encore, pour en finir avec les antiquités de Bérœa, un bloc de marbre fort curieux qui se trouve dans l'église de la Panagia Peribleptos. Il a 0,64 centimètres de hauteur, 0,68 centimètres de largeur, 0,67 centimètres d'épaisseur. L'une de ses faces est occupée par un bas-relief. Ce bas-relief d'un assez bon travail représente un guerrier à cheval, tête nue, tunique militaire, manteau flottant sur les épaules, le bras levé comme pour lancer un javelot. Sous les pieds du cheval au galop un ennemi vaincu, appuyé sur une main, semble implorer de l'autre la clémence de son vainqueur. Ce second personnage est vêtu à peu près comme les barbares de la colonne Trajane : ses jambes sont couvertes : son corps est enveloppé d'une longue robe, sa tête coiffée d'une sorte de turban dont un des bouts retombe sur l'épaule gauche. Ce qui semble étrange, c'est qu'on a pratiqué avec beaucoup de soin dans l'épaisseur de la pierre un gros trou carré de 0,59 centimètres de profondeur sur 0,60 centimètres de largeur, laissant à peine sur chaque face un rebord de 2 à 3 centimètres. Quelle pouvait être la destination de ce singulier bloc de marbre ? On n'y voit aucune trace d'inscription, et d'ailleurs elle se serait bornée sans doute à mentionner le nom du principal personnage. Etait-ce un autel ? mais ce n'est pas là la forme ordinaire, et le trou carré est beaucoup trop profond. Etait-ce un fragment de piédestal ? et faut-il supposer qu'un autre bloc venait s'emboîter dans celui-ci ? Cette explication ne satisfait guère non plus. Ce qui est le plus évident, c'est que le bas-relief rappelait quelque victoire sur les barbares, à laquelle avait pris part le cavalier vêtu de la tunique militaire. Le style, quoique assez soigné, annonce une assez basse époque.

Bérœa ne demandait pas à d'autres pays le marbre dont elle avait besoin pour ses statues et pour ses temples. A défaut des mines d'or que la légende lui prêtait et qui n'existaient plus depuis le règne du

roi Midas (1), le Bermios contenait de riches carrières de marbre. Nul doute qu'elles n'aient été exploitées dès les temps les plus anciens. Nul doute qu'elles n'aient été pour la ville une de ses principales sources de richesse. Le marbre de Béroea est très-blanc et très-pur : la paillette en est assez rare, le grain un peu gros. Excellent pour les ouvrages d'architecture, on pouvait aussi l'employer pour la statuaire : témoins le torse de Vénus dont nous venons de parler et le cheval colossal de Vodéna. Aussi en faisait-on un grand commerce dans toute la Macédoine. La plupart des monuments de Pella sont en marbre de Béroea. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer quelques fragments antiques avec des échantillons modernes. Ses carrières, en effet, n'ont jamais été abandonnées. Elles se trouvent aujourd'hui à 5 heures environ au-dessus de la ville : dans l'endroit qu'on exploite, il n'y a pas de chemins pour les chevaux ni à plus forte raison pour les voitures. On détache les blocs, et on les fait rouler d'abord sur la pente de la montagne. De l'endroit où ils s'arrêtent on les transporte dans un village situé sur les flancs du Bermios, ou l'on commence à les travailler et à les dégrossir : après quoi on les porte à Verria. Ce marbre est très-recherché dans les environs : à Vodéna, à Koshani on s'en sert pour les tombeaux des évêques, à Iannitza pour ceux de la famille de Gazi-Gavrhénos : à Salonique on n'emploie que le marbre de Verria et celui de Thasos,

Les environs de Béroea ne sont pas moins curieux à étudier que la ville elle-même. Trois tumulus existent encore dans la plaine : l'un au N.-E., à une demi-heure du plateau, indique par sa position l'endroit précis où passait l'ancienne route de Béroea à Pella indiquée par la table de Peutinger : les deux autres situés au Sud, à trois quarts d'heure de la ville, marquent l'une des principales routes de Béroea dans la Piérie.

En sortant de la ville par la porte méridionale, et en suivant le chemin qui longe le bord du plateau, on arrive, après dix minutes de marche, à une sorte de rond-point ombragé par trois magnifiques platanes. Les Grecs appellent cet endroit le *Palæo-foro*, et les Turcs *Iski-Bazari*, ce qui en est la traduction littérale. Ce nom de *foro* est remarquable, à cause de son origine évidemment romaine. C'est, avec le nom de Campania appliqué aujourd'hui encore à une partie du Roumlouck, le seul de ce genre que nous ayons trouvé ou qui ait survécu dans la plaine entre l'Axius et les montagnes. Que désignait-il ? Etait-ce une agora établie, suivant les habitudes antiques, par des

(1) Strab., XIV, 680.

légions campées en dehors de la ville (1) ? Etait-ce un des faubourgs, un des quartiers extérieurs ? Y avait-il là une place, un marché à l'époque romaine, au temps où un grand nombre d'étrangers étaient venus s'établir dans la cité, et où, suivant le témoignage de Lucien, Béroea était très-grande et très-populeuse : μεγάλην καὶ πολυάνθρωπον? C'est peut-être au Palœo-foro que l'on chercha à vendre cet âne, dont il nous décrit les longues infortunes (2).

Une inscription trouvée dans l'église d'Hagios Mochios nous avait appris qu'une certaine Ammia, fille de Piérion, avait construit à ses frais et avec l'aide de ses enfants un aqueduc et une fontaine et que l'eau qui alimentait cet aqueduc venait de ses propriétés. Ces propriétés devraient être au N.-O. de la ville, en remontant les premières pentes du Bermios, dans le voisinage des deux torrents qui vont arroser Béroea. De ce côté, en effet, à une demi-heure tout au plus de la tour de l'horloge, on trouve des traces de travaux considérables. Ce sont d'abord plusieurs puits très-anciens et très-profonds, qu'il a fallu creuser tout entiers dans le roc. Près du second on entend couler avec bruit les eaux qui sont au fond et qui jaillissent de terre à deux cents pas plus loin. Ce sont ensuite et sur une assez grande étendue de terrain des restes d'aqueducs. Ceux-là seulement n'étaient pas destinés à porter l'eau dans la ville, mais à la diriger dans les propriétés voisines, à l'époque où tous ces plateaux

(1) « Ποτιδαιᾶται δὲ καὶ οἱ μετὰ Ἀριστέως Πελοποννήσιοι προσδεχόμενοι τοὺς Ἀθηναίους, ἐστρατοπεδεύοντο πρὸς Ὀλύνθῳ, καὶ ἀγορὰν ἔξω τῆς πόλεως ἐπεποίηντο. » Thuc., I, 62.

(2) Luc. Luc. sive Asin., XLII, 35.

ΚΑΙ ΓΕΙΕΡΙ
ΝΟΘΥΓΑ ΤΗ ΡΑΜΜΙΑ ΜΕΤΑ ΤΩΝ ΤΕΚΝΩΝ
ΚΛΑΥΔΙ. Λ . Κ ΠΕΙΕΡΙΩΝ ΟΑΜΥΝ
ΤΟΥΕΙ . ΝΚ. ΑΕΡΟΘΤΟΥ ΘΤΟ
ΥΔΩΕΙΣΙ : ΚΩ ΑΥΤΗΣ ΧΩΡΙΩΝ ΤΟ ΤΕΥ
ΔΡΑΓΑΓΙΟΝ ΚΑΙ ΤΟ ΕΚ ΤΟ ΧΙΟΝ ΔΙΟΣ ΑΝΑ
ΛΩΜΑΣΙ ΚΑΤΕΣΚΕΥΑΣΑΣ ΑΝΕΘΗΚ

étaient cultivés. Ce qui le montre bien, c'est que l'un deux, après avoir parcouru un certain espace, ramène les eaux au torrent qui se dirige vers le sud de Verria. C'étaient donc plutôt des canaux d'irrigation que des aqueducs. Là où l'on trouvait le roc, on s'est borné à le creuser. Quand il faisait défaut, on en détachait dans les environs de longs blocs que l'on creusait de la même manière et que l'on posait sur du mortier ou des briques mêlées de ciment. J'ai mesuré ce qui reste de trois de ces canaux : le premier a 18 mètres de longueur, le deuxième, 27, et le troisième 40. Ils ne présentent d'ailleurs rien de particulier. Mais ils montrent la prospérité de la ville ancienne et les ressources qu'elle tirait de la culture de son territoire ; non contents de la plaine dont une bonne partie jusqu'à l'Haliacmon leur appartenait, les habitants avaient aussi des propriétés assez haut dans la montagne, et ils tiraient parti de ses eaux si abondantes pour féconder leurs domaines. Aujourd'hui tout ce terrain est à peu de chose près abandonné.

A côté de ces canaux il y avait aussi des aqueducs véritables, aboutissants aux différents quartiers de la ville. Deux torrents coulaient sous ses murs au Nord et au Sud. Le dernier, le moins considérable, se prêtait surtout à ces saignées que l'on y pratique encore aujourd'hui. C'était lui sans doute qui alimentait l'aqueduc d'Ammia, fille de Piérion.

II.

Bottiée. — Roumlouck : Campania.

Le territoire de l'ancienne Béroea ne paraît pas s'être étendu à l'Est au delà des villages de Kouloura, de Medji, de Potiganès, c'est-à-dire à plus d'une heure et demie au-dessous de la ville actuelle. Là commence le diocèse actuel de Campania ; là commençait aussi la Bottiée.

O. Muller ne partage pas sur ce point l'opinion de Kiepert, de Cousinéry et de Leake. Il recule la Bottiée jusqu'au Lydias, et la place entre ce fleuve et l'Axius. Pour cela il s'appuie sur un texe fort important d'Hérodote, (1) à propos de l'armée de Xerxès qui occupait tout le terrain depuis la ville de Therma, jusqu'au Lydias et à l'Haliacmon :

« Μέχρι Λυδίεώ τε ποταμοῦ καὶ Ἁλιάκμονος, οἱ οὐρίζουσι γῆν τὴν Βοτ-

(1) VII, 127.

« τιαιΐδα τε καὶ Μακεδόνιδα, ἐς τὠυτὸ ῥέεθρον τὸ ὕδωρ συμμισγόντες. »

Le sens de οὐρίζουσι n'est pas douteux : il ne peut signifier que : « qui séparent la Bottiée de la Macédonis. » C'est ainsi qu'Hérodote dit ailleurs en parlant de l'Axius : « Ὃς οὐρίζει χώρην τε Μυγδονίην καὶ « Βοττιαιΐδα (1). »

Il résulte donc de ce passage que le cours réuni de l'Haliacmon et du Lydias séparait la Bottiée de la Macédonis. S'ensuit-il que la Bottiée ne dépassât pas le Lydias au-dessus de l'endroit ou il se mêlait à l'Haliacmon ? Evidemment non. Peu importe de savoir si l'Emathie faisait ou ne faisait pas partie de la Macédonis. Hérodote nous indique sur un point précis la limite de cette dernière région : rien de plus. Mais, ajoute O. Muller citant encore le même historien, « il « faut bien que le Lydias ait servi de borne à la Bottiée, puisque « sans cela ce district n'aurait pas formé une étroite bande de terre. « La Macédonis commence donc à la rive occidentale du Lydias. » Ici encore le (2) texte grec semble mal interprété. « La flotte, dit « Hérodote, arriva à Therma, à Sindos et à Chalastra sur l'Axius « qui sépare la Mygdonie de la Bottiée : τῆς ἔχουσι, ajoute l'historien, « τὸ παρὰ θάλασσαν στεινὸν χωρίον πόλις Ἴχναι καὶ Πέλλα. » On voit le sens de ce passage : il ne signifie pas que la Bottiée tout entière ne consistait qu'en une étroite bande de terre, mais seulement qu'il y avait dans la Bottiée une partie resserrée entre l'Axius et le Lydias, où se trouvaient les deux villes d'Ichnœ et de Pella. Que le district lui-même s'étendît le long de l'Haliacmon, cela ne changeait rien à la forme du territoire de ces deux villes. C'était toujours le στεινὸν χωρίον d'Hérodote.

Nous avons du reste sur ce point des témoignages positifs. Scylax, Strabon et Pline placent (3) Aloros au S.-O. du Lydias. Or, nous sa-

(1) VII, 123.

(2) V. loc. cit. supra.

(3) *Strab.*, VII, 330, 3.

« Εἶτα Πύδνη, Μεθώνη, Ἄλωρος, καὶ Ἐρίγων ποταμὸς καὶ Λουδίας. »

Pline, IV, 10.

« Oppida Pydna, Aloros. Amnis Haliacmon. »

Scylax in Maced.

« Μεθώνη πόλις Ἑλληνίς, καὶ Ἀλιάκμων ποταμὸς, Ἄλωρος πόλις καὶ ποταμὸς Λυδίας. »

Strab., id., ibid.

« Τὴν μὲν οὖν Ἄλωρον Βοτταϊκὴν νομίζουσι, τὴν δὲ Πύδναν Πιερικήν. — Ἡ μὲν « οὖν Πύδνα Πιερική ἐστι πόλις, ἡ δὲ Ἄλωρος Βοτταϊκή.

vons par un texte de Strabon que cette ville appartenait à la Bottiée. O. Muller dit qu'il existe une certaine confusion dans ce passage : reproche peu mérité, puisqu'il s'accorde d'ailleurs avec les présomptions les plus fortes et les plus vraisemblables.

Pline, après avoir rangé Aloros parmi les cités maritimes de la Macédoine, place les Aloritains dans l'intérieur des terres. « Intus « Aloritæ. ». Il n'y a pas là de contradiction : la ville d'Aloros était en effet tout près du golfe Thermaïque ; mais le territoire des Aloritains s'enfonçait dans la plaine entre l'Haliacmon et le Lydias, et la Bottiée ne finissait qu'avec lui. Remarquons de plus que des Aloritains Pline passe aux Phylacéens et aux Valléens : c'étaient en effet leurs voisins sur la rive opposée de l'Haliacmon.

Un passage de Tite-Live n'est pas moins concluant que ceux qui viennent d'être cités. L'historien dit en parlant de Philippe, le père de Persée : « His raptim actis memor ætolici, junctique cum eo Ro« mani belli, per Pelagoniam et Lyncum et Bottiœam in Thessaliam « descendit (1). »

La route suivie par Philippe est évidente. De la Pélagonie, il descend dans la Lyncestide ; de la Lyncestide, il passe les montagnes à Edessa, descend dans l'Emathie et traverse la Bottiée. Mais, pour cela, il faut nécessairement que la Bottiée ait dépassé la rive orientale du Lydias. Ou l'historien a commis une erreur, ou le district dont nous parlons s'étendait dans l'antiquité jusqu'aux environs de Bérœa.

Les limites de la Bottiée à l'Est sont déterminées de la manière la plus précise (2). « L'Axius, dit Strabon, sépare la Bottiée de l'Am« phaxitide, et se jette dans la mer entre Chalastra et Therma » Polybe, de son côté, cite l'un avec l'autre et comme des régions (3) limitrophes les deux mêmes districts. Ce double témoignage est confirmé par le passage d'Hérodote cité plus haut : Ὃς οὐρίζει χώρην τὴν Μυγδονίην καὶ Βοττιαιΐδα. » L'Amphaxitide en effet ne paraît avoir été qu'une partie de la Mygdonie. En comparant ensemble Hérodote, Strabon et Ptolémée, on voit que ces deux noms s'appliquent au pays compris entre Thessalonique et l'Axius. Seulement l'Amphaxitide n'était, à vrai dire, que la rive gauche du fleuve, tandis que la Mygdonie embrassait encore les contrées plus à l'Est.

Pella était dans la Bottiée ; mais elle marquait l'extrémité N.-E. de

(1) Tite-Live, XXVI, 25.
(2) Strab., VII, 330.,
(3) « Φίλιππος δὲ παραλαβὼν τοὺς ἐκ τῆς Βοττίας καὶ τῆς Ἀμφαξίτιδος, ἧκεν κ. τ. λ. » Pol., V, 97.

ce district. Au delà des hauteurs sur lesquelles s'appuyait en partie la ville, on rencontrait la pointe méridionale de la Péonie. C'est là du moins la seule manière de comprendre le passage de Thucydide où il est question des conquêtes des Téménides et de l'expédition des Odryses : « Τῆς δὲ Παιονίας παρὰ τὸν Ἀξιὸν ποταμὸν στενήν τινα καθήκουσαν « ἄνωθεν μεχρὶ Πέλλης καὶ θαλάσσης ἐκτήσαντο (1). » Il ne faut pas entendre μεχρὶ θαλάσσης dans un sens très-rigoureux, pas plus qu'il ne faudrait croire d'après un texte de Tite-Live que la capitale de la Macédoine fût sur les bords de la mer (2); mais l'expression μεχρὶ Πέλλης est de la plus grande exactitude. Cette longue bande de terre στενή τις χώρα s'étendait parallèlement à l'Axius jusqu'aux environs de la ville, c'est-à-dire entre le fleuve et les ramifications du Païk actuel. Elle comprenait les cités mentionnées plus bas par l'historien, Idoméné, Gortynia, Europos. Europos était la dernière et la plus rapprochée de Pella : « Εὔρωπον δὲ (3) ἐπολιόρκησαν μὲν, ἑλεῖν δὲ οὐκ ἠ« δύναντο· Ἔπειτα δὲ καὶ ἐς τὴν ἄλλην Μακεδονίαν προυχώρει τὴν ἐν « ἀριστέρᾳ Πέλλης καὶ Κύρρου. » Mais elle ne faisait pas partie de la Bottiée, puisque l'historien ajoute : « Ἔσω δὲ τούτων ἐς τὴν Βοττίαιαν « καὶ Πιερίαν οὐκ ἀφίκοντο. ».

En inclinant un peu vers l'Ouest, la Bottiée était bornée tout naturellement par le lac qui lui servait de défense. Là encore elle ne s'étendait guère au delà du territoire de Pella, car Cyrrhos, nous venons de le voir, était près de cette ville, et avec elle commençait un autre district, la Cyrrhestide.

Nous connaissons maintenant les limites exactes de la Bottiée. Les Grecs écrivaient tantôt Βοττία, tantôt Βοττίαια ou bien encore comme dans Hérodote Βοττιαιίς. Le district de la Chalcidique s'appelait de son (4) côté Βοττική. Cependant on trouve des exemples de Βοττίαια pour Βοττική, et Thucydide désigne quelquefois par Βοττιαῖοι les habitants de la Chalcidique.

On a expliqué l'étymologie de ce mot de différentes manières. On l'a fait venir tantôt de βοτός pâture (βοτὰ bestiaux) parce qu'elle est en effet riche en pâturages et en troupeaux, tantôt d'un certain Botton qui, suivant la légende, aurait été le chef des colonies crétoises établies dans le pays. L'existence de ces colonies est incontestable, et

(1) Thuc., II, 99.

(2) « Perseus trepidans gazam *in mare dejici Pellæ* jusserat. », T.-L., XLIV, 10.

(3) Thuc., II, 100.

(4) « Καὶ Βοττικὴ ἡ Χαλκιδική. » Etym. M. 206, in verb.

c'est un fait reconnu que plusieurs des villes de la plaine ont des noms d'origine crétoise. M. Tafel va même jusqu'à croire que le nom d'Axius (Ἀξιὸς) donné au plus grand des trois fleuves est crétois, comme celui d'Idoméné et de Gortynia. Il est bien vrai que nous trouvons (1) dans Hérodote une ville crétoise nommée Ἆξος. Mais, d'un autre côté, Hesychius nous dit que le mot ἄξος est macédonien et qu'il a le même sens que le mot ὕλη. Il en résulterait avec quelque vraisemblance que Ἀξιὸς voudrait dire le fleuve planté d'arbres qui coule au milieu des bois.

Nous retrouvons encore ce nom de Bottiée dans l'érudit Cantacuzène (2). Cependant il semble avoir été oublié ou même avoir disparu complétement sous l'empire romain. Dès lors, en effet, il avait été remplacé par un autre nom bien remarquable, celui de Campania. Il serait difficile de dire à quelle époque ce nom commença à prévaloir. Ce que nous savons, c'est que, lors de la constitution des évêchés suffragants de Thessalonique, l'évêque de cette partie de la (3) plaine prit le nom d'ἐπίσκοπος τῆς Καμπανίας, qu'il conserve aujourd'hui encore. C'est à cette circonstance seule que nous devons de connaître le nom romain de la Bottiée. Il ne saurait y avoir en effet aucun doute sur son origine qu'expliquent d'ailleurs et la nature même du terrain (4) et le grand nombre de Romains établis dans cette contrée. Ajoutons encore que ses marais et ses champs fertiles, ses buffles élevant leur tête noire au-dessus des herbes et ses volées de corneilles s'abattant des montagnes avec un cri rauque, pouvaient rappeler aux nouveaux colons les plus belles et les plus riches campagnes de l'Italie.

La Bottiée est aujourd'hui encore la contrée riche en brebis, riche en chevaux, dont parlent les anciens. De l'Albanie supérieure on y amène tous les ans de nombreux troupeaux pour y passer l'hiver. Dans la dernière guerre contre la Russie, les Anglais y ont fait des achats de chevaux considérables. Placée entre des lagunes qui rongent ses bords et un lac qui tend toujours à s'accroître, inondée

(1) Herod., IV, 154.

(2) Il est vrai qu'il en étend singulièrement les limites : il la fait aller jusqu'à Castoria d'un côté, jusqu'à la Thessalie de l'autre. Cantac., III, 58; IV, 19; II, 28, 32.

(3) Novella Leonis. Sap. : index de thronis (Leunclavii jus. Gr. Rom. I p.92), neuvième siècle : ὁ Καμπανίας ἤτοι Καστρίου.

(4) « Capuam.... a campestri appellatam. » Tite-Live, IV, 37. « A campo dicta. » Pline, III, 5.



plutôt qu'arrosée par trois fleuves dont les embouchures sont destinées un jour à se confondre, elle présente partout un pays plat, des eaux d'une saveur amère, une terre noire et grasse, d'une remarquable fertilité. Ce sont tantôt des prairies marécageuses, envahies par les tamarix, les chardons et les plantes herbacées, tantôt des champs déboisés que l'on cultive avec la charrue élémentaire de Virgile, où l'on voit encore les bœufs ramener le soir le soc suspendu au joug ; tantôt enfin des fourrés épais peuplés de tourterelles et de faisans où s'entremêlent de grandes terres à blé. Il n'est pas nécessaire le plus souvent de laisser les champs en jachère. Tous les vingt à vingt-cinq ans, le fleuve fou (1) déborde avec plus de violence que d'habitude, submerge tout l'espace qui le sépare du Lydias, y séjourne plus ou moins longtemps, et se retire laissant des terres vierges où pullulent bientôt des plantes de toute espèce, mais qui n'attendent aussi que le soc pour produire d'abondantes récoltes.

Lac de la Bottiée ; Borboros, lac d'Iannitza. — Lydias, Kara-Asmack. — Axius, Wardar. — Haliacmon, Bistritza.

Strabon donne au lac de la Bottiée le même nom qu'à la rivière qui lui sert de canal d'écoulement : λίμνη καλουμένη Λουδίας (2). Nous essaierons d'expliquer plus bas comment il a pu le faire, si toutefois l'abréviateur n'a pas altéré sa pensée. Nous trouvons un autre nom (3) dans Plutarque, celui de Βόρβορος qui semble devoir être préféré et qui s'explique d'ailleurs par la nature même du lac. C'est moins en effet un lac qu'un vaste marais. Il faut le regarder du haut du plateau

(1) L'Haliacmon (aujourd'hui Bistritza ou Injékara).

(2) VII, 330, fr. 20.

(3) Epigramme sur Aristote citée par Plutarque :

ὃς διὰ τὴν ἀκρατῆ γαστρὸς φύσιν εἵλετο ναίειν
ἀντ' Ἀκαδημίας Βορβόρου ἐν προχοαῖς.

« Ἔστι γὰρ ποταμὸς περὶ Πέλλην, ὃν Μακεδόνες Βόρβορον καλοῦσι. » Théocr. Chius ap. Plut. de Exil. 10. — Plutarque dit que ce nom de Borboros appartenait à une rivière : mais il est évident qu'il se trompe en ce point.

de Niausta pour apercevoir une nappe d'eau d'une teinte sombre et jaunâtre. Jamais on ne le voit moins qu'en approchant de ses bords. Point de rivages, point de limites précises : il se termine partout par des marécages cachés sous les herbes et où il serait dangereux de pénétrer. En en faisant le tour, on n'aperçoit que de petites flaques d'eau encombrées de roseaux et de plantes de toute espèce : parfois aussi des saignées ou des canaux pratiqués au milieu des herbes et qu'on appelle les échelles du lac. Une hutte grossière habitée par des gens de mauvaise mine, quelques barques frêles et étroites, qui ne peuvent contenir qu'un seul homme, et qui sont faites pour glisser de roseaux en roseaux : voilà tout ce que l'on trouve à chaque Scala. Les marais fournissent une pêche abondante, et l'on y trouve surtout un grand nombre de sangsues. Pendant l'été, les eaux du lac diminuent, et laissent à sec un certain nombre d'îlots où se transportent les habitants de la plaine. J'ai passé une nuit dans un de ces singuliers villages, dans une cabane grossière, à côté d'un grand feu qu'on avait allumé pour me préserver de l'humidité, au milieu des bœufs qu'inquiétait la nouveauté de mon costume : il m'était facile de concevoir que les rois de Macédoine eussent élevé la citadelle de Pella au milieu du lac même, dans un îlot semblable à celui où je me trouvais. Il fallait seulement, pour le préserver des crues de l'hiver, élever le niveau du sol, au moyen de terres rapportées, soutenues par quelques murs de terrasse.

De nombreux cours d'eau alimentent l'ancien Borboros (auj. lac d'Iannitza). Au Nord les deux torrents du Mogléna, le Tcharna-Réka et la Bélitza se réunissent avant d'entrer dans la grande plaine et vont se jeter ensemble dans la rivière de Vodéna. Celle-ci coule de l'Ouest à l'Est, accrue par les lacs de l'Eordée et porte, suivant toute apparence, la plus grande masse d'eau au Borboros. Outre les torrents du Mogléna, elle reçoit les sources jaillissantes de Palæo-Castro au pied du Païk. A quelques heures de la rivière de Vodéna, le Gouléma-Réka se dirige dans le même sens, après s'être grossi des eaux de Niausta. Plus bas encore le torrent de Iavornitza, à deux heures au Nord de Verria, semblerait devoir se diriger tout naturellement vers l'Haliacmon, et c'est ainsi que Kiepert le marque sur sa carte. Cependant telle est la pente du terrain qu'il se porte aussi vers la partie la plus profonde de la plaine. N'oublions pas, du côté opposé, le cours d'eau de Konikowa. Il prend sa source sur le versant oriental du Païk, coule du Nord au Sud parallèlement à l'Axius dont il n'est guère éloigné que de trois quarts d'heure, tourne vers l'Ouest au pied des collines de Messir-Baba, passe sous le pont qu'on a récemment

construit à cet endroit, et va se perdre dans les marécages du lac (1).

Les anciens avaient, au sujet de ces cours d'eau, une opinion qui mérite d'être mentionnée. Ils croyaient le Borboros alimenté surtout par une branche souterraine de l'Axius : τὴν δὲ λίμνην πληροῖ τοῦ Ἀξιοῦ τι ἀπόσπασμα (2). De nos jours, M. Cousinéry a émis la même conjecture, en voyant les eaux jaillissantes de Palœo-Castro. C'était là sans doute ce qui (3) avait préoccupé les anciens et ce qui explique leur croyance. A Pella, au-dessous de l'église d'Hagious Apostolous, on voit une citerne alimentée jadis par une source souterraine, qui s'est frayé un chemin à travers le roc. Peut-être aussi regardait-on du temps de Strabon cette source comme venant d'un Catavothron de l'Axius.

On a remarqué avec raison que le lit du lac devait s'être déplacé en partie. Il semble s'être retiré des environs de Pella et n'être plus aussi près de la ville qu'à l'époque où l'on en fit la capitale de la Macédoine. Ce n'est pas du reste qu'il soit moins étendu qu'autrefois. Les traditions locales parlent de villages engloutis par les eaux au Nord et à l'Ouest. A deux heures au-dessus du monastère de Nisi, on voit au fond du marais, quand les eaux sont basses, de larges plaques de marbre, de grosses pierres et même un bas-relief composé de deux personnages se tenant par la main. Le monastère d'Hagios-Lucas, près de Iannitza, était situé jadis une demi-heure plus haut : l'ancien emplacement a été envahi par les eaux, et les moines sont venus s'établir dans le village de Prisna, autour d'une vieille église des Saints-Anargyres. Tous ces faits prouvent que le lac s'est agrandi, sans doute après une inondation plus générale que celles qui ravagent si souvent le pays.

Le canal d'écoulement du lac s'appelait autrefois le Lydias. Il n'y a aucun doute sur ce point (4). Toute la question est de savoir si ce nom ne s'appliquait pas aussi à l'un de ses affluents supérieurs.

(1) Voir notre carte.

(2) Strab., VII, 330, fr. 20. — ἀπόσπασμα, nous le savons, n'indique pas lui-même une branche *souterraine;* mais une étude attentive des lieux ne permet pas de comprendre ce mot autrement. Cousinéry l'a bien senti.

(3) Voir la carte.

(4) « Ἔχει δὲ λίμνην πρὸ αὐτῆς ἡ Πέλλα, ἐξ ἧς ὁ Λουδίας ποταμὸς ῥεῖ. » Strab., 330, fr. 20.

Qu'était-ce, à proprement parler, que le Lydias des anciens ? Où commençait-il ?

Grote donne le nom de Lydias à la rivière de Vodéna ; Leake, au torrent de Tcharna-Réka, qui sort des gorges du mont Nidsche, au nord-ouest de l'ancienne Almopie. Nous ne voyons pas la raison de l'opinion de Grote. Quant à Leake, il s'est peut-être fondé sur un texte de Pline corrigé par son commentateur. L'écrivain latin dit dans sa description de la Macédoine (1) : « Mox Antigoneia, Europus « ad Axium flumen, *eodemque nomine per quod Rhoidias fluit.* » Ce non de Rhoidias, donné à la rivière qui baignait l'Europus almopienne, n'a pas semblé naturel : on a cru qu'il fallait lire *Lydias* au lieu de Rhoidias. Mais ce n'est là qu'une simple conjecture, que rien n'explique et ne confirme. On a un nom donné par Pline ; pourquoi le changer ? pourquoi ne pas le prendre comme on le trouve ? C'est ce qu'a fait Kiepert, et selon nous avec raison. Il n'y a qu'une conclusion à tirer du texte de Pline, c'est que le principal cours d'eau de l'Almopie s'appelait autrefois le Rhoidias.

Nous avons un certain nombre de passages d'auteurs anciens où il est question du Lydias. Tous se rapportent au canal au-dessous du lac : aucun ne peut s'appliquer aux affluents supérieurs : « Heureuse « Piérie ! dit Euripide dans les Bacchantes. Bacchus te vénère ; il « viendra menant des chœurs de danse, il traversera, avec son cor- « tége de Ménades, le rapide Axius, et le Lydias (2), le père de tous « les biens, la source de la richesse pour les mortels, le Lydias qui, « dit-on, arrose de ses belles eaux une contrée riche en coursiers. » Evidemment il ne s'agit ici que de la Bottiée et de la rivière qui la

(1) Pline, IV, 10.

(2) Μάκαρ, ὦ Πιερία !
σέβεταί σ' Εὔϊος, ἥξει
τε χορεύσων ἅμα Βακχεύ-
μασι, τόν τ' ὠκυρόον
διαβὰς Ἀξιὸν εἱλισ-
σομένας μαινάδας ἄξει,
Λυδίαν τε τὸν εὐδαιμονίας
βροτοῖς ὀλβοδόταν
πατέρα τε, τὸν ἔκλυον
εὔιππον χώραν ὕδασιν
καλλίστοισι λιπαίνειν.

(Eurip. Bacch., vers 571 et suivants.)

fécondait. Nous pourrions citer tous les autres textes : ils confirmeraient tous notre remarque.

Ces témoignages négatifs donnent beaucoup de poids au texte précis de Strabon : 1[er] abréviateur, « Ἐκ ταύτης τῆς λίμνης ὁ Λουδίας « ἐκ δίδωσι ποταμὸς. » 2[e] abréviateur, « Πρὸ τῆς λίμνης ἐξ ἧς ὁ Λουδίας (1) « ποταμὸς ῥεῖ. » Dans un autre passage, le géographe ancien, parlant de l'Erigon et du Lydias, embrasse tout le cours du premier depuis sa source (2) jusqu'à l'endroit où il se jette dans l'Axius. Il est naturel de croire qu'il en fait de même pour le second ; or, il ne parle que des 120 stades que la rivière parcourt depuis Pella jusqu'à la mer.

Le Lydias des anciens n'est donc rien autre chose que le canal d'écoulement du lac, que le fleuve de la Bottiée. Ce nom ne s'appliquait à aucun des autres cours d'eau de la plaine ; et le fait est si naturel qu'il s'est reproduit à une autre époque. Le Lydias s'appelle aujourd'hui dans la langue turque le Kara-Asmack (noir-profond) : mais aucun de ses affluents supérieurs ne partage avec lui ce nom.

Comment s'expliquer maintenant que Strabon, ainsi que nous l'avons vu plus haut, donne au lac lui-même le nom de Lydias ? Sous les rois de Macédoine, on avait tracé à travers les marais encombrés de joncs et de roseaux un canal, qui n'était en quelque sorte qu'un prolongement du fleuve, et qui faisait communiquer directement Pella avec le Lydias et par suite avec la mer. Ce canal passait entre la citadelle et les murs de la ville. C'était l'*intermuralis amnis* de Tite-Live (3). Il portait tout naturellement le nom de Lydias, parce qu'on ne semblait pas en effet avoir quitté cette rivière pour remonter jusqu'à Pella. Dans le discours de l'Ambassade (4), Eschine dit en parlant de Démosthènes : « Il m'accuse d'avoir traversé pen- « dant la nuit le Lydias sur une nacelle pour aller trouver Philippe. » Et plus bas : « J'ai eu, à t'entendre, de nombreux tête-à-tête avec

(1) Strab., VII, 330.

(2) Εἶτα ὁ Ἐρίγων ποταμὸς καὶ Λουδίας. ὁ μιν ἐκ Τρικλάρων ῥέων δὲ' Ὀρεστῶν καὶ τῆς Πελαγονίας ἐν ἀριστερᾷ ἀφίεις τὴν πόλιν καὶ συμβάλλων τῷ Ἀξιῷ· ὁ δὲ Λουδίας εἰς Πέλλαν ἀνάπλουν ἔχων σταδίων εκατὸν καὶ εἴκοσι. Strab., id., ibid.

(3) Tite-Live, XLIV, 46.

(4) « Εἰσπλεῖν μέ φησιν ἐν μονοξύλῳ πλοίῳ κατὰ τὸν Λοιδίαν (Λυδίαν) ποταμὸν τῆς νυκτὸς ὡς Φίλιππον. » — « Καὶ λέγεις μὲν ὅτι Φιλίππῳ μεθ' ἡμέραν πολλάκις μόνος, μόνῳ διελεγόμην, αἰτίᾳ δ' εἰσπλεῖν με νύκτωρ κατὰ τὸν ποταμόν. » *Esch.*, Disc. de l'Amb., III, 256.

« Philippe pendant le jour, et c'est la nuit que j'ai traversé la ri- « vière. » Ce passage est très-concluant. Philippe était dans la citadelle, Eschine dans la ville. Pour aller trouver le roi, il lui fallait passer le Lydias, c'est-à-dire l'*intermuralis amnis*, sur lequel on n'avait sans doute pas encore jeté le pont dont parle Tite-Live. On voit maintenant la raison de l'erreur commise par Strabon : il a donné au lac le nom du canal qui le traversait.

Le Lydias n'est pas large, mais son lit est profond. Ses eaux presque toujours troubles lui ont valu le nom de Kara-Asmack (μαύρο-νερό). Je ne sais si l'on y trouve encore le Chromis dont parle Athénée ; mais il est aussi poissonneux que le lac d'où il sort.

Les anciens estimaient à 120 stades (1) la longueur de son cours depuis Pella jusqu'à la mer. Ce chiffre ne semble pas exagéré, quoiqu'on ne puisse plus le vérifier aujourd'hui d'une manière exacte. Il est certain en effet que le cours des trois fleuves a changé. Le Lydias s'unit aujourd'hui à l'Axius : au temps d'Hérodote, nous l'avons vu, c'était avec l'Haliacmon qu'il mêlait ses eaux. L'ancien point de jonction des deux rivières ou du moins l'un des points où elles coulaient réunies est déterminé par une arche de pont qui subsiste encore au-dessous de Calyani et de Clidi, et dont nous nous réservons de parler plus tard. Bornons-nous à dire pour le moment que ce pont n'est qu'à une demi-heure de l'endroit où se confondent maintenant l'Axius et le Lydias. Il en résulte évidemment que le Lydias lui-même s'est peu déplacé. C'est l'Haliacmon qui s'est rejeté vers le Sud-Ouest ; c'est l'Axius qui s'est incliné vers l'Ouest et qui est venu rejoindre le fleuve intermédiaire. Ces changements de direction vers la fin de leur cours n'ont rien d'étonnant d'ailleurs dans les grandes rivières.

Les terres nouvelles apportées par les eaux, distribuées le long du rivage par les flots de la mer, repoussées dans des sens contraires sous l'action des vents et des courants, créent sans cesse de nouveaux obstacles aux fleuves, produisent des modifications dans le niveau relatif des côtes, et ont pour effet ordinaire de déplacer les embouchures. C'est ce qui est arrivé pour ces trois rivières. Aujourd'hui, l'Axius et le Lydias coulent ensemble à peu près deux lieues avant de se jeter dans la mer. Autrefois le Lydias et l'Haliacmon se réunissaient au pont ou tout au moins dans le voisinage du pont de Clidi,

(1) « Ἀπὸ δὲ Λουδίου εἰς Πέλλαν πόλιν ἀνάπλους σταδίων ἑκατὸν εἴκοσι. » Strab., VII, 320.

c'est-à-dire à une lieue, une lieue et demie environ de leur embouchure. Dans tous les temps, du reste, ces fleuves ont dû tendre à se rapprocher l'un de l'autre. Il y a maintenant deux heures de distance à peine entre l'embouchure de l'Axius et du Lydias et celle de l'Haliacmon (1). Après s'être détourné vers le Sud-Ouest du côté de l'ancienne Piérie, l'Haliacmon semble vouloir revenir, plus à l'Est, vers son premier lit. En 1800, ses digues se rompirent (2). Le pays resta submergé pendant dix ans, et ses eaux se jetèrent en partie dans le Lydias. C'est le plus inconstant et le plus redoutable des trois fleuves. Il a toute la fougue et tous les caprices d'un torrent. Aussi, l'appelle-t-on dans le pays le fleuve-fou, Lolo-potamo, Dehli-potamo.

Villes de la Bottiée. — Aloros : Clidi. — Pont d'Aloros : Route de Pydna et de Méthone à Thessalonique et à Pella.

Trois heures après avoir quitté Verria, nous longions les bords de l'Haliacmon, dont les eaux étaient alors assez basses. Nous nous trouvions dans le pays des Aloritains, dans ce qu'on appelait autrefois la νῆσος. Ce nom caractéristique est resté à un monastère du voisinage dont l'église est dédiée aux Saints-Anargyres. L'Hégoumène Pappa Mélétios, homme instruit et éclairé, nous dit, en nous parlant de son monastère, que la partie de la plaine dans laquelle il était situé était très-fertile, qu'elle était enfermée autrefois entre le lac, d'une part, et de l'autre entre le Lydias et l'Haliacmon, qui se réunissaient alors avant de se jeter dans le golfe, et que c'était pour cette raison qu'on l'avait appelée l'île. Rien de plus vraisemblable que cette explication : on pourrait la justifier par un grand nombre d'exemples tirés de la Grèce elle-même. Tout atteste d'ailleurs que ce nom date d'une époque reculée. Le monastère est très-ancien : l'église, assez petite d'abord, tombait en ruines il y a 200 ans : on l'a reconstruite alors sur des proportions plus vastes, et la date de l'année où elle fut achevée se lit encore au-dessus de la porte d'entrée.

(1) Voir la carte pour tous ces détails.

(2) Cousin. Voy. en Mac., I, 2.

Dans la cour du monastère, nous vîmes (1) une stèle en marbre de Verria, qu'on nous dit avoir été trouvée à 2 heures plus haut que Nisi, dans un endroit recouvert par les eaux pendant l'hiver.

Les grands arbres qui s'élèvent autour du monastère nous empêchaient de voir les villages voisins : Gida, l'un des plus riches et des plus grands de la plaine ; Kopsochori, autrefois la résidence de l'évêque de Campania ; Paloea-Chora, dont le nom semble se rapporter à l'existence de quelque ville ancienne. Leake place Aloros dans le voisinage de Paloea-Chora et de Kopsochori. Il est certain que l'emplacement de cette ville ne saurait être bien loin ; mais nous croyons pour notre part qu'il faut le chercher plus bas, plus près de la côte. Toutefois, il y avait sans doute non loin de ces villages quelque bourg obscur des Aloritains. Les anciens nomment deux villes de la Bottiée auxquelles il est difficile d'assigner une place précise : ce sont Βοττεία (ou Βοττέα (2), comme le district lui-même) et Icaris, dont le nom crétois convient bien ici, et qui, d'après Pomponius Méla (3), aurait été située dans le voisinage d'Aloros, entre l'Haliacmon et l'Axius. En l'absence de tout autre renseignement, on peut supposer que ces deux villes se trouvaient dans la partie supérieure de la νῆσος, près des villages mentionnés plus haut.

De Kopsochori, nous nous dirigeâmes vers Coriphi, où réside un

(1) Stèle de Nisi : avec inscription.



(2) « Βοττεία πόλις Μακεδονίας, καὶ διὰ τοῦ ι ψιλοῦ Βοττεά. » Etym. Mag. in verb., 206.

(3) « Cæterum longis in altum immissis lateribus, ingens inde Thermaïcus sinus est. In cum Axius per Macedonas excurrit. Ante Axium Thessalonica est : inter (Axium et Peneum) Cassandria, Cydna, Aloros, Icaris. » *Pomp. Méla.*, II, 3.

des vicaires de l'évêque de Campania, et de là vers Calyani et Clidi, dans la direction du Kara-Asmack.

Le pays n'était pas favorable aux recherches archéologiques. C'est une surface unie sans cesse renouvelée par les eaux, une terre d'alluvion, formée de dépôts successifs, qui monte à chaque inondation du fleuve, et où l'on chercherait vainement des heures entières une pierre ou un caillou. Si l'aspect des lieux est resté le même, le sol a changé; les ruines, s'il y en avait, sont enfouies dans le sable. De son temps, M. Cousinéry a constaté un exhaussement de 3 pieds. Dans l'église de Coriphi, il a fallu creuser profondément, il y a quelques années, pour retrouver une stèle qui supportait autrefois la sainte table (1).

Cependant, en approchant de Clidi, nous vîmes s'élever devant nous, au milieu de la plaine nue, une ruine trop considérable pour qu'elle ait pu complétement disparaître. C'est une arche d'un ancien pont en pierres, dont la partie inférieure est ensevelie sous le sable. La construction en est très-belle. On n'y voit point de traces d'ornements, d'archivoltes et de bandeaux; mais la courbe de la voûte est d'un jet hardi et sûr. Les pierres qui la composent sont taillées très-également et avec beaucoup d'art. Les assises du bas sont régulières, quoiqu'elles n'aient pas toutes la même hauteur. Elles sont formées de 5 ou de 6 pierres rectangulaires (2). Le sol a monté jusqu'au-dessus des piles : l'arche elle-même commence à s'engager. Son ouverture, au ras du sol, est de 17^{m} 14; sa largeur, de 5^{m} 73; sa hauteur actuelle, de 6^{m} 52.

Ces proportions indiquent déjà un pont monumental. Il s'agirait d'en déterminer la longueur et, s'il est possible, le nombre des arches. L'état des lieux n'a pas permis à M. Cousinéry de le faire. Depuis, les habitants des villages voisins ont fouillé le sol pour enle-

(1) Coriphi : église d'Hagia Paraskévi : stèle supportant la sainte table. On y lit ces mots :

Γ· ΜΑΡΟΣ Α'Λ'Α'Σ Τ:ΡΠΝΣ
ΖΩΝ

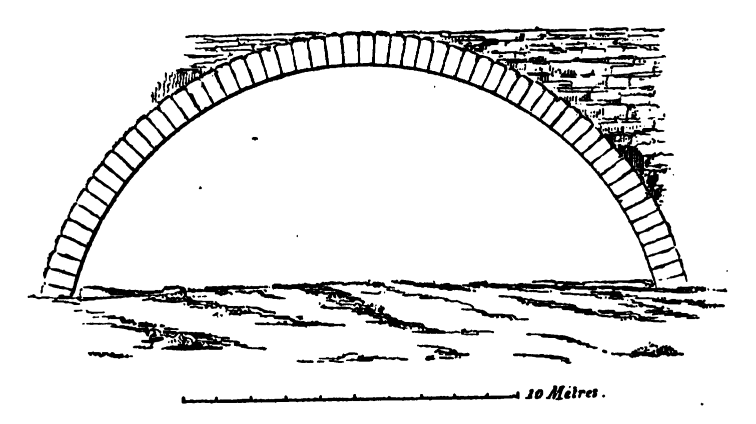
Γαῖος Μάριος Αἰλίανος Τέρπνὸς
ζῶν

(2) Voici les mesures de l'une de ces pierres : longueur, 1^{m},07; hauteur, 0^{m},43; épaisseur, 0^{m},73.

ver les pierres qui avaient servi à la construction du pont. Ces fouilles consistent en trous circulaires qui correspondent à chaque arche et dans lesquels on voit encore de larges pierres carrées et des restes de blocage. Il suffisait de mesurer ces traces pour arriver à une idée approximative des dimensions générales de ce pont. Du côté de Salonique, elles ont 70m 40 de longueur; du côté de l'Olympe, 100m 32. Ces deux chiffres, en tenant compte de l'arche existante, donnent une longueur totale de 187 à 190 mètres. D'après le nombre des trous circulaires, il devait y avoir de 8 à 10 arches. Celle que l'on voit encore était la 3e ou la 4e, l'une des plus grandes sans doute; car, suivant l'habitude antique, elles allaient en diminuant.

L'entre-deux des arches était rempli avec de grosses pierres, avec une maçonnerie en blocage et des briques en liaison qui supportaient le pavage de la voie publique du pont.


Vue de l'arc de Clidi en tournant le dos à la mer.



Sur les lieux mêmes, on ne trouve aucune des pierres qui formaient les piles. C'est à Calyani et à Clidi qu'il faut les chercher. Dans le premier de ces villages, les habitants vous montrent aux quatre angles de l'église (1) d'énormes pierres apportées, disent-ils, de la Camara. Elles sont d'un calcaire très-grossier et très-dur, et ont toutes 1m 80 de longueur sur 0m 62 de largeur et sur 0m 59 de hauteur. Nul doute qu'elles n'aient servi dans l'origine à soutenir les arches du pont. C'est en 1820 qu'on les a transportées dans le village, pour en faire les fondations de l'église. A partir de ce moment,

(1) Hagios Démétrios.

on a remarqué que tous ceux qui allaient à la Camara mouraient dans l'année. C'est à cette croyance superstitieuse que l'on doit la conservation de la dernière arche.

Ce pont est évidemment romain. Sa construction, ses dimensions, qui rappellent celles du pont de Norba-Cœsarea (1), ne laissent pas de doute à ce sujet. Il ne peut appartenir qu'à l'époque où les travaux de ce genre se perfectionnaient en raison de l'étendue de l'empire, des conquêtes à défendre ou à poursuivre dans des régions lointaines, au milieu de pays traversés par des fleuves considérables. Ajoutons toutefois qu'il remplaça peut-être un ancien pont macédonien. Tite-Live parle d'ouvrages de ce genre exécutés dans la Bottiée. En 190, l'armée romaine partit de la Grèce, et s'avança jusqu'à l'Hellespont à travers la Macédoine. Elle dut passer précisément à cet endroit, et nous savons qu'elle trouva sur sa route des ponts bâtis par suite des ordres de Philippe (2).

Parallèle à la mer, regardant d'un côté l'Axius, de l'autre l'Olympe, ce pont a pour nous une grande importance à un triple point de vue ; il marque mieux que les anciens itinéraires l'un des points précis de la route de Pydna et de Méthone à Pella et à Thessalonique ; il fait connaître l'ancien cours du Lydias et de l'Haliacmon réunis, peut-être même l'endroit où ils mêlaient leurs eaux, et c'est grâce à lui que nous avons pu déterminer plus haut les variations des trois fleuves. Enfin il ôte toute incertitude sur l'emplacement d'une ville qui paraît avoir eu quelque importance au temps des rois macédoniens : je veux parler d'Aloros.

Des témoignages de Pline et de Strabon, il résulte qu'Aloros, l'une des villes maritimes de la Bottiée (3), était sur la route de Pydna à Pella. Un passage de Scylax, très-précis et très-remarquable par l'exactitude des indications qu'il contient, nous apprend de plus qu'elle se trouvait entre l'Haliacmon et le Lydias (4). Ces deux points acquis, il est évident qu'elle ne pouvait pas être éloignée du pont dont nous venons de parler. C'est donc entre Calyani et Clidi, et

(1) Il avait 200 mètres.

(2) Tite-Live, XXIX, 29 : « Vias munivi, *pontes feci*. Commeatus præbui. »

(3) « In ora Heraclea flumen Apilas : oppida, Pydna, Aloros, amnis Haliacmon. » Pline, IV, 10. — Vide loc. cit.

(4) « Ἀπὸ δὲ Πηνείου ποταμοῦ Μακεδόνες εἰσὶν ἔθνος καὶ κόλπος Θερμαῖος. Πρώτη πόλις Μακεδονίας Ἡράκλειον, Δῖον, Πύδνα, πόλις Ἑλληνὶς, καὶ Ἀλιάκμων ποταμὸς, Ἄλωρος πόλις καὶ ποταμὸς Λυδίας, Πέλλη πόλις, Ἀξιὸς ποταμός. » Scyl. Peripl. Μακεδ.

peut-être à ce dernier village, qu'il faut placer Aloros. Clidi, en effet, a une certaine célébrité dans l'histoire byzantine. Amurath II y campait, lorsque les députés de Jannina vinrent lui apporter les clefs de leur ville ; et c'est en mémoire de cet événement qu'il prit le nom que nous lui connaissons. Qu'était-ce auparavant que Clidi ? Probablement l'ancienne Aloros, restée assez florissante malgré les malheurs du temps, et choisi à cause de cela pour le centre d'opérations d'Amurath.

« Méthone, dit l'abréviateur de Strabon (1), est à 40 stades de « Pydna, à 70 stades d'Aloros. » Ces 70 stades supposent à peu près 4 heures de chemin entre les deux villes : ce qui, en suivant la route actuelle, nous amène précisément entre le Lydias et l'Haliacmon, dans les environs de Clidi.

Une dernière chose reste à éclaircir, c'est le texte d'Étienne de Byzance sur la position d'Aloros : « Ἄλωρος πόλις Μακεδονίας· ἔστι δὲ « τὸ μυχαίτατον τοῦ θερμαίου κόλπου (2). » Prenez la carte, supprimez par la pensée les terrains d'alluvion qui se sont formés à l'embouchure des fleuves, vous verrez qu'en effet, depuis l'ancien cours de l'Haliacmon jusqu'à Leftéro-Chori, le rivage se retire et semble laisser la place libre à la mer. Ce n'est pas la partie du golfe Thermaïque la plus avancée dans les terres, c'était la plus cachée et la moins fréquentée, surtout après la décadence de Pella. La navigation et le commerce durent se porter de bonne heure à Thessalonique, au fond du golfe à l'Est. Quoique plus profonde, la partie du golfe voisine de cette ville n'en était ni la plus intime ni la plus secrète, surtout au temps de Strabon.

Outre Aloros, Étienne de Byzance mentionne une certaine Héloros parmi les villes de la Macédoine (3), et Berkélius, son commentateur, vous renvoie purement et simplement à l'article Ἄλωρος. A cela, on pourrait objecter que le premier de ces noms s'écrit avec un esprit rude, et le second avec un esprit doux. Mais nous voyons aussi dans l'Etymologicum Magnum ἔλωρος avec un esprit doux. Si ce rapprochement peut être admis, ils nous donnerait une étymologie assez vraisemblable du mot Aloros. Il signifierait la ville des marais : « ἕλος, « marais ; ἑλώδης, marécageux. » Aloros, en effet, était située pres-

(1) Strab., VII, 330.

(2) Et. de Byz., in verb. Ἄλωρος

(3) Etienne de Byzance, au mot ἕλωρος : « ἔστι δὲ Μακεδονίας·ἄλλη Ἕλωρος. » Berkelius, son commentateur, ajoute : « *Hac sine dubio est, quam alio* « *loco appellat* Ἄλωρος de cujus situ noster est consulendus. »

que sur le bord de la mer, dans un terrain souvent inondé, non loin des lagunes, dont elle tirait une grande quantité de sel, l'une des principales sources de son commerce. Avant la fondation de Pella, elle était avec Chalastra, la ville maritime la plus importante de la côte sans port de la Bottiée (1). Aujourd'hui, il y a encore une pêcherie près de l'embouchure de l'Haliacmon, comme il y en a une au-dessous du village de Koulakia, à deux heures de Calyani, à l'Est de l'Axius.

Villes de la Bottiée. — Chalastra : Koulakia.

La ville de Chalastra, appelée d'abord Galadra, d'après quelques savants (2), et qu'on trouve même désignée sous les noms de Chaladra et Charadra, appartenait-elle à la Bottiée ou à l'Amphaxitide? Hérodote se borne à dire qu'elle était située sur l'Axius : ἐπὶ τὸν Ἀξιὸν ποταμόν (3); Étienne de Byzance, dans le golfe Thermaïque. Strabon est plus explicite; suivant lui, Chalastra était sur la rive droite de l'Axius : « Ὁδὲ Ἀξιὸς ἐξίησι μεταξὺ χαλάστρας καὶ θέρμης (4). »

Deux choses confirment ce dernier témoignage : le déplacement incontestable du lit de l'Axius, l'étendue de l'évêché de Campania.

Leake, Cousinéry et Kiepert s'accordent à placer Chalastra dans les environs du bourg actuel de Koulakia, et cette opinion est en effet des plus vraisemblables. Or, si l'Axius passe aujourd'hui à l'ouest de ce grand village, il passait autrefois à l'est, et se jetait dans la mer entre Salonique et Koulakia. Ce changement de direction dans le cours du fleuve n'est pas récent. Il se produisit sans doute à la suite de quelqu'une de ces inondations dont parlent les auteurs byzantins (5). Nicéphore de Byzance et Anne Comnène distinguent déjà l'ancien lit et le lit nouveau du Wardar (6), l'un complétement à sec, l'autre éloigné de trois ou quatre stades, et où se portait la masse

(1) « Ἡ ἀντιπέραν παράλιος τῆς Βοττιαίας ἀλίμενος τὰ πολλά ἐστι. » Cantac., III. 63.

(2) Tafel, Thess., 277.

(3) VII, 123.

(4) VII, 330. Fr. 21.

(5) Nicéph. Gregor. Hist., XIII, 7, 3.

(6) « χρόνοις δὲ πρότερον βραχύ τι τῆς ἰδίας ἀπονεύσας πορείας, ἑτέρωσε ἐτρά« πετο, οὐ πάνυ τι δυοῖν ἢ τριοῖν σταδίων τῆς προτέρας διόδου ἀπέχουσαν. » Niceph. Bry. IV, 18. — *Anna Comnena*. I, p. 18, ed. Paris. — C'est dans ces deux auteurs qu'on trouve pour la première fois le nom de Wardar.

des eaux. C'est dans l'espace de terrain qui s'étendait entre les deux bras du fleuve et dans l'îlot qu'ils formaient qu'Alexis Comnène fit camper son armée, lorsqu'il marcha contre le rebelle Nicéphore Basilacès.

L'ancien lit de l'Axius est aujourd'hui encore facile à reconnaître. Malgré les mouvements de terrain si fréquents dans cette plaine, on en suit encore les traces sur une étendue de plus de deux lieues. Ce sont de grands ravins, que les gens du pays appellent eux-mêmes l'ancien Wardar : les deux rives d'un fleuve sont si bien marquées de chaque côté, et se continuent avec une telle netteté, des environs de Koulakia jusqu'au grand pont de bois jeté sur la rivière (1), qu'on ne peut douter ni du déplacement de l'Axius ni de la véracité de la tradition qui en a conservé le souvenir.

C'est à un quart d'heure environ au delà de Koulakia, en se dirigeant vers Salonique, que coulait autrefois l'Axius. C'est du premier au onzième siècle, après Strabon et avant Alexis Comnène, que le fleuve a changé de lit et que les divisions naturelles de la grande plaine entre le mont Dyzoron et le Bermios ont été par là même modifiées.

Une chose surprend au premier abord, lorsqu'on examine les limites de l'évêché actuel de Campania. Il commence aux environs de Verria, dépasse le Wardar, avec lequel il semblerait devoir naturellement finir, et embrasse dans sa juridiction le village de Koulakia. Tout le reste de la rive orientale de l'Axius appartient à l'archevêché de Salonique. L'explication de ce fait est dans le déplacement du fleuve. Koulakia était autrefois sur la rive occidentale, dans l'ancien district de la Bottiée, et l'on sait d'ailleurs que le diocèse de Campania n'est, à vrai dire et sauf quelques légères modifications, que l'ancienne région macédonienne.

Il faut donc s'en tenir au texte de Strabon, et placer avec lui Chalastra dans la Bottiée, sur la rive droite de l'Axius.

Le village qui s'est élevé sur ses ruines est l'un des plus riches et des plus florissants des environs de Salonique. Il n'est qu'à un quart de lieue du Wardar, à une lieue et demie de la mer. Aussi sa population se compose-t-elle en grande partie de marins adonnés à la pêche. Leurs barques couvrent le golfe et le cours inférieur du fleuve. On ne saurait aller par mer de Salonique à Katerini, sans voir

(1) Ce pont a existé de tout temps. — Plutarque en parle, Vie de Démétr., *loc. cit.* — Sous les Romains, il marquait une des stations de la via Egnatia : *Mutatio Gephyra*.

les nombreux monoxyla de Koulakia occupés à la pêche des coquillages et des poulpes. D'autres vont chercher le poisson plus loin et le transportent tous les jours à Salonique. La mer forme un petit golfe au-dessous du village même. A la nuit tombante, les barques viennent se ranger dans cet abri. On l'appelle la pêcherie Saint-Nicolas, et c'est peut-être là ce qu'Étienne de Byzance entend par le port de Chalastra : ἔστι δὲ λίμην τῇ πόλει ὁμώνυμος (1). Saumaise remplace λίμην par λίμνη ; et M. Tafel, partageant son opinion, ajoute : « A qui peut-il sembler probable que Chalastra ait eu un port qui ait « reçu son propre nom ? » Nous avons côtoyé plusieurs fois le rivage de la Bottiée, et le fait ne nous semble pas si invraisemblable.

La pêche et la vente du poisson ont dû être, dans tous les temps, la principale occupation des habitants de cette partie des côtes. Cameniata en parle au dixième siècle, « afin, dit-il, de n'oublier aucun « des avantages qu'offrait Thessalonique. » Nul doute que ce ne fût là aussi la richesse de la macédonienne Chalastra (2). Cette ville était petite, mais assez florissante, à ce qu'il semble. Plutarque cite un certain Limnus de Chalastra qui avait formé un complot contre Alexandre (3). Lycophron nomme aussi des habitants de Chalastra. Longtemps elle put rivaliser avec Therma. Mais la fondation de Thessalonique lui porta (4) un coup bien sensible : Cassandre prit une partie de ses habitants pour les établir dans la cité nouvelle.

Villes de la Bottiée. — Ichnæ : Ἰχναίη. Messir-Baba.

En remontant de Koulakia au pont de Wardar, nous restions dans la Bottiée des anciens, dans cette partie du district qu'Hérodote appelle τὸ στεινὸν χωρίον. Rien de plus juste que cette expression appliquée à l'espace compris entre le lac, les collines de Pella, l'Axius et le Lydias, surtout si l'on se rappelle bien l'ancien cours de ces deux fleuves (5). Ce n'était en effet qu'une bande de terre de 6 lieues de long sur 2 ou 3 de large, rétrécie encore par les empiétements du lac et les inondations de l'Axius. Elle renfermait dans l'antiquité trois villes plus ou moins importantes : à l'extrémité méridionale,

(1) Steph., Byz. in verb.
(2) Camen. Narrat. Sarrac., VI : « Ταῖς τε χορηγίαις ταῖς ἀπὸ τῶν ἰχθύων. »
(3) Plut. in Alex., XLIX.
(4) Strab., VII, 330. Fr. 21.
(5) Voir la carte.

Chalastra, dont nous venons de parler; plus au nord, sans être cependant fort éloignées de la mer, Ichnæ et Pella.

Pline dit, dans sa description de la Macédoine : « Scydra, Miéza, Gortyniæ; *mox in orâ Ichnæ, fluvius Axius* (1). » Ichnæ était donc d'une part près de l'Axius, de l'autre près de la côte. Il ne faudrait pas cependant prendre cette expression *in orâ* dans toute sa rigueur, mais surtout par opposition aux villes mentionnées avant Ichnæ, c'est-à-dire Scydra, Miéza, Gortyniæ. Nous avons déjà vu un exemple (2) d'expression semblable à propos de Pella, qui était au moins à 5 heures de la mer.

Pouqueville et Leake croient que c'est entre Hagious-Apostolous et Sarili qu'il faut chercher les ruines d'Ichnæ. On peut en effet induire du texte d'Hérodote (3) qu'elle était voisine de la capitale macédonienne. C'est de ce côté-là que se sont portées de préférence nos recherches.

A trois quarts de lieue du pont de Wardar, sur le chemin d'Hagious-Apostolous et de Iannitza, on trouve, à la hauteur précisément du village de Sarili, un endroit appelé Messir-Baba. Ce qui attire tout d'abord les regards, c'est une éminence à gauche de la route, sur le bord d'un torrent qui n'a presque pas d'eau en été, mais qui devient assez considérable en automne et en hiver. Cette éminence est évidemment artificielle. A quelques pas plus loin commence la série de tumulus qui ne finissait qu'aux murs même de Pella. Cependant ce n'est pas un tumulus; ses proportions beaucoup trop grandes, sa forme allongée, son sommet aplani le montrent assez. En regardant avec attention, on distingue au pied de la hauteur et sur le sommet même des traces d'anciennes fondations: quelques-unes marquent l'angle d'édifices depuis longtemps détruits. Ces restes, si peu considérables qu'ils soient, ne doivent pas être confondus avec les débris de toute espèce qui les entourent. Messir-Baba n'est rien autre chose en effet qu'un vaste cimetière turc abandonné depuis bien des années. Toutes les pierres des tombes sont des fragments antiques : colonnes en marbre unies, colonnes ioniques avec cannelures, colonnes cannelées avec boudins, stèles en marbre blanc avec inscriptions indéchiffrables, pierres de toutes les dimensions, rien n'y manque, pas même ces colonnes grêles et ces entre-deux de fenêtres byzantines qu'on retrouve partout. La pièce

(1) Pline, IV, 10.
(2) V. loc. sup. cit.
(3) V. loc. sup. cit.

la plus curieuse est un triglyphe en marbre très-simple, très-archaïque, mais d'un travail assez soigné ; en voici les mesures : largeur, 0m 71 cent.; longueur, plus de 1m 05 ; une partie est engagée dans le sol ; jambage, 0m.14 de largeur ; canal, 0m 14.

Ces fragments si nombreux viennent pour la plupart de Pella, qui n'était qu'à une heure un quart de distance. Quelques-uns cependant appartiennent peut-être à une ancienne ville bâtie en cet endroit même, et que semblent indiquer et les fondations dont nous parlions tout à l'heure, et l'éminence artificielle, et le torrent qui passe au pied. Cette ancienne ville ne serait autre qu'Ichnæ.

A quoi pouvait servir la hauteur de Messir-Baba ? Etait-elle destinée dans l'origine à supporter quelque édifice de petite dimension? Le fait ne serait pas impossible. Ichnæ était une de ces vieilles cités macédoniennes, considérées comme le berceau de la religion et de la race, et dont le nom vraiment national reparaît en Asie sur le passage des soldats d'Alexandre avec ceux de Pella, de Bérœa, d'Edesse. Dès les temps les plus éloignés on y honorait plus spécialement deux divinités, Thémis Ichnæenne et Apollon, qui, suivant Hesychius, y avait un oracle : « ἔνθα τὸ μαντεῖον ὁ Ἀπόλλων κατέσχε καὶ τιμᾶται. »

Les monnaies portent témoignage de ce culte d'Apollon Ichnæen. Nous ne connaissons pas de médailles autonomes de Pella avec l'effigie du dieu. Mais parmi celles des Bottiœens, on en trouve un bon nombre avec la tête d'Apollon d'un côté et la lyre au revers. Cette divinité tenait du reste une grande place dans la religion macédonienne : son culte originaire de Pythium et du mont Olympe, en était descendu, suivant l'hymne homérique, pour pénétrer successivement dans la Pierie, dans l'Emathie, dans le pays des Enianes (1). Mais à Ichnæ des traditions crétoises s'étaient mêlées au culte ordinaire et lui prêtaient une physionomie originale et distincte. C'est l'opinion d'O. Muller : elle s'appuie sur un fait constant, l'établissement des colonies crétoises dans la Bottiée.

Nous avons plus de détails sur le culte de Thémis à Ichnæ. Etienne de Byzance dit à propos de cette ville : "Ἴχναι πόλις Μακεδονίας· Ἐρατοσθένης δὲ Ἄχνας αὐτήν φησι. Φιλῆτας δ' Ἄχνην φησί διὰ τοῦ α. Τὸ ἐθνικὸν καὶ Ἰχναῖος καὶ Ἰχναία ἡ θέμις (2). »

Saumaise croit que dans la phrase : φιλῆτας δ' Ἄχνην φησί διὰ τοῦ α, il faut lire ἄλλην au lieu de Ἄχνην. Le Thesaurus adopte cette

(1) V. loc. sup. cit.
(2) Steph. Byz. in verb.

correction. Elle concorde d'ailleurs avec ce que dit Strabon (1) d'une ville de Thessalie où l'on honorait également Thémis. Il y avait donc deux villes d'Ἄχναι ou d'Ἴχναι connues toutes deux par le culte qu'elles rendaient à la même divinité.

Ce surnom d'ἰχναίη est très-caractéristique. Il se trouve dans les auteurs les plus anciens, appliqué soit à Thémis, soit à Némésis. Aussi pourrait-on se demander si elle ne fut pas dans l'origine moins une épithète de lieu, *honorée à Ichnæ*, qu'une épithète qualificative dérivée de ἴχνος, trace. « Ιχναίη Θέμις, quod ab Jove eam « persequente in Ichnæorum solo comprehensa fuerit, vel ἀπὸ τοῦ « διωχθῆναι κατ' ἴχνος (2). »

Jupiter est mis en rapport avec Thémis, tantôt comme époux, tantôt comme père. Suivant les théogonies crétoises, Thémis est la première femme de Jupiter et devient, après son mariage, mère des heures : « Les Parques conduisirent dans un char d'or la prudente Thé« mis (3) vers les sources de l'Océan et sur le chemin brillant de « l'Olympe pour qu'elle devînt la première épouse de Jupiter, le « protecteur des humains. Il en eut ces heures bienfaisantes, qui « président à la production des fruits. » C'est à ces traditions, c'est à la poursuite de Jupiter et à son union avec Thémis que se rapporte le culte de la déesse à Ichnæ, et l'origine en remonte tout naturellement cette fois aux compagnons du Crétois Botton. Rien d'étonnant, d'ailleurs, à le voir rapproché du culte d'Apollon dans la même ville. A Delphes aussi, on mettait les deux divinités en rapport, et Thémis, disait-on, y avait rendu d'abord des oracles. Dans l'hymne à Apollon, le poëte représente toutes les divinités autour de Latone, et Thémis Ichnæenne n'est pas oubliée :

θεαὶ δ' ἔσαν ἔνδοθι πᾶσαι
ὅσσαι ἄρισται ἔσαν, Διώνη τε Ρείη τε
Ιχναίη τε Θέμις καὶ 'Αγάστονος 'Αμφιτρίτη.

(1) Strab., IX, 435. « Καὶ ὁ φύλλος, ἔνθα Ἀπόλλωνος τοῦ φυλλαίου ἱερόν, καὶ « Ἴχναι, ὅπου ἡ Θέμις Ἰχναία τιμᾶται. »

(2) Thesaurus ling. Gr. Ἴχναι.

(3) Πρῶτον μὲν εὔβουλον Θέμιν οὐρανίαν
χρυσέαισιν ἵπποισιν Ὠκεάνου παρὰ πηγαῖς
Μοῖραι ποτὶ κλίμακα σέμναν ἄγον
Ὀλύμπου λιπαρὰν καθ' ὁδὸν,
Σωτῆρος ἀρχαίαν ἄλοχον Διὸς
ἔμμεναι· ἁ δὲ χρυσάμπυκας ἀγλαο-
κάρπους τίκτεν ἀγαθὰς σωτείρας Ὥρας.
(Pind. ap. Clem. Alex Strom., VI, 731.)

Le territoire qui s'étendait autour d'Ichnæ s'appelait du nom de la ville même Ἰχναίη. Hesychius en parle. Suidas ajoute que par synecdoche on employait quelquefois le mot ἰχναίη pour désigner la Macédoine tout entière. Ce détail a son importance, car il montre que cette ville et ce territoire d'Ichnæ n'étaient pas moins célèbres que l'antique Emathie, dont le nom servit si souvent aux poëtes pour le même usage. Peut-être pourrait-on conclure aussi du passage d'Hésychius et de ce que nous avons vu plus haut, que la Bottiée se divisait en deux parties : le territoire d'Aloros mentionné par Pline « intus Aloritæ (1), » entre l'Haliacmon et le Lydias jusqu'aux environs de Berrhœa ; le territoire d'Ichnæ, ou le στεινὸν χωρίον d'Hérodote, entre le Lydias et l'Axius. De cette manière l'obscure Bounomos (Βούνομος ou Βουνομεία) (2), si célèbre plus tard sous le nom de Pella, n'aurait été dans l'origine qu'une partie de l' Ἰχναίη.

Villes de la Bottiée : Pella. — Hagious-Apostolous.

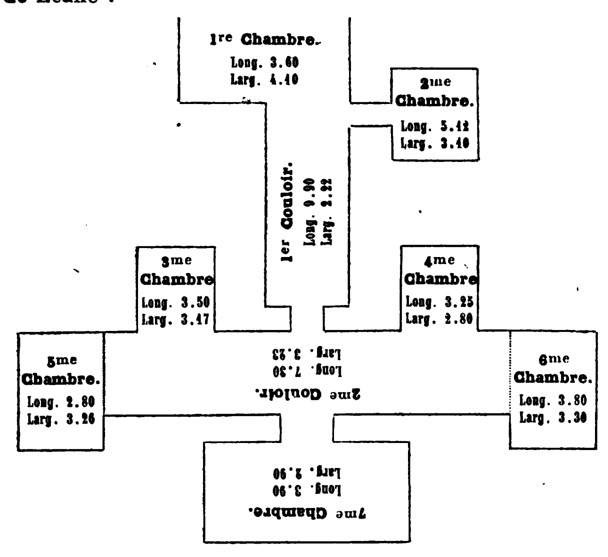
Il en est de Pella comme de Smyrne, de Colophon et de Sardes. De tous ses monuments, ses tumulus seuls sont restés. Ce sont eux qui annoncent de loin au voyageur l'ancienne capitale macédonienne.

Le premier tumulus se trouve à 20 minutes de Messir-Baba, à quelques pas du Khani de Sassali. Dans un espace de 2 kilomètres à peine, 5 autres lui succèdent, tous placés sur le côté droit de la route, tous suivant la rampe d'une chaîne de collines qui va se rattacher de l'Est à l'Ouest au cap avancé du Païk. Aucun arbre, aucun accident de terrain ne gêne la vue et n'empêche de suivre cette ligne de buttes artificielles. Les trois premières semblent s'être légèrement affaissées sur elles-mêmes : les terres qui les environnent sont cultivées : chaque année la charrue en entame les flancs : le sol lui-même a monté, et ne laisse plus voir que le sommet arrondi comme une coupole. Les trois dernières ont conservé leur forme primitive, leur sommet pointu, leur base bien dégagée du sol. Je suis monté sur le haut de ces tumulus : aucun ne porte les traces d'un monument quelconque, soit d'architecture, soit de sculpture. Appuyées solidement sur le rocher, on n'a pas même eu besoin de les entourer d'un soubassement en pierres comme cela se voit ailleurs. Après un examen attentif, j'avais cru reconnaître auprès du second des traces de fondations anciennes : il ne me

(1) Pline, IV, 10.
(2) Steph. Byz. in verb. Πέλλα.

resta plus de doute, lorsqu'en tournant celui qui suivait, je vis clairement l'angle d'une ancienne construction, dont les murs avaient été taillés en partie dans le roc. Que pouvait-on avoir élevé auprès de ce tumulus? Etait-ce quelque monument en l'honneur du mort? était-ce une maison? un tombeau d'un autre genre? Sur ce point on est réduit aux conjectures.

Le plus intéressant de tous ces tertres est le dernier, ouvert depuis longtemps et visité tour à tour par MM. Barbié du Bocage, Leake et Cousinéry. Si j'en parle après eux, c'est qu'ils ne l'ont pas décrit d'une manière complète et qu'ils n'en ont pas donné les proportions exactes. Ce tumulus, creusé tout entier dans le roc, consiste en deux galeries qui se coupent à angle droit, à l'extrémité et sur les côtés desquelles on a pratiqué sept chambres. Le plan suivant donne une idée exacte de chacune de ses parties et rectifie celui de Leake :



Comme on le voit d'après ces mesures, la plus grande des chambres est celle qu'on a creusée dans la partie la plus profonde, au bout du premier couloir. C'est aussi la plus remarquable : l'entrée en est large; la voûte en est cintrée avec soin. Dans les autres, on remarque encore sur les parois les traces des instruments à bec plat dont se servaient les ouvriers; mais ce qu'elles offrent de plus curieux, c'est une sorte de niche carrée qui va en se rétrécissant dans l'épaisseur du roc, de manière à ne plus former qu'un trou triangulaire. Je n'ai

jamais observé rien de semblable, et je ne comprends pas quelle pouvait en être l'utilité. L'entrée du tumulus, taillée dans le roc, n'a pas moins de $2^{m},22$ de largeur : chose qui étonne dans un monument aussi ancien, elle a été recouverte d'une voûte en maçonnerie demi-circulaire. Il faudrait en conclure, à ce qu'il semble, que ce tombeau souterrain servit à plusieurs générations de la même famille depuis les beaux temps de la monarchie macédonienne jusqu'au commencement tout au moins de l'empire romain.

Nous étions alors en vue d'Hagious Apostolous, à vingt minutes tout au plus des premières maisons. Nous apercevions distinctement au delà du village, à l'Ouest, en suivant la route d'Iannitza, deux autres tumulus : le premier semblable à ceux que nous venions de voir, le second plus large, et dont la masse semblait se diviser en deux sommets bien distincts. A quoi fallait-il attribuer cette particularité ? Etait-ce le résultat de fouilles anciennes pratiquées sur les flancs du tertre, ou d'un affaissement naturel des terres ? Nous eûmes plus tard l'occasion de l'examiner de près, et je pus constater en effet entre les deux sommets une sorte de trou assez large. Cependant, je ne crois pas que ce soit par suite d'un accident que le tertre ait pris cette forme singulière. Les deux sommets sont trop nettement séparés, trop bien arrondis à la base. J'aime mieux y voir un double tumulus, dont les caveaux séparés ont été réunis sous la même masse de terres rapportées. On ne (1) connaît jusqu'à présent d'exemple d'un fait semblable qu'aux environs de Pergame, en Asie. Mais il n'en résulte pas qu'on n'ait pu élever bien des fois dans l'antiquité de ces monticules factices à double sommet.

Cependant on nous avait parlé d'un tombeau récemment découvert, à trois quarts d'heure du village, sur la route de Cofalowo (2). Nous trouvâmes d'abord un tumulus, qui n'avait rien de remarquable ; puis, à quelques pas plus loin et à fleur de terre, le tombeau qu'on nous avait promis. Un Bulgare, qui labourait son champ, entendit résonner le sol à cet endroit, et le soc de sa charrue se heurta contre une pierre. Il l'enleva, et découvrit ainsi le caveau souterrain. On nous y descendit avec des cordes : le sarcophage avait été ouvert, le couvercle était brisé en plusieurs morceaux, les terres commençaient à s'y amonceler. Je les fis enlever non sans peine, et, après

(1) « Aux environs de Pergame, il y a un tombeau entouré d'un profond et large fossé, destiné sans doute à en interdire l'approche. Sa masse se divise en deux sommets bien distincts, particularité dont on ne connaît pas d'autre exemple, mais qui paraît devoir indiquer que le double tumulus appartient à deux morts. » Quatr. de Quin. Dict. arch. *tumulus*.

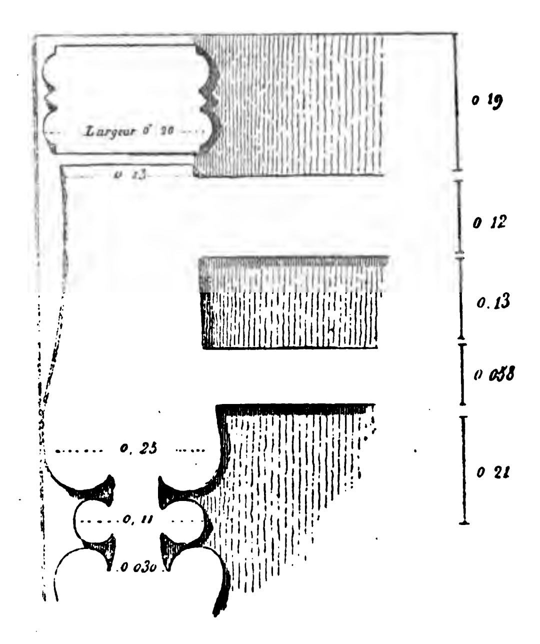
(2) Voir la carte.

une demi-heure de travail, je pus constater librement les proportions du tombeau. C'était une chambre carrée de 3m,51 de long sur 3m,01 de large. Ses murs, composés de pierres taillées et ajustées avec le plus grand soin, soutenaient une arcade en berceau : ils étaient revêtus d'une sorte de stuc, sur lequel on avait appliqué de la couleur : cette couleur, bleue dans l'origine, a pris, aujourd'hui, grâce à l'humidité, des teintes verdâtres. Tout autour régnait une corniche très-simple, mais dont la cymaise, la scotie et le listel étaient profilés avec habileté. Du couvercle du sarcophage à la corniche, la hauteur des murs est de deux mètres : celle de la voûte, à partir de la corniche, de 1m,50. Quant à la corniche elle-même, voici ses mesures : plate-bande, 0m,17; cymaise, 0m,040; scotie, 0m,025; listel, 0m,016.

La porte de la chambre funéraire faisait face au sarcophage : elle avait 1m,38 de largeur sur 1m,85 de hauteur. Deux énormes pierres, placées l'une sur l'autre, la bouchent complétement, mais en laissant apercevoir à un endroit les terres amoncelées derrière elles.

Le sarcophage occupait le milieu de la chambre, dans le sens de la longueur. Il est très-large (1m,19), et l'on peut voir, dans l'état actuel du tombeau, une partie de ses moulures et de ses ornements intérieurs. Nous en donnons une reproduction avec les mesures.

— Côté du sarcophage face intérieure :



Le couvercle, brisé en plusieurs morceaux, comme nous l'avons dit plus haut, ne pouvait plus se mesurer. Mais, de chaque côté du mur, je remarquai deux grandes pierres qui venaient sans doute s'adapter à son niveau et compléter le dallage de la chambre funéraire : l'une de ces pierres a $2^{m},79$ de long, ce qui nous donne celle du couvercle lui-même.

Des ornements décoraient sans doute l'intérieur du tombeau. Des trous, visibles en divers endroits, entre autres de chaque côté de la porte, donnent lieu de le croire. Il y a plus : le nom du mort devait se trouver écrit sur une plaque de marbre ou de bronze au-dessus du sarcophage même. Le mur a été creusé à une certaine hauteur, de manière à la recevoir et à l'encadrer; les crampons de fer existent encore. Quelques fragments de marbre mêlés à des débris de toute espèce me firent espérer un moment que je retrouverais l'inscription sépulcrale. En son absence, il ne reste plus que les indications résultant de la forme et de la construction même du tombeau. A en juger par l'existence de la voûte, il appartient vraisemblablement à l'époque romaine, au temps où Pella n'était plus que la capitale de la troisième Macédoine.

Il nous tardait d'arriver au village d'Hagious Apostolous et d'étudier les ruines de Pella, sur l'emplacement même où elle s'était jadis élevée. Nous reprîmes la route que nous avions déjà suivie, et nous traversâmes bientôt des coteaux pierreux couverts de vignes. Pella avait aussi ses vignobles, et Pollux cite son vin avec honneur. Quelques minutes après, nous entrions dans le village.

Hagious Apostolous (en turc Allah-Clissa, l'église de Dieu) compte à peu près quatre-vingts maisons bâties sur le penchant d'une hauteur qui domine la plaine et les marais. Il suffit de creuser le roc à une petite profondeur pour y trouver de l'eau : aussi chaque habitant a-t-il un puits dans la cour de sa maison. Ce détail n'est pas indifférent, car Athénée nous parle (1) précisément des puits de Pella : « Le cithariste Stratonicus, étant à Pella, s'approcha d'un puits et « demanda si l'eau était bonne à boire. — Nous en buvons, lui « dirent ceux à qui il s'adressait. — Elle n'est donc pas buvable, « répondit-il. Ces gens, en effet, avaient une mine pâle et maladive. »

Dans le village lui-même, on ne trouve guère que quelques stèles

(1) Athen., VIII, 348-349.

dont les lettres sont d'une (1) bonne époque. Mentionnons d'une manière particulière celles dont tous les voyageurs ont parlé, et qui est toujours encastrée dans le mur de la principale fontaine.

Les deux points les plus importants sont l'église d'Hagious Apostolous et la maison du soubachi turc, situées aux deux extrémités du village, sur deux plateaux qui se détachent de tout ce qui les entoure. Dans la maison du soubachi, les marches de l'escalier principal se composent de larges plaques de marbre. A quelques pas plus loin on en trouve d'autres, qui formaient, dit-on, le pavé d'une grange aujourd'hui détruite. Des débris d'architecture soutiennent un vieux mur, près duquel on est étonné de rencontrer un fragment du plus grand intérêt. C'est une statue de femme en marbre de Verria. Cette statue, de grandeur naturelle, tient à un fond, et devait évidemment s'appliquer contre une muraille : mais son relief est tellement fort qu'au premier coup d'œil on la croirait en ronde bosse. La tête manque, ainsi qu'une partie du sein droit : les jambes sont brisées aux genoux. Mais ce qui reste atteste encore un assez beau style romain. Aux jambes nues, à la tunique sans manches, relevée jusqu'au-dessous des genoux, à la double ceinture, au baudrier qui s'y rattache et qui passe de l'épaule droite au-dessous du sein gauche, on reconnaît sans peine Diane, la déesse chasseresse. Comment ce morceau remarquable a-t-il échappé jusqu'ici à l'avidité des beys ? Comment ne l'a-t-on pas transporté encore à Salonique,



(1) Stèles trouvées dans les maisons d'Hagious Apostolous :

1° ΑΠΟΛΛΟΝΙΑΙΠΠΟΣΤΡΑΤΟ
ΓΥΝΗ

2° ΣΑΔΟΚΟΣ
ΠΟΙΚΙΑΤΗΣ

3° ΚΕΡΚΙΩΝ
ΣΤΙ

4° ΣΩΠΑΤΡΑΗΡΑΚΛΕΙΤΟΥ

pour e vendre aux Européens ? C'est ce que je ne saurais dire. Je l'ai vu, à mon passage à Pella : il n'y est peut-être plus maintenant.

L'église d'Hagious-Apostolous est tout à fait à l'ouest du village. Lorsqu'on traverse la grande plaine de Verria au Wardar, on la reconnaît à plusieurs lieues de distance à sa position isolée et aux grands arbres qui l'ombragent. Presque en ruines à l'époque où M. Cousinéry a visité la Macédoine, elle a été rebâtie depuis quelques années. On y a laissé le pied de vasque en basalte avec cannelures ioniques qui supportait la sainte Table ; mais le bas-relief, autrefois encastré dans le mur, a disparu depuis longtemps. Je ne puis en parler que d'après la reproduction qu'en a donnée M. Cousinéry dans son livre. Il se compose de six personnages. Deux d'entre eux occupent le milieu du premier plan, l'un assis sur un fauteuil et à moitié nu, l'autre penché sur le premier et se disposant, à ce qu'il semble, à lui attacher ses brodequins; les quatre autres vêtus comme des héros de théâtre, couronnés et portant les manteaux ou la robe longue, se groupent dans des attitudes différentes. Au fond, on voit un portique ionique avec des guirlandes qui courent de colonne en colonne. Par la disposition des figures et par la décoration du fond, ce bas-relief rappelle tout à la fois une mosaïque et une peinture de Pompéï (1). Le lieu de la scène est évidemment un choragium; les personnages sont des acteurs qui se préparent et s'habillent pour une représentation dramatique. Ce qui ne laisse aucun doute à ce sujet, ce sont quelques lettres qu'on lit encore dans la partie supérieure du bas-relief :

ΔΙΟΝΥ
ΑΔΕ ΕΠΙΤΡΟ

Une stèle en forme de colonne avec inscription, quelques blocs de basalte avec traces de scellement, voilà tout ce que l'on trouve autour de l'église et dans les cimetières qui l'avoisinent. Quelque chose

(1) V. Herculanum et Pompeï. Roux, vi° série, mosaïques, pl. 31. « *Sous un vieux portique ionique*, choragium d'un théâtre, on voit un « vieux chorége, assis au milieu de ses acteurs, et tout occupé à les « exercer pour la représentation qui va commencer tout à l'heure. » — Peintures, vol. II, pl. 66, Bacchus inventeur de la comédie : « Pendant « que Bacchus donne le pallium et les masques au jeune homme qui doit « être le premier organe de la comédie, un autre personnage *s'agenouille* « *pour lui mettre les brodequins.* »

de plus curieux, c'est l'*Hagiasma* ou source d'eau consacrée qui coule au pied même de la plate-forme de l'église. Suivant la tradition du pays, cet Hagiasma avait autrefois des eaux abondantes; mais un jour un Turc a voulu s'y baigner, et depuis ce temps les eaux se sont retirées. Nous y descendîmes, et nous vîmes en effet une citerne et un canal souterrain qui devait jadis livrer passage à une source considérable. Le canal a été évidemment creusé, élargi de main d'homme. On pourrait s'y engager et le remonter sur un assez long espace. Quant à la citerne, elle est romaine; de grandes briques, reliées entre elles par un ciment rouge très-dur, en forment le fondement. Au-dessus s'élèvent plusieurs assises de larges pierres également avec ciment, et qui devaient soutenir une route. Il y avait une porte et un passage pour descendre dans la citerne quand les eaux étaient basses. Elles s'y rassemblaient au sortir du canal souterrain; arrivées à une certaine hauteur, elles se répartissaient entre plusieurs conduits différents. On voit encore les traces de deux de ces conduits. La citerne est maintenant à sec; les eaux filtrent sous terre et se frayent depuis longtemps d'autres passages. A quelques pas au-dessous, on voit jaillir de terre deux sources, dont la seconde est assez abondante.

Stèle près de l'église.

ΠΣ ΤΕ ΔΙΩϬ
ΠΑΛΩ ΣΤΕ ΔΙ
ΑΜΥΡΣΙΝΗ
ΤΗ ΜΗΙ ΤΗΡ ΚΑΙΕΑΥΤΗ
ΖΩΣΑ
ΕΤΩΝ ΙΕ

ΕΤΟΥΣ
ΓΝΓ

Nous étions en ce moment tout à fait en dehors du village. Nous suivions une sorte de ravin entre des hauteurs très-heureusement disposées pour soutenir un théâtre, et nous nous trouvâmes bientôt dans la partie de la plaine entre Hagious-Apostolous et la route de Jannitza. Dion Chrysostome parle des débris de toute espèce qu'on trouvait (1) de son temps sur l'emplacement de Pella : ces débris portent aujourd'hui encore le même témoignage. Ce ne sont pas seulement des

(1) « Ἐι τις διέρχοιτο Πέλλαν, οὐδὲ σημεῖον ὄψεται οὐδὲν πόλεως δίχα τοῦ πολὺν κέραμον εἶναι. » Dion. Chrys., II, p. 1.

briques, des tuiles, des éclats de poterie, des figurines en terre cuite; ce sont encore des fragments de vase en ivoire, en porphyre rouge, en porphyre vert marqué de petits points blancs, qui rappellent que Pella était autrefois célèbre dans ce genre d'industrie (1). J'en ai trouvé moi-même plusieurs morceaux assez remarquables et qui appartenaient certainement à des vases de grandes dimensions. Ce sont de plus des médailles de tous les temps jusqu'à la fin de l'empire romain : « Il faut s'en rapporter, dit M. Cousinéry, qui a longtemps habité Salonique, aux anciennes monnaies que l'on découvre sur l'emplacement de cette grande ville. Ce ne sont pas celles des rois qui ont fixé mon opinion, mais celles que la colonie romaine fit frapper et que j'y ai fréquemment trouvées. On rencontre souvent dans toute la Macédoine des monnaies de la colonie romaine, mais on n'en trouve nulle part en si grand nombre que sur ces ruines. Elles en donnent aussi beaucoup d'autres des pays étrangers, de celles d'Athènes de la grande forme, de la Béotie, de Larisse. Nul argument ne me paraît plus fort que celui-là. Tant de monnaies différentes, accumulées dans un même lieu, annoncent nécessairement une grande ville; et cette ville ne peut être que Pella (2). »

La route qui va du pont du Wardar à Jannitza passe à dix minutes au-dessous d'Hagious-Apostolous. On nous montra au pied d'un arbre quelques traces de fondations d'un mur de construction hellénique, coupant la route à angle droit. C'est celui dont parle Leake dans son voyage. A quelques pas plus loin, nous vîmes une fontaine dont les eaux se rassemblent dans un réservoir ovale et s'écoulent par un conduit en briques romaines. Nous suivîmes la route, et, après avoir dépassé le premier tumulus à l'ouest du village, nous arrivâmes à l'endroit que les Bulgares appellent *Bagnia*, les Grecs τὰ Λουτρά. A gauche de la route, un khani, et derrière un moulin à eau au milieu des jardins; à droite, deux sources abondantes; tout autour, un vieux cimetière turc abandonné. Athénée parle des bains de Pella, et nous dit même qu'ils avaient la réputation de guérir les maux de rate (3). Étaient-ils près de là? Le fait n'est pas impossible. Mais nous avons déjà dit qu'il n'y avait rien à conclure du mot *Bagnia* en lui-même. Une inscription à peine lisible et d'une mauvaise époque se voit tout

(1) « Spectaculo fuit.... præda Macedonica omnis, ut viseretur exposita statuarum tabularumque, textilium et *vasorum ex auro et argento*, *et ære et ebore factorum ingenti curâ in eâ regia.* » T.-Liv. XLV, 33.

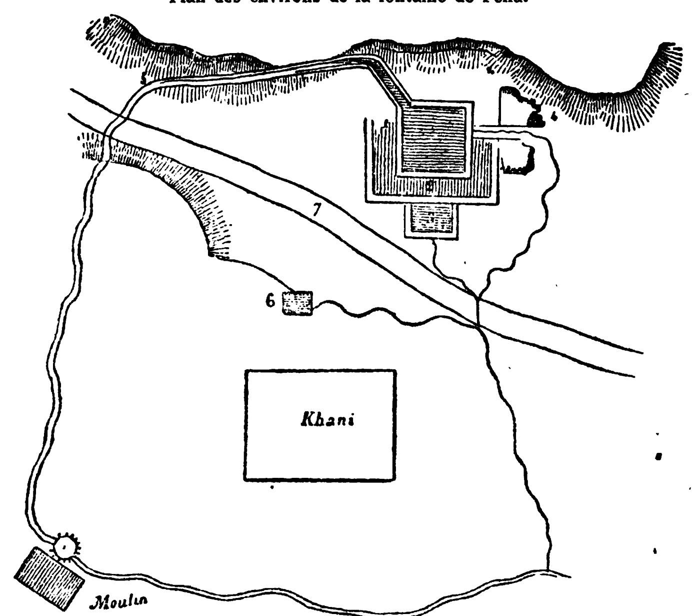
(2) Cousin., I, 2.

(3) Ὡς σπληνικοὺς εἰώθειν ἡ πόλις ποιεῖν ἐν βαλανείῳ. Athen. VIII. 9.

auprès du moulin. Le mur du khani, qui fait face à la route, contient un fragment de corniche ionique avec denticules et rais de cœur des plus remarquables. Le marbre en est très-beau ; il ne vient pas de Berrhœa ; il a le grain très-fin et la paillette très-large, comme le marbre de Paros. Le travail et le style sont dignes de la matière. Les rais de cœur, appliqués sur une cimaise, sont très-pointus et très-évidés, les arêtes vives et nettement détachées. Les mesures des denticules rappellent celles des meilleurs monuments de la Grèce : saillant du denticule, largeur, 0^m, 038 ; longueur, 0^m, 068 ; profondeur, 0^m,020 ; partie creuse entre deux denticules, intervalle 0^m, 032 millim.

Ce fragment mutilé et d'ailleurs peu considérable est sans contredit ce que nous avons vu de plus beau et de plus parfait avec le

Plan des environs de la fontaine de Pella.



1. Réservoir turc de la fontaine Pella.
2. Ancien réservoir; construction romaine.
3. Petit bassin qui recevait les eaux sortant du grand réservoir.
4. Rochers taillés.
5. Aqueduc qui alimente le moulin.
6. Seconde source.
7. Route de Jannitza.



cheval colossal d'Edesse et le torse de Vénus de Berrhœa. Mieux que tout le reste, il montre qu'il y eut sur l'emplacement d'Hagious-Apostolous une ville riche et florissante, capitale d'un grand empire. Rapprochons-en un tambour de colonne ionique qui se trouve un peu plus loin dans le cimetière abandonné : diamètre, $0^{m},40$; cannelures, largeur, $0^{m},073$; profondeur, $0^{m},023$. Plus tard, j'ai retrouvé sur les hauteurs du village d'Agahlari, à 1 heure d'Hagious-Apostolous, deux fragments appartenant sans doute au même monument, un autre tambour de colonne, un autre fragment de corniche ionique.

Des deux sources voisines de la route, l'une n'a rien de remarquable, quoique le rocher semble avoir été travaillé tout autour ; l'autre, au contraire, a une certaine importance pour notre sujet. Ses eaux sont claires et limpides ; elles jaillissent du sol avec force, remplissent un grand bassin carré, et s'échappent de plusieurs côtés différents par un aqueduc qui va alimenter le moulin, par des fissures qui se sont produites dans le mur. Le bassin actuel est de construction turque, mais il a pour base un vieux mur romain qui déborde de tous côtés son enceinte et qui compte encore cinq assises. C'était là sans doute l'ancien bassin, plus large et plus solide que celui qu'on a élevé depuis 30 ans ; au-dessous, un petit réservoir recevait les eaux, et c'est de là qu'elles s'écoulaient vers le lac.

Demandez aux Bulgares et aux Grecs le nom de cette source : ils vous répondront les uns *Pell*, les autres *Pella*. Les Turcs eux-mêmes ne l'appellent pas diversement. Ainsi cette source a conservé le nom de l'ancienne capitale macédonienne ; seule elle en a perpétué le souvenir, alors que Pella n'était plus qu'un misérable bourg, et qu'elle empruntait son nom d'Hagious-Apostolous à une vieille église élevée dès les premiers temps du christianisme en l'honneur de saint Paul.

Le colonel Leake a tiré de ce fait une conjecture nouvelle sur l'origine du mot de Pella (1). Suivant lui, il aurait la même racine que πέλλη *mulctrum* ou πέλας noir, épithète souvent donnée aux eaux des fontaines. Appliqué dans l'origine à la source dont nous nous occupons, il aurait passé de là à la ville elle-même. Nous reconnaîtrons avec le voyageur anglais qu'un grand nombre de cités ont emprunté leur nom à une fontaine ou à un fleuve voisins de leurs murs, et que le même fait aurait pu se produire pour Pella. Cependant cette explication ne nous semble pas la préférable.

(1) Trav. in North. Gr. III.

Les anciens différaient d'opinion à ce sujet. Étienne de Byzance dit que la ville (1) s'appelait d'abord Βούνομος ou Βουνομεία ; et l'on retrouve en effet le bœuf puissant sur ses médailles autonomes. Il ajoute qu'elle prit son second nom de Pella, son fondateur. L'Étym. Magn. donne une autre explication (2) : « καὶ Πέλλη πόλις Μακεδονίας, « ὅτι βοῦς αὐτὴν εὗρε πέλλη τὸ χρῶμα. » Ulpien la reproduit, mais en ajoutant : « ἢ παρὰ τοὺς πέλας, τοὺς λίθους κατὰ τὴν Μακεδονικὴν « φωνήν (3). » Cette dernière étymologie s'accorde singulièrement avec la nature de terrain sur lequel était bâti Pella. C'est une colline composée de travertin et d'agglomérat calcaire, recouverte à peine d'une terre blanchâtre que perce partout le rocher. Point de fondations à faire pour les maisons : elles sont assises sur le roc, et c'est parce qu'on le retrouvait partout qu'on a pu creuser autant de tumulus autour de Pella. N'est-il pas naturel de croire avec Ulpien que les anciens Macédoniens ont pu être frappés de la nature du sol qu'ils habitaient, et qu'ils ont donné par suite à leur cité un nom analogue à celui de Petra, de Scopelos et de tant d'autres localités grecques ? De cette manière, ce ne serait pas la source qui aurait transmis son nom à la ville, mais la ville, qui, comme on est porté à le supposer tout d'abord, aurait laissé son nom à la source.

Une chose nous avait frappés à partir du tumulus qui précède la fontaine de Pella, c'est que les fragments de briques et de poteries, jusque-là très-nombreux, devenaient de plus en plus rares. Évidemment, nous nous éloignions de l'emplacement de la ville. Le mieux était donc de couper vers le sud et de nous rapprocher des marais où s'élevait autrefois la citadelle. Après 20 minutes de marche à travers des prairies couvertes d'une herbe fine et serrée, interrompues de temps en temps par des flaques d'eau, nous arrivâmes au village ruiné d'Yéni-Keuï, juste en face d'Hagious-Apostolous, à une demi-heure de distance en ligne droite. J'y cherchai vainement la levée de terre dont parle Leake (4), et qu'il prétend avoir suivi sur un espace assez étendu. Je ne vis que des mouvements de terrain insignifiants et qu'il est impossible d'attribuer au travail de l'homme. Nulle trace des ouvrages exécutés par les anciens, rien qui indique la position exacte de l'îlot où s'élevait la forteresse. Dans un rayon d'une demi-lieue autour d'Yeni-Keuï, la seule chose que l'on puisse

(1) Steph. Byz. in verb. Πέλλα.
(2) Etym. Mag. in verb. Πέλλα.
(3) Ulp. ad. Demosth. de fals. Legat. 376.
(4) Trav. in North. Gr. III.

voir est une des *scalæ* du lac et la route ouverte au milieu des marais qui y aboutit. Est-ce un reste de l'ancien canal creusé autrefois par les Macédoniens ? Est-ce de ce côté qu'on aperçoit encore, quand les eaux sont basses, d'énormes pierres destinées peut-être à en soutenir les bords ? Les habitants d'Hagious-Apostolous le disent. La vérité est que, depuis quinze siècles, toute cette partie des marais a été abandonnée aux crues annuelles du lac. Les eaux ont passé partout, ont fait disparaître toutes les traces, et la vase a comblé le canal creusé sous les rois macédoniens.

Si je ne trouvais près d'Yéni-Kéuï aucune indication sur la topographie de Pella, le point n'en était pas moins bien choisi cependant pour résumer ce que je venais de voir et pour embrasser dans un coup d'œil d'ensemble le plan général de l'ancienne capitale macédonienne. J'avais devant moi le village ; à ma droite et à ma gauche, les deux lignes de tumulus ; des bouquets d'arbres m'indiquaient la place des principales fontaines. L'église et la maison du soubachi se faisaient reconnaître aisément de tout ce qui les entourait. C'était peut-être non loin du lieu où je me trouvais qu'avait campé le consul Paul-Émile, vainqueur de Persée.

« Pellam pervenit consul, quam non sine causâ dilectam esse re-« giam advertit. Sita est in tumulo vergente in occidentem hiber-« num ; cingunt paludes inexsuperabilis altitudinis æstate et hieme, « quas restagnantes faciunt lacus. In ipsa palude, quæ proxima urbi « est, veluti insula [arx] eminet aggeri operis ingentis imposita ; qui « et murum sustineat, et humore circumfusæ paludis non lædatur. « Muro urbis conjuncta procul videtur ; divisa est intermurali amni « et eadem ponte juncta, ut nec, oppugnante externo, aditum ab « ulla parte habeat, nec, si quem ibi rex includat, ullum nisi per « facillimæ custodiæ pontem effugium (1). »

Comme on le voit par ce passage si remarquable, Pella comprenait deux parties bien distinctes, la citadelle, la ville proprement dite. Dans l'origine, la citadelle s'élevait sur le point le plus escarpé de la hauteur ; plus tard, elle descendit dans la partie la plus basse de la plaine. Sa position avait quelque analogie avec celle de la forteresse de Syracuse. Elle était comme cette dernière dans une île jointe à la cité par un pont. Mais il ne faudrait pas se la figurer au milieu d'une nappe d'eau. Un large fossé ou, si l'on veut, un canal régnait tout autour ; au delà, des marais couverts de roseaux. C'est près d'Yéni-Keuï que devaient se trouver et l'îlot et le canal qui le

(1) Tite-Live, XLIV, 46.

défendait. Quant à la grandeur de la forteresse, nous sommes réduits sur ce point aux conjectures. Nous savons seulement qu'elle renfermait le palais, le trésor des rois de Macédoine, la prison où l'on enfermait les criminels d'État.

M. Beaujour prétend avoir vu des traces du « magnifique port » de Pella (1). Nous ne savons sur quel texte il se fonde pour parler de ce port. Pella n'en avait pas, suivant toute vraisemblance; il y a plus, elle n'en avait pas besoin. Les différentes voies ouvertes à travers les marais lui en tenaient lieu. C'est par son canal intérieur *intermuralis amnis* qu'elle communiquait avec le Lydias : c'est là que les barques et les galères abordaient, soit du côté de la citadelle, soit du côté de la ville. Le port de Pella, c'était le lac tout entier.

Quant au plan de la ville proprement dite, Leake fait remarquer avec beaucoup de raison que deux points importants nous sont indiqués à l'ouest et à l'est par la position des tumulus. Les tombeaux se trouvaient toujours en dehors de l'enceinte des murs. Pella ne s'étendait donc pas au delà du premier tumulus à l'est et du premier à l'ouest. Il résulte de là que sa plus grande longueur était d'environ 2 kilomètres. L'enceinte de ses murs, en supposant qu'elle ne dépassât pas la crête de la hauteur au nord et la prairie d'Yéni-Keuï au sud, n'avait pas plus d'une lieue et demie. Sur ces deux points, nous avons encore des indications précieuses : ce sont, d'une part, les vignobles d'Hagious-Apostolous, qui existaient déjà dans l'antiquité; de l'autre, les marais eux-mêmes qui commencent au-dessous d'Yéni-Kéuï. La configuration du terrain divisait naturellement Pella en ville haute et ville basse : la ville haute, sur la pente de la colline, à l'endroit où s'est concentré le village d'Hagious-Apostolous; la ville basse, dans les terrains aujourd'hui abandonnés à la culture, où l'on trouve tant de débris de toute espèce. La grande source dont nous avons parlé, l'endroit appelé Bagnia, sont forcément rejetés en dehors de la cité. La double ligne de tumulus marque les deux principales routes qui venaient aboutir à Pella, en partant l'une de Thessalonique, l'autre d'Edessa. Elles se continuaient tout naturellement dans l'intérieur de la ville et en formaient la voie la plus importante. Cette voie devait se trouver assez près de la route actuelle de Jannitza, au-dessous d'Hagious-Apostolous, si même elle ne se confondait pas avec elle.

(1) « On voit encore le pourtour de son magnifique port et les vestiges « du canal, qui joignait ce port à la mer par le niveau le mieux en- « tendu. » Tome I, p. 87. Note.

Nous connaissons déjà une partie des monuments de Pella, ses tumulus et ses tombeaux qui bordaient ses avenues principales, qui formaient autour d'elle de l'ouest à l'est comme une ceinture. Cousinéry ne fait aucune difficulté d'admettre que quelques-uns d'entre eux puissent être la sépulture des rois, et, parmi ces rois, il désigne particulièrement Amyntas, qui établit sa cour à Pella ; Philippe, son fils, qui y fut élevé. Cette opinion n'est malheureusement pas soutenable. Ægées, et c'est un point établi par les meilleurs témoignages, Ægées continua d'être le lieu de sépulture des rois, même après la translation de la capitale à Pella (1). C'est à Ægées que le corps d'Alexandre allait être transporté, lorsque Ptolémée s'en empara et le fit inhumer en Égypte. C'est dans cette même ville que Cassandre célébra les funérailles de Philippe Arrhidée, de sa femme Eurydice et de la mère d'Eurydice, Cynna. Bornons-nous donc à croire que les tumulus de Pella étaient destinés aux membres des principales familles macédoniennes, attirées par les rois au sein de la nouvelle capitale. Ils étaient assez vastes pour servir à plusieurs générations ; chaque chambre devait contenir un certain nombre de sarcophages. Des fouilles actives que nous n'avons pu faire, mais que nous appelons de tous nos vœux, jetteraient un grand jour sur ce point et amèneraient sans doute d'intéressantes découvertes.

Que penser maintenant des monuments de la ville elle-même? du pont jeté sur le canal, de son théâtre, de ses temples? Il ne reste absolument aucune trace du pont. Le théâtre était peut-être situé au-dessous ou dans les environs de l'église actuelle, et ce qui confirmerait jusqu'à un certain point cette supposition, c'est le bas-relief trouvé non loin de là et qui représente un choragium. Quant aux temples, c'est dans la ville haute, sur la colline qui domine la plaine et d'où l'œil embrasse un vaste horizon, qu'on est porté tout d'abord à les placer. Deux positions nous sont indiquées par les ruines que nous y avons reconnues.

C'est d'abord la maison du soubachi avec ses nombreuses plaques de marbre, avec sa statue de Diane. Il devait y avoir près de là un temple; et ce temple était dédié sans doute à la déesse Thracique, à l'Artémis Agrotéra et Gazoritis que nous avons déjà trouvée à Scydra.

C'est en second lieu l'église d'Hagious-Apostolous. Son existence même, sa position sur une terrasse isolée, quelques pierres anciennes employées à la construction de ses murs, attestent qu'il y avait là

(1) Diod. Sic., XIX, 52. Diyllus ap. Athen., IV, 155.

un édifice païen. Était-ce le sanctuaire de la Minerve Alcidès, de la déesse armée de la foudre et de la lance, agitant ses ailes comme une Victoire (1), que nous représentent si souvent les monnaies de Pella? Est-ce à cet endroit que Persée, suivant la coutume, vint immoler une hécatombe, pendant que la dernière armée macédonienne se rassemblait dans les environs de Citium?

Le temple de Minerve-Alcidès est le seul (2) dont nous parlent les auteurs anciens. Pour avoir une idée des autres monuments qui décoraient la ville, il faut demander aux monnaies, aux inscriptions, à quelques passages des historiens, quels étaient les dieux honorés plus spécialement à Pella.

Outre Jupiter, dont le culte était très-ancien dans toute la Macédoine, et auquel nous savons que Séleucus sacrifia avant de partir pour l'Asie avec Alexandre, trois divinités semblent avoir joui d'une vénération particulière dans la capitale des Téménides : Bacchus, Pan et le dieu Cabire.

On sait toute la célébrité des bacchantes macédoniennes, leurs noms de Mimallones, de Clodones, de Laphystiæ (3). Olympias renchérit encore à Pella sur leurs pratiques superstitieuses : « Plus « sujette que les autres à ces fureurs fanatiques, et les relevant par « un appareil barbare, elle traînait souvent après elle dans les « chœurs de danse des serpents apprivoisés qui se glissaient hors « du lierre et des vases mystiques, s'entortillaient autour des thyrses « des femmes, s'entrelaçaient à leurs couronnes, et glaçaient d'ef- « froi les assistants (4). » Les pompes bachiques avaient d'ailleurs un grand éclat dans cette ville, à en juger par celle que fit exécuter Ptolémée Philadelphe à Alexandrie, et qui n'était en partie qu'une imitation de ce qui se passait à Pella (5).

Le culte de Pan était fort en vigueur dans la capitale d'Amyntas. Les médailles autonomes nous le montrent jeune, imberbe, le visage riant, la tête couronnée de lierre, avec de petites cornes et des oreilles légèrement pointues : à ses pieds est le pedum (6). Dans

(1) T.-Live, XLII, 51. — Eckhel. II. 70.

(2) T.-Live, XLII, 51. « Ipse (Perseus) centum hostiis sacrificio regaliter « *Minervæ quam vocant Alcidem* confecto..... » « Dicta forte Alcis ab « Ἄλκη. Alcidemum conjecit Turnebus, ut Ἀλκίδημος vocata sit à Macedo- « nibus, quemadmodum ab aliis ἀλκιμάχη. » Comment. ed. Lem. Note 1.

(3) Lycoph. Cap. 1235. — Etym. M. — Suid. in verb. Κλοδωνες.

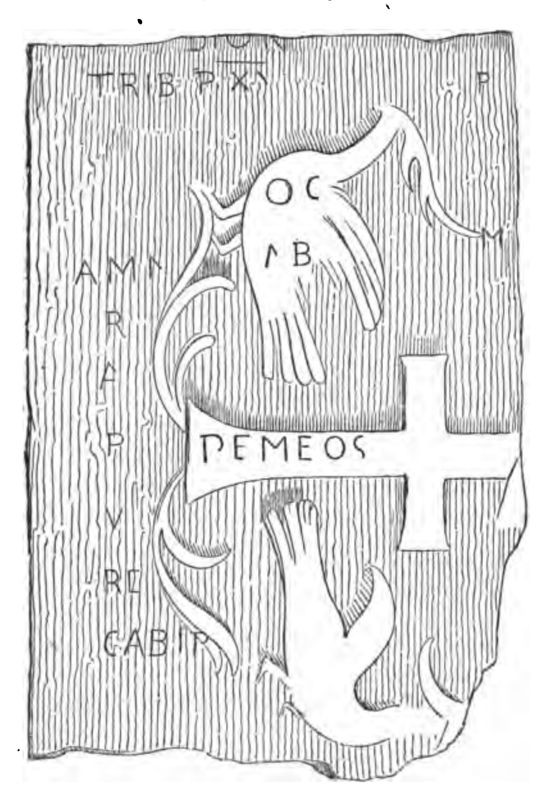
(4) Plut. Alex. II.

(5) Callix. ap. Athen., V, 196.

(6) Eckhel., II., 74; III, 123.

les monnaies de la colonie romaine, c'est toujours ou presque toujours au revers Pan nu, assis sur un rocher, la main droite posée sur sa tête, tenant le pedum de la main gauche : dans le champ devant lui est la Syrinx. Cette manière de représenter le Dieu rappelle certaines médailles bien connues de l'Arcadie. Là aussi nous le retrouvons avec une figure brillante de jeunesse, avec les attributs du dieu pasteur et ami des montagnes. D'où venait donc ce culte de Pan à Pella? Avait-il été établi dès l'origine par les tribus pélasgiques qui paraissent avoir couvert ces rivages ? il serait difficile d'expliquer autrement la ressemblance des deux cultes. Quoi qu'il en soit, une chose montre jusqu'à quel point ce dieu était populaire et national dans la patrie d'Alexandre, c'est que la Pella de Syrie en fit aussi (1) l'emblème ordinaire de ses monnaies.

Inscription de Cofalowo.



(1) Eckhel : in numm. Syriæ.

Le type resta, d'ailleurs, le même : ce fut toujours l'antique divinité pélasgique, nue, imberbe, avec ses oreilles pointues.

Firmicus Maternus et Lactance nous parlent du respect profond que les Macédoniens avaient pour le dieu Cabire. Ce culte, très-ancien sans doute dans le pays, a laissé des traces incontestables à Thessalonique et même à Béroea. Une inscription latine, très-remarquable, mais malheureusement très-mutilée, prouve qu'il existait aussi à Pella. Elle se trouve à 1 heure, 1 heure 1/2 du village d'Hagious Apostolous, dans un cimetière abandonné, près de Cofalowo. C'est une plaque de marbre de 1 mètre 30 de long sur 1 mètre 01 de large. A l'époque byzantine, on s'en est emparé pour la placer dans l'église, et l'on y a sculpté maladroitement une croix avec deux colombes. Les caractères ont disparu en grande partie sous ce grossier travail. Par bonheur le mot important a été à peu près respecté. A la dernière ligne on lit ces cinq lettres : CABIR. Point de doute possible : il n'y a pas d'autre mot latin qui commence ainsi : il s'agit bien dans cette inscription des Cabires ou d'un dieu Cabire. A la septième ligne, juste dans la branche principale de la croix, on trouve six lettres DEMEOS. Que peuvent-elles signifier ? Remarquons d'abord qu'ici comme dans l'inscription que M. Heuzey, mon collègue, a trouvée à Cosnopoli, les mots ne sont pas séparés les uns des autres, bien que ce fût l'habitude chez les Romains. On trouve souvent dans le recueil d'Orelli cette expression DE SVO, à ses propres frais. N'est-ce pas ici quelque chose de semblable ? Ne peut-on pas lire DEMEOSVMPTV ou simplement DEMEO, et à la suite un mot commençant par une S ? Ce serait donc, dans cette hypothèse, une offrande, un hommage d'un simple particulier qui parlerait de lui-même à la première personne. Reste à savoir maintenant à qui s'adressait cet hommage : au dieu Cabire lui-même ou à un empereur divinisé sous ce nom comme on en connaît tant d'exemples ? Le haut de la plaque laisse voir encore quelques lettres. Ce sont, au milieu de la première ligne DION, au-dessous à la seconde ligne TRIB. P. X. Cette abréviation n'a rien d'obscur pour personne : c'est la formule ordinaire, *tribunitia potestate*, qu'on écrit tantôt TRIB. POT., tantôt TRIB. POTEST., tantôt enfin comme ici TRIB. P. (1). Il en résulte nécessairement qu'il s'agit d'un empereur, et si l'on tient compte des lettres DION, on complétera avec quelque ressemblance de cette manière CLAVDIONERONI. M. Cousinéry parle dans son livre de deux médailles de Thessalonique avec l'effigie de Néron et

(1) Voir le recueil d'Orelli *passim*.

la légende ΚΑΒΕΙΡΟΣ ou ΝΚΑΒΕΙΑΟΣ. Mais dans notre inscription ce n'est pas du Claudius Néron, fils de Domitius Ænobarbus qu'il peut être question ; car les deux chiffres qui suivent les mots TRIB. P. indiquent tout au moins un vingtième tribunat (XX), et Néron ne régna que treize années. Peut-être faut-il croire qu'il s'agissait de Tibère, dont le nom s'écrivait souvent ainsi : TI. CLAVDIVS. NERO.

Peu importe du reste l'empereur : l'essentiel est de bien voir que cette inscription se rapporte à l'époque impériale, au temps où, à Thessalonique comme ailleurs, comme à Tripolis par exemple, « le « génie de la flatterie amena les cités qui avaient pour dieux les « Cabires à donner leurs noms et leurs attributs aux Césars (1). » Pella imita la conduite de beaucoup de villes, et cela même prouve que le culte des divinités cabiriques y était établi depuis longtemps comme dans le reste de la Macédoine.

Le Cabire de Thessalonique est toujours représenté seul sur ses monnaies. Pella n'honorait-elle aussi qu'un dieu Cabire ? On est porté à le croire, car on ne peut juger de ce culte que par comparaison et en tenant compte avant tout des médailles de la ville voisine. A Thessalonique, le Cabire tient d'une main soit un rhyton, soit une enclume, et de l'autre un marteau, particularité qui semble l'identifier complétement avec Héphaïstos. C'était donc aussi très-probablement le Cabire Vulcain, le père des Cabires, suivant Hérodote (2), ou plutôt le Cabire par excellence que l'on connaissait à Pella et auquel on avait élevé un temple.

Villes de la Bottiée : Environs de Pella : Jannitza : Sclaritsie.

Ce n'est pas seulement à Hagious Apostolous, mais encore dans tous les villages voisins qu'il faut chercher les ruines de l'antique Pella. A Sarili, à Cofalowo, à Bosacshi, à Petrowo, à Tchaousli, à Agalahri, dans les cimetières, dans les églises, dans les murs des maisons on retrouve des fragments qui ont évidemment appartenu à la capitale macédonienne. Plus de vingt villages et une ville se sont élevés en grande partie avec ses débris. Faut-il s'étonner qu'elle ait conservé elle-même si peu de traces de son ancienne fortune ?

Iannitza (Yénidjé) est la grande ville turque de la plaine entre la Vistritza et le Wardar, située à 1 heure 1/2 de Pella, vers le cou-

(1) Creuzer refondu par M. Guigniaut ; notes du liv. V., Sect. I., 1084. — V. Eckhel., II, 78 ; III, 472. — Cousin., I, 28, pl. I.

(2) Hérod., III, 37 : « Τούτου δὲ σφεας παῖδας λέγουσιν εἶναι. »

chant du soleil d'hiver, comme dit Tite-Live; elle occupe une position analogue à celle de l'ancienne cité, sur la pente des collines qui se détachent du Païk et vont mourir à Messir-Baba. Elle était jadis très-florissante : ses 20 mosquées le prouvent. Mais, il y a trente ou trente-cinq ans, une peste l'a fait abandonner d'une partie de ses habitants, et l'on s'étonne aujourd'hui de voir de grandes terres à blé séparer en plusieurs tronçons les différents quartiers de la ville. Nul doute qu'elle n'ait été construite à peu près tout entière avec des matériaux enlevés à Pella. Mais les marbres antiques ont été taillés, façonnés de toutes les manières pour les tombeaux des membres de la famille de Gazi-Gavrhénos, pour les portiques des mosquées, les bassins des fontaines, et le travail primitif en a complétement disparu. Les colonnes seules ont été respectées, grâce à leur forme qui ne pouvait admettre aucun changement. M. Cousinéry parle d'un bas-relief découvert à Jannitza et représentant un lion qui terrasse un bœuf et s'apprête à le dévorer. Il m'a été impossible de le retrouver, quoique j'aie parcouru tous les quartiers de la ville, visité toutes les mosquées, fouillé tous les cimetières, depuis celui des Bulgares jusqu'aux tombes des compagnons de Gazi-Gavrhénos. Le médressé de Jannitza était autrefois un bâtiment considérable. Depuis quelque temps déjà on l'a abandonné, et il commence à tomber en ruines. Mais son portique est encore soutenu par huit colonnes monolithes en marbre blanc, sans cannelures, qui s'appuient sur des bases ioniques et sont surmontées de chapiteaux corinthiens. On en retrouve de semblables dans les bains de Gazi-Soul-Than. Quelque chose de plus curieux, c'est une autre colonne monolithe en marbre rouge plaqué de blanc, du grain le plus fin et d'un poli aussi brillant et aussi doux que celui du porphyre. Elle se trouve dans le cimetière de Buyuck-Téké, à côté de plusieurs fragments de vert antique et d'un magnifique morceau de porphyre rouge arrondi comme le dossier d'un siége. Si peu considérables que soient ces restes, on comprend cependant en les voyant que l'une des principales richesses de Pella devait être la variété de ses marbres, la diversité des matériaux employés pour la construction de ses édifices. Le granit, le basalte, le vert antique, le porphyre rouge ou brun, le porphyre vert avec de petits points blancs, les marbres de Thasos et de Paros s'y mêlaient au marbre blanc de Bérœa, au marbre rosâtre du Kitarion. Ce goût pour les matériaux précieux qui devient dominant à Rome à une certaine époque et qui est déjà un signe de décadence, les rois macédoniens durent le ressentir en raison même de leur richesse et de leur puissance. C'était un moyen, d'ailleurs, de frapper et d'éblouir ces pauvres habitants

du Péloponnèse qui venaient assister aux fêtes de Pella, d'Ægées ou de Dium. Corinthe ne fabriquait guère que des vases en terre cuite: Pella en fabriquait en or, en argent, en ivoire, en porphyre. Athènes n'employait que les marbres du Pentélique, d'Eleusis et de Paros. Les rois de Macédoine étaient assez riches pour en faire venir au besoin de l'Egypte et de l'Asie.

La plaine de Jannitza est plus fertile et surtout mieux arrosée et plus boisée que celle d'Hagious Apostolous. A gauche de la route, ce sont des pâturages impraticables pendant l'hiver et qui s'étendent jusqu'au lac à la distance d'une lieue environ. A droite, ce sont des terrains plus élevés, couverts autrefois d'immenses plantations de tabac, que l'on a remplacées depuis quelque temps par de l'orge et du blé. Le territoire de Pella comprenait les marais de Yénikeui, les plateaux au N. d'Hagious Apostolous ; mais il s'étendait surtout de ce côté, et peut-être faut-il placer dans l'espace de terrain entre ce village et Jannitza, une partie de ces haras immenses où l'on nourrissait, au dire de Strabon (1), plus de 3,000 juments et de 300 étalons. Là, se faisait aussi ce recensement des troupes dont parlent les anciens, ces fêtes de la purification de l'armée (ξανθικὰ) sur lesquelles nous avons des détails si curieux et qui, dans l'origine, se confondaient peut-être avec les lycéennes et les lupercales de la Grèce et de l'Italie (2).

III.

Cyrrhestide : partie de la Sclavitsie.

Une heure après avoir quitté Jannitza, nous avions traversé les villages de Yeskidjé et de Mourowo et nous nous trouvions à Hagios Athanasios; Palœo-Castro n'était plus qu'à trois quarts de lieue devant nous, au pied du Païk. Dès lors nous n'étions plus dans la Bottiée, mais dans la Cyrrhestide.

L'existence de ce district nous est attestée par Étienne de Byzance : « Μανδαραὶ μέρος (3) τῆς Μακεδονικῆς Κύρου. » Cette désinence en ος est tout a fait caractéristique. On disait ἡ Κύρος, comme on disait ἡ Λύγκος le pays des Lyncestains, ἡ Δευρίοπος le pays des Deuriopéens.

(1) Strab., XVI, 752.
(2) V. sur les Xanthica, T.-Liv., XL, 7.—Q. Curt., X, 9, 12.—Hesych., in verb.
(3) Etienne de Byz. in verb. Μανδαραί.

A une certaine époque la forme ἡ Κυῤῥέστις prévalut sur l'ancien nom conservé par Étienne de Byzance.

Nous connaissons l'habitude qu'avaient les (1) Macédoniens de transporter en Asie les noms de leur pays. Avec eux s'élevèrent de nouvelles villes de Béræa, d'Edessa, de Pella, d'Amphipolis, d'Ichnæ. Il y eut bientôt aussi une seconde Cyrrhos et une autre Cyrrhestide (2). Strabon rapporte qu'elle confinait avec le territoire d'Antioche et qu'on y remarquait un temple de Minerve Cyrrhestide. Le culte des dieux de la patrie suivait les vainqueurs dans leurs conquêtes. La Pella de Syrie, nous venons de le voir, honorait le Pan national et indigène de la Pella macédonienne. Les Cyrrhestains voisins d'Antioche adoptèrent aussi sur un sol nouveau la divinité protectrice de leur première patrie.

C'est au culte de Minerve en effet que la Cyrrhestide macédonienne devait toute sa célébrité. Nous avons déjà trouvé Jupiter et Hercule à Ægées, Diane Agrotéra à Scydra, Apollon et Thémis à Ichnæ, Pan à Pella. Cyrrhos à son tour était la ville consacrée à Minerve. Le culte de la déesse, très-répandu chez les Macédoniens, s'accrut encore de la vénération toute particulière qu'Alexandre témoignait pour elle. En arrivant en Asie, il lui attribue des présages de victoire, lui consacre ses (3) armes, et en prend d'autres suspendues dans son temple. Avant la bataille d'Issus il fait des sacrifices en son honneur. Après son triomphe, il songe à élever six temples magnifiques parmi lesquels un temple de Minerve à Cyrrhos (4). A la mort du conquérant, la déesse resta dans l'imagination des Macédoniens comme la protectrice de leur grandeur et de leur puissance. Lorsque Ptolémée célébra les funérailles d'Alexandre, il fit placer la statue en or du héros entre celles de la Victoire et de Pallas, sur un char traîné par des éléphants. Cratère, avant d'en venir aux mains avec Eumène, donne pour mot d'ordre à ses soldats : Minerve et Alexandre. Plus tard enfin, le dernier roi de Macédoine, Persée, lui offre une hécatombe avant de marcher contre les Romains.

(1) App. Syr., 57.

(2) Strab., 751.

« Εἶτα ἡ Κυῤῥεστικὴ μεχρὶ τῆς Ἀντιοχίδος..... Διέχει δ' ἡ Ἡρακλεία σταδίους « εἴκοσι τοῦ τῆς Ἀθήνας ἱεροῦ τῆς Κυῤῥεστίδος. »

(3) Diod. Sic., XVII, 17-18. — Strab., XII,I 593.

(4) Diod. Sic., XVIII, 4.

« Ναούς τε κατεσκευάσαι πολυτέλεις ἕξ.... ἐν Δήλῳ καὶ Δέλφοις καὶ Δωδώνῃ, « κατὰ δὲ τὴν Μακεδονίαν ἐν Δίῳ μὲν τοῦ Διός, ἐν Αμφιπόλει δὲ τῆς Ταυροπόλου, « ἐν Κύῤῥῳ δὲ τῆς Ἀθήνας. »

Tous ces détails montrent déjà sous quel aspect particulier se présente la Minerve de Cyrrhos. Eckhel pense qu'on honorait surtout en elle la protectrice de Persée et d'Hercule, auxquels les Téménides rapportaient leur origine (1). Comme déesse, défendant les cités et assurant la victoire, elle fut très-souvent, en effet, mise en rapport avec les deux héros. A Tégée, par exemple, on conservait dans le temple de Minerve Poliatis une boucle de cheveux de Méduse, donnée par la déesse à Hercule qui en avait fait présent à son tour à Céphée (2). Cependant ce serait rabaisser ici le culte de Minerve à des proportions trop étroites que de le subordonner à celui d'Hercule et de Persée. Les honneurs qu'on lui rendait se rapportaient à l'une de ses conceptions les plus anciennes et les plus frappantes. Ce qu'on voyait en elle, ce qu'on représentait sur les médailles macédoniennes, c'était la fille de Jupiter, partageant ses attributs, tenant comme lui la foudre : c'était la déesse forte dans les combats (Alcidès : Ἀλκίμαχος), armée du bouclier et de la lance (3), qui lutte et qui triomphe, qui défend les villes, agrandit les empires, et qui, comme telle, s'identifie complétement avec la Victoire. Plusieurs médailles très-remarquables nous en fournissent la preuve : elles portent sur la face une tête de Minerve casquée ; sur le revers, avec la légende ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ, une victoire debout, tenant d'une main un laurier, de l'autre un trident. Dans le champ se voient des foudres, un serpent, un trident, ou d'autres attributs semblables.

Les attributs de la Minerve Cyrrhestide ainsi déterminés, où placerons-nous le district que l'on considérait comme le siége principal de son culte? Le seul texte où nous trouvions (4) une indication un peu précise est celui de Thucydide dont nous nous sommes déjà servi pour fixer les limites de la Bottiée au N. E.

Sitalcès arrive à Dobéros avec son armée, passe l'Axius, descend le long de la rive droite du fleuve, en s'emparant par force d'Idoméné, par capitulation de Gortynia et d'Atalante : il échoue devant Europos, et « s'avance dans le reste de la Macédoine qui est à « gauche de Pella et de Cyrrhos, sans pénétrer jusqu'à la Bottiée et

(1) Eckhel., II, 97.
(2) Paus. Arcad.
(3) Eckhel., II, 74, 75, 123, 97.
(4) Ptol., III, 13.
« Ἠμαθίας.... Κυρίος (ἢ Κύῤῥος). »
Pline, IV, 10.
« Intus Aloritæ, Vallæi, Phylacæi, Cyrrhestæ, Tyrissæi. »

« la Piérie, et ravage la Mygdonie, la Crestonie et l'Anthémous. »

Il résulte évidemment de ce passage que la Cyrrhestide était voisine de Pella, qu'elle se trouvait sur la rive droite de l'Axius, c'est-à-dire à gauche de la Mygdonie. Faut-il conclure, comme l'a fait Blomfield, de l'ordre dans lequel Thucydide nomme Pella et Cyrrhos, que la première était au nord de la seconde ? Ce serait presser trop le texte de l'historien. Europos était située, à ce qu'il semble, un peu au-dessous du village actuel de Basadschi, presque à l'endroit ou le fleuve de Goumendjé se jette dans le Wardar. Elle se trouvait ainsi à peu près à la hauteur de Pella. Thucydide, qui vient de parler d'Europos, nomme d'abord la ville la plus rapprochée. Si Cyrrhos ne vient qu'après Pella, c'est qu'elle était plus à l'ouest, et plus loin par conséquent de l'Axius. C'est donc au-dessus de Pella que nous la placerons, contrairement à l'avis de Blomfield. Quant au district lui-même, il s'étendait au nord du lac et au pied du Païk actuel jusque sur les plateaux qui se détachent de cette montagne et qui séparent la plaine de la Bottiée de la rive droite de l'Axius. Borné d'un côté par le territoire de Pella, de l'autre, par la bande de terre dont parle Thucydide et qui faisait partie de la Péonie, à l'ouest, par l'Emathie, elle ne dépassait pas au nord la montagne dont elle occupait les pentes les plus accessibles (1).

Le nom ancien du Païk ne nous est pas parvenu. C'est une grande et belle montagne, qui se détache de la chaîne du Kojowa au fond du Moglena, descend du nord au sud parallèlement à l'Axius dont elle détermine le cours, et divise en deux la vaste plaine entre Salonique et Verria. Le cap avancé qui la termine comprend deux masses principales, la première couverte de chênes et de sapins, a son sommet le plus élevé près de Babiani, tourne jusqu'au village de Palœo-Castro, d'où elle projette les collines de la Cyrrhestide : la seconde se forme et s'arrondit derrière la première, se relie à ses ramifications, et va bientôt se confondre avec la chaîne qui descend du Kojowa. En allant de Cassolahri à Armoutchi, on voit cette chaîne commencer au Moglena, s'abaisser au passage de Notia, puis s'élever graduellement de manière à former deux cimes majestueuses.

Villes de la Cyrrhestide. — Cyrrhos : Palœo-Castro : Via Egnatia.

Ptolémée et Étienne de Byzance nous donnent le nom de deux villes de la Cyrrhestide, Cyrrhos et Mandaræ (2).

(1) Thuc., II, 100.
(2) V. loc. cit.

Lorsqu'on parcourt aujourd'hui le pays, l'attention se fixe tout d'abord sur un village que les Bulgares appellent Gradesta (Grade, ville forte) et les Grecs Palœo-Castro. Ce n'est pas qu'il soit bien considérable : il ne comprend tout au plus que douze à quinze maisons ; mais, outre son nom qui est déjà une présomption, son emplacement est vraiment remarquable. C'est un îlot isolé, aplani, à un quart d'heure du Païk, entouré de tous côtés par les eaux qui jaillissent de la montagne, dominant le reste de la plaine sans s'élever beaucoup au-dessus d'elle. Des restes de fortifications qui ne nous paraissent pas remonter plus haut que le moyen âge en couronnent partout les bords. Les habitants du village parlent de souterrains qui faisaient communiquer autrefois le Castro avec la plaine : ils en montrent même les deux entrées principales, l'une dans l'enceinte des murs, l'autre en dehors sur la rampe du plateau. Quelques imprudents ont voulu s'y engager : ils ont trouvé des portes de fer rongées par le temps qu'ils ont ouvertes ; mais le grand buffle noir des traditions bulgares les a empêchés de continuer leurs recherches. Aujourd'hui ces deux ouvertures sont comblées.

Ce Castro byzantin ou bulgare était dans l'origine une acropole macédonienne. A ses pieds, mais de l'autre côté du fossé, une vieille église en ruines se cache au milieu d'un fourré d'arbres très-épais et très-élevé. Quelques pierres dispersées ont été saisies çà et là par les racines qui les retiennent comme dans une serre. Chose remarquable dans un pays où l'on sait la persistance des traditions religieuses, les paysans ignorent à quel saint cette église était dédiée. Je ne doute pas, pour ma part, que sa destruction ne date des premières invasions bulgares, de l'époque où ils n'étaient pas encore convertis au christianisme. Elle paraît d'ailleurs avoir été bâtie elle-même avec des matériaux très-anciens. Ce sont, pour la plupart, de grandes pierres rectangulaires avec traces de scellement ou de ravalement. On n'y voit point de tronçons de colonnes, ni de fragments de moulures antiques : dans le Castro seulement, quelques colonnes grêles, un dessus de pilastre, deux chapiteaux ioniques, très-aplatis et d'un fort mauvais style.

Nulle position ne convient mieux à l'ancienne Cyrrhos. Cette église ruinée marque peut-être l'emplacement de son temple de Minerve. Ces fortifications, dont on peut embrasser facilement l'ensemble, et qui sont à coup sûr byzantines, remontent peut-être au règne de Justinien, car, à cette époque, Cyrrhos fut rebâtie, comme nous l'apprend Procope (1). A ces conjectures se joint un renseignement

(1) Procope. De Ædif., III, 280.

précis fourni par l'Itinéraire de Jérusalem : l'Itinéraire de Jérusalem indique ainsi les distances de Thessalonique à Edessa, par la via Egnatia :

« Post Thessalonicam : mutatio ad decimum, M. X ; — mutatio Gephyra, M. X ; — civitas Pella, M. X ; — mutatio Scurio, M. XV ; — civitas Edessa, M. XV. »

Tous ces noms nous sont connus, sauf un seul, celui de Scurio. Qu'était-ce que cette *mutatio* Scurio, qu'on ne trouve nulle part ailleurs ? M. Tafel trouve qu'il y a une certaine ressemblance entre les deux noms de Scurio et de Cyrrhos : elle devient plus frappante encore, si l'on écrit ce dernier mot comme dans Ptolémée Κυριὸς (1). On peut donc croire, avec une grande vraisemblance, qu'il s'agit ici de Cyrrhos, et que la via Egnatia passait par cette ville. Remarquons maintenant que, d'après l'Itinéraire, Cyrrhos était à égale distance de Pella et d'Edessa, à 15 milles de l'une et de l'autre. Or, tous les voyageurs s'accordent à mettre aujourd'hui Palœo-Castro à quatre heures à l'est de Vodena, à quatre heures au Nord-Ouest d'Hagious Apostolous. C'est à peu près le seul point de la plaine qui soit, comme l'ancienne Cyrrhos, également éloigné de ces deux villes. Rien ne prouve mieux leur identité complète.

Nous nous expliquons d'ailleurs parfaitement bien pourquoi la via Egnatia passait près de Palœo-Castro. Elle longeait ainsi la pente des collines qui rattachent le Païk aux montagnes de Vodena. Elle évitait de s'engager dans une partie de la plaine que les pluies de l'hiver rendent souvent impraticable. Nous nous sommes trouvés à Sphiti-Géorgi, au milieu du mois de novembre. Impossible de se rendre de là à Jannitza par la route directe : les torrents débordaient ; le terrain, d'ailleurs marécageux, était détrempé par les pluies ; deux buffles s'étaient enfoncés dans la vase, et nous vîmes une vingtaine de paysans occupés à les en retirer avec des cordes. Force nous fut de remonter vers le nord, dans les environs de Babiani, et de suivre, depuis ce village jusqu'à Palœo-Castro, l'ancienne via Egnatia, où nous ne trouvâmes pas un ruisseau qui embarrassât notre marche (2).

(1) Ἠμαθίας.... Κυριὸς (ἢ Κυῤῥος). Ptol., III, 13.

(2) « Il avait plu et neigé si fort que les fleuves étaient tous grossis et débordés, que les champs et la terre en étaient tout couverts, et peu s'en fallut que les bêtes de somme ne se noyassent ; les hommes étaient si mouillés que tous étaient ainsi comme morts tant de l'eau que du froid. Conon de Béthune était en cette chevauchée, qui moult maudissait ceux qui l'avait amené, et disait que celui qui si très-grande peine souffrait pour notre Seigneur avait bien mérité son Paradis. Que vous dirais-je ? Une nuit se hébergèrent devant la Verre (Verria). » Henri de Valenc. 5.

C'est pour la même raison, ajoutons-le ici, que la via Egnatia faisait un léger détour au-dessous d'Hagious Apostolous. Suivant Kiepert, elle aurait passé près de Messir-Baba, au sud-ouest de Sarili ; nous croyons que c'est là une erreur. Elle suivait la ligne des tumulus, tournait à gauche, après avoir dépassé le dernier, c'est-à-dire aux environs du khani de Sassali, traversait les dernières ramifications du Païk, laissant à sa droite Sarili et Messir-Baba, et venait aboutir au pont de l'Axius, après avoir passé près du village actuel de Yaëladjick. Les traces que l'on voit encore dans le roc un peu au-dessus de ce village ne laissent pas de doute au sujet de ce détour de la route. Ce qu'on a voulu éviter, ce sont les marais de Messir-Baba, c'est la rivière qui coule au pied de la hauteur, et qui, en hiver, a assez d'eau pour qu'on ait été obligé d'y élever un pont.

Villes de la Cyrrhestide.

Μανδαραί. — Μανδάραῖοι.

Le torrent qui se divise en deux branches au pied du Palœo-Castro et qui l'entoure de tous les côtés, prend sa source à un quart d'heure à peine du village. Nous en remontâmes les rives, ombragées par quelques grands arbres et bordées de moulins à eau ; arrivés au pied de la montagne, au-dessous du misérable hameau valaque d'Obahr, nous vîmes bouillonner et jaillir de tous les côtés, parmi les sables, des eaux limpides assez abondantes pour former sur-le-champ, comme celles du Ladon, une petite rivière, qu'on ne peut traverser à gué. Les Bulgares l'appellent Obahr, les Turcs Dermanlick (eau des moulins). Nous n'en connaissons pas les noms anciens ; mais c'est là évidemment ce que Strabon regarde comme une dérivation de l'Anius. C'est là cette branche souterraine τὸ τοῦ 'Αξιοῦ ἀπόσπασμα, qui, selon les anciens, portait (1) le plus grand volume d'eau au lac de la Bottiée. M. Cousinéry l'a reconnu comme nous, mais il en tire cette conclusion que tout le terrain compris entre le Dermenlick actuel et le Wardar formait autrefois l'Amphaxitide, c'est-à-dire la contrée située entre les deux branches de l'Axius. Il fixe même les prétendues limites de ce district entre le fleuve d'une part, et de l'autre entre les deux sources de Palœo-Castro et de Pella. « Nos deux fontaines, dit-il, nous donneront encore la démar-« cation des terres que l'Amphanitide occupait dans un espace de

(1) Τὴν δὲ λίμνην πληροῖ τοῦ Ἀξιοῦ τι ἀπόσπασμα. Strab., VII, 330. Fr. 20.

« quatre lieues (1) de longueur sur plusieurs lieues de largeur, suivant l'éloignement de Palœo-Castro à l'Axius et de Pella à ce « fleuve. » Il serait tout au moins inutile de discuter avec M. Cousinéry le sens de ce mot Amphaxitide, et de chercher s'il implique nécessairement une contrée comprise entre deux branches de l'Axius. Bornons-nous à rappeler un texte précis, auxquel Kiepert a bien fait de s'en tenir. C'est Strabon qui mentionne l'opinion des anciens au sujet d'une branche souterraine de l'Axius ; c'est aussi Strabon qui dit d'une manière positive : L'Axius sépare la Bottiée de l'Amphaxitide (2).

Au delà des sources d'Obahr commencent les plateaux peu élevés, mais assez étendus de la Cyrrhestide. Leur largeur, de la plaine de la Bottiée à la vallée de l'Axius, est d'environ seize kilomètres. C'est, du reste, un territoire fertile, bien arrosé, bien cultivé en général. Le village turc de Cassolahri, à trois quarts d'heure à l'Est de Palœo-Castro, nous frappa par son air de propreté et d'aisance, par ses champs entourés de haies, par ses beaux vignobles et ses bouquets de chênes. Est-ce de ce côté qu'il faut placer la ville et le territoire des Mandarœens? Étienne de Byzance, le seul auteur qui en parle, se borne à nous dire qu'ils faisaient partie de la Cyrrhestide macédonienne. Le champ est ouvert aux conjectures. Pour moi, j'ai parcouru avec soin tout le pays, je n'y ai trouvé qu'un endroit qui soit évidemment l'emplacement d'une ville antique. C'est à une demi-heure de Cassolahri, au sud-est, à quelques pas de la route d'Armoutchi. Des monticules de pierres rondes et blanchâtres, des trous circulaires assez larges, bordés de pierres qui se sont amoncelées les unes sur les autres, et qu'on pourrait prendre au premier coup d'œil pour des restes de murs, attirèrent d'abord mon attention. Évidemment on avait fait des fouilles en cet endroit. Un berger nous expliqua qu'on trouvait des traces semblables le long de la pente de la montagne jusqu'à une assez grande hauteur, et que ce lieu s'appelait Madéné (les mines d'argent : Madena-Choria dans le Corthiat à l'est de Salonique.) Il y a longtemps, sans doute, que ces mines ont cessé d'être exploitées. Étaient-elles connues des Macédoniens? Nous le croirions volontiers. Les champs voisins, en effet, sont remplis de tuiles, de briques et de fragments de poterie. On y

(1) Cousin., I, 2.

(2) « Ὁ Ἀξιὸς διαιρῶν τήν τε Βοττιαιάν καὶ τὴν Ἀμφαξῖτιν γῆν... » Strab., VII, 330.

trouve même des médailles (1). Il y avait là dans l'antiquité une ville, et, en l'absence de tout renseignement contraire, il est permis de supposer que c'était Mandaræ.

IV.

Almopii. — Mogléna.

Le Mogléna forme une région à part : les ramifications qui unissent le Païk aux montagnes de Vodéna l'isolent complétement de la grande plaine de la Sclavitsie et du Roumlouck. On y entre par trois côtés différents : par le passage de Notia au nord est ; par Babiani et les plateaux que traverse le Moglénitiko au sud, par les collines de Vodena et la vallée qui débouche sur Dragamantsi au sud ouest. C'est ce dernier chemin que nous avons suivi en commençant notre exploration du Mogléna.

Ce nom de Mogléna signifie en bulgare la contrée des brouillards (mogla, megla, brouillard). Le pays auquel il s'applique ne le justifie que trop pendant l'hiver et à la fin de l'automne. Le reste de l'année, c'est une plaine riante et fertile, encadrée par de hautes montagnes, bien arrosée sans être marécageuse, peuplée de nombreux villages, couverte d'un côté de vignobles, de l'autre, de champs d'orge et de blé. Le raisin du Mogléna est renommé à Salonique. Il est très-sucré et très-charnu : le grain en est gros, allongé comme le bumastus de Virgile, la peau dure et violette. On le conserve facilement pendant la plus grande partie de l'hiver.

Enfoncez-vous vers le nord-ouest, placez-vous au village de Bizowo par exemple, vous avez devant les yeux un grand triangle dont la chaîne du nord forme la base, dont le Païk et les montagnes de Dragamantsi, de Poliani, de Trésino forment les côtés. Avancez-vous au milieu de la plaine, le pays reprend alors son aspect véritable : il vous apparaît comme une sorte de carré irrégulier, qui va en se rétrécissant vers le sud. Sa largeur est de seize kilomètres : sa plus grande longueur, de Bizowo à Foushani par exemple, est de vingt-quatre kilomètres environ.

(1) Parmi les deux ou trois médailles que l'on me montra en cet endroit, il y en avait une en bronze assez curieuse : elle portait sur la face *deux têtes d'hommes barbus opposées l'une à l'autre;* sur le revers : *deux centaures luttant.* Aucune trace de lettres. Je ne sais d'où peut venir cette médaille.

Ce qui vous frappe le plus dans le Mogléna, c'est la grande chaîne de montagnes qui le borne au nord et à laquelle il doit son nom turc de Karadjowa (contrée des montagnes noires). Elle se divise en trois groupes principaux : à l'angle ouest le mont Nidsche, moins haut que l'Olympe, mais presque toujours couvert de neige comme lui : au milieu, le Péternick avec ses formes bizarres : à l'angle est, le Kojowa dont le pic majestueux rappelle celui du Parthénius. Toutes ces montagnes ne sont autre chose qu'un vaste soulèvement d'ardoise et de schiste. Leur couleur d'un bleu sombre et foncé dans les beaux jours, leurs contre-forts à arêtes saillantes se détachant comme des murailles, leurs sommets aigus, découpés, dentelés comme une scie, les ouvertures de rocher d'une originalité bizarre par lesquelles s'échappent les torrents, tout contribue à en rendre l'effet des plus pittoresques.

De cette belle chaîne de montagnes sortent les principaux cours d'eau du Mogléna. Le premier, appelé le Tcharna-Réka, s'échappe des gorges du Nidsche à un quart d'heure de Trésino, coule du nord au sud en recevant sur sa route les eaux de Bizowo et de Monasterdjick, puis décrit une large courbe vers l'est, et se rapproche ainsi du milieu de la plaine. Le second, appelé la Bélitsa, prend sa source dans le Péternick, descend également du nord au sud, se grossit tour à tour des eaux de Stroupino, de Baowo, de Prébodidschta, et inclinant un peu vers l'ouest, vient se jeter dans le Tcharna-Réka, à la hauteur de Palœo-Castro. Ainsi réunis, les deux rivières descendent vers la grande plaine, en recevant encore le torrent de Notia, se tracent un lit profond et escarpé au milieu des contre-forts du Païk, et entrent enfin dans la Sclavitsie, où nous avons déjà décrit leur cours.

Le Mogléna, avec ses champs fertiles, ses eaux abondantes, ses montagnes qui l'enveloppent et le séparent des régions voisines, semble le pays le mieux fait pour former un district particulier, pour contenir une de ces tribus pauvres et indépendantes des premiers temps de l'histoire. Aujourd'hui encore la population qui l'habite a son caractère et sa physionomie bien distincts. Ce sont des Valaques et des Bulgares apostasiés. Devenus turcs de religion, ils ont conservé cependant leur langue nationale. Endurcis au travail, sobres et vivant de peu, ils semblent plus ignorants, plus grossiers, plus défiants à l'égard des étrangers que les habitants des contrées environnantes.

Suivant Kiepert, le Mogléna actuel n'est rien autre chose que l'ancienne Almopie. Toute cette partie de sa carte est de la plus grande inexactitude. Mais, en ce point du moins, ses conjectures semblent

justes, à en juger par le peu de textes anciens qui aient rapport à l'Almopie.

Étienne de Byzance parle de l'Almopie, mais en termes vagues, suivant sa coutume. C'est une contrée de la Macédoine qui tenait son nom (1) du géant Almops, fils de Neptune et d'Hellé.

D'un texte de Lycophron, corrigé et cité par le même auteur, il semble résulter qu'on disait indifféremment Almopia ou Almonia. Ttzetzès, dans son commentaire, l'appelle tantôt une contrée de la Macédoine, tantôt une ville près du mont Kissos.

Pline range les Almopes parmi les peuples de la Pœonie : l'ordre dans lequel il les cite jette du moins quelque jour sur la position de l'Almopie (2) :

« Ab hoc amne Pœoniæ gentes (nempe ab Axio) : Paroræi, Eor-
« denses, Almopii, Pelagones, Mygdones. »

La position des Parorœens n'est pas bien déterminée : celle de l'Eordée est incontestable : elle confinait avec l'Emathie, et n'en était séparée que par la chaîne des montagnes du Bermios et du Kitarion. En allant du sud au nord, on pourrait induire du texte de Pline que les Almopiens auraient été immédiatement au-dessus des Eordéens, et au-dessous des Pélagoniens. Et ce qui confirmerait jusqu'à un certain point cette conjecture, c'est que Thucydide aussi parle de l'Eordée immédiatement avant l'Almopie (3) :

« Ἀνέστησαν δὲ καὶ ἐκ τῆς νῦν Ἐορδίας καλουμένης Ἐόρδους, καὶ ἐξ
« Ἀλμωπίας Ἄλμωπας. »

Ptolémée nomme les Almopes avec les Elymiotes, les Orestins et les Ἄλβανοι : après les Almopes il cite l'Orbélie et les Eordéens. Cet ordre se rapproche de celui de Pline et nous ramène encore à une contrée voisine de l'Eordée et de l'Orestide.

Il n'est pas jusqu'à un passage (5) de Constantin Porphyrogénète qui ne nous conduise au même résultat. Au premier abord, il semble qu'on n'en puisse rien tirer pour notre sujet. Mais si les premières villes, les plus célèbres du thème de Macédoine sont mentionnées par lui sans aucun égard pour leur position respective, l'ordre géo-

(1) Steph. Byz. in verb.
(2) Pline, IV, 10.
(3) Thuc., II, 100.
(4) Ptol., III, 13.
(5) Const. Porphyr. de Them.
« Θεσσαλονίκη, Πέλλη, Εὔρωπος, Δῖος, Βεῤῥοία, Ἐορδαῖοι, Ἔδεσσα, Κέλλη, Ἀλ-
« μοπία, Ἡρακλεία. »

graphique est mieux suivi pour les autres. De l'Eordée, l'écrivain passe à Edessa sur la frontière, puis à Kellé, ville de l'Eordée, puis à Almopia, et enfin à l'Héraclée de la Lyncestide. L'Almopie était donc, à ce qu'il semble, voisine de ces deux contrées.

Malgré ces autorités différentes, O. Muller (1) ne veut reconnaître d'Almopie qu'au sud de la Piérie : « Une autre vallée dans l'Elymiotide, « dit-il, était appelée Almopia ou Almonia, ancien établissement des « Minyens, situé sur les confins de la Macédoine et de la Thessalie, « selon toute apparence, non loin de la Piérie. »

Des textes positifs prouvent en effet l'existence d'une ville connue sous les noms d'Orchomène, Minya, Almon ou Almonia, sur les frontières de la Perrhœbie. Mais est-ce là le canton dont parlent Pline et Ptolémée ? est-ce là cette peuplade des Almopes que les Téménides chassèrent de leur patrie ? Il est possible qu'il y ait eu des rapports d'origine entre les habitants de l'Almopie et ceux d'Almonia. Les Almopes de la Macédoine que nous avons vu rangés plus haut parmi les Pœoniens étaient sans doute de la même race que les Pélasges Thessaliens de Crestos, au delà de l'Axius et que les Minyens de la Perrhœbie. Mais il y avait certainement deux districts différents et qu'il importe de ne pas confondre. Admettons avec O. Muller l'existence de l'Halmopia ou Halmonia Perrhœbienne, mais en plaçant l'Amopie de la Macédoine dans le voisinage d'Edessa et de la Lyncestide. O. Muller cherche à expliquer les deux passages de Ptolémée et de Pline sur l'Almopie, en disant que ce fut sans doute non loin des rives de l'Axius que les Almopes se réfugièrent après avoir été chassés de leur pays par les Téménides. Mais n'est-il pas plus simple de croire que chacun de ces écrivains parle, non pas des peuplades exilées elles-mêmes, mais de la contrée à laquelle elles avaient donné leur nom, qui le conserva après leur départ et le transmit à de nouveaux habitants? L'Almopie de Ptolémée, de Pline, de Constantin Porphyrogénète est celle de Thucydide. Seulement la population a changé.

Qu'on se rappelle maintenant le tableau que Thucydide a tracé des progrès des Téménides. L'Almopie fut l'une de leurs premières conquêtes. Elle était évidemment voisine du siége primitif de la monarchie macédonienne, c'est-à-dire aux environs de Béræa et d'Edessa. Les autres districts soumis par les rois macédoniens étaient la Piérie au sud, la Bottiée à l'est, l'Eordée à l'ouest. L'Almopie,

(1) O. Mul., App. sur les Macéd.

selon toute vraisemblance, se trouvait donc au nord : et dans ce cas où peut-on la placer plus naturellement que dans le Moglena actuel, avec lequel confine au nord le territoire de la première capitale de la Macédoine ? « Et ceci, dit M. Leake, qui partage sur ce point (1) « l'opinion de Kiepert, et ceci s'accorde suffisamment avec le récit « de Thucydide : que les dernières conquêtes des rois furent celles « de l'Anthémous, de la Crestonie et de la Bisaltie. Ce qui veut dire « qu'après avoir conquis toute la rive droite de l'Axius, ils passèrent « le fleuve et étendirent leur domination jusqu'au pays des Bisaltes « et des Sinti, quoiqu'ils fussent encore exclus de la plus grande « partie de la côte par les colonies grecques de la Piérie et de la « Mygdonie et par celles qui occupaient toute la péninsule chalci- « dique. »

Ptolémée nomme trois villes de l'ancienne Almopie, Horma, Europos, Apsalos (2).

Aucun autre auteur ne parle d'Horma et d'Apsalos. Où placer ces deux bourgs? La seule indication que nous ayons sur leur compte est celle qui résulte de leur nom même. L'étymologie d'Horma est évidente : ὁρμάω, ὁρμή. On pourrait donc sans trop d'invraisemblance la placer près de l'endroit où le torrent le plus considérable du Mogléna se précipite des montagnes : ce serait à Trésino par exemple ; quant à Apsalos, je ne vois pas ce que ce nom signifie. Mais quelques fragments antiques trouvés dans le cimetière de Dragamantsi donnent lieu de croire qu'il y avait là une ville macédonienne, peut-être est-ce l'Apsalos de Ptolémée? Dragamantsi est d'ailleurs un des plus anciens villages du Mogléna. Son nom se trouve sur les premiers grands Kiutucks de Constantinople, avant même celui de Vodéna.

Le témoignage de Pline se joint à celui de Ptolémée au sujet d'Europos. Il la distingue nettement de l'Europos située sur les bords de l'Axius, comme pour montrer mieux qu'il veut parler du bourg de l'Almopie :

« Mox Antigoneia, Europus ad Axium flumen, eodemque nomine « per quod Rhoidias fluit. »

Ce nom d'Europos (εὐ ῥέω) indique presque toujours un endroit où le cours des eaux a quelque chose de remarquable, le point de jonction de deux rivières par exemple. L'Europos de l'Axius était située entre le Wardar actuel et le torrent de Goumendjé, à quelques pas de l'un et de l'autre. Si cette observation est juste, c'est au milieu de la

(1) Trav. in North. Gr. III.
(2) « Ὅρμα, Ἄψαλος, Εὔρωπος. » Ptol., IV, 13.

plaine du Mogléna, près du cours réuni du Tcharnaréka et de la Bélitza, qu'il faut chercher aussi le principal bourg de l'Almopie. Or, nous trouvons précisément entre les villages de Voltidschta et de Slaténa, à dix minutes au-dessous du confluent des deux rivières, les ruines d'une ancienne forteresse que l'on appelle Palœo-Castro comme celle de la Cyrrhestide. C'est une éminence arrondie, rattachée par une rampe très-basse et qui ne nuit en rien à son isolement, à une autre colline moins haute et plus allongée. Du côté du Tcharnareka, la pente n'est pas très-rapide : elle s'élève par trois terrasses successives jusqu'au mamelon supérieur. C'est de ce côté que la forteresse était le mieux défendue. On y voit très-distinctement les traces d'un triple mur : au nord il n'y en avait que deux ; à l'ouest un seul. La partie la mieux conservée est celle du sud. On y suit encore, sur une étendue de 120 à 130 mètres, un rempart de 20 à 25 pieds d'élévation où les tours rondes alternent avec les tours carrées. Ces tours ne présentent rien de bien remarquable : elles sont construites avec des briques, du ciment et des pierres rondes grossièrement taillées, trouvées dans le lit de la rivière. Leur épaisseur est de deux mètres vingt-cinq centimètres. On n'y voit ni trace d'étages différents, ni reste d'escalier ou de porte : les tours carrées s'ouvraient sur l'intérieur de la forteresse : les tours rondes au contraire étaient fermées et formaient un cercle complet. Par leur forme, par leur genre de construction, ces dernières me rappelaient la tour de Tcharmarinowo, sur la route de Vodéna à Gniausta.

C'était évidemment une forteresse de la même époque, une forteresse byzantine que j'avais devant les yeux. Mais la position était trop avantageuse pour qu'on n'en eût pas profité dès les temps les plus reculés. Il y avait là, suivant toute apparence, une acropole et une ville macédonienne, et cette ville ne peut être qu'Europos.

Europos paraît avoir changé de nom dans les cinq premiers siècles après Jésus-Christ, Hiéroclès mentionne une certaine Almopia parmi les villes de la macédoine consulaire (1). Qu'était-ce que cette Almopia ? probablement le bourg principal de l'ancien district, puisqu'il en prit et en rappela seul le nom. Au lieu de supposer une cité nouvelle, ne peut-on pas croire qu'il ne s'agit ici que de l'ancienne Europos, connue à une certaine époque sous le nom d'Almopia ? Plus tard, après les invasions bulgares, nous trouvons dans les historiens byzantins une ville de Mogléna bien fortifiée (2), et dé-

(1) Hiéroclès. — Synced. Vess., p. 628.
(2) *Cedrénus*, II, 709. — Zonaras, II, 726.

fendue par une garnison nombreuse. N'est-ce pas le Palœo-Castro que nous venons de décrire ? N'est-ce pas encore la macédonienne Europos, souvent détruite, souvent rebâtie, et dont les derniers murs dateraient ainsi du treizième siècle ?

Les mêmes historiens nous parlent d'un autre fort voisin de celui de Mogléna, ils le nomment tantôt Enotia (Ἐνώτια), tantôt Notia (Νώτια). Ce nom remarquable et dont l'origine semble grecque s'est conservé jusqu'à nos jours. Le village de Notia est l'un des plus considérables de la contrée. Il est habité par des Valaques turcs, et compte près de 500 maisons. Par sa position, dans un repli du Kodjowa, il commande le passage du Mogléna dans la vallée de l'Axius. Tout porte à croire qu'il y eut là une ville ancienne, et peut-être son nom était-il celui que les écrivains byzantins mentionnent déjà (1).

Nous ne trouvons nulle part les dénominations anciennes des cours d'eau et des torrents du Mogléna. Exceptons pourtant le Tcharnaréka qui paraît s'être appelé jadis le Rhoidias : car, nous l'avons déjà dit, nous ne voyons aucun motif pour changer le texte de Pline où il fait mention de cette rivière. Même ignorance au sujet des montagnes. La chaîne du Nidsche seule est mentionnée sous le nom de Bora. C'est dans le passage où Tite-Live parle de la troisième division territoriale de la Macédoine : « Tertia pars facta, quam Axius « ab Oriente, Peneus amnis ab occasu cingunt. Ad septentrionem « Bora mons objicitur (2). » On a voulu lire Bermius au lieu de Bora, et c'est là entre autres l'opinion d'O. Muller. Nous croyons ici encore que toute espèce de correction serait au moins arbitraire. Le texte de Tite-Live est très-clair. La limite de la troisième Macédoine au nord était la grande chaîne qui se détache de l'Olympe, et dont faisaient partie le Bermius et le Kitarion. L'historien ne les mentionne pas ; mais il nomme le point le plus élevé et le plus remarquable de la chaîne, le Bora, qui n'est autre chose, répétons-le, que le mont Nidsche.

PREMIERS HABITANTS DE L'ÉMATHIE ET DE LA BOTTIÉE. — FONDATION DU ROYAUME DE MACÉDOINE.

Quels furent les premiers habitants de la région que nous venons de parcourir ? Une telle question, obscure pour tous les pays, est surtout difficile à résoudre lorsqu'il s'agit d'une contrée qui ne laisse ni

(1) Cedrénus., II, 709.
(2) T.-Liv., XLV, 32.

épopées, ni chants nationaux, ni légendes religieuses. Ici encore cependant le premier nom que nous (1) trouvions est celui de ces Pélasges, qui portèrent les premiers germes de la civilisation dans la Grèce, dans une partie de l'Italie et de l'Asie Mineure. Justin dit positivement, d'après Trogue Pompée, que l'Emathie était habitée autrefois par des Pélasges. Eschyle, si versé dans la connaissance des antiques traditions, nous montre leurs tribus couvrant tous ces rivages ; et Hérodote parle de Creston dans la Chalcidique comme d'un établissement pélasgique. Nous avons déjà eu occasion de remarquer les rapports qui semblent exister entre les Almopes de la Macédoine et les Minyens de la Perrhœbie. Nous avons signalé de même l'analogie frappante, disons mieux, l'identité complète qui existe entre le Pan des Arcadiens et celui de Pella. O. Muller pense que le culte de cette divinité fut établi dans la Bottiée par les Pélasges : c'est là, en effet, la preuve la plus décisive que l'on puisse donner de leur passage en ce pays. Rapprochons-la, pour lui donner toute sa force, de la généalogie fabuleuse qui rattachait Macédon à Lycaon l'Arcadien, de la légende d'après laquelle ce dernier se serait retiré en Emathie et y serait devenu le père de Macédon (2).

Les Pœones étaient-ils d'origine pélasgique? Suivant leurs propres traditions, ils descendaient des Teucriens de la Troade et avaient émigré en compagnie des Mysiens. Ce qui est certain, c'est qu'ils formaient une race nombreuse, divisée en plusieurs petits petits peuples qui habitaient les rives du Strymon et de l'Axius, et les régions au nord de la Macédoine. Deux textes de Tite-Live et de Polybe (3) donnent lieu de croire qu'ils étaient descendus jusqu'en Emathie, et que ce district faisait originairement partie de la Pœonie. Rappelons-nous aussi que Pline (4) semble considérer les Eordéens, voisins de l'Emathie, et les Almopes comme des membres de cette grande nation, et que d'un autre côté les Pélagoniens, qui étaient certainement des Péones, apparaissent jusqu'en Thessalie. Ce sont ces diverses remarques qui ont suggéré à Mannert l'opinion que les Macédoniens étaient de race illyrienne et pœonienne, c'est-à-dire que le fond de la population essentiellement pœonien se mêla, sans disparaître, aux éléments nouveaux venus de l'Illyrie.

(1) Just., VII, 1. — Ech., suppl., 257. — Tradition sur l'établissèment des Pélasges sur quelques points voisins : à Creston, en Chalcidique, par exemple. Herod., I, 57. — Thucyd., V.

(2) Apollod., III, 8, 1.

(3) T.-Liv., XL, III. — Pol., XXIV, 8, 4, loc cit.

(4) Pline, IV, 10.

Deux autres peuples apparaissent encore au début de l'histoire dans le pays qui nous occupe : les Bryges et les Crétois de Botton.

Les Phryges, ou plutôt les Bryges, par suite de l'habitude des Macédoniens de changer les φ en 6, étaient une tribu thrace. Les habitants de l'Émathie avaient leurs légendes toutes particulières au sujet de ce peuple et de son roi Midas, antérieur à la guerre de Troie ou tout au moins à Homère. Ils habitaient, disait-on (1), sur les pentes orientales du Bermius. C'est là qu'étaient les mines d'or de Midas; c'est là que l'on voyait ces jardins délicieux, avec leurs roses composées de 60 pétales, dont le parfum l'emportait sur celui de toutes les autres. Théophraste explique cette dernière légende en disant qu'il y avait en effet dans la chaîne du Pangée et des montagnes avoisinantes des roses d'un éclat extraordinaire. Quoi qu'il en soit, les fleurs du Bermius n'ont pas perdu aujourd'hui encore leur antique réputation. « Les Turcs aiment trois choses, dit un proverbe mo- « derne : les pruneaux de Servia, le miel de l'Hymette, les roses de « Verria. »

Les traditions locales allaient plus loin : elles mettaient Midas en relation tour à tour avec Orphée et avec Silène. Suivant Conon (2), qui se borne à les suivre, Midas devint le disciple de l'aède inspiré qui habitait les montagnes voisines de la Piérie, ce qui marque bien les rapports des Piériens et des Bryges, également d'origine thrace, et la communauté de leurs traditions religieuses. Quant à Silène, c'était près du Bermius qu'il avait été fait prisonnier : on y montrait la fontaine Inna où Midas avait versé du vin pour s'emparer plus aisément du dieu, le lieu non moins célèbre où s'était engagée la fameuse conversation entre Silène et le fils de Gordius.

Tous ces détails fabuleux ont été appliqués ensuite au Midas de Phrygie. Nul doute qu'ils n'aient eu leur origine au pied du Bermius et sur les frontières de l'antique Piérie. Quel peut en être le fond de vérité historique? Ne marquent-ils pas les rapports qui existèrent dès la plus haute antiquité entre les Thraces Piériens et le pays au delà de l'Haliacmon ? Ne signifient-ils pas qu'il y avait dans les montagnes de l'Émathie un roi riche et puissant qui favorisait le culte de Bacchus? Ce qui le ferait croire, c'est que ce Midas légendaire, identifié avec la nation même des Bryges, contemporain de la guerre de Troie, et que l'on retrouve encore au temps de Caranus, devint,

(1) Herod., VII, 73. — Strab., VII, 295. — Steph. Byz. in verb. — Herod., VIII, 138. — Nicand., Fr., II. — Theophr., Hist. plant.

(2) Con., Narrat., I.

dans les traditions postérieures, un satyre, un des compagnons de Bacchus. « Midas, nous dit Philostrate, participait de la nature des « satyres, comme le faisaient voir ses oreilles (1). »

On sait la rapide extension du culte de Bacchus en Macédoine. C'est dans le pays des Bryges que les compagnons de Caranus le trouvèrent établi avec le plus d'éclat. On le voit à la popularité qu'obtinrent chez eux les légendes du Bermius, au culte qu'ils rendirent à Silène, et dont les monnaies nous ont conservé le souvenir (2). C'est là qu'ils trouvèrent ces femmes « sujettes à la fureur divine qui transporte « les adeptes du culte d'Orphée et de Bacchus, » ces Clodones, ces Laphystiæ, ces Mimallones, dont ils essayèrent d'expliquer plus tard les noms par des faits relatifs à leur propre histoire et à celle des rois. Bacchus, en effet, était devenu l'un des dieux protecteurs, l'un des ancêtres de la race des Téménides. Son surnom particulier chez les Macédoniens était celui de ψευδάνωρ, qu'on lui avait donné, disait-on, à la suite d'une grande victoire d'Argée sur les Illyriens (3).

A quelle époque les Bryges quittèrent-ils le Bermius pour passer en Asie? Y eut-il plusieurs émigrations successives, ou faut-il croire que leur fuite coïncide avec l'arrivée de Caranus et l'expulsion des Pières eux-mêmes? Les auteurs anciens parlent d'une émigration conduite par le roi Midas, et Xanthus la place après, mais probablement peu de temps après la guerre de Troie (4). D'un autre côté, le pays des Bryges fut peut-être conquis par les Macédoniens bien avant l'arrivée des Téménides, et l'on s'expliquerait de cette manière une émigration de ces anciennes peuplades. Une autre tradition enfin est celle qu'a suivie Justin dans son histoire : « Caranus chassa Midas, qui occupait aussi une partie de la Macédoine (5). »

Les traditions sur l'établissement des colonies crétoises dans la Bottiée n'ont pas laissé moins de traces que celles qui se rapportent aux Bryges du Bermius. Aristote cité par Plutarque (6), Strabon et Conon nous en parlent : « Dans sa république des Bottiœens, Aris« tote, nous dit Plutarque, ne croit pas non plus que les enfants des « jeunes Athéniens fussent mis à mort par Minos, mais qu'ils vieil« lissaient en Crète asservis à des travaux mercenaires. Il advint que « les Crétois, pour acquitter un ancien vœu, envoyèrent un jour à

(1) Philostr., vit. Apoll., VI, 27.
(2) Eckhel., II, 61, 62.
(3) V, loc. cit.
(4) Xanth., ap. Strab., XII, 572.
(5) VII, 1.
(6) Arist. ap. Plut., Thes., XVI.

« Delphes leurs premiers-nés. Les descendants des prisonniers athé-
« niens se joignirent à cette troupe, et tous ensemble quittèrent le
« pays. Mais n'ayant pas trouvé à Delphes des moyens de subsis-
« tance, ils passèrent d'abord en Italie et s'établirent près du pro-
« montoire japygien. Puis, retournant sur leurs pas, ils se transpor-
« tèrent dans la Thrace et prirent le nom de Bottiœens (1). »

Le récit de Conon est le même : il ajoute seulement qu'un oracle leur avait ordonné de s'arrêter là où on leur offrirait du pain et de l'eau, que cet oracle s'exécuta dans le pays des Bottiœens, qu'ils s'y établirent, et qu'à la troisième génération ils changèrent leur nom de Crétois contre celui des premiers habitants de leur nouvelle patrie (2).

La Bottiée prit-elle son nom du Crétois Botton ou s'appelait-elle déjà ainsi lors de l'arrivée des colonies helléniques? La question par elle-même est assez indifférente. Ce qu'il importe de constater, c'est l'établissement de ces nouveaux émigrants entre l'Haliacmon et l'Axius. La nation macédonienne, quoique considérée par les Grecs comme barbare, se composait en grande partie, sinon en majeure partie, d'éléments hellènes : et ces éléments se trouvaient plus que partout ailleurs peut-être dans la contrée qui devint le centre et le cœur même de la Macédoine. Ce nom d'Emathie, comme celui de Bottiée, ne peut être que grec. Nous avons dit plus haut pourquoi la ville de Citium (Κίτιον) nous semblait avoir une origine crétoise. Tafel explique de la même manière le nom donné à l'Axius. Le fait devient plus évident encore, lorsqu'on arrive aux villes situées le long de ce fleuve, Gortynia, Atalante, Europos et surtout Idoménée, dont le nom tout Crétois suppose l'existence d'un chef d'émigrants appelé lui-même Ἰδομενεύς (3). Pour Europos, O. Muller remarque que Justin parle d'un ancien roi du même nom, que, suivant Étienne de Byzance (4), Europos et Oropos étaient les fils de Macédon, et qu'ils peuvent tous deux rappeler Demeter Europa, l'Hermonienne Europa et la Crétoise Europa. Nous ne savons pas en quoi consistait cette fête des Bottiœens mentionnée par Aristote, et dans laquelle les jeunes filles terminaient leurs chants par ces mots : « Allons à Athènes. » Mais elle n'en atteste pas moins d'une manière frappante que le souvenir de leur origine hellénique s'était conservé chez ces

(1) Plut., Quest. Gr., 298.
(2) Con., Narrat. XXV.
(3) J'ai retrouvé ce nom d'Ἰδομένευς sur une stèle de l'ancienne Edessa.
(4) Steph. Byz., loc. cit.

populations. Quant aux dieux, dont nous retrouvons ordinairement l'effigie sur les médailles bottiœennes, ce sont Hercule, Mercure et Apollon (1). Le culte des deux premiers semble n'avoir rien eu de particulier dans le pays. Il n'en est pas de même de celui d'Apollon. Son siége principal était à Ichnæ, la ville hellénique. Il s'y unissait au culte de Thémis Ichnæenne, et leurs antiques sanctuaires abritèrent jusqu'au dernier moment les restes des traditions crétoises.

Il est donc constant que des colonies hellènes vinrent se fixer vers le temps de Minos au fond du golfe thermaïque. Leurs traces nous apparaissent dans l'Émathie, le long de l'Axius et jusque dans les environs du lac Bolbé (2). Mais c'est dans la Bottiée, le long de la côte, que furent leurs principaux établissements. C'est là que les trouvèrent les conquérants téménides, lorsqu'ils partirent d'Édessa pour soumettre les contrées environnantes.

La peuplade illyrienne, qui devait rendre plus tard le nom des Macédoniens si célèbre, ne se montre en Émathie que vers le neuvième siècle, c'est-à-dire à l'époque où la royauté faisait place en Grèce aux constitutions républicaines. Jusque-là nous ne trouvons dans l'histoire du pays que des généalogies fabuleuses assez contradictoires et assez confuses. Tantôt Émathius ou Émathion est le premier roi autochthone de la contrée à laquelle il donne son nom et où il se distingue entre tous par sa valeur. Tantôt au contraire il naît du mariage de Macédon avec une femme « de cette partie de la « Thrace qui devint la Macédoine. » Tantôt enfin ce Macédon même n'est plus le fils de Jupiter et d'Œthria, mais simplement de l'Arcadien Lycaon, établi dans le pays. Quelque chose de plus certain et de plus important peut-être, c'est l'existence de tribus macédoniennes à l'ouest d'Edessa et dans le Bermius longtemps avant l'arrivée des Téménides.

Deux traditions se présentent au sujet de la fondation de cette dernière dynastie, celle de Justin et celle d'Hérodote : les détails que donnent Diodore de Sicile, le Syncelle, la chronique d'Eusèbe se rapportent tous, de près ou de loin, à l'une ou à l'autre de ces traditions (3).

Suivant Justin, un Héraclide d'Argos, Caranos, se rend en Macédoine sur la foi d'un oracle avec une nombreuse troupe de Grecs.

(1) Eckhel., II, 70. — Pellenis. — Mionnet.
(2) Cantac. Hist. II. 25.
(3) Eustat. ad. Dionys. — Just., VII, 1. — Apollod., III, 8, 1. — Steph. Byz. in Ὠρωπός.—Ælien. de Nat., Anim. X, 48.—Diod. Sic., VII, 17. — Syncel., 262. — Eus., Chron. I, 169.

Après avoir secouru le roi des Orestes engagé dans une guerre contre les Éordéens, il arrive en Émathie, s'empare d'Edessa grâce à un troupeau de chèvres qui le guide au milieu de la pluie et du brouillard, s'y établit, et lui donne en mémoire de ce fait miraculeux le nom d'Ægées.

Le récit d'Hérodote est plus détaillé. Trois frères de la race de Téménos, quatrième descendant d'Hercule, Gauanès, Éropos et Perdiccas, exilés d'Argos, se rendent en Illyrie, et de là dans la haute Macédoine, où ils gardent les troupeaux du roi de Lébéa. « Or, « toutes les fois que la reine faisait cuire le pain dont elle nourris« sait ses serviteurs, le pain destiné à Perdiccas doublait de poids. « Elle fait part de cette singularité à son mari, qui y voit pour lui « un prodige menaçant. Les trois frères sont mandés et reçoivent « l'ordre de partir. Ils répondent qu'ils sont prêts à obéir dès qu'on « leur aura donné les gages qui leur sont dus. A cette demande, le « roi, qui se trouvait près du foyer où tombaient par l'ouverture du « toit les rayons du soleil, comme saisi d'une inspiration divine, dit « en leur montrant ces rayons : « Tenez, je vous donne cela ; ce « sont les gages que vous méritez. » Gauanès et Eropos restent interdits à cette réponse. Mais Perdiccas s'écrie : « Eh bien ! nous ac« ceptons. » Et, se baissant à trois reprises, il feint à chaque fois de puiser les rayons dans les plis de sa robe et de les partager avec ses frères : après quoi tous trois s'éloignent. Cependant un des familiers du roi lui fait remarquer l'action de ce jeune homme et la manière dont il avait accepté ce qu'on lui offrait. Le roi s'inquiète davantage, s'irrite et envoie après eux des cavaliers pour les faire périr. Mais les fugitifs avaient déjà traversé le fleuve qui se gonfla tellement après leur passage que les cavaliers n'osèrent pas s'y engager. Ils purent ainsi gagner une autre partie de la Macédoine. Ils s'établirent sur les pentes orientales du Bermius, dans le voisinage des jardins de Midas, et c'est de ce point qu'ils étendirent leurs conquêtes sur le reste de la Macédoine (1).

Que penser de ces deux légendes ? Leurs rapports sont frappants. Elles ont la même origine et le même caractère traditionnel ; elles se rattachent au même événement ; seulement la première est la tradition grossière et primitive des Macédoniens, c'est-à-dire d'un peuple qui avait peu de souvenirs historiques. La seconde paraît s'être combinée avec une légende ancienne sur le frère du puissant Phidon. Toutes deux du reste rappellent, en l'altérant, un fait incontes-

(1) Hérod., VIII, 138.

table. Dans le sujet particulier qui nous occupe, elles nous mènent à la même conclusion. C'est dans l'Émathie que commence le royaume des Téménides; c'est là qu'ils établissent le siége primitif de leur empire. Maintenant est-ce au nord, est-ce au sud de ce district qu'ils commencent à apparaître? Est-ce auprès du Bermius, comme le veut Hérodote, est-ce à Édessa, comme le dit Justin et avec lui plusieurs auteurs anciens? Les traditions religieuses qui faisaient d'Ægées, suivant l'expression de Diodore (1), le sanctuaire de la royauté macédonienne, l'oracle qui rattachait à ses destinées la fortune des Téménides, la coutume que l'on conserva d'y enterrer les descendants de Perdiccas, même après que Pella fut devenue la capitale, font pencher la balance en faveur d'Édesse. Remarquons toutefois que si les Téménides commencèrent par s'établir à Ægées, ils ne tardèrent pas à se rendre maîtres du district au pied du Bermius. « Pulso deinde Mida (nam is quoque Macedoniæ portionem « tenuit) aliisque regibus pulsis, in locum omnium solus successit; « primusque adunatis gentibus variorum populorum veluti unum « corpus Macedoniæ fecit Caranus (2). » Sans croire à la complète vérité du tableau tracé par Justin, on peut admettre comme un fait certain que le pays des Bryges fut la première conquête des Téménides : et ce qui le montre bien, c'est que Thucydide, énumérant les conquêtes d'Alexandre I[er] et de ses prédécesseurs, ne mentionne pas ce district; la raison en est simple : il avait été soumis presqu'en même temps qu'Édessa, et faisait partie comme elle de l'Émathie, c'est-à-dire de la première et de la plus ancienne Macédoine.

II. — *Émathie et Bottiée, depuis la fondation du royaume des Téménides jusqu'à la translation de la capitale à Pella.*

Perdiccas I[er] fit d'Ægées sa capitale. Sa vie fut illustre, dit Justin (3); ses derniers moments mémorables. Avant de mourir, il montra à son fils Argée l'endroit de la ville où il voulait être enterré. Il ordonna d'y déposer non-seulement ses restes, mais encore ceux de ses successeurs, annonçant, sur la foi d'un oracle, que le trône resterait dans sa famille tant qu'on suivrait ses dernières prescriptions. Aussi

(1) Αἰγέας ἥ τις ἦν ἑστία τῆς Μακεδονικῆς Βασιλείας. Diod. Sic., XXII, 12.
(2) Just., VII, 1.
(3) *Idem.*

croit-on généralement, ajoute l'historien, que, si la race d'Alexandre s'est éteinte, c'est parce qu'on a changé le lieu de sa sépulture (1).

A l'autre bout de l'Émathie s'élevait une ville non moins ancienne, non moins célèbre peut-être qu'Édessa : on en faisait remonter la fondation jusqu'à un certain Phéron, ou plutôt jusqu'à Berœa, petite-fille de Macédon (2). De ces deux points extrêmes qui dominaient tout le bassin du Lydias, qui commandaient les principaux passages des districts montagneux de l'ouest, les nouveaux conquérants étaient admirablement propres soit à attaquer, soit à se défendre. En quelques heures. ils étaient sur le territoire de leurs belliqueux voisins du Bermius et du Kitarion. Mais ce n'était pas de ce côté qu'était pour eux l'avenir. En s'emparant d'Édessa, ils étaient sortis de ces vallées fertiles mais étroites et trop enfermées comme l'étaient celles de l'Éordée et de l'Élymiotide. Ce qu'ils avaient devant les yeux à l'est, c'était une vaste plaine, facile à défendre et en même temps ouverte sur la mer, ouverte sur toutes les contrées environnantes, très-riche et très-féconde d'ailleurs et déjà couverte de villes populeuses. Autour de ce lac, entre ces trois rivières qui s'unissaient presque avant de se jeter dans la mer, il y avait place pour le berceau d'un grand empire. Cette fortune ne leur a pas manqué.

Argée, Philippe I[er], Æropos, Alcétas, Amyntas I[er] se succédèrent héréditairement. Nous ne savons rien de positif sur la Bottiée et sur l'Emathie pendant le règne de ces rois (huitième siècle — 500). Ce n'est que vers l'époque de la guerre du Péloponnèse, sous Perdiccas II (452-414) que nous pouvons récapituler les conquêtes successives de son père Alexandre I[er] et de ses ancêtres. D'un passage important de Thucydide (3), il résulte qu'au milieu du cinquième siècle avant Jésus-Christ :

Les rois Macédoniens exerçaient une sorte de suzeraineté sur les rois des Lyncestes, des Elymiotes et des autres peuples de l'intérieur ;

Qu'ils étaient les maîtres de l'Eordée et de la Piérie : que les Pières s'étaient retirés dans le mont Pangée ; que les Eordéens avaient été en partie détruits, en partie exilés aux environs de Physce ;

Que la Bottiée et l'Almopie étaient également conquises ; que les vaincus avaient été chassés de ces deux districts, et que les Bottiœens, réfugiés dans la Chalcidique, y habitaient une région appelée la Bottique ;

(1) Just., VII, 2.
(2) Steph. Byz. in verb. Μιέζα.
(3) Thuc., II, 99.

Qu'enfin, au delà de l'Axius la Mygdonie, la Crestonie, la Bisaltie et le pays d'Anthémous faisaient partie du royaume des Téménides.

Ces renseignements sont très-précieux : malheureusement les dates manquent. Ces conquêtes, nous dit Thucydide, furent l'œuvre d'Alexande Ier et de ses prédécesseurs. Comment faire la part entre eux et lui ? Il est certain qu'au temps des guerres médiques, Alexandre, beau-frère d'un général perse, dut ajouter considérablement au territoire qu'il avait reçu en héritage ; le fait rapporté par Justin que Xerxès donna à Alexandre toute la contrée entre l'Olympe et l'Hœmus n'est pas entièrement fabuleux. Mais tout ce qu'on peut en conclure, c'est qu'au moment où Xerxès entreprit sa grande expédition, le royaume de Macédoine avait déjà à peu près atteint les limites données par Thucydide, et qu'il ne dut pas s'agrandir beaucoup dans l'intervalle entre les guerres médiques et la guerre du Péloponnèse.

Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour comprendre que les Téménides, maîtres de l'Emathie, ne pouvaient tarder à convoiter la Bottiée. Si la Piérie était entre leurs mains depuis longtemps déjà en 481, comme il est permis de le croire d'après une expression de Thucydide (1), que faut-il penser de la Bottiée plus voisine encore de leur capitale et plus facile à envahir ? Ce n'est pas que les Bottiœens n'aient pu faire une résistance opiniâtre : à l'époque byzantine, nous voyons que les Grecs se sont maintenus sur les bords de la mer, entre l'Haliacmon et l'Axius sans que jamais les Bulgares soient parvenus à les y forcer. Mais il y avait peu de places fortes dans le pays (2) : les villages étaient souvent menacés par les inondations, et les habitants obligés de se disperser. Bien des occasions favorables ont dû se présenter pour les Téménides de s'assurer la possession d'une plaine qui leur donnait la mer. Nous sommes certains qu'ils la possédaient tout au moins avant 480 ; car, à cette époque, Olynthe était au pouvoir des Bottiœens chassés de leur première patrie par les rois de Macédoine (3). Nul doute non plus qu'il ne la possédassent alors depuis longtemps. Thucydide ne suit pas d'ordre chronologique rigoureux : il commence par les pays voisins de la côte, suivant l'habitude ancienne : il va de l'une des bornes de la Macédoine à l'autre, d'abord la Piérie, puis la

(1) « Καὶ ἔτι καὶ νῦν Πιερικὸς κόλπος λέγεται. » Cette expression καὶ ἔτι καὶ νῦν semble indiquer qu'il y avait déjà longtemps que les Pières avaient quitté le pays.

(2) Thucydide nous dit que du temps de Perdiccas il y avait peu de places fortes. Thuc., II, 100.

(3) Herod., VIII, 127.

d'Olynthe. Quant aux Macédoniens, ce nom s'applique ici à tous les habitants du pays compris entre l'Olympe et le Dysoron, le golfe Thermaïque et la Pœonie.

Cette longue discussion à propos de la Bottiée ne nous sera pas inutile pour les districts voisins, comme ceux de l'Almopie et de la Cyrrhestide. « Les Almopes furent chassés de leur pays, » voilà tout ce que nous dit Thucydide. Il est probable que la soumission de cette contrée dût suivre d'assez près celle de la Piérie, de l'Eordée et de la Bottiée. Elle était aussi nécessaire aux projets des Téménides. Les Almopes menaçaient au nord la capitale macédonienne : en trois heures, ils pouvaient être sous ses murs. Ils étaient trop voisins de l'Emathie pour être épargnés. Quant à la Cyrrhestide, elle fut conquise soit avec la Bottiée, soit avec cette bande de terre dont parle Thucydide, et qui faisait partie de la Pœonie.

Quels furent les résultats de ces occupations successives pour les races primitivement établies sur le sol ? Il est incontestable qu'il y eut alors de grands déplacements de populations, et que les vaincus se transportèrent les uns en Mygdonie, les autres dans la Chalcidique ou même dans la Thrace en assez grand nombre pour y former des établissements considérables. La Bottique Chalcidienne compta bientôt quelques villes florissantes, entre autres Olynthe dont le nom devait devenir plus tard célèbre. On peut en conclure que le nombre des exilés de la Bottiée comprenait une partie notable de la population. M. Cousinéry ne veut pas admettre que les Bottiœens aient pu être expulsés par la force : il suppose que les inondations répétées de l'Haliacmon furent la véritable cause de leur émigration. De semblables motifs purent déterminer plus tard d'autres faits de ce genre. Mais si l'on conteste l'expulsion des Bottiœens lors de l'invasion macédonienne, il faudra nier aussi celle des Eordes, des Bryges et des Pières. Quoi d'étonnant d'ailleurs dans la chose en elle-même ? Elle est dans les habitudes des nations barbares et conquérantes, et nous retrouvons partout des faits analogues au début de l'histoire. Les Macédoniens illyriens envahirent la Bottiée, l'Almopie et la Cyrrhestide, chassèrent une partie de leurs habitants et se mêlèrent avec le reste de la population.

Nous n'avons pas de détails sur l'organisation de cette société macédonienne, sur cette royauté qui n'était pas encore tout à fait sortie des traditions de l'âge héroïque, sur ces familles nobles contre lesquelles elle eut à soutenir une lutte opiniâtre, et qui avaient tout l'orgueil d'une aristocratie dorienne à moitié barbare. Il est probable que le pays forma entre les mains des grands un certain nombre de fiefs à peu

libres et leurs compatriotes des autres points de la côte soumis au roi Amyntas? Ce ne peut-être que sur un autre texte d'Hérodote déjà cité : VII, 127.

« Οἵ (l'Haliacmon et l'Axius) οὐρίζουσι γῆν τὴν Βοττιαιίδα τε καὶ Μακεδονίδα, ἐς τὠυτὸ ῥέεθρον τὸ ὕδωρ συμμιόγοντες. »

Mais de deux choses l'une : ou ce texte prouve que la Bottiée tout entière était indépendante, ou il marque simplement, ce qui est notre avis, les limites entre deux cantons soumis l'un et l'autre aux Téménides. Γῆ Μακεδονίς ne veut dire dans ce passage d'Hérodote que le territoire possédé dès l'origine par les Macédoniens. La γῆ Μακεδονίς forme ainsi un district différent de la Bottiée, bien qu'il soit certain que cette dernière contrée reconnaissait les mêmes maîtres à l'époque dont parle l'historien; dans un autre passage où il ne voudra pas faire cette distinction entre les régions primitives, il donnera indistinctement le nom de Μακεδονίη aux terres situées sur les deux rives du bas Axius :

V, 17 : « Après les mines voisines du lac Prasias on n'a qu'à passer « le mont Dysoron et l'on est en Macédoine. »

O. Muller, dont nous connaissons l'opinion au sujet des limites de la Bottiée et qui veut prouver qu'Hérodote n'a jamais appliqué l'expression γῆ Μακεδονίς ou Μακεδονίη qu'à la Macédoine primitive, O. Muller, dis-je, place ce mont Dysoron au nord d'Edessa et de l'Almopie. Des textes formels ne permettent pas de douter de sa position véritable. Le Dysoron était au nord-est de Thessalonique près de Kissos : à partir de là on entrait dans la Macédoine; on traversait d'abord la plaine à l'est de l'Axius, puis on pénétrait dans la Bottiée. Le passage d'Hérodote, qui détruit ce que l'opinion d'O. Muller a d'exagéré, pouve en même temps contre l'assertion de Grote. La Bottiée appartenait bien aux Macédoniens, lors de l'expédition de Xerxès. Ses premiers habitants, chassés en partie par les nouveaux possesseurs, étaient établis près d'Olynthe, comme les Eordes près de Physca. C'est ainsi qu'il faut comprendre l'énumération si exacte et si rigoureuse des différents peuples alliés des Perses; Hérod., VII, 185;

« Quant aux troupes de terre que donnèrent les Thraces, les Pœo- « niens, les Eordes, les Bottiœens, les Chalcidiens, les Bryges, « les Pières, les Macédoniens, les Perrhœbes, les Anianes, les Do- « lopes, les Magnésiens.... elles allaient, je pense, à 300,000 hom- « mes. »

Les Eordes, dont parle l'historien dans ce passage, sont ceux de la Mygdonie, les Pières, ceux du mont Pangée, les Bottiœens, ceux

restaient dans l'attente. Mais ces places fortes étaient en petit nombre. C'étaient, avec Edessa la capitale, Béroea qui avait soutenu peu de temps auparavant une attaque des Athéniens, Citium placée entre les deux villes et adossée à la même chaîne de montagnes, Cyrrhos au pied du Païk actuel, Scydra située sur une légère éminence, au milieu de la partie la plus fertile de l'Emathie ; plus bas du côté de la mer, Aloros déjà considérable mais bâtie sur un terrain plat, et en remontant la Bottiée, l'antique Ichnæ, appuyée sur les dernières ramifications d'une chaîne de collines, dans une position analogue à celle de l'obscure Pella. Le reste du pays était ouvert aux envahisseurs et n'était protégé que par l'absence même de routes, par ses fleuves et par l'épaisseur des bois qui lui servaient de remparts naturels.

Le règne d'Archelaüs (413-399) profita surtout à l'Emathie et à la Bottiée. Vainqueur de la noblesse et devenu à peu de chose près roi absolu, il essaya de tout créer dans un pays demi-grec, demi-barbare, qui n'avait ni vie civile régulière, ni commerce, ni industrie, ni art, ni littérature. Cette civilisation, hâtive et un peu factice comme toutes celles qui veulent se passer du temps, ne pouvait s'étendre bien loin : elle pénétra du moins dans les districts voisins de la capitale. Archélaüs (1) fit bâtir de nouvelles places fortes, pour défendre ses Etats contre les ravages des peuples voisins : il ouvrit de larges routes, amassa une grande quantité d'armes et des provisions de toutes sortes pour la guerre. Dans les expéditions précédentes, les rois avaient été obligés de faire venir de la cavalerie de chez leurs alliés de l'intérieur. Archélaüs se procura des chevaux, et peut-être fut-ce lui qui donna la première idée de ces immenses haras de la Bottiée dont nous parle Strabon. Il fit même construire des vaisseaux à Therma, à Chalastra, pour s'opposer aux incursions des Athéniens. Ægées, sa capitale, ne fut pas oubliée. Il s'attacha à la fortifier et à l'embellir. On sait par Ælien (2) que Xeuxis peignit son palais, qu'il reçut du roi une récompense considérable, et qu'il lui fit présent quelque temps après de son fameux tableau de Pan. Alexandre Ier avait concouru aux jeux olympiques de l'Elide, Archélaüs fonda des jeux olympiques (3) à Ægées et à Dium. Le culte de Jupiter était très-ancien chez les Macédoniens, *veterrimæ Macedonum religionis*, dit Justin : il était venu chez eux du mont Olympe avec ce

(1) Thuc., II, 100.
(2) Æl., Hist. var., XIV, 17.
(3) Arr. Exped., I, 2. — Diod. Sic., XVII. — Scol. Thuc., I, loc. cit.

culte des Muses que les Thraces passaient pour avoir établi les premiers. Aussi faut-il distinguer dans les fêtes instituées par Archélaüs deux choses différentes : les Ὀλύμπια ou fêtes en l'honneur de Jupiter et les Μουσεῖα ou fêtes en l'honneur de Jupiter et des Muses. C'est ce qui résulte clairement d'un texte d'Arrien : « Ces préparatifs ter« minés, Alexandre revint en Macédoine : il fit en l'honneur de Ju« piter Olympien le sacrifice institué par Archélaüs, et célébra à « Ægées les jeux olympiques : on dit même qu'il célébra les jeux en « l'honneur des Muses. » Diodore de Sicile nous donne quelques détails sur ces derniers : ils duraient neuf jours, et chaque jour était consacré en particulier à l'une des Muses : ils consistaient principalement en représentations scéniques. Pendant ces fêtes, le théâtre d'Ægées retentissait des beaux vers des tragiques Grecs. Les poëtes, les musiciens célèbres ne manquaient pas à la cour d'Archélaüs. Agathon, Chœrilus, Timothée y vinrent tour à tour. Le roi macédonien essaya vainement d'y attirer Socrate. Euripide y vécut (1), y composa sa tragédie d'*Archélaüs* : et c'est peut-être autour d'Ægées, qu'il faudrait placer son tombeau (2).

Il y eut sous ce règne de beaux jours pour Edessa ; mais tout changea à la mort du roi civilisateur. Pendant 30 années, elle ne vit plus que des crimes, des usurpations et des meurtres, jusqu'à ce qu'enfin Amyntas, une première fois chassé par Bardyillis rentrât avec le secours des Thessaliens et des Olynthiens, et affermit sur le trône de Macédoine une dynastie nouvelle.

III. — *Émathie et Bottiée : depuis la translation de la capitale à Pella jusqu'à la mort d'Alexandre* (392-323).

Amyntas descendait d'Alexandre ; mais il appartenait à une autre branche que celle qui avait régné jusque-là. L'acte le plus important de son règne fut la translation de la capitale à Pella.

Pella était alors bien petite et bien obscure, χωρίον ἄδοξον καὶ μικρον, comme dira plus tard Démosthènes. C'était la ville des bouviers dont parle Etienne de Byzance : ses troupeaux et ses prairies marécageuses faisaient toute sa richesse. Cependant les réformes d'Archélaüs et le voisinage des haras royaux avaient dû lui donner plus d'importance. C'est à cette époque peut-être qu'elle commença à être fortifiée. Située au revers de la ligne de hauteurs qui

(1) Athen., III, 598.
(2) Diod. Sic., XIII, 49.

sépare la Bottiée au nord de la vallée de l'Axius, elle lui servait de ce côté de rempart et de défense : elle était une des premières villes menacées par les peuples venant du cours supérieur du fleuve. On l'avait bien vu au temps de l'invasion des Odryses : Europos, une fois prise, Sitalcès marchait sur Pella, et entrait dans la Bottiée. Il y avait donc intérêt évident à fortifier cette dernière ville. Remarquons ensuite qu'Archélaüs avait senti le besoin de faire de la Macédoine une puissance maritime, qu'il avait fait construire des vaisseaux pour combattre Pydna et les Athéniens. Or, la côte de la Bottiée, comme le remarquent les auteurs byzantins, n'a point de port véritable même en tenant compte de la baie de Chalastra, fréquentée de tout temps par les pêcheurs du golfe thermaïque. Seulement l'embouchure de ses fleuves est navigable, surtout celle du Lydias, moins large, mais plus profond et moins sujet aux inondations que l'Axius et l'Haliacmon. On conçoit donc que grâce au lac et à la rivière qui lui servait de canal d'écoulement, Pella ait pu paraître une excellente position au roi réformateur. Il est certain toutefois qu'Ægées demeura sa capitale. Strabon (1) nous apprend que Philippe II fut élevé à Pella : on peut en conclure que son père Amyntas y était lui-même établi. Est-ce lui qui y transporta le premier le siége de l'empire ? Tout porte à le croire. Ses prédécesseurs Oreste, Eropos, Pausanias, Argée, eurent un règne trop agité et trop court pour accomplir une pareille œuvre. On la comprend au contraire de la part d'Amyntas affermi sur son trône, allié à la fois de Sparte et d'Athènes. Ægées était la ville de Caranus et de Perdiccas ; mais c'était aussi la ville des usurpations et des crimes qui avaient décimé la famille des rois et amené tant de guerres civiles. Amyntas, qui avait failli en être la victime, devait la quitter sans peine. De plus, elle était trop voisine des rois indépendants par le fait, quoique tributaires, des Lyncestes, des Elyméens, des Orestes. A toutes ces raisons ajoutons que le moment semblait venu de se rapprocher de la mer. C'était là, en effet, le grand avantage que présentait Pella : elle n'était qu'à cinq heures du golfe thermaïque, elle pouvait communiquer directement avec lui par le lac et le Lydias : et cependant c'était une ville centrale, et sa position près du marais, sur la pente d'une colline, la rendait facile à fortifier. M. Tafel demande pourquoi les rois macédoniens n'ont pas choisi Therma pour leur capitale au lieu de Pella. La raison nous en semble bien simple. Therma était trop inquiétée encore, trop éloignée des

(1) « Φίλιππος τραφεὶς ἐν Πέλλῃ. » Strab., VII, 330.

districts les plus anciennement soumis, les plus profondément macédoniens.

Quelle fut la part de la nouvelle capitale dans les guerres civiles qui suivirent la mort d'Amyntas, sous Alexandre II et sous Perdiccas III ? Nous n'avons aucun détail à ce sujet. Une ville semble avoir joué alors un rôle assez important, celle d'Aloros (1), qui formait l'apanage de Ptolémée, le frère bâtard d'Alexandre, et dans laquelle il trouva assez de ressources pour se créer un parti puissant. On sait comment ce Ptolémée d'Aloros (car c'est ainsi que le désigne le Syncelle) assassina Alexandre, se fit le tuteur de Perdiccas III encore enfant, et fut mis à mort à son tour par son pupille devenu homme (364).

Ægées aussi, quoiqu'elle eût cessé d'être le siége de l'empire, n'en avait pas moins une importance très-grande au milieu de ces discordes. On en voit un exemple remarquable pendant la première année de la tutelle de Philippe (359).

Argée, l'ancien adversaire d'Amyntas, ou, suivant quelques historiens (2), l'un de ses fils, venait d'obtenir des Athéniens une flotte et 3,000 hoplites. Les troupes avaient débarqué à Méthone. Pendant que le général athénien Mantias s'établit dans la ville, Argée part avec les mercenaires et se dirige vers Edessa. Arrivé sous les murs de la ville il supplie les habitants de le recevoir et de devenir les premiers soutiens de son règne. Personne ne l'écouta et il fut obligé de revenir à Méthone.

C'est qu'Ægées, en effet, gardait toujours son caractère religieux aux yeux des Macédoniens, et qu'elle n'avait pas cessé d'être le sanctuaire de la royauté téménide.

Les ennemis du dedans et du dehors furent comprimés, grâce à l'énergie et à l'habileté de Philippe : au lieu de se défendre, il songea bientôt à attaquer. Ses succès ne l'empêchèrent pas de s'occuper de sa capitale.

A son avénement, Pella était encore peu considérable. A sa mort, elle était devenue « comme la métropole de la Macédoine. Là se faisait « le recensement des troupes, et se trouvaient les haras qui conte« naient plus de 3,000 juments royales et de 300 étalons. On y entre« tenait encore des gens pour dresser les jeunes chevaux, des maî« tres d'armes et de toute espèce d'exercice militaire) (3). » Ces in-

(1) Holstein a cité une monnaie des Aloritains : ΑΛΩΡΙΑΤΩΝ.

(2) Diod. Sic., XVI, 3, 5.

(3) Strab., XVI, 752.

stitutions nouvelles se liaient aux réformes que Philippe opérait dans l'armée. A partir de ce moment, la Bottiée eut une cavalerie nombreuse et bien organisée, et Alexandre la trouvera plus tard dans ses expéditions en Grèce et en Asie.

Philippe, comme nous l'avons vu d'après un texte d'Eschine, habitait à Pella dans la forteresse au milieu du marais, où se trouvait aussi le trésor royal (1). Est-ce lui qui conçut l'idée de s'établir dans cette position ? Est-ce à lui qu'il faut attribuer les travaux dont parle Polybe, et d'après lui Tite-Live : le niveau du sol élevé au-dessus du marais, les murs de terrasse soutenant les terres rapportées, le canal creusé tout autour de l'îlot où se trouvait la citadelle, l'enceinte continue qui défendait la ville elle-même? Si Philippe ne les commença pas, il les poursuivit du moins avec activité. Nul doute que sous son règne les canaux ne fussent ouverts dans les marais, et que Pella ne communiquât directement avec la mer. Nul doute qu'elle n'ait eu même ces arsenaux pour la construction des navires, dont nous parle Plutarque (2) à une autre époque :

« Démétrius faisait construire tant au Pirée qu'à Corinthe, à Chalcis « et à Pella, une flotte de 500 navires. Il se rendait en personne « dans les arsenaux, montrant aux ouvriers ce qu'il fallait faire et « mettant lui-même la main à l'ouvrage. »

En même temps Pella s'embellissait et se remplissait de chefs-d'œuvre : il suffit de voir les riches présents que Philippe faisait aux villes de la Grèce pour comprendre de combien de monuments de l'art devait être ornée sa capitale. C'était là, du reste, une tradition que lui avaient léguée Perdiccas III et Amyntas II.

La population de la ville dut augmenter beaucoup sous Philippe. Le bourg obscur devint une grande cité. Toutes les familles nobles y furent attirées : les enfants des grands parurent à la cour et s'honorèrent de prendre place dans les gardes du roi : la cavalerie fut uniquement composée de jeunes gens des hautes classes. C'étaient des otages que prenait Philippe pour dompter l'insolence et la fierté des nobles; il les attirait autour de lui, il en faisait des courtisans. Sa politique à cet égard se montre bien dans un passage d'un discours qu'Arrien fait tenir à Alexandre (3) :

« Je commencerai, comme il convient, par mon père Philippe. Il « vous prit pauvres et errants, couverts de peaux de bête pour la

(1) V. loc. cit. supr.
(2) Plut., Démétr.
(3) Arr. VII, 9, 2.

« plupart, faisant paître quelques brebis sur la montagne et les dis-
« putant à grand'peine aux Illyriens, aux Triballes, aux Thraces voi-
« sins des frontières : il vous donna des chlamydes à porter, il vous
« fit descendre des montagnes dans la plaine, il vous rendit capables
« de résister aux incursions des barbares ; il vous fit habiter des
« villes et vous donna des lois. »

Cette politique réussit à Philippe. Pour le comprendre, il suffit de voir parmi les généraux d'Alexandre le nombre de ceux qui étaient nés à Pella; Héphestion, Séléucus, Léonnat, Lysimaque, Asclépiodore fils de Timandre, Archon fils de Clinias, Démonicos, Archias, Ophellas, Timantès, Polémon étaient des Pellœens (1).

Les autres villes de l'Emathie et de la Bottiée donnèrent aussi des chefs à l'armée du conquérant. Arrien (2) nomme parmi eux des citoyens d'Ægées, d'Aloros, de Béroea, de Chalastra, de Miéza, où avait été peut-être élevé Alexandre. Tous ces noms de cités reparurent en Asie avec ceux d'Ichnæ et de Cyrrhos : ils montrent bien que les vieilles provinces macédoniennes avaient largement fourni leur contingent à l'armée qui vainquit Darius.

On voudrait avoir les détails précis et circonstanciés sur l'histoire de Pella et des villes voisines à cette époque (359-323). Ces nobles Macédoniens, dont Philippe avait fait des lettrés, rivalisant avec les Grecs d'instruction et d'éloquence, et dignes de le servir dans les plus délicates missions diplomatiques, ces exilés, ces poëtes, ces musiciens, ces artistes attirés dans la capitale de la Macédoine, ces ambassades fréquentes qui venaient du Péloponnèse ou de l'Attique, et dont faisaient partie Eschine et Démosthènes, les audiences publiques, les entrevues secrètes et ces barques se glissant la nuit sur le Lydias pour porter dans la citadelle les traîtres qui vendaient leur patrie, ces fêtes magnifiques surtout qui réunissaient à Dium, à Ægées, à Pella, les envoyés de tous les Etats grecs, depuis l'élégant Athénien jusqu'à l'Arcadien grossier « dont les concitoyens admi-
« raient le bonheur, auquel ils enviaient le nom d'hôte, d'ami, d'in-
« time de Philippe (3), » tout ce tableau de la grandeur politique de la Macédoine, de la décadence de la Grèce, on voudrait le retrouver dans les lieux qui en furent autrefois les témoins. Mais c'est à peine si l'on peut saisir çà et là quelques faits isolés et épars. On sait, par exemple, qu'Alexandre et Philippe enrichirent les villes macédonien-

(1) Arr., Ind. XVIII.
(2) Arr., Ind. XVIII.
(3) Demosth., pro Car.

nes de nombreux objets d'art : veut-on entrer dans le détail, on ne trouve pour Ægées que les statues des douze dieux et celle de Philippe ; « travaillées par les plus habiles artistes et parées des plus riches ornements, » pour Pella que des portraits d'Alexandre et de ses amis, et un tableau d'Aristide le Thébain. Ce dernier, du moins, était un chef-d'œuvre. Il représentait une ville prise d'assaut, une femme blessée, expirante avec son enfant qui s'attachait à son sein. On voyait que la mère conservait encore assez de sentiment pour craindre que, le lait une fois tari, l'enfant ne tétât son sang (1).

IV. — *Emathie et Bottiée depuis la mort d'Alexandre jusqu'au règne de Philippe III*, 323-221.

Dans le vaste désordre que la succession d'Alexandre souleva, de l'Adriatique à l'Indus, l'Emathie et la Bottiée devaient être le théâtre de bien des luttes, le rendez-vous de bien des ambitions et de bien des intrigues. Ces provinces centrales, qui jouissaient depuis si longtemps d'une sécurité profonde, que le règne de deux grands rois avait comblées de tous les bienfaits de la civilisation, allaient bientôt se couvrir de sang et de ruines. Cinquante ans après la mort du conquérant macédonien, les barbares étaient à Ægées et pillaient les tombeaux des rois.

Paisibles encore sous Antipater, Pella et les villes voisines prirent parti pour Olympias dans la lutte qui s'engagea entre Polysperchon et Cassandre. Il ne fallut rien moins que la certitude qu'Olympias, enfermée dans Pydna, était réduite aux abois pour les décider à se rendre au fils d'Antipater. Encore Pella résista-t-elle jusqu'à la prise de cette place forte. Cassandre entra dans la capitale, traînant avec lui Olympias prisonnière. 200 soldats sont bientôt envoyés dans le palais des rois pour la faire périr. Olympias se présente devant eux : ils se retirent sans accomplir leurs ordres. Pour trouver des meurtriers à la mère d'Alexandre, dans la ville où le conquérant était né, il fallut qu'on prît les parents de ceux qu'elle avait fait elle-même mettre à mort (316) (2).

Une fois maître de Pella, Cassandre prit des façons d'agir toutes royales. Il fit transporter à Ægées les corps du roi Arrhidée, de la reine Eurydice et de sa mère Cynna (3), et la vieille capitale macé-

(1) Pline, XXXIV, 19, 5. — XXXV, 36, 35.
(2) Diod. Sic., XIX, 50.
(3) V. loc. supr. cit. : Diod. Sic., XIX, 52. — Diyl. ap. Athen., IV, 155.

donienne en célébra les funérailles suivant les anciennes coutumes. Il y eut, après la cérémonie funèbre, des jeux et des combats singuliers où parurent un certain nombre de soldats.

Les fils de Cassandre, Philippe, Alexandre, Antipater, Ptolémée, se divisèrent après la mort de leur père. Philippe succombe le premier : Antipater se réfugie auprès de Lysimaque, après avoir fait périr sa mère Thessalonica qui favorisait ouvertement Alexandre. Ce dernier, resté seul avec Ptolémée, engage bientôt la guerre avec lui, et appelle tour à tour à son aide Pyrrhus et Démétrius Poliorcète. Mais les deux alliés se changent bientôt en ennemis. Démétrius profite habilement des circonstances et se fait nommer roi de Macédoine (294).

Les guerres qui suivirent entre Démétrius et Pyrrhus eurent la Bottiée et l'Emathie pour principal théâtre.

Démétrius n'était guère aimé de ses nouveaux sujets. Un jour pourtant, il passait dans les rues de Pella avec des manières plus populaires que de coutume, et il paraissait d'un abord plus facile. Quelques Macédoniens accoururent et lui présentèrent des placets. Il les reçut et les mit dans un pan de son manteau, puis continua sa promenade le long des tumulus qui bordaient les avenues de la ville. Les suppliants transportés de joie le suivirent pendant quelque temps. Mais, arrivé sur le pont de l'Axius, Démétrius ouvrit son manteau, et laissa tomber toutes les requêtes dans la rivière (1).

Il ne fallait pas beaucoup d'actes semblables pour bien disposer les esprits en faveur de Pyrrhus (2).

Une première fois, Démétrius était dangereusement malade à Pella. Le roi d'Epire fond tout à coup sur la Macédoine, dans l'intention seulement de courir le pays et de faire du butin. Mais peu s'en fallut qu'il ne s'emparât de toutes les villes, et ne se rendît maître du royaume sans coup férir. Il poussa jusqu'à Edesse sans rencontrer aucune résistence ; la plupart des habitants se joignaient volontairement à lui et marchaient sous ses ordres. Le danger força Démétrius à se mettre en mouvement malgré sa faiblesse : en peu de temps, ses généraux eurent rassemblé des forces assez considérables pour se porter contre Pyrrhus. Celui-ci, qui n'était venu qu'en coureur, ne les attendit pas ; dans sa retraite précipitée, il perdit une partie de ses gens parce que les Macédoniens leur couraient sus dans les chemins (3).

A peine rétabli, Démétrius songea à reconquérir le royaume de

(1) Plut., Dém.
(2) Plut., Dém. — Plut., Pyrrh
(3) Plut., Démétr.

son père. Les arsenaux de Pella lui fabriquèrent des galères de quinze à seize rangs de rame, d'une légéreté, d'une agilité de mouvements plus admirables encore que leur grandeur. La fondation de Thessalonique ne lui avait pas fait encore tout le tort qu'elle devait lui faire plus tard. Son titre de capitale de la Macédoine la protégeait tant qu'il y avait un royaume macédonien.

Cependant une ligue s'était formée contre Démétrius entre Lysimaque, Seleucus, Ptolémée et Pyrrhus. Ce dernier envahit la Macédoine par l'ouest. Il avait des partisans nombreux dans la ville de Bérœa, qui s'était déjà une fois rendue à lui. Franchissant au pas de course tout l'espace qui le séparait de cette place, il s'en empare sans résistance, y loge la plus grande partie de ses troupes, et envoie le reste tenir la campagne sous les ordres de ses généraux (1).

Pendant ce temps, Démétrius s'était porté au-devant de Lysimaque : mais craignant une défection de ses soldats s'ils se trouvaient en face d'un compagnon d'Alexandre, il revient sur ses pas, franchit les plateaux de la Cyrrestide, et débouche dans l'Emathie, entre Citium et le lac, suivant toute apparence. Là, les deux camps se trouvaient en présence de Bérœa; arrivèrent bientôt dans le camp de Démétrius une foule de gens qui faisaient l'éloge du roi d'Epire, disant que c'était un général invincible dans les combats, doux et humain après la victoire. D'autres apostés par Pyrrhus, et se donnant pour Macédoniens, déclaraient que le moment était venu de secouer le joug et de se tourner vers un homme ami du peuple et des soldats. Aussi la plus grande partie de l'armée était-elle ébranlée; on cherchait Pyrrhus des yeux. Par hasard il venait d'ôter son casque. Lorsqu'il le remit, on le reconnut aux cornes de bouc qui l'ornaient et à la hauteur de son aigrette. Aussitôt les Macédoniens accourent, lui demandent le mot d'ordre; quelques-uns se couronnent de branches de chênes parce qu'ils voient ses gens ainsi couronnés. Effrayé de cette défection soudaine, Démétrius s'enfuit, affublé d'une chlamyde unie et d'un chapeau à larges bords. Cependant ses propres soldats couraient à sa tente, pour la piller. Mais Pyrrhus arriva, fit cesser le désordre et se rendit maître du camp (287).

Cette victoire sans combat fut suivi d'un partage de la Macédoine entre Lysimaque et Pyrrhus. Pyrrhus devait avoir sous sa domination l'Emathie et la Bottiée : car plus tard nous le retrouverons établi aux environs d'Edessa. La position de cette ville lui convenait mieux que celle de Pella. Elle commandait un des principaux passages de

(1) Plut., Démétr. et Pyrrh.

la Macédoine, et était d'ailleurs plus forte, plus facile à défendre. Aussi est-ce le point vers lequel nous le voyons tendre constamment dans ses différentes expéditions.

Lysimaque et Pyrrhus furent bientôt ennemis. Ce dernier était près d'Ægées lorsque les troupes de Lysimaque vinrent le joindre.

Il se passa alors quelque chose de semblable à ce que nous avons vu tout à l'heure. Pyrrhus était à peu près réduit à la disette et avait vu successivement tous ses convois de vivres interceptés. Mais ce moyen de réduire l'ennemi était trop long au gré de Lysimaque. Il gagna les premiers des Macédoniens par lettres et par discours, il leur fit honte d'avoir préféré pour maître un étranger dont les ancêtres avaient toujours été les esclaves des Macédoniens, et d'avoir repoussé les amis et les fidèles compagnons d'Alexandre. Beaucoup se laissèrent séduire, et Pyrrhus, peu rassuré sur sa position, évacua la Macédoine avec toutes ses troupes, tant Epirotes qu'auxiliaires, et perdit ce royaume de la même manière qu'il l'avait acquis.

Ces détails, que nous a transmis Plutarque, sont tout à fait caractéristiques. Si le souvenir d'Alexandre était resté sacré pour tous les Macédoniens, c'était surtout dans l'Emathie, dans la Bottiée, dans ces vieilles cités macédoniennes voisines de la capitale qu'il devait avoir le plus de puissance. Je ne sais si le moyen employé par Lysimaque aurait réussi à Amphipolis : il réussit devant Ægées. Démétrius avait raison lorsqu'il craignait que ses soldats, dont un bon nombre appartenait à ces districts, ne fissent défection à la vue de l'ancien compagnon d'armes du conquérant. Aujourd'hui le nom d'Alexandre a survécu en Grèce et en Macédoine à toutes les révolutions des empires. On ne sait pas toujours dans le Péloponnèse ce que c'est que Thémistocle et Miltiade, mais tout le monde y connaît le roi Alexandre. Nulle part, pourtant, je n'ai retrouvé ce souvenir plus familier, plus intime, plus mêlé à toutes les habitudes de la vie que dans la partie de la Macédoine qu'il m'a été donné de visiter. Passez à cheval à côté d'un paysan grec ou bulgare de l'antique Emathie, il vous dira encore, en souriant, que vous êtes aussi brillant qu'Alexandre.

Après les maux de la guerre civile, les maux des invasions barbares (1). C'est en 280, sous Ptolémée Céraunos, qu'apparaissent ces 300,000 Gaulois, marchant sur la Macédoine de trois côtés différents. Ptolémée se porta vers le corps de Bolg qui devait attaquer par l'ouest. Un combat se livra, dans lequel périt le roi de Macédoine.

(1) Diod. Sic., XXII, 9. — Paus., X, 9. — Just., XXIV, 4. — Sync., p. 264.

La plaine entre l'Haliacmon et l'Axius restait complétement à découvert. Aussi la terreur et la consternation furent-elles à son comble : « On ferme les portes des villes : tout est rempli de deuil. Les uns « pleurent la mort de leurs fils, les autres redoutent la ruine de leur « cité. On invoque les noms de Philippe et d'Alexandre, comme ceux « de divinités secourables : « Sous leur règne on avait la sécurité : « sous leur règne on avait conquis le monde. Qu'ils viennent donc « au secours de cette patrie qu'ils avait rendue si glorieuse : qu'ils « sauvent ceux que la folie et la témérité de Ptolémée avait « perdus (1). »

Au milieu de tout ce désordre, un noble macédonien, Sosthène, put organiser la résistance, réunir une armée et chasser les envahisseurs. Les villes avaient été respectées : ni Edessa, ni Pella, ni Béroea n'étaient tombées entre leurs mains.

150,000 Gaulois revinrent bientôt sous la conduite du Brenn lui-même (2). Ils arrivèrent par la Péonie et inondèrent toute la grande plaine entre le Bermius et le Dysoron, pillant les villages, ravageant les campagnes sous les yeux des habitants renfermés dans les villes. Lorsqu'il n'y eut plus rien à prendre, ils se dirigèrent (278) sur la Grèce et sur Delphes. On sait quels prodiges les effrayèrent près du temple d'Apollon, comment leur armée se dispersa, comment ses débris remontèrent la Thessalie et la Macédoine pour aller se fixer autour de Byzance. Une chose montre mieux encore que le tableau tracé par Justin, et la terreur qu'inspiraient les Gaulois, et la joie qu'on eut d'en être délivré, c'est qu'on rendit alors en Emathie et en Bottiée des honneurs nouveaux et tout exceptionnels au dieu Pan. C'est un fait remarquable de voir apparaître pour la première fois, sur les médailles des rois à cette époque, l'effigie de Pan avec ses attributs ordinaires et, de plus, élevant un trophée. Eckhel croit qu'on voulut honorer en lui le Dieu des terreurs subites, auxquels on attribuait la fuite et la dispersion des Barbares. Rien de plus vraisemblable en effet : Ægées, où l'on conservait le tableau de Pan, peint par Zeuxis, Pella surtout, où nous l'avons vu si national et si populaire, durent renouveler son culte avec plus de pompe et d'ardeur que par le passé, et l'on concevrait ainsi qu'Antigone Gonatas eût fait placer l'effigie du dieu sur ses médailles (3).

Cependant Pyrrhus n'avait pas renoncé à ses projets sur la Macé-

(1) Just., XXIV, 5.
(2) Just., XXIV, 5.
(3) Eckhel, II, 125.

doine. Il les reprit après son retour d'Italie. Vainqueur d'Antigone près des Stena, sur les frontières de l'Epire, il poursuivit sa marche, s'emparant de toutes les villes de l'intérieur. Il entra à Ægées, la livra au pillage pour la punir de ses défections précédentes, et y laissa une garnison gauloise. Les Barbares, croyant que, d'après une ancienne coutume, on avait enfermé des trésors considérables dans les tombeaux des rois, se mirent à les fouiller, en pillèrent les richesses, et en dispersèrent au loin les ossements. « Pyrrhus parut le souffrir « avec inattention et négligence, soit qu'il voulût différer le châti- « ment faute de temps, soit qu'il n'osât châtier les Barbares : et cela « le mit en mauvais renom dans la Macédoine. » (274) (1).

Diodore de Sicile et Plutarque nous parlent de ce fait important à peu près dans les mêmes termes. On voudrait retrouver dans les expressions dont ils se servent quelque chose qui pût éclairer sur la nature et la forme de ces tombeaux des rois. Mais les verbes ἀνασκάπτω, ὀρύττω sont bien vagues. Ils ne contredisent pas les conjectures que nous avons hasardées plus haut : c'est tout ce que nous pouvons en dire.

Pyrrhus, maître d'Edessa, reçut-il aussi la soumission de Berœa et de Pella ? La chronique d'Eusèbe dit qu'il n'occupa qu'un petit nombre de places. Justin parle vaguement de la Macédoine tout entière (2). Un fait constant, c'est qu'Antigone fut obligé de se réfugier à Thessalonique : était-ce parce que cette ville lui semblait plus sûre ou parce qu'il ne pouvait plus défendre sa capitale ? Plutarque dit positivement qu'il ne conserva que quelques villes maritimes. On peut donc croire que les autres places fortes tombèrent au pouvoir du roi d'Epire, et qu'avant son départ pour la Grèce elles reçurent, comme Ægées, des garnisons gauloises (3).

Pyrrhus mort (272), Antigone put reconquérir son royaume ; il livra bataille aux Barbares et en fit un massacre effroyable. La fin de son règne, celui de Démétrius son fils et d'Antigone Doson, sont remplis de discordes, d'intrigues, de guerres contre les Epirotes et Illyriens (272-221).

On se figure aisément l'état misérable des villes de l'Emathie et de

(1) Plut., Pyrrh., XXVI : « Τοὺς τάφους ὀρύττειν ἐπέθεντο, καὶ τὰ μὲν χρή- « ματα διήρπασαν, τὰ δὲ ὄστα πρὸς ὕβριν διέῤῥιψαν. » Diod. Sic., XXII, 12 : « Οἱ Γάλαται πυθόμενοί τινων ὅτι κατὰ τοὺς βασιλικοὺς τάφους τοῖς τετελευτηκόσι « συγκατωρύχθη χρήματα πολλὰ κατά τινα παλαιὰν συνηθείαν, ἅπαντας ἀνέσ- « καψαν. »

(2) Just., XXV, 3.

(3) Plut. Pyrrh.

la Bottiée, pendant toute cette période. Prises et reprises tour à tour par Démétrius, par Pyrrhus, par Lysimaque et par Antigone, livrées à une anarchie d'autant plus grande que le pouvoir central était plus faible, envahies sans cesse par les habitants de la campagne qui venaient chercher un refuge au sein de leurs murs, menacées dans ce qui faisait la principale source de leur richesse, dans ces moissons qu'il fallait se hâter de mettre à l'abri derrière des remparts, elles n'avaient jamais vu, à vrai dire, cesser pour elles les maux de l'invasion barbare. Les Gaulois étaient partout à cette époque : ils erraient par troupes dans les campagnes, ils composaient les garnisons de Pyrrhus, les troupes auxiliaires des rois de Macédoine, ils se mêlaient à la population des villes et des villages, toujours avides et insatiables de butin, toujours redoutés de ceux qui les employaient sans oser les punir. Ajoutez à cela les discordes intérieures, les haines des partis; dans la capitale les ambitions (1) et les intrigues de palais, les révoltes d'une armée qui ne savait plus obéir. Un jour, les soldats avaient assiégé Antigone Doson dans la citadelle de Pella. Antigone était sorti, seul, sans armes, avait jeté à leurs pieds la pourpre et le diadème, leur ordonnant de les donner à un homme qui ne sût pas leur commander. Puis il avait rappelé ses bienfaits, ses guerres contre les Dardaniens et les Thessaliens ; et les soldats émus l'avaient supplié de reprendre la couronne. De pareilles scènes se renouvelaient sans cesse. La décadence de Pella date de cette époque (2).

V. — *Emathie et Bottiée : depuis la mort d'Antigone Doson jusqu'à la proclamation de la liberté de la Macédoine* (221-167).

Le règne de Philippe III ramena un peu de calme dans les provinces. Ses défaites et son traité avec les Romains le rendirent ombrageux et cruel. Mais l'Emathie, du moins, n'eut pas beaucoup à souffrir de ses soupçons et de ses vengeances. Ce qui le prouve, c'est qu'il la choisit pour recevoir les populations exilées des villes maritimes (3).

(1) Polybe, parlant du testament d'Antigone Doson, termine ainsi : « Βουλόμενος μηδεμίαν ἀφόρμην τοῖς περὶ τὴν αὔλην πρὸς ἀλλήλους φιλοτιμίας καὶ « στάσεως. » IV, 87, 7.

(2) Just., XXVIII, 3.

(3) V. loc. supr. cit.

Sous Persée, elle fut témoin des dernières espérances de la royauté macédonienne, et de l'abandon dans lequel elle tomba après sa dernière défaite (1).

C'est à Citium, entre Edessa et Bérœa, que se rassembla l'armée qui allait combattre les Romains. 40,000 hommes campèrent dans la plaine, au pied de la ville. Le roi quitta sa capitale après avoir offert un sacrifice solennel à Minerve Alcidès : le soir même il était à Citium. Des revues, des discours de Persée à ses soldats, aux députations des différentes provinces, occupèrent quelques jours. De toutes parts on offrait de l'argent, des vivres pour la campagne. Le roi partit en déclarant qu'il avait pourvu à tout, et qu'il n'avait besoin que des chariots pour transporter ses provisions d'armes.

Lorsqu'il revint en 168, il n'était plus que le vaincu de Pydna. Rien de plus saisissant et de plus curieux que le spectacle que présenta la capitale de la Macédoine pendant la nuit qui suivit la défaite. Sur la route, Persée s'était vu presque abandonné de tous. L'un restait en arrière « pour rattacher son brodequin, un autre pour « faire baigner son cheval, un troisième afin d'apaiser sa soif. Le roi « avait mis à pied à terre et menait son cheval par la bride, afin « de mieux s'entretenir avec ses amis. » Mais cela ne déconcertait pas les fuyards. Hippias, Médon et Pantauchus, ses plus intimes conseillers, étaient déjà à Bérœa (2).

Après mille obstacles il arrive à Pella au milieu de la nuit, l'esprit égaré par la terreur et par la honte de sa défaite. Il mande ceux de ses familiers qui avaient échappé au désastre : aucun ne se rend près de lui. Cependant ses trésoriers Euctus et Eudocus sont à leur poste : leur franchise intempestive, les reproches qu'ils adressent à Persée le mettent en fureur : il saisit son épée et les tue de sa propre main. Il fallait se hâter de passer l'Axius avant le jour, non pas seulement à cause des Romains qui étaient proche, mais par crainte des excès auxquels les habitants de Pella eux-mêmes pouvaient se porter contre la personne du roi. Trois étrangers, trois chefs de mercenaires seuls l'accompagnent. Je me trompe, il avait avec lui une cinquantaine de Crétois retenus par ses richesses : il traînait après lui d'immenses trésors et il leur avait permis de piller dans ses coffres des coupes, des cratères et d'autres vases d'or et d'argent jusqu'à la valeur de cinquante talents.

Avec de pareilles dispositions, ni la Bottiée ni l'Emathie ne devaient

(1) T. Liv., XLII, 52.
(2) T. Liv., XLIV, 43. — Plut. Amil., p. 267.

faire de résistance à Paul-Emile. Béroea fut la première à prendre et à recevoir un gouverneur romain. Un de ses habitants, Médon, alla à Pydna pour l'exhorter à se remettre aussi à la discrétion du vainqueur. En un jour le général romain arriva sous les murs de Pella. C'était encore la ville de Philippe et d'Amyntas, avec sa forte position au milieu des marais, sa citadelle et ses remparts. Mais ses fortifications allaient bientôt tomber, et Pella ne devait plus être que le chef-lieu de l'une des divisions de la Macédoine (1).

Les dix commissaires envoyés par le sénat (167) partagèrent le pays en quatre régions. Chacune de ces régions avait sa capitale, jouissait d'une liberté complète, conservait ses lois, nommait ses magistrats annuels. L'impôt qui leur était imposé se montait à 100 talents, la moitié à peine de ce que l'on payait sous les rois. Outre les assemblées particulières à chaque district, il devait y en avoir une commune à toute la nation, et qui se composerait des représentants des quatre provinces. Elle était chargée de prévenir tous les écarts, d'empêcher tous les abus de la liberté. Dans un certain espace de temps, il ne devait plus rester dans la Macédoine aucune garnison romaine. (2)

Ces conditions, si douces et si généreuses en apparence, avaient chacune leur correctif : plus de flottes, plus d'armée nationale; quelques troupes seulement aux frontières : défense absolue de se marier, de vendre ses champs et ses domaines entre habitants d'une région différente; suppression du droit d'importer le sel étranger, d'exploiter les mines d'or et d'argent, isolement complet de chaque district. Ces moyens étaient bien choisis pour ôter à la Macédoine toute vie nationale. Mais la mesure la plus grave fut celle qui condamna les principaux citoyens à aller vivre en Italie, avec tous leurs enfants âgés de plus de quatorze ans.

La capitale de la première région était Amphipolis, celle de la seconde, Thessalonique, de la dernière, Pélagonie. Quant au troisième district, il avait pour bornes à l'est, l'Axius, à l'ouest, le Pénée, au nord, le Bora (3). Il comprenait ainsi la Piérie, la Bottiée, l'Emathie, la Cyrrhestide, l'Almopie, et même cette partie de la Péonie qui longeait

(1) T. Liv., XLIV, 45.
(2) T. Liv., XLIV, 46.
(3) « Tertia pars facta, quam Axius ab orienti, Peneus amnis ab occasu cingunt. Ad septentrionem Bora mons objicitur. Edessa quoque et Beræa eodem concesserunt. Adjecta huic parti regio Pœoniæ, quà ab occasu præter Axium amnem porrigitur. » T. Liv. — Diod. Sic., XXXI, 8, 7.

la rive droite de l'Axius. Ses villes principales, nous dit Tite-Live, étaient Edessa, Bérœa, et Pella. Voyons ce qu'il devenait, après les restrictions apportées par le sénat à l'exercice de la liberté macédonienne.

La défense d'exploiter les mines d'or et d'argent ne frappait pas directement la troisième région, qui n'avait que des mines depuis longtemps abandonnées et d'ailleurs peu considérables dans le voisinage de Cyrrhos (1); mais elle tarissait dans sa source l'une des branches d'industrie les plus florissantes à Pella, cette fabrication de vases d'or et d'argent qui l'avait rendue si célèbre. On sait le grand nombre d'objets de ce genre qui se trouvaient dans le trésor des rois de Macédoine. On y montrait des coupes qui avaient appartenu à Philippe, à son fils Alexandre. Persée, dans sa fuite, en emporta une quantité considérable, et ses Crétois en avaient pillé avant son départ pour une valeur de 300,000 fr. environ. Dans le triomphe de Paul-Emile il ne fallut pas moins de deux jours pour faire passer sous les yeux des Romains toute la vaisselle de Persée : le premier jour, « on porta les cratères d'argent, les coupes en forme de cornes, « les flacons, les gobelets, disposés tous pour la montre, et distin- « gués par leur grandeur et par la beauté de leur ciselure. Le second « jour, on porta la coupe sacrée d'or massif, du poids de dix talents, « enrichie de pierres précieuses, ouvrage exécuté par ordre de Paul- « Emile; puis les vases qu'on appelait Antigonides, Séleucides, Thé- « riclées, » et enfin tous les plats d'or des rois macédoniens. Ces détails montrent assez jusqu'à quel point Pella a eu à souffrir de la mesure prise par le sénat (2).

Même remarque pour la défense de posséder des biens en dehors de la région à laquelle chacun appartenait. Toutes les villes durent s'en trouver immédiatement appauvries, mais Pella plus que toutes les autres. Nulle part, en effet, il n'y avait plus d'anciennes familles et de familles riches que dans la capitale. Elles perdaient ainsi une des meilleures parties de leurs revenus. C'était là pour les particuliers, et par conséquent pour les villes mêmes, une cause de ruine (3).

La suppression du commerce du sel atteignait (4) la Bottiée tout en-

(1) « Metalla quoque auri atque argenti non exerceri. » T. Liv., XLV, 19.

(2) Plut. in Æmil.

(3) « Neque connubium ne que commercium agrorum ædificiorumque inter se placere cuiquam intra fines suæ regionis esse. » T. Liv., id.

(4) « Et sale invecto uti vetuit. » Id., ib.

tière. Les embouchures de ses trois fleuves ne formaient, à vrai dire, qu'un vaste marais : de tout temps elle avait eu des salines le long de la côte. Aujourd'hui encore, lorsqu'on traverse le golfe pour aller de Salonique à Katerini, on voit de grands amas de sel sur le rivage. En vain, on lui permit par exception de faire le commerce avec les habitants de la quatrième région, et d'avoir des entrepôts à Stoboi. Ce privilége, qu'on ne lui accordait que parce que les Péœniens habitaient dans l'intérieur des terres, ne compensait pas les pertes qu'elle devait subir d'un autre côté (1).

Quant au décret qui exilait à Rome les principaux citoyens de la Macédoine, il suffit de se rappeler les noms les plus marquants des deux derniers règnes pour comprendre tout le mal qu'il fit à l'Emathie et à la Bottiée. Criton de Berrhœa avait été envoyé en 215 auprès d'Annibal; Aputéus de Berrhœa, auprès de Gentius en 169; Cnopias d'Aloros avait levé des troupes et fait fabriquer des armes en Egypte. Tous trois, s'ils vivaient encore, et avec eux leurs enfants, tombaient sous le coup du décret sénatorial : « Etiam qui in minimis legationibus fuerant. » Antiphile d'Edessa, Médon et Hippias, tous deux de Berrhœa, avaient joué un grand rôle dans les dernières campagnes : ils avaient commandé, le premier 3,000 *cetrati*, le second un corps de Crétois, le dernier les vingt mille hommes qui composaient la phalange macédonienne, « cette bête monstrueuse hérissée de piques et renversant tout devant elle. » Ils étaient de plus les principaux amis de Persée : *principes amicorum* comme dit Tite-Live. A tous ces titres, ils devaient être inscrits sur la liste des exilés : *regis amici, præfecti navium et præsidiorum* (2).

Toutes les villes perdirent leurs meilleurs citoyens. Mais remarquons-le ici encore, c'est à Pella que la loi dut se faire sentir de la manière la plus cruelle. Les Romains n'avaient rien oublié; amis du roi, gardes du palais, chefs de corps de troupes, commandants de navires ou de garnisons, citoyens riches, fonctionnaires de tout rang et de toute espèce; personne n'était épargné. Avec de pareilles listes de proscription, car il y avait peine de mort pour ceux qui n'obéissaient pas, que devait-il rester à la capitale, à la ville où étaient le trésor, la cour, la garde attachée à la personne du prince, les haras,

(1) « Permisit Dardanis salem ex Macedonia mercari : quem ut facilius Dardani habere possent, imperavit tertiæ regioni, ubi nimirum maxima salis copia erat, ut Stobos deveherent. » XLV, 29.

(2) T. Liv. pass.

tous les établissements fondés par la royauté ? Tite-Live a beau nous dire que ces exilés n'étaient en général que de mauvais citoyens, sans patriotisme, sans amour pour les lois et pour la liberté, toujours prêts à s'humilier devant un maître, pourvu qu'ils pussent opprimer leurs égaux, ce témoignage de la part d'un ennemi est tout au moins suspect. Nous connaissons quelques-uns des Grecs proscrits de leur patrie comme partisans de Persée : ils ne comptaient, à coup sûr, ni parmi les moins éclairés, ni parmi les moins dévoués aux intérêts de la Grèce. Il en fut de même à Pella, et l'ancienne capitale de la Macédoine souffrit plus de l'exil de tant de citoyens que de la ruine de son industrie et de la perte de ses richesses. Une fois à Rome, ils ne devaient plus revenir dans leur patrie ; sur les mille individus désignés dans les Etats grecs pour aller vivre en Italie, trois cents seulement purent revoir le sol natal après dix-sept années d'exil. Si les Grecs furent traités avec tant de rigueur, que ne dût-on pas faire à ces Macédoniens qui avaient combattu quatre années avant d'être réduits ?

Le sénat n'avait qu'un but : détruire à tout jamais la royauté macédonienne. C'est dans Pella qu'il s'attacha à la frapper. Elle restait, il est vrai, la capitale d'un district ; mais déjà elle devait laisser à Thessalonique ou à Amphipolis l'honneur d'être le lieu de réunion du conseil général des Macédoniens. C'était dans la dernière de ces villes que Paul-Emile avait reçu les ambassadeurs des différentes provinces, donné des jeux et des fêtes, proclamé le décret du sénat et les lois portées par les dix commissaires. Pella était une cité suspecte et qu'il fallait amoindrir. Sa décadence ne devait être que trop rapide : encore un siècle, et Berrhœa, Edessa seront plus considérables que l'ancienne patrie de Philippe et d'Alexandre. Elles profiteront toutes deux de ce que l'autre aura perdu. La plaine de l'Emathie était trop riche, en effet, pour ne pas compter à toutes les époques quelque cité florissante ; et cela devait arriver surtout le jour où des lois moins sévères feraient disparaître les entraves apportées au commerce, à la liberté des communications entre les habitants des quatre régions.

Malgré le malheur du temps, la population de ces belles campagnes n'avait pas diminué. Elle se composait seulement d'éléments moins homogènes. A côté des belliqueux Bottiéens dont parle Tite-Live (1), on trouvait déjà des Thraces, des Dardaniens, des Illyriens et

(1) « Tertia regio nobiles urbes Edessam et Beræam et Pellam habet, « et Vettiorum (Bottiæorum) bellicosam gentem : incolas quoque *per-« multos Gallos et Illyrios, impigros cultores.* » XLV, 30.

des Gaulois (1). Deux inscriptions découvertes sur l'emplacement de l'ancienne Scydra, et qui remontent aux premiers siècles de l'empire, nous donnent les deux noms bien caractéristiques de Dardanus et de Cotys. Il y avait donc à cette époque des Dardaniens et des Thraces à Scydra : nul doute que ces populations ne fussent établies depuis longtemps dans l'Emathie. Il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler que sous le règne de Philippe III des classes d'individus tout entières étaient exilées de certaines villes et remplacées par des Thraces, par des barbares dans lesquels le roi avait plus de confiance. Quant aux Illyriens et aux Gaulois, ils sont mentionnés expressément par Tite-Live, « Incolas quoque permultos Gallos et Illyrios. » Longtemps errants, longtemps divisés en bandes de pillards, les Gaulois avaient fini par se fixer dans les villes, dans les villages. Philippe III en avait établi un certain nombre à Thessalonique : aussi le pays a-t-il conservé un témoignage incontestable de leur passage et de leurs établissements dans tous ces districts, c'est le nom de Gallico donné à l'Echidorus. C'est dans Nicéphore de Bryenne (fin du onzième siècle) qu'on le trouve pour la première fois; mais les termes dont il se sert prouvent qu'il était connu depuis longtemps des habitants de ces contrées.

Une fois attachés au sol, ces Barbares devenaient de bons laboureurs. Lorsque Tite-Live veut caractériser chacune des régions de la Macédoine, il parle des productions de toute espèce du premier district, de ses mines, de son port d'Amphipolis : dans le second il signale les villes si célèbres de Thessalonique et de Cassandria, la Pallène et ses ports tournés vers l'île d'Eubée et vers l'Hellespont. Arrivé au troisième, il insiste particulièrement sur sa forte population agricole. C'est là, en effet, ce qui ne lui manqua jamais, grâce à la fertilité de son sol. Ses troupeaux, ses chevaux, ses moissons : voilà quelles furent toujours ses principales richesses.

On sait toute l'importance des haras royaux de la Bottiée, les efforts des rois de Macédoine pour se créer une cavalerie nombreuse, le grand nombre de juments et d'étalons qu'ils nourrissaient dans les prairies du Borboros. Grâce à eux Pella devint bientôt le centre d'un commerce de chevaux considérable. Les marchands de la Bottiée étaient les plus célèbres en ce genre de toute l'antiquité ; leurs relations s'étendaient dans toutes les parties de la Grèce, dans le Péloponnèse, dans l'Arcadie. Un texte de Plaute nous le prouve (2) :

> Meministis asinos Arcadicos mercatori Pellæo
> Nostrum vendere atriensem.

(1) Voir plus haut.
(2) Plaut., Asin., II, 2, 68.

Ce genre de commerce ne tomba pas lorqu'il n'y eut plus de royaume de Macédoine ni par conséquent de haras à fournir. Il s'étendit au contraire en profitant des créations des rois. Un texte de Lucien nous les montre plus florissants que jamais à Berrœa, au second siècle de l'empire (1).

L'agriculture dut profiter, à l'époque où nous sommes arrivé, d'une mesure prise par le sénat. Tite-Live nous dit qu'on renonça à affermer les domaines royaux, parce qu'on ne pouvait le faire sans l'intermédiaire des publicains, et que là où étaient les publicains, il n'y avait plus ni droit public ni liberté (2). Il faut donc croire qu'on les donna ou qu'on les vendit, car le sénat ne pouvait vouloir qu'ils restassent incultes et déserts. Cette concession devait être d'une grande importance pour les habitants de l'Emathie et de la Bottiée, car les rois avaient des domaines considérables dans les deux districts, dans la Bottiée où étaient leurs haras, dans l'Emathie où était leur ancienne capitale. Alexandre avait été élevé à Miéza, et l'on y montrait les allées où il s'était promené avec son maître Aristote. Cassandre, après la nomination de Polysperchon comme régent, s'était retiré quelque temps dans ses terres près de Pella. Ptolémée, le fils naturel d'Amyntas, avait de grandes possessions autour d'Aloros. Vingt ans plus tard le sénat revenait sur sa première décision. En réduisant la Macédoine en province romaine, il reprit les domaines de Philippe et de Persée, et les fit affermer par les censeurs. Ils formèrent, avec les terres des rois de Pergame, de Bithynie, de Cyrène et de Chypre, et les territoires confisqués lors de la conquête, l'ensemble du patrimoine public.

V. — *Emathie et Bottiée depuis le partage de la Macédoine en quatre districts jusqu'à l'avénement d'Auguste* (167-28).

Le nouvel état de choses laissait bien des mécontents dans les quatre districts : ces libertés municipales mêmes qu'on accordait à un peuple habitué au gouvernement des rois n'étaient qu'une cause de divisions et de troubles. Aussi Andriscus trouva-t-il partout des partisans. Toutes les villes, sans en excepter Pella, reconnurent son autorité. Ce qui prouve bien qu'il était maître de l'Emathie et de la Bottiée, c'est qu'il songeait déjà à envahir la Thessalie, lorsque les Romains arrivèrent.

(1) Luc. Luc. sive Asin.
(2) « Locationes prædiorum rusticorum tolli placebat. » XLV, 18.

La défaite d'Andriscus amena la réduction de la Macédoine en province romaine (149) (1). Désormais elle devait être gouvernée par des proconsuls. La division en quatre districts resta, seulement il n'y avait plus de raison pour interdire aux habitants de chacun d'eux de communiquer librement les uns avec les autres. Plusieurs textes de Cicéron prouvent ce que nous disions tout à l'heure, qu'on reprit et qu'on afferma dès lors, au profit du peuple romain, les domaines de Persée et de Philippe (2). En Grèce on détruisit les fortifications de toutes les villes qui avaient combattu contre les Romains. En fut-il de même en Macédoine? Est-ce à cette époque que Pella perdit ses remparts? Tout porte à le croire : car nous savons d'autre part qu'après la bataille de Pydna on ne détruisit que les murs de Démétrias. Ce qui est certain, c'est qu'elle dut fournir alors à l'éclat d'un nouveau triomphe. Si Dium se vit enlever par Métellus les vingt-cinq cavaliers en bronze que lui avait donnés Alexandre, ni Ægées, ni Pella ne durent être davantage respectées.

A partir de cette époque, la Macédoine fut traversée par la *via Egnatia* dont les points principaux entre l'Haliacmon et l'Axius étaient Edessa, Cyrrhos, Pella et le pont de l'Axius (3). Cicéron l'appelle une province fidèle et amie du peuple romain (4). Elle mérita cet éloge, malgré le peu de résistance qu'elle opposa au fils de Mithridate, Arcathias, malgré les exactions de ses proconsuls et l'abandon dans lequel on la laissait trop souvent au milieu des invasions des Thraces. Ce double fléau devint intolérable pour elle. Pendant le gouvernement de L. Calpurnius Piso, le beau-père de César, les Barbares s'avancèrent jusqu'à Thessalonique; pendant ce temps le proconsul ne songeait qu'à pressurer les provinces, et imposait toutes les denrées, même dans les villes exemptes d'impôts. Cicéron nous le montre dans son discours sur les provinces consulaires, allant de Thessalonique à Berrœa, au milieu des plaintes et des réclamations générales, séjournant dans cette dernière ville, et s'emportant à de nouveaux excès contre ses habitants (5).

Ce qui intéresserait, ce qu'on voudrait surtout connaître à cette époque, c'est l'état intérieur de la province, la condition des villes, le nombre de celles qui étaient libres, de celles qui étaient tributaires;

(1) « Macedoniam servitute mulctavit. » Ann. flor., XIV, 5.
(2) Cic. de lig. Agr., II, 19.
(3) Strab., VII, 322. — Itin. Ant. — Itin. Hierosol. — Tab. Peut.
(4) Cic. pro Mar. Font., XIX.
(5) Cic. in Calp. Pis., XXXV.

mais sur ce point les détails manquent. Cicéron parle bien de villes macédoniennes exemptes d'impôts (1), mais il ne les nomme pas. César dit, dans son livre sur la guerre civile, qu'il y avait une partie de la province appelée Macédoine libre (2). C'était, à ce qu'il semble, la quatrième Macédoine de Paul-Emile ; mais il se borne à cette indication rapide. Le troisième district est celui sur lequel on a encore le moins de renseignements. On a retrouvé des médailles de la première, de la seconde, de la quatrième Macédoine : on n'en a point de la région entre la Pénée et l'Axius. Suivant toute vraisemblance, elle ne dut frapper qu'un petit nombre de monnaies : elle n'avait pas de mines comme Amphipolis ou Thessalonique, et pouvait, d'ailleurs, se servir des monnaies des districts voisins.

Les factions qui agitaient Rome avaient souvent amené en Macédoine d'illustres exilés. En 58, Cicéron avait passé par la *via Egnatia*, par Edessa et par Pella, pour se rendre à Thessalonique. L'affranchi Phaéton était venu le rejoindre à Pella (3).

Dans la guerre civile entre César et Pompée (48), ce fut le gouvernement tout entier qui se transporta à Thessalonique pendant que l'armée de Pompée campait, comme autrefois celle de Xerxès, sur les bords de la mer, entre l'Haliacmon et l'Axius. Le quartier général de Pompée était à Berrœa : il y séjourna longtemps pour exercer et pour aguerrir ses soldats (4) : « Sa cavalerie était la fleur de Rome et de l'I-
« talie ; c'étaient sept mille chevaliers, tous distingués par leur nais-
« sance et leurs richesses, autant que par leur courage. Son infan-
« terie, formée de soldats ramassés de toutes parts, avait besoin
« d'être disciplinés; il la fit manœuvrer sans relâche pendant son
« séjour à Berrœa; lui-même toujours en activité, il se livrait, comme
« un homme dans toute la vigueur de l'âge, aux mêmes exercices
« que les soldats. Chaque jour arrivaient à son camp des rois et
« des princes de toute nation, et les capitaines romains qui entou-
« raient Pompée étaient en si grand nombre qu'on eût dit un sénat
« complet. Labiénus lui-même y vint, après avoir abandonné César
« dont il était l'ami intime. Brutus, le fils du Brutus égorgé dans la
« Gaule, homme d'un grand courage et qui, jusque-là, n'avait ja-
« mais voulu parler à Pompée, ni même le saluer, parce qu'il le re-
« gardait comme le meurtrier de son père, ne vit plus alors en lui

(1) Cic. in Calp. Pis., XXXVI.
(2) Cæs. de Bel. civ., III, 3-4.
(3) Cic., Epist. ad Att., III, 8.
(4) Plut., Pomp., XLIV.

« que le défenseur de la liberté de Rome, et alla se ranger sous ses « ordres. Cicéron même, qui avait donné des conseils tout opposés « à ceux qu'on suivait, eut honte néanmoins de n'être pas du nom- « bre de ceux qui s'exposaient pour la patrie. Tidius Sextius, homme « d'une extrême vieillesse et boiteux d'une jambe, alla joindre l'ar- « mée en Macédoine. Les officiers se mirent à rire à son arrivée : « mais Pompée se leva de son siége, et courut au-devant de lui pour « lui rendre honneur (1). »

Thessalonique conserva un monument de la réunion du sénat dans ses murs. On y fit bâtir un temple après avoir consulté les augures pour que, suivant les coutumes des ancêtres, les sénateurs pussent s'y réunir. On voudrait retrouver à Berrœa quelques traces de ce long séjour de l'armée de Pompée sous ses murs. Peut-être est-ce de cette époque que date cet ancien marché en dehors des murs, à *Palœo-foro*, dont les traditions modernes ont conservé le souvenir. Peut-être aussi est-ce cette réunion d'une armée considérable autour de la ville qui y attira un grand nombre de Romains et qui les porta à s'y établir, comme nous le verrons plus tard. Quoi qu'il en soit, Berrœa devait compter alors parmi ces cités opulentes de la Macédoine dont parlent Plutarque et César.

La Macédoine avait été du parti du vaincu dans la lutte entre César et Pompée. Mieux inspirée dans la guerre qu'Octave et Antoine firent à Brutus et à Cassius, elle s'attacha au parti qui demeura vainqueur. Octave arriva par la *via Egnatia* derrière Antoine qui l'avait précédé de quelques jours. Ægées, Berrhœa, Pella, Thessalonique, Amphipolis, toutes les villes qui se trouvèrent sur son passage, embrassèrent sa cause et fournirent des vivres à son armée.

Cette conduite porta ses fruits après la bataille de Philippe (42). Une médaille très-remarquable nous fait connaître la récompense accordée aux villes de l'Emathie et de la Bottiée.

Elle est en bronze et de moyen module. On y voit d'un côté une tête de femme avec la légende ΠΕΛΛΑΙΩΝ, de l'autre, une victoire marchant avec ces mots M·ANT·AYT·Γ·KAI·AYT.

Pellerin, Eckhel et Cousinéry rapportent cette médaille à l'époque d'Antoine, au moment de la victoire remportée à Philippe par les deux alliés. Eckhel croit que la figure de femme est celle de la liberté, et pour cela il s'appuie sur une médaille de Thessalonique dont nous parlerons tout à l'heure. Cousinéry et Pellerin s'accordent à y reconnaître la figure d'Octavie, femme d'Antoine et sœur d'Octave.

(1) Plut., Pomp., XLIV.

Une autre médaille de Pella, également en bronze, appartient sans aucun doute à la même époque, et est destinée à rappeler le même fait : elle porte :

D'un côté, ΠΕΛΛΑΙΩΝ avec une tête de femme, même type que la précédente :

De l'autre, ΠΕΛΛΗΣ avec une victoire marchant.

En mémoire de quel événement, de quel bienfait accordé par Octave et Antoine à Pella, ces médailles furent-elles frappées? C'est ici qu'il faut parler d'une médaille de Thessalonique tout à fait identique à la première de celles que nous venons de citer, sauf un mot fort important celui d'ἐλευθερίας.

ΘΕΣΣΑΛΟΝΙΚΕΩΝΕΛΕΥΘΕΡΙΑΣ : tête de femme, même type, considérée par Pellerin comme la tête d'Octavie, reconnue par Eckhel comme ayant tout à fait le même caractère que celle des deux médailles de Pella.

Ψ·Μ·ΑΝΤ·ΑΥΤ·Γ·ΚΑΙ·ΑΥΤ. Victoire marchant.

Du rapprochement de ces médailles, il résulte évidemment qu'elles ont été frappées à la même époque, et qu'elles se rapportent au même événement. Or, cet événement paraît être la liberté accordée à Thessalonique et à Pella en raison des services qu'elles avaient rendus dans la guerre contre Brutus et Cassius. Nous avons vu que toute cette partie de la Macédoine s'était ralliée à Octave et à Antoine, qu'elle leur avait fourni des auxiliaires, des vivres et du fourrage. Thessalonique avait même été désignée par Brutus comme devant être livrée au pillage en cas de victoire. Il est donc à croire que ce fut à cette époque que ces deux villes devinrent libres, et peut-être faut-il ajouter que la même faveur fut accordée à d'autres villes de l'Emathie et de la Bottiée. Nous voyons, en effet, qu'après Pharsale ce ne fut pas seulement telle ou telle cité, mais toutes les cités de la Thessalie sans exception qui furent déclarées libres. Pour Berrhœa en particulier, une inscription que nous mentionnerons plus bas permet de le supposer.

VI. — *Emathie et Bottiée depuis le règne d'Auguste jusqu'à la fin du règne de Trajan* (117).

La réorganisation des provinces sous Auguste concorda avec la fondation ou le renouvellement d'un grand nombre de colonies romaines. L'état de la Macédoine, les maux que lui causaient des invasions souvent réprimées, toujours renaissantes, avaient fait songer depuis longtemps à en établir dans plusieurs de ses villes. En l'an 100,

le tribun L. Apuleius Saturninus avait proposé une loi en ce sens. Mais ses projets avaient échoué, et lui-même avait été bientôt mis à mort (99). César paraît s'être occupé particulièrement de cette province : il y établit des colonies, celle de Dium par exemple, et désigna un certain nombre de villes pour en recevoir. Une armée, envoyée contre les Parthes, avait été chargée de combattre d'abord les Gètes en Macédoine, et M. Antonius disait dans le sénat : « Il importe « de ne pas retirer de cette province une armée qui, dans la pensée « de César, était destinée plutôt à soumettre les Gètes qu'à combattre « les Parthes. » La situation des choses n'avait pas changé sous Auguste. Les Deutheletæ, les Scordisques, les Odryses, toutes les peuplades thraces infestaient la Macédoine. Il fallut une guerre de trois ans, un général actif et habile comme L. Calpurnius Piso, pour réduire complétement ces tribus barbares, pour rendre la paix à la province. C'est après cette longue et décisive campagne (12 av. J.-C.) que la Macédoine fut rangée parmi les provinces sénatoriales gouvernées par des proconsuls. Des colonies complétèrent l'œuvre de pacification. Auguste renouvela celle de Dium dans la Piérie, fonda celle de Cassandréa dans la Chalcidique, celle de Philippes dans l'ancien pays des Edoniens, celle de Pella dans la Bottiée.

Ce dernier fait nous est attesté par des médailles qui vont depuis le règne d'Adrien jusqu'à celui de Philippe (117-244). Elles sont en bronze, et portent toutes uniformément :

D'un côté, COL.IVL.AVG.PELLA, avec la tête d'un empereur ;

De l'autre, l'effigie de Pan avec les attributs que nous lui connaissons déjà. Quelquefois cependant, Pan est remplacé par une femme, coiffée d'un bonnet et s'appuyant sur le bras gauche.

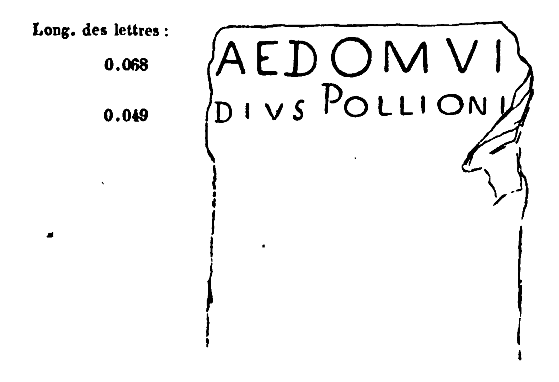
Les deux mots IVL.AVG. font penser à Vaillant que cette colonie fut fondée par J. César et agrandie par Auguste, comme celle de Dium dont les monnaies ont la légende : COL.IVL.DIENSIVM, et plus souvent : COL.IVL.AVG.DIENSIS. Remarquons cependant qu'après la mort de J. César nous voyons des médailles de Pella avec les noms de M. Antoine et d'Octave, sans aucune mention d'un changement aussi important pour elle. Tout ce qu'on pourrait donc conjecturer, c'est que le dictateur avait désigné cette ville pour l'établissement d'une colonie. On s'expliquerait encore la mention *Julia Augusta* en se souvenant qu'Auguste s'appelait aussi par adoption Jules, et que les colonies fondées par lui le rapprochaient souvent de César dans les honneurs qu'elles lui rendaient. C'est ainsi que nous trouvons une médaille de Philippes : COL.AVG.IVL.PHILIP. avec une tête d'empereur laurée d'un côté, avec les deux statues d'Auguste et de

César de l'autre. Dans ce cas il faudrait rapporter à Auguste seul l'établissement de la colonie de Pella, et cela s'accorderait d'ailleurs avec le témoignage d'Ulpien qui la nomme simplement *colonia Augustana.*

Pella était déjà ville libre. Le titre de colonie était pour elle un degré de plus dans l'ordre des priviléges qui faisaient participer les peuples conquis aux divers droits du peuple romain. Patras avait reçu tout à la fois d'Auguste, après Actium, et la liberté et le nom de colonie romaine. Thessalonique était libre comme Pella; mais elle ne devint colonie qu'après un siége qu'elle soutint contre les Scythes (253) et qu'elle repoussa, grâce à la valeur de ses habitants. D'après les jurisconsultes Ulpien, Celse, Gaius Paulus, les colonies de Philippes, de Dium et de Cassandréa jouissaient toutes trois du droit italique. C'était là, sans doute, aussi la condition de Pella devenue colonie à la même époque et dans le même intérêt.

Grâce à sa population nouvelle, l'ancienne capitale macédonienne reprit plus de force et de vie. C'est à cette époque de son histoire que nous rapporterons deux inscriptions très-mutilées, mais d'autant plus précieuses qu'elles suppléent seules au silence des écrivains anciens. La première se trouve dans le cimetière d'Agahlari, à une heure d'Hagious Apostolous: elle ne comptait certainement que deux lignes; mais ces deux lignes ne sont pas complètes : on lit à la première AEDOMVI, à la seconde DIVS POLLIONI. Remarquons d'abord que la dernière lettre de la première ligne est certainement entière. Si elle avait été composée de quelque autre jambage, on en verrait encore le commencement, malgré l'état de dégradation dans lequel

(1) Inscription trouvée dans le cimetière d'Agahlari, près Pella.



se trouve la pierre. C'est donc bien *domui* qu'il faut lire, et ce datif indique évidemment une offrande, un hommage de la part de celui dont le nom se trouvait à la seconde ligne. La forme de la pierre le montre aussi : elle devait être placée droite, car elle était très-épaisse et à peu près aussi large que longue, autant qu'on en peut juger aujourd'hui. Ceci constaté, quelle pourrait être la maison à laquelle on voulait rendre honneur ? Dans le recueil d'Orelli, on retrouve souvent ces mots : ***Augusta*, *Augustana domus*, *in honorem domus divinæ*.** Ne peut-on pas croire qu'il s'agit ici de quelque chose de semblable ? ne peut-on pas croire que cet hommage s'adressait à cette famille d'Auguste, dont on assimilait les membres à la divinité pendant leur vie, et après leur mort ? Le fait s'expliquerait tout naturellement d'ailleurs ; ce ne serait qu'un acte de reconnaissance d'un des nouveaux colons envoyés par l'empereur. Nous proposerons donc la restitution suivante :

AVGVSTAEDOMVI

C. (1) CLAVDIVS POLLIONIS F.

Quant au Pollion dont il s'agit ici et à son fils, qui, comme on le voit, rendait honneur à la famille d'Auguste, nous ne trouvons dans l'histoire rien qui nous permette de faire la moindre conjecture à leur sujet.

La seconde inscription est plus importante que celle-ci. Nous en avons parlé plus haut avec assez de détails pour qu'il ne soit plus besoin d'y revenir. Bornons-nous à rappeler qu'elle remonte, comme celle d'Agahlari, aux premiers temps de l'empire romain, qu'elle est aussi en langue latine, et qu'elle atteste évidemment que Pella s'associait alors aux honneurs rendus aux empereurs sous les noms de Dieux Cabires et dont nous trouvons des preuves incontestables à Thessalonique.

Cette période de prospérité relative ne dura pas longtemps pour Pella. Dès l'an VI après Jésus-Christ, la colonie nouvelle fut mise à une épreuve terrible. Les Pannoniens et les Dalmates se soulevèrent au nombre de 800,000, dit Velleius Paterculus. Cette multitude immense se divisa en trois corps : le premier resta dans ses foyers pour garder le pays ; le second se porta sur l'Italie ; le troisième sur la

(1) Ou tout autre nom finissant par DIVS.

Macédoine. Les Barbares réussirent complétement dans cette dernière province; ils l'occupèrent tout entière, y mirent tout à feu et à sang, pillant les campagnes, « égorgeant les marchands, massacrant « les citoyens romains, faisant périr en masse un grand nombre de « légionnaires (1). »

Pella ne se releva point du coup que lui porta cette invasion. Elle garda son nom de colonie, quoiqu'elle eût perdu un grand nombre de ses habitants, et Pline la mentionne avec ce titre, à la fin du premier siècle. Ses médailles connues vont jusqu'au troisième siècle, et nous avons même trouvé près d'Hagious Apostolous une stèle funéraire avec la date de 320. Mais si elle existait à cette époque, il y avait déjà longtemps qu'elle n'était plus qu'un bourg obscur. Dion Chrisostome (2), qui fleurit sous Nerva et sous Trajan, nous dit déjà, avec un peu d'emphase peut-être, que des fragments de brique indiquaient seuls de son temps l'emplacement de Pella. Lucien, moins sujet à exagérer (120-200), en parle comme d'un hameau qui comptait à peine quelques pauvres et chétives maisons (3); et le rhéteur Aristide, son contemporain, s'écrie (4): «Qui voudrait s'énorgueillir d'avoir Pella « pour patrie? » A tous ces témoignages joignons une preuve non moins forte de la profonde décadence de cette ville, c'est qu'elle n'eut jamais d'évêché chrétien. Les Actes des apôtres, qui parlent des églises de Béræa et Thessalonique, ne font pas mention de l'ancienne capitale macédonienne; et cependant le souvenir de l'apostolat de Paul s'est conservé jusqu'à nos jours dans l'obscur village élevé sur ses ruines. Ses différents noms, grec, bulgare ou turc, se rapportent également à l'existence d'une église dédiée aux saints apôtres, et qui remonte vraisemblablement aux premiers temps du christianisme.

Après Strabon, Ptolémée et Pline, après les trois auteurs que nous avons cités plus haut, on ne retrouve plus le nom de Pella que dans Hiéroclès (sixième siècle), et dans Constantin Porphyrogénète (dixième siècle). Mais de la part de ces deux écrivains, c'est affaire d'érudition, rien de plus. Au treizième siècle, un certain Timarion dit, en parlant de l'Axius : « Il sort des montagnes de Bulgarie, reçoit, dans son « cours, un grand nombre de torrents peu considérables, se grossit « peu à peu, et va se jeter dans la mer en passant près de Pella et

(1) Vell. Paterc., II, 110.
(2) Loc. cit. supr.
(3) Luc., XXXII, 6.
(4) Arist., Panath., orat. I.

« de l'ancienne Macédoine. » C'est la dernière fois qu'il soit fait mention de Pella dans un auteur grec.

Quel était l'état des autres villes de la Macédoine sous Auguste, et pendant les premiers temps de l'empire? Strabon (50 av. J.-C. — 14) ne parle dans son livre que de Pella (1), d'Oloros, de Berrhœa, d'Edessa et d'Eubœa, à propos de la prétendue émigration des Eubœens. Pline (23-79), qui donne quelques indications trop rapides sur les colonies et les villes libres (2), ajoute à la liste de Strabon les noms des Cyrrhestins, des deux Europos, celui de l'Axius et ceux de l'Almopie, de Scydra, de Miéza, de Gortyniæ et d'Ichnæ. Ptolémée enfin, (3) qui fleurissait vers 175, mentionne, outre les villes de Strabon et de Pline, celles de Tyrissa, d'Idomène, d'Ægæa dans l'Emathie, celles d'Horma et d'Apsalos dans l'Almopie. Mais il faut remarquer que, sous le nom d'Emathie, il entend non-seulement l'Emathie proprement dite, la Bottiée et la Cyrrhestide, mais même une partie de l'Eordée.

Le témoignage des trois géographes nous prouve seulement que ces villes existaient encore de leur temps. C'est ailleurs qu'il faut chercher quelques renseignements sur leur état, sur leur importance plus ou moins grande, sur leur prospérité relative. Etaient-elles tributaires, alliées ou libres? Nous avons déjà dit que plusieurs pouvaient avoir reçu leur liberté le lendemain de la bataille de Philippes. Voici maintenant ce que Justin dit de la Macédoine en général : « Ita quum in ditionem Romanorum cessisset Macedonia, magistra- « tibus per singulas civitates constitutis, libera facta est; legesque, « *quibus adhuc utitur*, a Paulo accepit (4).» De deux choses l'une, ou Justin s'est borné à abréger Trogue-Pompée, ou ces mots « leges « quibus adhuc utitur » sont une réflexion personnelle. Dans le premier cas, ce serait sous le règne d'Auguste même; dans le second, à l'époque des Antonins tout au moins que la Macédoine se serait gouvernée par ses propres lois et aurait joui de sa liberté. La première supposition s'accorde avec les conjectures que nous avons faites plus haut et nous paraît la plus vraisemblable.

Ces nouveaux priviléges ne mettaient pas les villes de la Macédoine à l'abri des exactions des proconsuls. Le fardeau était devenu tellement lourd pour elles que leurs plaintes furent entendues à Rome. En l'an XV, Tibère déclara la Macédoine province impériale, et c'est

(1) Strab., VII, 330.
(2) Pline, IV, 10.
(3) Ptol., III, 13.
(4) Just., XXX, 2.

comme telle que Strabon la mentionne dans son ouvrage. Trente ans plus tard, Claude la rendit au sénat (44 ap. J.-C.) (1).

Strabon, Pline et Ptolémée ne nous parlent pas de Citium. Peut-être changea-t-elle de nom à cette époque. Leake croit reconnaître dans le nom actuel de Niausta (Gniausta, Niaghusta) une corruption de νέα αὐγούστα. Il y a, en effet, une certaine ressemblance entre ce mot et celui d'Aoste (Aouste) par exemple, qui n'est autre que le mot Augusta altéré (Augusta Prætoria ou Augusta Salassiorum). Si l'on admet cette explication, il faut faire remonter ce changement de nom au règne d'Auguste. Nous retrouvons dans George l'Acropolite et dans Ephrœmius les noms de Νευστάπολις et de Ναυτζάπολις : mais, quoi qu'en pense à ce sujet M. Tafel, il suffit d'un peu d'attention pour reconnaître qu'il ne s'agit pas là de la Niausta actuelle, mais d'une ville beaucoup plus au nord.

Grâce à sa position sur la *via Egnatia*, Cyrrhos conserva sous l'empire romain une certaine importance. Ses fortifications furent relevées dès le temps de Cicéron, à ce qu'il semble. Souvent abattues, souvent reconstruites depuis, elles furent réparées en dernier lieu sous le règne de Justinien (2).

Nous connaissons déjà les inscriptions trouvées sur l'emplacement de l'ancienne Scydra. Elles se rapportent au deuxième, au troizième siècle, et même à l'époque chrétienne. La beauté du marbre sur lequel elles se trouvent, le soin avec lequel elles sont gravées, les détails qu'elles nous donnent sur l'affranchissement des esclaves, sur le culte de Diane Gazoritis et d'Hercule dans cette ville, sur sa population composée en partie de Thraces et de Dardaniens, tout nous indique que Scydra était assez florissante pendant les quatre premiers siècles de l'empire.

Edessa, l'ancienne capitale macédonienne, fut plus heureuse que Pella. Sa position exceptionnelle la préserva toujours d'une décadence complète et lui donna, à toutes les époques, l'importance d'une cité. Nous avons des médailles de cette ville depuis Auguste jusqu'à Tranquillina (241) : elles sont en bronze, comme toujours, et portent d'un côté l'effigie d'un empereur avec la légende EDΕΣΣΑΙΩΝ, de l'autre l'image de Rome personnifiée, assise sur les dépouilles, tenant de la main gauche une corne d'abondance, couronnée par une femme qui se tient en arrière. Sous Tibère, Edessa frappa d'autres

(1) Tac., Ann., I, 76. — Suét., Claude, xxv.
(2) Loc. cit.

monnaies en l'honneur de Julie, mère de l'empereur : on y voit la tête de Julie avec ces mots : **ΣΕΒΑΣΤΗ ΕΔΕΣΣΑΙΩΝ**, et au revers celle de Tibère même avec la légende **ΤΙ ΚΑΙΣΑΡ ΣΕΒΑΣΤΟΣ.** Quelques antiquaires ont attribué ces médailles à Edessa de Mésopotamie. Mais, comme le remarque Eckhel, cette dernière ville eut jusqu'à Caracalla des rois particuliers nommés *Abgari*. Ces rois chassés, elle devint colonie romaine et en porta le titre sur ses monnaies. Il est donc impossible de se méprendre. Rien d'étonnant, d'ailleurs, à voir les Edessœens de la Macédoine frapper un certain nombre de monnaies à cette époque. Leur ville commandait un des passages les plus importants, de la via Egnatia : elle marquait une des étapes principales de ces armées qui traversaient sans cesse la Macédoine pour aller en Thrace ou en Orient. Elle était l'intermédiaire nécessaire du commerce qui se faisait par terre entre Dyrrachium, Thessalonique et Byzance. Un texte de Cameniata atteste qu'au dixième siècle il y avait un échange continuel de marchandises entre ces divers points. Sans descendre jusqu'à cette époque, une inscription sépulcrale très-curieuse et qui paraît appartenir au troisième ou au quatrième siècle après Jésus-Christ, nous fournit la preuve des rapports qui existaient entre les habitants d'Edessa et ceux de Dyrrachium. Voici cette inscription :

Καυτρίκιόν με Φίλιππον ἐτύμϐευσεν Τίτος ὑιός
Εἰονίου πελάγους ἄγχι καταφθίμενον·
ὄστεα δ' ἐνθάδ' ἔνειχεν, ἐπεὶ γλυκὺ καὶ μετὰ μοῖραν
οὐχὶ μόνον ζώοις πάτριον ἐστ' ἔδαφος·
Ἠδαῖαν Εὐκλείας τὴν καὶ Μαρίαν με θανοῦσαν
μητέρα τὴν ἰδίην ὑιὸς ἔθαψε Τίτος
ὀκτωκαιδεκέτης λειφθεὶς νέος· ὄστα δὲ πατρός
εἰσενέθηκεν ἐμοὶ Δυρραχίου κομίσας,
ᾗχι Φίλιππον ἔθαψεν ἐμον πόσιν· ἀλλὰ τροφείων
μνησθεὶς ἀμφοτέροις τύμϐον ἔχωσεν ἐνά.
Ὃς τὸν ἐμὸν παρὰ τύμϐον ἄγεις, Τίτον ἴσθι Φιλίππου
πατρὸς Ἐδεσσαῖον παῖδά με καὶ Μαρίας·
Πατρὶς μέν μοι Ἔδεσσα· τὸ δ' οὔνομα Κλαυδία Γράπτη·
κεῖμαι δ' ἐνθαδ' ἐγὼ σύγγαμος οὖσα Τίτου.

Plaque de marbre avec inscription, apportée autrefois de Vodena à Cariotidza, et trouvée dans le cimetière près de l'église.

ΚΑΤΡΙΚΙΟΝΜΕ ΦΙΛΙΠΠΟΝΕΤΥΜΒΕΥΣΕΝΤΙΤΟΣ ΥΙΟΣ
ΕΙΟΝΙΟΥΓΕΛΑΓΟΥΣ ΑΝΧΙΚΑΤΑΦΘΙΜΕΝΟΝ
ΩΣΤΕΑΔΕΝΘΑΔΕ ΝΕΙΚΕ ΝΕΠΕΙΓΛΥΚΥ ΚΑΙΜΕΤΑΜΟΙΡΑΝ
ΘΥΧΙΜΟΝΟΝ ΖΩΟΙ ΣΠΑΤΡΙΟΝΞΣ ΤΕΔΑ ΦΟΣ

ΗΔΑΙΑΝΕΥΚΛΕΙ Λ ΣΤΗΝΚΑΙΜΑΡΙΑΝ ΜΣΘΑΝΟΥΑΝ
ΜΗΤΞΡΑΤΗΝΙΔΙΗΝΥΙΟΣΞΘΑΥΞΤΙΤΟΣ
ΟΚΤΩΚΑΙΔΕΚ ΞΤΗΣ ΛΕΙΦΘΕΙΣ ΝΕ Ω ΩΤΑΔΕΠΑΤΡΩ
ΞΙΣΕΝΞΘΗΚΕΝΕΜΟΙ ΔΥΡΡΑΧΙΟΥ ΚΟΜΙΣΑΣ
ΗΧΙΦΙΛΙ ΠΠΟΝΕΘΑΥΕΝΕ ΜΟΝΙΩΙ ΝΑΛΑ ΤΡΟΦΞΙΩΝ
ΜΝΗΣΘΞΙΣ ΑΜΦΟΤΕΡΟΙΣ ΤΥΜΒΟΝΕΧΩ ΣΕΝΕΝΑ

ΩΤΟΝΕΜΟΝΠΑΡΑ ΤΥΜΒΟΝ ΑΓΕΙ ΣΤΙ ΤΟΝΙ ΣΘΙ ΦΙΛΙΠΠΟΥ
ΠΑΓΡΟΣ ΕΔΕΣΣΑΙΟΝΠΑΙΔΑΜΕ ΚΑΙ ΜΑΡΙΑΣ

ΠΑΤΡΙΣ ΜΕΝΜΟΙ ΕΔΕΣΣΑ ΤΟΔΟΥΝΟΜΑ ΚΛΑΥΔΙΑ ΓΡΑΠΤΗ
ΚΕΙΜΑΙ ΔΞΝΘΑΔΕ ΓΩ ΣΥΝ ΓΑΜ Ω ΟΥ ΣΑ ΤΙ ΤΟΥ

Quelle que fût la prospérité d'Edessa pendant les premiers siècles de l'empire romain, Berrhœa n'en était pas moins la ville la plus riche et la plus importante de la plaine entre l'Haliacmon et l'Axius. Sa population était nombreuse, μεγάλην κα πολυάνθρωπον πόλιν, dit en parlant d'elle Lucien. Elle se composait de Grecs, de Romains, de Gaulois, d'Illyriens, de Dardaniens, de Thraces et même de Juifs. Nous avons déjà vu qu'un grand nombre de barbares s'étaient fixés dans l'ancienne Emathie. Une inscription du siècle d'Auguste nous parle des Romains établis à Berrhœa et y possédant des fonds de terre : οἱ ἐγκεκτημένοι Ῥωμαῖοι. C'étaient sans doute ici comme ailleurs des marchands, des colons rebelles transportés de l'Italie dans les villes transmarines, des vétérans licenciés par les généraux, et qui étaient restés dans le pays. Quant aux juifs, les Actes des apôtres nous prouvent qu'il y en avait à Berrhœa comme dans les villes voisines de la Macédoine. A Thessalonique, ils formaient une partie assez nombreuse de la population, ils exerçaient librement leur religion et avaient une synagogue. A Philippes, ils avaient leurs édifices sacrés hors des murs. Il en était de même à Berrhœa. Le quartier des juifs et leur synagogue sont aujourd'hui encore dans un des

faubourgs de la ville, hors de l'enceinte des anciennes murailles. Cet état de choses remonte aux premiers temps de l'empire romain.

Berhrœa se gouvernait par ses propres lois, sa constitution était démocratique, comme celle de Thessalonique (1). Dans cette dernière ville, c'est devant le peuple que les ennemis de Paul voulaient le conduire. A Berrhœa aussi, les juifs de Thessalonique, venus pour susciter des persécutions à l'apôtre, s'adressent à la foule : ταράσσοντες τοὺς ὄχλους. Les Actes des apôtres appellent les magistrats de Thessalonique πολειταρχοῦντες : ils étaient au nombre de six et avaient en main le principal pouvoir. Les inscriptions de Berrhœa ne mentionnent pas ce nom. On y voit tantôt la ville des Berrhœens, ἡ πόλις τῶν Βερροιάων, comprenant l'ensemble des différents ordres, tantôt le sénat et le peuple, ἡ βούλη καὶ ὁ δῆμος, tantôt enfin le sénat et les jeunes gens ἡ βούλη καὶ οἱ νεοί : ce qui tendrait à faire croire qu'on retrouvait à Berrhœa les quatre ordres de Dion Chrysostome :

« Οὐχ ὡς πρώην χώρις ἦν ὁ δῆμος, καὶ χώρις ἡ βούλη, καὶ νῦν ἔτι « καθ' ἑαυτοὺς οἱ γέροντες διὰ τὸ συμφέρον ἑκάστων δηλονότι σκοπούν- « των..... ἵνα γὰρ τὴν βούλην ἄφω, καὶ τὸν δῆμον καὶ τοὺς νέους καὶ τοὺς « γέροντας. »

A moins toutefois qu'à Berrhœa le sénat ne se confondît avec les vieillards.

Les inscriptions parlent encore du pontife ἱερεύς, du gymnasiarque et de l'agonothète. L'ἱερευς était nommé à vie et non annuel, ce qui prouve qu'il ne donnait pas son nom à l'année. Dans les offrandes religieuses on mentionnait le nom du pontife pendant la vie duquel elles avaient été faites.

Dans certaines villes il y avait un magistrat nommé ὁ ἐπιμελητὴς τῆς πόλεως. L'une des inscriptions de Berrhœa se termine par ces mots : δι' ἐπιμελητοῦ Τι. Κλαυδίου Εὐλαίου. Cependant il ne paraît pas ici qu'il s'agisse d'un magistrat. δι' ἐπιμελήτου signifie simplement par les soins de.... comme ἐπιμεληθέντος qu'on rencontre souvent : V. *Eckhel* IV. 220. *Corp. inscript.* 2007 (2).

On sait l'habitude qu'avaient les villes des provinces de prendre pour patron quelque personnage influent de Rome. Berrhœa n'y manqua pas ; le patron qu'elle choisit était un des hommes les plus considérables de l'empire, et son intervention, sous Tibère, ne contribua pas peu sans doute à faire exaucer les vœux des cités macé-

(1) Act. Apost., XVII.
(2) Voir les inscriptions à la fin du Mémoire.

doniennes. Dans la mosquée d'Ortha-Djami (μεσο-ζαμὶ) on lit sur un socle de piédestal en marbre :

ΛΕΥΚΙΟΝΚΑΛΠΟΡΝΙΟΝΠΙΣΩΝΑ

ΑΝΘΥΠΑΤΟΝΒΕΡΟΙΑΟΙΚΑΙΟΙΕΝΚΕΚΤΗΜΕΝΟΙ

ΡΩΜΑΙΟΙΤΟΝΕΑΥΤΩΝΠΑΤΡΩΝΑ (1)

Sur le dessus du socle, on voit encore deux trous de scellement et la trace d'un pied : il ne saurait donc y avoir de doute, il s'agit d'une statue élevée par les Berrhœens et par les Romains établis dans la ville à L. Calp. Pison, leur patron.

Nous connaissons surtout deux L. Calp. Pison, l'un célèbre par ses déprédations et ses rapines à Berrhœa même où Cicéron nous le montre, s'abandonnant sans pudeur à sa cupidité : l'autre, fils du premier, envoyé par Auguste en Macédoine, et dont Velleius Paterculus, Sénèque et Tacite s'accordent à nous vanter les grandes qualités : doux et ferme tout à la fois, ami du repos, mais d'une activité infatigable au milieu des affaires ; sa principale gloire ne fut pas tant d'avoir dompté les Thraces que d'avoir su exercer longtemps la charge de préfet de Rome sans exciter la haine ou l'envie. Ce second Calp. Pison avait été proconsul en Macédoine, tandis que son père n'avait que le titre de préteur. C'est donc bien à lui, à ce qu'il semble, que les habitants de Berrhœa rendaient honneur. Le patron des Berrhœens était donc bien le favori d'Auguste et de Tibère, le pacificateur de la Thrace et de la Macédoine, honoré du triomphe pour ses succès pendant trois années consécutives, proconsul, préfet de Rome, pontife, allié à la famille des Jules.

C'est à son état prospère et à sa population nombreuse que Berrhœa dut d'être visité par l'apôtre Paul en l'an 53, après Philippes, Amphipolis, Apollonie et Thessalonique :

« Mais les juifs rebelles cherchèrent Paul et Silas pour les con-
« duire devant le peuple (2).

« Et d'abord les frères mirent de nuit, hors de la ville (Thessa-
« lonique), Paul et Silas pour qu'ils allassent à Berrhœa, où, étant
« arrivés, ils entrèrent dans la synagogue des juifs.

« Or ceux-ci furent plus généreux que les juifs de Thessalonique,
« car ils reçurent la parole avec toute promptitude, examinant tous

(1) L'inscription porte ΕΑΤΩΝ.

(2) Act. Apost., XVII, 10, 19, q.

« les jours les écritures pour savoir si les choses étaient telles qu'on « leur disait.

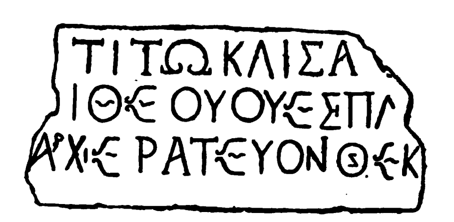
« Plusieurs donc d'entre eux crurent, et des femmes grecques de « distinction, et des hommes aussi en assez grand nombre.

« Mais quand les juifs de Thessalonique surent que la parole de « Dieu était ainsi annoncée par Paul à Berrhœa, ils y vinrent et émurent le peuple.

« Mais alors les frères firent aussitôt sortir Paul hors de la « ville, pour aller vers la mer : mais Silas et Timothée demeu- « rèrent encore là. »

L'église de Behrrœa était fondée : Paul revint plusieurs fois en Macédoine, et ce qui prouve qu'il séjourna encore dans cette ville, c'est qu'il emmena en Asie, après son second voyage, le Berrhœen Sopatros, fils de Pyrrhus. Thessalonique a conservé un monument du passage de l'apôtre : c'est un grand bloc quadrangulaire de vert antique avec de petites marches taillées dans son épaisseur, sur lequel on prétend que saint Paul a prêché. A Berrhœa, c'est le nom donné à l'église métropolitaine qui rappelle ses prédications et son séjour dans la ville. Elle est dédiée aux saints apôtres, comme celle de Pella, et s'élevait autrefois sur l'emplacement de la mosquée actuelle du grand seigneur (Unkiar-Djami).

Les règnes de Vespasien, de Titus, de Nerva et de Trajan, paraissent avoir été particulièrement favorables à Berrhœa. De nouveaux privilèges furent pour elle la récompense de l'importance qu'elle avait prise en Macédoine. Un premier fragment d'inscription nous montre que la ville rendit des honneurs particuliers à Titus, fils de Vespasien, en mémoire sans doute de quelque bienfait que lui avait accordé ce prince : on y lit encore :



Un second fragment, dont les lettres sont moins grandes, moins fleuries et moins soignées, semble être un décret de Trajan en faveur des Berrhœens :

ΡΑΙΑ
ΡΑΙΑΝΟΣ
ΔΗΜΑΡΧΙ
ΤΟΝΒΕΡΟΙ
ΗΜΩ
ΟΝΠ ΡΟΣΟ
ΝΤΑΠΕΡΙ
ΑΤΕΟΝΤΑ
ΙΟΣ ΤΑΚΟΙ
ΘΑΠΤΑΗΝ
ΕΝΟΙ
ΤΕΜΥ
. . . . . .
ΑΛΙΣΚΕΙ

On complète facilement quelques mots importants : Τραιανός à la première ligne, Τραιανός à la seconde; plus bas, δημαρχικῆς ἐξουσίας. Enfin, les lettres τον βεροι, qui se trouvent à la quatrième ligne indiquent évidemment qu'il s'agissait ici du peuple des Berrhœens, τὸν βεροιαίων δῆμον. Les mots qui suivent ne sont malheureusement pas aussi faciles à restituer.

Nous arrivons maintenant à une dernière inscription très-importante, et dont on peut, du moins, tenter une restitution complète; elle se trouve à l'entrée de la mosquée appelée Orta-Djami. En partie engagée dans le sol, elle ne laisse voir que la moitié des lettres de chaque ligne.

ΝΕΡΘΑΝ
ΘΑΙΩΠΟΛΙΣ
ΡΗΣΑΝΤΑΑΥΤΗ
ΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ
ΔΟΝΤΟΣΤΗΝΔΑΠΑ
ΝΙΔΙΩΝΤΙΕΙΟΥΛΙΘ
ΟΥΣΤΟΥΑΡΧΙΕΡΕΩ
ΤΩΚΑΙΑΓΩΝΟΘΕ
ΙΝΘΜΚΕΔΟΝΩΝ

Remarquons d'abord que les trois dernières lignes sont faciles à compléter d'après des inscriptions de Berrhœa, qui datent évidemment de la même époque et qui contiennent la même formule. Telle est celle, par exemple, que nous donnons à la fin de ce Mémoire, n° 35. C'est d'après ce que nous y voyons que nous rétablissons la fin de notre inscription de la manière suivante :

Διογενοῦς (1) τοῦ αρχιερέως
τῶν σεβαστῶν καὶ ἀγονοθέ
του τοῦ κοινοῦ Μακεδόνων.

(1) Διογενοῦς ou tout autre nom propre finissant en ους au génitif.

De cette restitution partielle, si simple qu'elle ne saurait être l'objet d'aucun doute, il résulte qu'il ne manque aux lignes précédentes que six à sept lettres dont une ou deux pouvaient être plus petites que les autres, ou même intercalées dans le corps d'une grande lettre : car nous voyons qu'on a voulu éviter que les lignes se dépassent les unes les autres. Les deux premières ne présentent aucune difficulté, soit pour le sens, soit pour les lettres qui les commençaient. Il s'agit évidemment de l'empereur Nerva et de la ville des Berrhœens qui lui rendait honneur :

αὔτ. καίσ. Νερούαν
ἡ τῶν Βεροιαίων πολις.

Reste à déterminer maintenant quel était le bienfait qui avait excité la reconnaissance des habitants, car le verbe dont nous ne trouvons que la désinence ρήσαντα et le datif αὐτῇ (τῇ πόλει) montrent bien que l'empereur avait accordé une faveur particulière à Berrhœa. Le mot μητροπόλεως que nous trouvons à la ligne suivante avait deux sens sous l'empire romain : il voulait dire ou une ville fondatrice de colonies, ou une ville qui l'emportait sur les autres par son importance, sa dignité, ses richesses. C'est à ce dernier point de vue qu'on pouvait donner ce titre à des cités toutes récentes comme Thessalonique et Antioche. La grandeur d'une ville, son antiquité, la beauté de sa position, le nombre et la célébrité de ses temples, les services qu'elle avait rendus aux empereurs (1) et au peuple romain pouvaient lui mériter le nom de métropole. Une épigramme citée par Eckhel nous fait voir qu'il était fort recherché, et que les Grecs en particulier s'en montraient extrêmement jaloux. C'était là un de ces ἑλληνικὰ ἁμαρτήματα dont parle Dion Chrysostome. Ajoutons toutefois que ce n'était pas une distinction inutile, mais qu'il s'y rattachait des priviléges particuliers, et une sorte de suprématie sur les villes voisines : « Efforcez-vous, dit Dion Chrysostome (2) aux Nico« médiens, efforcez-vous d'être au premier rang des cités, puisque « vous êtes chargés de les gouverner. Car c'est là en tant que mé« tropole votre principale affaire. » Une autre preuve de cette dépendance des bourgs inférieurs vis-à-vis de la métropole, c'est le fait

(1) Laodicée, en Syrie, avait résisté à Niger, le compétiteur de Sévère. Sévère vainqueur lui accorde le titre de métropole. (Jean Malala, XIII 388.)
(2) XXXVIII, 477.

mentionné par Spartianus dans la vie d'Adrien. Lorsque l'empereur, irrité contre Antioche, voulut l'amoindrir, il fonda une métropole afin de séparer la Phénicie de la Syrie et de soustraire à la suprématie d'Antioche un certain nombre de villes.

Ce titre si envié, qu'on pouvait obtenir de tant de manières et pour tant de causes différentes, n'est-ce pas là précisément ce que Nerva avait accordé à la ville de Berrhœa? Dans cette hypothèse tout s'explique : le canon XIII du concile de Chalcédoine dit, en parlant des villes métropoles : ὅσαι δὲ ἤδη πόλεις διὰ γραμμάτων βασιλικῶν τῷ τῆς μητροπόλεως ἐτιμήθησαν ὀνόματι. Conservons la même expression dans l'inscription qui nous occupe; nous aurons :

συγχωρήσαντα αὐτῇ
τὸ τῆς μητροπόλεως
ὄνομα δόντος τὴν δαπά
νην ἐκ τῶν ἰδίων Τι. Ἰουλίου.

Rien d'étonnant à tous les points de vue à ce que Berrhœa ait obtenu ce titre. Le *Corpus inscriptionum* ne nous le montre que dans un certain nombre de villes de l'Asie. Mais les écrivains anciens nous parlent de cités de la Thrace et de la Macédoine, honorées vers le même temps de la même faveur. Héraclia, fondée par Vespasien sur l'emplacement de l'ancienne Périnthe, obtint de cet empereur tous les droits d'une métropole. Thessalonique les possédait, suivant toute apparence, depuis le règne d'Auguste. Lorsque l'Anthologie l'appelle μήτηρ πάσης Μακεδονίης, on est tenté d'abord de croire avec M. Tafel que ce n'est là qu'une expression métaphorique. Nous pensons, pour nous, que c'était bien un titre réel : ce qui nous confirme dans notre opinion, c'est d'abord que nous retrouvons la même expression appliquée par Strabon à la même ville : « ἡ δὲ μητρόπολις τῆς νῦν Μακεδονίας ἐστί. » C'est en second lieu que le mot apparaît plus tard sur ses monnaies. Thessalonique, plus riche et plus puissante que Berrhœa, désignée depuis longtemps pour lieu de réunion aux représentants des quatre parties de la Macédoine, dut recevoir cette faveur avant toute autre cité.

Quant à Berrhœa, c'est de 96 à 98 qu'elle commença à jouir de ses nouveaux priviléges. Ainsi s'explique un fait que Michel Lequien nous paraît avoir mal compris. Au concile de Constantinople, en 553, siégeait l'évêque de Bérœa, Timothée, que les *Græca gesta* appellent : Τιμόθεος τῆς μητροπόλεως Βεῤῥοίας. Michel Lequien pense qu'il y a là une interpolation, et en cela il se trompe. Il est bien vrai

qu'à cette époque Berrhœa n'était pas le siége d'ùn archevêché métropolitain ; mais elle n'en avait pas moins été, au sens politique, une métropole, et c'est ce titre déjà ancien que les Græca gesta rappellent. Quant au titre de métropole religieuse, elle ne l'obtint qu'au treizième siècle en se séparant de Thessalonique dont elle avait jusque-là dépendu.

Jean Malala fait remonter jusqu'à Vespasien la division de la Macédoine en deux parties. Thessalonique fut dès lors la capitale de la première Macédoine. Quant à Berrhœa, en devenant métropole, elle succéda à Pella comme la ville principale de l'ancienne Emathie. D'après Spanheim, c'est dans la métropole que se promulguaient les lois et les édits, que se tenaient les assemblées des différents districts, que se célébraient les jeux et les fêtes solennelles, que se fixaient les impôts à répartir entre les villes inférieures pour tous les travaux d'un intérêt général. Les inscriptions de Berrhœa nous prouvent qu'elle jouissait en effet de quelques-uns de ces droits. Elles se rapportent en grande partie à des jeux publics, à des combats de gymnase, à des concours de musique ; elles contiennent de longues énumérations de noms, et l'on voit que ces fêtes attiraient un grand concours de monde, des Laodicéens, des Phylacéens, des Sogdestins, des habitants d'Alexandrie, de Thessalonique.

Si l'on admet ce que nous venons de dire, voici comment il faut restituer l'inscription d'Orta-Djami :

ΑΥΤ ΚΑΙ ΝΕΡΟΥΑΝ
Η ΤΩΝ ΒΕΡΟΙΑΙΩΝ ΠΟΛΙΣ
ΣΥΝΧΩΡΗΣΑΝΤΑ ΑΥΤΗ
ΤΟ ΤΗΣ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ
ΟΝΟΜΑ ΔΟΝΤΟΣ ΤΗΝ ΔΑΠΑ
ΝΗΝ ΕΚ ΤΩΝ ΙΔΙΩΝ ΤΙ ΙΟΛ Υ
(1) ΔΙΟΓΕΝΟΥΣ ΤΟΥ ΑΡΧΙΕΡΕΩ
ΤΩΝ ΣΕΒΑΣΤΩΝ ΚΑΙ ΑΓΩΝΟΘΕ
ΤΟΥ ΤΟΥ ΚΟΙΝΟΥ ΜΚΕΔΟΝΩΝ

« A l'empereur Cæsar Nerva, la ville des Berrhœens, pour lui avoir « accordé le titre de métropole : aux frais de Tibérius Julius Dio-

(1) Voir la note de la page 765.

« gène, pontife des empereurs, agonothète de la communauté des « Macédoniens. »

Un piédestal en marbre blanc avec oves et rangées de perles très-soignées, qui se trouve à quelques pas de l'inscription dans la cour de la mosquée, nous indique qu'il s'agissait de l'érection d'une statue en l'honneur de l'empereur. Quel était ce grand-prêtre des Augustes, cet agonothète de la communauté des Macédoniens qui en faisait les frais? Sans doute un Berrhœen. Nous voyons par d'autres inscriptions qu'un certain C. Popilius Junianus Proclus Python, d'abord gymnasiarque des Berrhœens, devint plus tard pontife des empereurs et agonothète de la communauté macédonienne. Peut-être même exerçait-il en même temps ces différentes fonctions, comme nous en trouvons des exemples à Serrès et à Amphipolis. Ces deux faits contribuent encore à nous faire comprendre l'importance de Berrhœa, puisqu'ils nous montrent les honneurs accordés à ses citoyens.

VII. — *Ancienne Emathie et ancienne Bottiée depuis la fin du règne de Trajan jusqu'au commencement des invasions slaves sous Justinien*, 117-527.

A partir de l'époque à laquelle nous sommes arrivés, Berrhœa et Edessa résument en elles l'histoire de toute la région environnante jusqu'à l'Axius. On voudrait y retrouver des traces du séjour que durent y faire un grand nombre d'empereurs, surtout après le règne de Caracalla (211-217), lorsque toute l'attention du gouvernement impérial se tourna vers la défense des provinces menacées par les invasions du Nord. La *via Egnatia* et la route qui conduit de Thessalie en Macédoine en passant (1) par Berrhœa, étaient sans cesse parcourues par les légions qui allaient combattre les Barbares. Sous Philippe l'Arabe, 244-249, Arguntis, roi des Carpathes, menaça la Macédoine et la Thace. L'empereur marcha contre lui, le battit et lui imposa la paix. A son retour, il se rendit dans la Macédoine, pour laisser reposer ses légions. Quelques médailles de Berrhœa semblent se rapporter à cette expédition ; elles portent :

D'un côté, une tête d'Alexandre, casquée, avec ce mot : ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ; de l'autre, un homme à moitié nu, sacrifiant sur un autel ; près de lui une table sur laquelle sont des urnes, des jeux ; derrière une petite colonne surmontée d'une urne. La légende varie ; on lit

(1) Voir l'itinéraire des Antonins.

tantôt : KOIN. MAKE. B. NEΩ. BEPAIΩN ; tantôt : KOIN. MAKE. B. NEΩ. Quelquefois enfin l'aire contient la date : EOC, 275.

Les avis se sont partagés au sujet de cette date. Certains numismates l'ont rapportée à l'ère de César qui commence en 706, d'autres à l'ère de Pompée, c'est-à-dire à l'an 691. Eckhel croit qu'il faut compter à partir de 698 ou de l'une des années qui suivirent immédiatement. Mais Cousinéry remarque avec raison qu'une monnaie de la communauté des Macédoniens, frappée à l'effigie de Philippe, et portant la même date EOC, enlève toute incertitude.

Il semble résulter de ces médailles qu'il y eut des fêtes et des jeux solennels, célébrés à Berrhœa sous le règne de Philippe l'Arabe ; et c'est là en effet ce qu'en a conclu M. Cousinéry. Mais il ne s'arrête pas là. Il rapproche ces monnaies de deux autres frappées à Thessalonique :

1° Tête de Philippe le père laurée : AYT. M. IOYAIOC. ΦIAIΠΠOC. X. Table sur laquelle on voit une urne, des jeux ; d'un côté, une fiole sans anse ; de l'autre cinq globules ; sous la table une autre petite fiole ; dans l'aire un B ; légende ΘEΣΣAΛONIKEΩN. ΠYΘI.

2° Tête nue de Philippe le fils : M. IOYAIOC ΦIΛIΠΠOC. X. Apollon nu, debout, un rameau dans la main droite, présentant un globe au jeune Philippe habillé en cabire, et qui tient un marteau sur l'épaule droite. Dans l'aire un B : légende, ΘECCAΛONIKEΩN ΠYΘIA.

M. Cousinéry remarque que les attributs de la première de ces médailles rappellent ceux des monnaies berrhœennes, la table et les urnes des jeux avec des rameaux ; il observe que la date EOC d'une part, l'effigie de l'empereur de l'autre, nous reportent au même règne. Il se préoccupe surtout de la lettre B qu'il ne trouve sur aucune autre médaille de Thessalonique ou des villes voisines, et la rapprochant du mot BEPAIΩN que nous avons vu tout à l'heure, il arrive à croire qu'elle désigne également la ville de Berrhœa. En résumé, il suppose que Philippe vint à Berrhœa après son expédition contre les Carpiens, qu'il y séjourna quelque temps avec son armée, qu'on y célébra en son honneur des fêtes et des jeux pythiens, que la ville en conserva le souvenir sur ces médailles, et que les habitants de Thessalonique qui, en leur qualité de métropolitains, y avaient concouru plus que personne, frappèrent à l'effigie de Philippe des monnaies qui rappelaient ces mêmes événements et le lieu où ils s'étaient passés.

Quoi qu'il en soit, ce qui paraît certain c'est que Philippe s'établit à Berrhœa avec son armée, et qu'il y présida à la célébration des jeux.

Une dernière médaille de Berrhœa paraît remonter à la même époque : elle est en bronze comme toutes celles dont nous venons de parler.

Tête d'Alexandre couverte de la peau du lion avec le mot ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. X. femme demi-nue, assise sur un siége, tournée à gauche, le coude gauche sur le dossier, présentant de la main droite une patère à un serpent dressé devant elle sur un autel : légende : ΒΕΡΟΙΕ. ΚΟΙ. ΜΑΚΕΔ.

Que signifie cette effigie d'Hygiée sur les médailles des Berrhœens ? Est-ce une manière de vanter la salubrité du lieu ? Ou faut-il croire plutôt qu'elle y parut à la suite d'une de ces pestes qui désolaient si souvent l'empire romain ?

C'est à partir de 253 que commencent les grandes invasions des Goths. Pendant quinze ans, tout d'abord l'Illyrie, la Mécédoine, la Grèce furent en proie aux ravages des Barbares. Thessalonique soutint un long siége, tandis que les vaisseaux ennemis infestaient et pillaient les côtes, remontaient l'Axius, le Lydias, l'Haliacmon, et portaient partout la terreur. Vaincus enfin par Claude le Gothique, les Barbares se dispersèrent dans la Thrace et dans la Macédoine, communiquant aux habitants les germes de la peste qui s'était mise dans leur armée.

Dioclétien (284-305) réorganisa la Macédoine. Il la rattacha au diocèse d'Illyrie et la divisa en deux parties. La première partie, entre le Nestus et le Pénée, comprenait trente-deux villes, et avait pour capitale Thessalonique; pour gouverneur, un personnage consulaire. La seconde partie comprenait la Macédoine septentrionale, et Stoboi était sa capitale. Cette division fut confirmée par Constantin (306-327). Aussi voyons-nous en 449 l'évêque de Berrhœa signer au concile d'Ephèse : Λούκας ἐπίσκοπος Βεῤῥόιας τῆς πρώτης Μακεδονίας. Les titres officiels de l'archevêque de Vodéna (ancienne Edesse) sont aujourd'hui encore : ὁ πανιερώτατος καὶ θεοπρόβλητος μητροπολίτης τῆς ἁγιωτάτης μητροπόλεως Βοδένων καὶ Σκλαβίτσης, ὑπέρτιμος καὶ ἔξαρχος Μακεδονίας πρώτης.

Hiéroclès (sixième siècle), en nous parlant de cette réorganisation de la Macédoine, ajoute une liste des principales villes : Thessalonique, Pella, Europos, Dium, Berrhœa, Eordœa, Edessa, Celli, Almopia, Dobéros, Idoméné. Mais cette liste, que reproduit plus tard Constantin Porphyrogénète, n'est qu'une affaire d'érudition. Pella ne serait pas au second rang, si l'on avait tenu compte de l'état actuel de chacune de ces villes. Un fait seul est à noter, c'est le nom d'Almopia désignant la principale ville des Almopes, et remplaçant, à ce qu'il semble, celui d'Europos.

Aux divisions politiques s'ajoutèrent de nouvelles divisions religieuses, lorsque le christianisme fut devenu la foi dominante. Aujourd'hui la plaine à l'ouest de l'Axius se partage entre deux archevêchés, ceux de Verria et de Vodéna, et deux évêchés, ceux de Kampania et du Mogléna.

Existaient-ils tous dans les années qui suivirent le règne de Constantin ? Le fait n'est pas impossible par lui-même, mais nous n'en avons pas de preuves. L'évêché du Mogléna n'est mentionné par les auteurs byzantins que du treizième au quatorzième siècle. L'évêché de Campania existait tout au moins avant la fin du neuvième siècle ; car nous le trouvons dans l'index de Léon le philosophe (886-907). Quant aux siéges de Béroea et d'Edessa, ils furent établis lors de la constitution même de l'Eglise orientale. Isidore d'Edessa parut au concile quini-sexte : Gerontius et Lucas de Berrhœa signèrent l'un au concile de Sardique en 347, l'autre au concile d'Ephèse en 449; seulement ce n'étaient dans le principe que de simples évêchés dépendants de Thessalonique. Un siècle ou deux avant la prise de Constantinople par les Turcs, ils furent constitués en archevêchés sous la suprématie l'un du patriarche d'Achrida, l'autre du patriarche de Constantinople.

Les Goths reparurent plus terribles que jamais sous Valens (364-379). Pendant que l'empereur était occupé à combattre les Perses, ils dépeuplèrent la Macédoine restée sans défense. Quelques villes en petit nombre résistèrent derrière leurs murailles, tout le reste de la contrée devint inculte et désert.

En 398, Alaric passe successivement de la Thrace dans la Macédoine, et de la Macédoine dans la Thessalie, ravageant tout ce qui se trouvait sur son passage.

Sous Marcien (450-457), ce sont les Ostrogoths qui pillent à leur tour ces provinces. De leur royaume indépendant de Naïssus ils descendent en 479 jusqu'à Thessalonique, et parviennent à occuper tout le pays entre l'Axius et la Pénée. Deux textes importants, l'un de Jornandez, l'autre de Malchus, nous donnent des détails sur ce fait. Voici d'abord celui de Jornandez (1) :

« Theodomir rex, animadvertens tam felicitatem suam quam etiam « filii, nec hac tamen contentus, egrediens Naïsitanam urbem, pau- « cis ad custodiam derelictis, ipse Thessalonicam petiit, in qua Cla- « rianus patricius cum exercitu morabatur. Qui dum videret se eo- « rum conatibus resistere non posse, missa legatione ad Theodomir-

(1) Jorn. de Reb. Get., 36.

« regem, ab obsidione urbis eum retorquet. Initoque fœdere Romanus ductor cum Gothis loca eis jam sponte quæ incolerent tradidit; id est Ceropellas (l. Cyrum, Pellam), Europam, (l. Europum), Medianam, Petinam (l. Pellinam), Bereum (l. Berrhœam) et alia quæ Sium (l. Dium) vocantur. Ubi Gothi cum rege suo, armis depositis, composita pace quiescunt. Nec diu post hæc et rex Theodomir in civitate Cerras (l. Cyrrhum) fatali ægritudine occupatus, vocatis Gothis, Theodoricum filium regni sui designat hæredem, et ipse mox rebus humanis excessit (1). »

Le récit de Malchus (2) diffère de celui de Jornandez. Suivant lui, Théodoric, irrité d'avoir été battu par les Romains, se dirige vers la Macédoine, mettant tout à feu et à sang, détruit Stoboi et en massacre la garnison. Il arrive bientôt devant Thessalonique; mais l'empereur Zénon lui envoie une ambassade; et Théodoric, séduit par ses promesses, députe à son tour quelques-uns des siens à Constantinople, pour s'entendre avec Zénon sur la cession de quelque provinces. Cependant il ramène ses troupes en arrière, leur défendant de piller sur la route, traverse l'Axius, passe par Edessa et arrive jusqu'à l'Héracléa de Macédoine. Zénon s'était décidé à lui abandonner la Pantalie. Tandis qu'Adamantius, chargé par lui de s'entendre avec le roi barbare et de le mettre en possession de cette province, s'arrête à Thessalonique, Théodoric ne reste pas inactif : il se ligue avec Sidimund d'Epire pour la conquête d'Epidamne et du reste du pays; bientôt il s'empare de Lychnidus et de Scampa ; de là, il marche sur Dyrrachium qui ne peut lui résister. A cette nouvelle, Adamantius accourt à Edessa avec Philoxénus, montre au gouverneur Sabinianus des lettres de l'empereur qui le nomment général et le chargent de pourvoir à toutes les éventualités. Sabinianus ne pouvait attaquer les Barbares parce qu'il n'avait sous sa main qu'un petit nombre de mercenaires, et que toutes les troupes régulières étaient dispersées dans les villes. Il donna des ordres pour qu'elles se concentrassent en toute hâte sur Edessa, pendant qu'Adamantius envoyait une ambassade à Théodoric. Celui-ci revient sur ses pas, et essuie un échec partiel au milieu des montagnes. Il conclut enfin un traité avec Zénon qui lui cède une partie de la Dacie et de la Mœsie inférieure.

Ajoutons à ce double récit un dernier détail. Nic. Basilacès dit dans

(1) « Item non longe ad supra scriptam Thessalonicam sunt civitates, id est Ceras (l. Cyrrha), Europa (l. Europus), Mediana, Petina, Berœum (l. Berœa), Quesium (l. Quæque Dium.) » *Ravenn. Ann.*, IV, 9.

(2) Malch. Excerpt. de legat., 78.

ses *Progymnasmata* que Théodoric fit le siége d'Edessa, s'en rendit maître et en traita fort mal les habitants (1).

Ces différents textes sont assez difficiles à concilier. Y eut-il deux expéditions bien distinctes, l'une sous Théodomir, l'autre sous Théodoric ? On conçoit en effet que les Barbares aient pu faire plusieurs tentatives contre Thessalonique. Malchus et Jornandez ne parlent-ils, au contraire, que de la même expédition, mais en changeant seulement le nom du chef? Théodomir était déjà vieux : Théodoric commandait depuis longtemps les troupes. N'est-ce pas pour cette raison qu'on a pu attribuer les mêmes faits tantôt au père, tantôt au fils? Cette dernière supposition est la plus vraisemblable. A quel moment placerons-nous maintenant ce siége d'Edessa, dont parle Nicéphore-Basilacès? Théodoric arriva par Stoboi, et se dirigea de là vers Thessalonique. La route la plus directe est celle qui débouche en ligne droite sur le haut Axius et qui en longe ensuite les bords en passant par Idoméné et par Gortynia. Si le roi des Ostrogoths la suivit, il laissa Edessa à sa droite, et par conséquent ce n'est que lorsqu'il renonça à ses projets sur Thessalonique, lorsqu'il prit la via Egnatia pour se porter sur Héraclée, qu'il put faire le siége d'Edessa. Cette ville ne lui appartenait pas alors, comme toutes celles de la plaine : c'était d'ailleurs la première place forte qu'il rencontrait. Peut-être lui demanda-t-il, comme à Héraclée, des impositions extraordinaires pour la nourriture de ses troupes? De là des mécontentements mutuels, et les hostilités qui s'ensuivirent. Quoi qu'il en soit, il reste constant qu'à l'époque de Théodoric, les Barbares occupaient presque toutes les villes de l'ancienne Emathie et de l'ancienne Bottiée, Cyrrhos, Pella, Europos, Berrhœa. D'après Jornandez, Cyrrhos aurait été en quelque sorte la capitale des nouveaux conquérants. Ni lui ni Malchus ne nous disent combien d'années dura cet établissement, Mais ce fut tout au moins de 479 à 488 : car nous voyons que Zénon fit la paix avec Théodoric, et ce n'est qu'en 488 que ce dernier, avec l'assentiment de l'empereur, conduisit toute sa nation contre Odoacre, devenu maître de l'Italie.

Le règne de Zénon marque la fin des grandes invasions gothiques en Thrace et en Macédoine. Il clôt une première période, pendant laquelle l'empire d'Orient conserve encore assez de forces pour arrêter les projets de conquête des Barbares. En 488, la plaine entre

(1) Ch. XXII.

l'Haliacmon et l'Axius, délivrée de Théodoric et des Ostrogoths, était encore ce qu'elle avait été jusque-là, un pays grec, dont la majorité des habitants étaient Grecs. D'autres peuples allaient bientôt venir, qui devaient y fonder des établissements durables, en renouveler presque complétement la population, changer les noms de ses villes, de ses rivières et de ses montagnes. Pendant cette longue décadence de l'empire byzantin, qui ne dura pas moins de neuf siècles, l'ancienne Bottiée et l'ancienne Emathie furent comme un champ de bataille, où parurent tour à tour les Huns, les Slaves, les Awares, les Bulgares, les Normands, les Francs et les Serbes. Les empereurs le perdirent souvent; mais ils purent toujours le reconquérir, et, si Thessalonique resta jusqu'au dernier moment l'un des boulevards de Constantinople, Berrhœa et Edessa marquèrent longtemps de leur côté la limite occidentale des États byzantins. Edessa ou plutôt Vodéna (comme l'avaient appelée les Bulgares) n'était plus, à l'époque de Cantacuzène, qu'un bourg peu considérable, « μικρὸν πόλισμα »; mais sa forteresse était presque inexpugnable, grâce à ses murs épais, à ses hautes tours, à sa position, qui dominait d'un côté de profonds précipices, de l'autre des marais inabordables formés par les eaux du lac d'Ostrowo. Berrhœa ne cessa jamais d'être une ville; ses soixante-douze églises, ses monastères nombreux, dont les plus célèbres étaient ceux de Saint-Nicolas et de Saint-Antoine; l'enceinte de ses murs, rebâtis au quatorzième siècle par le khral de Servie, nous le prouvent assez. Occupée par les Bulgares au dixième siècle, reprise par Basile le Bulgarochtone, elle eut toujours dès cette époque un gouverneur militaire, « σεβαστὸς καὶ δοὺξ τῆς Βεῤῥόιας. »; elle avait sous sa dépendance toutes les petites places fortes des environs, y compris Servia, et son territoire s'étendait à l'est jusqu'à la rive droite de l'Axius.

La conquête ottomane fixa et attacha au sol les populations d'origine diverse, longtemps mobiles et flottantes, de l'empire byzantin. Trois races bien distinctes se partagent aujourd'hui le pays que nous venons d'étudier. Chose remarquable ! chacune de ces races occupe une des vieilles capitales de la Macédoine. L'antique cité des Bryges, la première conquête des trois Héraclides d'Hérodote, Berrhœa (Verria), est restée grecque. Edessa, la ville de Caranus et de Perdiccas, le sanctuaire de la royauté téménide, est devenue bulgare, et n'est plus connue maintenant que sous le nom de Vodéna. Quant à Pella, ses ruines ont servi à bâtir, près de l'endroit où elle s'élevait jadis, la ville turque d'Yénidjé-Wardar, la résidence du conquérant de la Macédoine, de l'un des premiers beglier-beys de Roumélie, du compa-

gnon d'armes d'Orkhan, de Mourad Ier, de Bajazet et de Soliman: je veux parler de Gazi-Gavrhenos. Le souvenir du *Saint* et du *Victorieux* se conserve religieusement à Yénidjé. On y montre son tombeau et ceux de ses compagnons d'armes, le lieu où il prenait ses repas, la mosquée ruinée où il venait prier avec les derviches. Les historiens turcs nous le représentent comme un homme actif, rusé, plein de ressources à la guerre et dans toutes les circonstances de la vie, fort avide de richesses, assez habile pour rester toujours en faveur, quoique son goût bien connu pour les plats de grenouilles ait failli lui faire oublier sa prudence ordinaire et lui coûter la vie; bon musulman du reste et grand fondateur d'imarets, de karavanserais et de mosquées. Les traditions locales personnifient en lui et dans un moine du pays, nommé Lucas, la lutte qui s'engagea entre les deux religions, entre la population vaincue et les nouveaux conquérants. Gazi-Gavrhenos et le moine, dit la légende, combattirent seul à seul pendant plusieurs années, sans que la victoire se décidât jamais ou pour l'un ou pour l'autre. Pendant ce long duel, le fils de Gavrhenos, Ali-Bey, grandit et devint homme. Voyant que son père ne pouvait triompher du saint, il s'arme un jour d'un fusil, profite du moment où Lucas était dans l'église occupé à dire la messe, tire sur lui par un trou pratiqué dans le mur et le tue. « Mon père, disait-il en re- « venant, a combattu le moine pendant de longues années, et moi « en un seul jour je l'ai vaincu. » Mais Gazi-Gavrhenos blâma vivement son fils de ce qu'il venait de faire : « Je voulais, disait-il, l'ame- « ner à faire sa soumission, le convertir, et avec lui tous les habi- « tants de la plaine. » Il y a dans cette tradition un fond de vérité incontestable. L'existence d'un vieux monastère d'*Hagios-Loucas*, à une heure au-dessous de Yenidjé, suffirait seule à le prouver. Il est certain, d'un autre côté, que Gavrhenos dut chercher par tous les moyens possibles à faire embrasser l'islamisme aux populations vaincues. Il y réussit avec les Bulgares du Mogléna, auxquels s'étaient mêlées, depuis quelque temps déjà, des colonies turkomanes. Mais tous ses efforts échouèrent dans la Sclavitsie et dans le Roumlouck.

VODÉNA (EDESSA-ÆGÉES).

Vodénà : Population turque et bulgare : à peine cinquante maisons valaques ; — dix à douze mille habitants ; — douze quartiers :

1. Varosi (κατω-μέρος).
2. Kænourio-Machala.
3. Aschasim.
4. Unkiar-Djami : Machala.
5. Merdjemeck.
6. Podos-Machala.
7. Moglena-Machalas.
8. Yeni-Tchesmé.
9. Dermenbasch.
10. Khepali τῶν μύλων.
11. Pascha : Djaïr : Malessi.
12. Kiupressi-Machala.

Six mosquées à minarets, d'autres en bois comme les maisons turques :

1. Unkiar Djami.
2. Gazi-Djami.
3. Yéni-Djami.
4. Kadji-Yusuf-Djami.
5. Noureddin-Djami.
6. Goura-Effendi-Djami.

Treize églises sur le plateau de Vodéna :

1. Panagia (métropole).
2. Hagii Anargyri.
3. Panagia Eléoussa.
4. Hagios Théodoros.
5. Hagios Joannis Théologos.
6. Hagios Nicolaos.
7. Hagia Kiriaki.
8. Hagios Vasilios.
9. Hagios Petros.
10. Metamorphosis.
11. Hagia Paraskévi.
12. Hagia-Ypapandisis.
13. Hagios Taxiarchis.

Jardins de Vodéna, au-dessous du plateau : trois églises ruinées :

Hagios Athanasios. Hagios Nicolaos. Hagia Triada.

N. B. Plusieurs inscriptions sont marquées d'un signe particulier * : ce sont celles qui ont été déjà mentionnées dans des recueils plus étendus et plus savants. Si je les reproduis ici, c'est que ma copie présente quelques différences, soit pour la forme des lettres, soit pour la composition des mots.

1.

Au-dessus de la porte d'entrée de l'archevêché :

ΑΓΑΘΗΙ ΤΥΧΗΙ

ΕΤΟΥϹ ΗΚ Τό ΑΠΟΓΡΑΦΗ
ΕΦΗΒΩΝΤΩΝ ΕΦΗΒΕΥϹΑΝ
ΤΩΝΥΠΟΛΥϹΙΜΑΧΟΝϹΑΒΙ
ΝΙΑΝΟΥΤΟΝΕΦΗΒΑΡΧΟΝ
ΚΑΤΑΤΟΛΟΓΜΑΤΗϹΒΟΥΛΗϹ
ΚΛΑΥΔΙΟϹϹΕΡΗΝΟϹ. ΔΟ. ΚΟΥ· ΚΟΙΝΤΟϹ
ΑΛΕΞΑΝΔΡΟϹΚΑΙΕΙΟΥΛΙΟϹΟΙΜΑΡΚΙΑϹ
ΟΥΛΠΙΟϹΔΟΜΙΤΙΟϹ ΕΛΠΙΔΗΦΟΡΟϹ
ΕΥΤΥΧΙΩΝΜΑΚΕΔΟΝΙΚΟΥ· ΑΝΙΚΗΤΟϹ
ΑΛΕΞΑΝΔΡΟϹΠΑΠΑ ΔΡΩΒΥΟϹ
ΖΩΠΥΡΟϹΟΥΑΛΕΡΙΟΥ ΕϹΠΕΡΟΝϹΕΜΕΛΗϹ
ϹΟΥΔΙϹΚΑΛΛΙϹΤΗϹ ΚΑ· ΦΙΛΟΜΕΝΟϹ
ϹΑΤΟΡΝΙΑΝΟϹ Η ΔΕ ΑϹΦΙΛΗΤΟϹ ΦΑΡΙΩΝΟϹ
ΦΗΛΙΞΝΙΚΟΜΗΔΟΥ
ΠΑΡΑΜΟΝΟϹΚΑΙΙΟΥΛΙϹΚΑΙΑΚΥΛΑϹΟΙΙΟΥΛΙΟΥ

ΓΑΙΟϹΚΑΙΠΑΡΑΜΟΝΟϹΟΙΓΑΙΟΥ
ΙΟΥΛΙΑΝΟϹΑϹΚΗΠΑ

2.

Dans l'intérieur de l'église d'Hagios Joannis Théologos :

ΜΕΝΑΝΔΡΟΣ ΠΑΡΜΕΝΙΩΝΟΣ
ΑΝΝΙΡΑ ΜΕΘΩΝΑΔΟΥ
ΜΕΘΩΝΑΔΗΣ ΜΕΝΑΝΔΡΟΥ

ΗΡΩΣΙ

3.

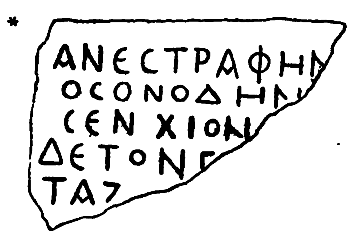
Dans les jardins de Vodéna, au-dessous du plateau, piédestal d 0.91 centimètres, avec inscription :

ΦΑΒΙΟΝ
ΚΑΛΛΙΡΟΗ

4.

Dans l'intérieur de l'église métropolitaine : ἡ κοίμησις τῆς παναγίας :

*



Η'ΑΥΡΥ
Μ
Μ

5.

Mur intérieur de l'église d'Hagii Anargyri : οἱ Ἁγίοι Ἀνάργυρο :

*



6.
Intérieur de l'église métropolitaine :

*

ϹΕΚΟΥΝ
ΔΟϹΤΗΤΑΥ
ΚΥΤΑΤΗ
ϹΥΝΒΙΩ
ΜΝΕΙΑϹ
ΧΑΡΙΝ

7.
Intérieur de l'église d'Hagii Anargyri :

ϹΕΡΒΕΙΛΙΑ
ΚΑΛΑΤΥΧΑ
ΤΩΙΔΙΩΑΝΔΡΙ
ΑΥΡΗΛΙΩΠΕΙΡΙ
ΘΟΩΕΚΤΩΝΕΚΕΙ
ΝΟΥΕΚΕΙΝΩ
ΜΝΕΙΑϹ ΧΑΡΙΝ

8.

Dans la maison de Zaphiri Datko :

ΜΗΜΟΡΙΟΝ
ΕΥΤΥΧΙΔΟΥ
ΚΑΙΤΗϹϹΥΝ
ΒΙΟΥ ΑΥΤΟΥ
+ ΝΙΚΗϹ +

9.

Dans la maison d'Islam-Bey :

ΛΟΥΚΙΟϹΚΟ
ΡΙΑΤΙΟϹΠΑΤΡΟ
ΒΙΟϹΚΑΙΚΟΥΡΙ
ΑΤΙΑϹΕΚΟΥΝΔΑ
ΟΙΤΟΝΙϹΚΟΥΡΙ
ΑΤΙΑ

10.

Dans une maison particulière, stèle apportée des jardins :

ΦΛΑΔΠΡΟϹΔΟΧΗΛΑ
ΓΟΝΙΤΩΑΝΔΡΙΚΑΙ
ΜΑΚΕΔΟΝΙΑΤΗΘΥ
ΓΑΤΡΙΜΝΗΜΗϹΧΑΡΙΝ

11.

Dans l'intérieur de l'église d'Hagia Kyriaki :

ΜΗΜΟΡΙΟΝ
ΔΙΑΦΕΡΟΝΤ
ΑΒΙΤΕΑΕΝΤΙΟΥ
ΚΑΙΤΗϹΤΟΥΤ
ΟΥΣΥΜΒΙΟΥΜΑ
ΞΙΜΑϹ ΚΑΙ ΤΟΝ
ΠΕΔΙΩΝ ΑΥ
ΤΟΥ

12.

Mur intérieur de l'église d'Hagii Anargyri :



13.

Dans l'intérieur de la même église :



14.

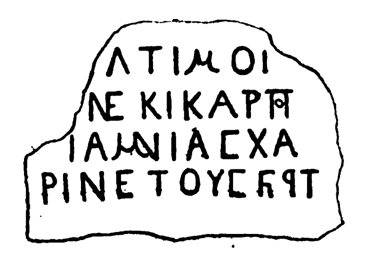
Mur extérieur de l'église d'Hagia Paraskévi :

† πρ†εσβε
ΜΗΜΟΡΙΟΝΚΥΠΡΙΑΝΟΥ ΠΑΝΤΟΚΡΑ
ΟΥ ΑΠΟΛΕΣΗΣ ΗΜΑ ΜΕΤΑΤΩΝΑ
ΗΜΩΝ ΑΛΛΑ ΕΛΕΗΣΟΝ ΗΜΑΣ ΩΣΣ
ΥΙΟΙΣ ΑΥΤΟΥ ΠΡΕΣΒΙΑΙΣ ΚΑΙ ΕΥΧΑΙΣ Π
ΑΓΓ ΑΝΤΕΛΩΝ ΠΡΟΦΗΤΩΝ ΑΠΟ
Κ ΜΑΡΤΥΡΩΝ ΤΟΙΣ ΣΟΙ ΑΡΕΣΑΣΕ
ΒΟΥΛΗΣ ΚΟΣΜΟΥ ΑΜΝΑ
ΕΝ ΘΑΔΕ ΚΕΙΤΕΙ ΩΑΝΝΗΣ ΚΗ ΤΟΥΤΟ
ΝΑΠΑΥΣΑΜΕΝΗ ΕΝ ΧΩΜ

15.

WLADOWA.

Sur les bords de la rivière de Vodéna :

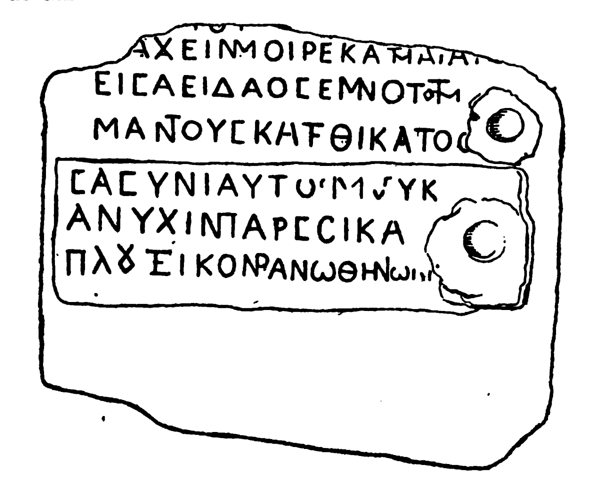


16.

IANAKOWO.

Tchifflick bulgare : quinze à vingt maisons : possédé par un habitant de Niausta.

Inscription trouvée dans une maison particulière, apportée sans doute de Gastra et du Tchifflick :

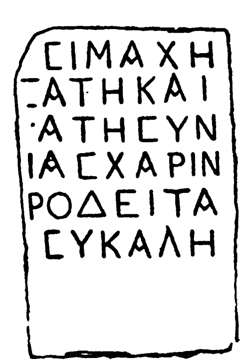


17.

KATO-KOFALOWO.

Ano et Kato-Kofalowo : villages bulgares : cent cinquante maisons : à une heure du Wardar, à une heure et demie à l'est de l'ancienne Pella : fragments de toute espèce apportés de là sans doute.

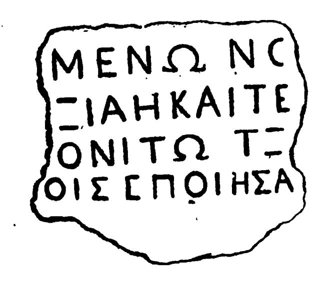
Plaque de marbre dans l'intérieur de l'église d'Hagia-Triada, avec inscription :



18.

MONASTÈRE DE MESIMERI.

Dans le mur extérieur du monastère, Hagia Triada :



19.

ANO-KOFALOWO.

Plaque de marbre avec inscription dans l'intérieur de l'église d'Hagios Théodoros :

ΚΟΡΝΗΛΙΑ ΑΛΕΞΑΝΔΡΑ
ΦΑΒΙωΑΙΛΙωΔΗΜΗΙΡΙωΤωΚΥ
ΡΙωΚΑΙΑΝΑΡΙΜΝΗΜΗC ΧΑΡΙΝ
ΚΑΙΑΥΤΗΖωCΑΚΑΙΤΑΤΕΚΝΑ
ΦΑΒΙΟΝΚΟΡΝΗΛΙΟΝΑΠΕΡΑΙ
ΚΑΙΦΑΒΙΟΝΚΟΡΝΗΛΙΟΝΔΗ
ΜΗΤΡΙΟΝΕΤΟΥC ΚΤ ΜΗΝΟC
ΑΙΔΟΝΑΙΟΥ Β

20.

SARCOVIÉNI.

Petit village bulgare au-dessus de Vodéna, près de Resthiéni. — Base d'autel en marbre, apportée de Vodéna et placée dans l'église :

ΧΑΡΗΣΑΛΕΞΑΝ
ΔΡΟΥΚΑΙΔΗΜΗ
ΤΡΙΟΣΧΑΡΗΤΟΣ
ΔΙΙΥΨΙΣΤΩΙ

21.

SARCOVIÉNI.

Même église : stèle en marbre de grandeur ordinaire :

ΠΑΠΠΙΑ ΕΥΤΥΧΗΣ
ΕΑΥΤΗ ΖΩΣΑΚΑΙ
ΚΛ∘ΝΙΚΙΑ ΤΩΑΝ
ΔΡΙΜΝΗΜΗΣ ΧΑΡΙΝ
ΤΩΝ
ΙΔΙΩΝ ΤΟΙΣ
ΙΔΙΟΙΣ ΕΠΟΙΗΣΕΝ

22.

SARCOVIÉNI.

Même église :

ΑΙΛΙΑΝ.... ΕΙΚΗΦΙΛΗ
ΤΩΤΩΙΔ.... Ι Ω...
ΔΡΕΠΤΩΜΝΕΙΑΣ
ΧΑΡΙΝ

23.

SARCOVIÉNI.

Même église :

ΑΥΤΟΝΟΑ
ΡΙΙΛ...

24.

BAGNIA.

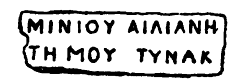
Village bulgare : trente à quarante maisons : stèle près de l'église d'Hagios Géorgios :



25

TOURCO-KHORI.

A une heure au sud de Verria. — Fragment de stèle dans le mur extérieur de l'église d'Hagia Paraskévi :



26.

NIAUSTA.

Petite ville plutôt que village avant l'insurrection de 1821. — Longtemps habité seulement par des Grecs : aujourd'hui Grecs, Bulgares et Valaques, quelques Turcs. Une seule mosquée. — Village de deux cents maisons; indépendant : ἐλεύθερο-χωρίο : commerce de vins.

Stèle apportée du Tchifflick; maintenant dans l'hiéron de l'église

d'Hagios Géorgios : moulures très-simples : trou ovale sur le dessus de la stèle :

ΠΕΛΕΙΓΕΝΗΣ
ΠΕΛΕΙΓΕΝΟΥ

N. B. Tous les habitants de Niausta parlent d'une pierre avec inscription, qui se trouve, suivant eux, sur le sommet le plus élevé du Turlo (Kitarion), dans un endroit què les bergers appellent : ἐς τὴν γραμμένην πέτραν. J'ai tenté deux fois l'ascension du Kitarion pour voir cette pierre, et deux fois le vent et la neige ont effrayé mes guides et m'ont forcé de redescendre. J'ai attendu huit jours, mais en vain, que le temps changeât ; nous étions au milieu du mois de novembre : j'ai dû partir :

Verum hæc ipse equidem spatiis exclusus iniquis
Prætereo, atque aliis post me memoranda relinquo.

A défaut de l'inscription, je puis du moins parler de la pierre. Elle n'a ni moulures ni bas-reliefs, m'a-t-on dit. Sa longueur est à peu près d'un mètre. Elle est très-épaisse et beaucoup plus haute que large. Une partie est engagée dans le sol, l'autre, complétement apparente, porte les lettres. Il n'y a pas d'église d'Hagios-Ilias dans le voisinage : ce qui semble indiquer qu'il n'y avait pas non plus de chapelle antique. De ce point de la montagne on voit les deux versants : c'est là que finissent les territoires de Verria et de Vodéna (car Niausta ne s'étend pas si haut) et que commence celui de Sarrighiol.

27.

ARSÉNÉ.

Dans l'intérieur de l'église d'Hagia Paraskévi :

ΧΛ . ΟΙΖΗ
ΝΩ ΑΙΔΑΡ
ΔΑΝΟΣϹΥΝ
ΤΟΙΣΙΔΙΟΙϹΞΥ
ΤΥΧΙΑΕΝΟΔΙΩ
ΚΩΤΙΔΙΕΤΟΥϹ
ΖΛΡ Σ ΞΒΑϹΤΟΥ
ΤΟΥΚΑΙ ΓΝϹ'ΑΡ
ΤΕΜΕΙϹΙΟΥ

Voir ce que nous avons dit sur ces trois inscriptions dans notre Mémoire :

χλ... οι ζηνω.. αι, Δάρδανος συν τοῖς ἰδίοις Εὐτυχίᾳ Ἐνοδίῳ Κώτιδι ἔτους ΖΛΡ σεβαστοῦ σοῦ Και. ΓΝϹ Ἀρτεμεισίου.

28.

Dans l'intérieur de la même église :

ἌΑρτεμιν Ἀγροτέραν Γαζωρειτίδα καὶ Βλουρεῖτιν ὑπὲρ τῆς σωτηρίας τῶν κυρίων Κλαυδίου Πειερίωνος Ιουλίας Μεννηίδος Ποπιλλίας Σωσιπάτρας..... νοι.

Il faut remarquer dans ces deux inscriptions la forme toute latine du R.

ARTEMINAΓROTE
RANΓAZΩREITI
ΔAKAIBΛOYREITIN
YΠER THΣ CΩTH
RIACTΩNKYRI
Ω NKΛAYΔIOY
Π EIERIωN OC
IOYΛIAC MENNHI
ΔOCΠOΠIΛΛIAC
CΩCIΠATRAC
NOI

29.

Dans l'intérieur de la même église :

ἔτους CΓξ σεβαστοῦ, Μηνὸς Ὑπερβτάιου Λ, Οὐλπία Εὐπορία καὶ Ἀυρήλιος Διονύσιος ἠξίωσαν οἱ θρέψαντες, καλῶς δουλευθέντες ὑπὸ θρεπταρίου εἰδίου ὀνόματι Ὀνήσιμαν περὶ ἔτη IH ἀνατιθήμειν θεᾶ Ἀρτέμιδι ταύτην εἰν δοῦλην τῆς θεᾶς προς τ...... εκτρος ἐλευθέραν μεχρ.....

ὑπερβταίου ; ὑπερβερεταῖος, extremus anni mensis apud Macedones et Asiæ populos, october Suidæ Thes. — εἴν, ἴν, ipse, ipsum secund. Hesych. Thesaur

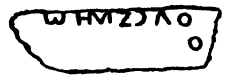
ЄTOYCCΓ ξCCЄBAC T OY
MHNOC Y ΠEPBEPETAIOYΛ
OY ΛΠIAЄYΠOPIAKAIAY
PHΛIOCΔIONYCIOCHΞI
ωCANOIΘPEΨANTECKA
ΛωCΔOYΛEYΘENTECYΠO
ΘPЄΠTAPIOYЄIΔIOYONOMA
TIONHCIMANΠЄPIЄTHIHANATIΘH
MEINΘЄAPTЄMIΔIΓAZωPIATAYTH
EINΔOYΛHNTHCΘЄACΠPOCT
EKTPOCEΛEΘEPANMЄXP

30.

En dehors de l'église, contre le mur intérieur :

ΑΝΟΤΓΡΑΦΟΙΧΩΝΗϹΟΝ
ΟΝΑΤΟϹΝΙΚΗϹΤΤΟ
ϹΛΥΚΟΥϹΚΥΔΙΑΙΟΥΕ
ΠΙΛΛΤΟΠΑΡΑΜΕ Ϭ ΕΡΑϹ
ΟΥΑΝΔΡΟϹϹΚΥΔΡΑΙΑΟ
ΜΕΤΑΚΥΡΙΟΥΙΠΠΙΟϹ
ϹΚΥΔΡΑΙΟΥΠΕΔΙΟΝΟ
ΝΟΜΑΤΙΝΙΚΗΝΩΩΗ
ΝΩΜΔΥΟΦΩΝΗΜΑΚΕ
ΛΟΝΙΚΗϹΤΙΜΗϹΑΡΓ
ΥΡΙΟΥ✳ΙΕΚΑΙΑΝΤΙϹΚΥ
ϽΙΩΤΕΡΟϹΦΑΝΗΤΟΥΠΡΟ
ΓΕΓΡΑΜΕΝΟΥΚΟΡΑϹΙΟΥ
ΗΜΕΡΟΥϹΓΙΝΟϹΤΟΤΕΤΗ
ΓΙΜΗΝΔΙΙΤΛΗΝΕΠ
ΗΡΩΤΑϹΕΝΤΙΤΟΡΛΥΚϹ
ΥΔΕΡΟΙΟΥΕΓΘΝϹΓΟΟ
ΝϹΚΥΔΡΒϹΤΟΠΡΟϹΓΙΛ
ΟΝϹΥΤΙΠΕΔΙΟϹΟΙΕΝ
ΟΝΟΜΑΤΙΝΤΕΜΙ✳ΓϹ
ΜΑΤΑΙΚΩΜΑΠΥΟΕΟ
ΛΥΡΗΝΟϹΛΥΚΟϹΟΥΡΗ
ΝΟϹΚΑΛΛΗϹΕΝΝΕΞ
ΑΛΟΤΙΡΑΦΟΝΩΝΗϹ
ΕΥΤΥΧΕ

Sur la tranche
de la pierre :



BERRHŒA (VERRIA).

Verria: 18 à 20 mille habitants turcs ou grecs; 1 quartier valaque, 1 quartier juif, 1 quartier habité par les Gyphti (Bohémiens). — 15 mosquées : Unkiar, Djami, Kasacshi-Djami, Orta-Djami, Djeckour-Téké-Djami, Yakareu-Médressé-Djami, Tchermen-Djami, Derneck-Teké-Djami, Sinam-bey-Djami, Médressé-Djami, Mahmoud-Tchélébi-Djami, Baba-Téké-Djami, Yulah-Gueldi-Djami, Baïr-Djami, Bayezid-Muleh-Djami, Kiémil-bey-Djami.

Il y avait autrefois 72 églises dans la ville: plusieurs sont tout à fait ruinées; il n'en reste plus que 61.

16 églises principales, 16 quartiers grecs.

1. Metropolis-Hagii-Apostoli,
2. Panagia-Phanéroméni,
3. Panag.-Kyriotissa,
4. Hagios-Dimitrios,
5. Hagios-Stéphanos,
6. Hagios-Nicolaos,
7. Prophetis-Ilias,
8. Hagios-Joannis,
9. Megas-Sotiras,
10. Hagios-Patapios,
11. Hagii-Anargyri,
12. Hagios-Taxiarchis,
13. Hagia-Thrias,
14. Hagios-Nicolaos,
15. Panagia-Dexia,
16. Hagios-Antonios.

J'ai visité successivement toutes les mosquées, toutes les églises; puis les cimetières turcs, grecs et juifs, enfin un assez grand nombre de maisons particulières.

31.

Forteresse turque, dans une embrasure de canon:

ΠΟΠΛΙΚΙΟΣ
ΡΟΥΦΟϹ ΤΩ
ΠΑΙΔΑΓΩΓΩ
ΝΗΦΟΝΤΙ
ΜΝΗΜΗϹ ΧΑ
ΡΙΝ ϭ

32.

Stèle en marbre encastrée dans le mur de la citadelle turque; 1m 63 : longueur. — Lettres, 0. 0 65 de hauteur :

*

ΠΟΡΟΣΑΜΜΙΑΣΟΓΟΣΚΙΡΤΙΘΑΓΑΘΣ Α
Υ ΘΚΑΙ ΣΚΙΡΤΙΑΝΖΩΣΙΜΙ-ΙΝΤΙΝΓΥΝΑΙΚΑ
ΙΣΑΝΤΑΣ ΣΕΜΝΩΣ ΗΡΩΑΣ

33.

Piédestal en marbre blanc à l'entrée d'Orta-Djami (μεσὸ-δζαμί) :

ΛΕΥΚΙΟΝ ΚΑΙ ΠΟΡΝΙΟΝ ΠΙΣΩΝΑ
.ΑΝΘΥΠΑΤΟΝ ΒΕΡΟΙΑΙΟΙ ΚΑΙ ΟΙ ΕΝ ΚΕΚΤΗΜΕΝΟΙ
ΡΩΜΑΙΟΙ ΤΟΝ ΕΑΤΩΝ ΠΑΤΡΩΝΑ

34.

Plaque de marbre blanc à l'entrée d'Orta-Djami :

ΒΕΡΟΙΑΙΟΙ
ΛΟΜΙΤΙΑΝΙΟΥ
ΛΙΑΝ ΤΟ ΦΛΑΟΥ
ΙΟΥ ΚΑΙ ΞΕΝΝΙΑ
ΝΟΥ ΞΥΛΑΙΟΥ
ΓΥΝΑΙΚΑ
ΔΙΑ ΕΠΙΜΕΛΗ ΤΟΥ
ΤΙ ΚΛΑΥΔΙΟΥ
ΕΥΛΑΙΟΥ

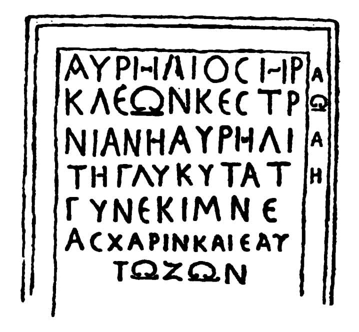
35.

Plaque de marbre blanc à l'entrée d'Orta-Djami :

ΤΟΝΔΙΑΒΙΟΥ
ΑΡΧΙΕΡΕΑΤΩΝ
ΣΕΒΑΣΤΩΝ ΚΑΙ ΑΓΩ
ΝΟΘΕΤΗΝΤΟΥΚΟ
ΝΟΜΑΚΕΔΟΝΩΝ
ΚΟΠΟΠΙΛΛΙΟΝ
ΠΥΘΩΝΑΕΒΑΣ
ΤΕΤΑΡΥΣΑΛΞ
ΖΑΝΔΡΣ ΘΑΠΟΛΜ
ΔΩΡΧΕΥΠΟΡΙΑΝΟΙ
ΟΡΣΙΝΟΙ . ΤΟΝ
ΣΩΤΗΡΑ

36.

Yakareu-Médressé-Djami ; stèle en marbre blanc :



37.

Cour du monastère d'Hagios - Antonios ; piédestal en marbre blanc :

ΗΒΟΥΛΗΚΑΙΟΙΝΕΟΙ
Κ ΠΟΠΙΛΛΙΟΝΠΡΟΚΛΟΝΙΟΥΝΙΑ
ΝΟΝΠΥΘΩΝΑΤΟΝΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΟΝ
ΑΛΕΙΨΑΝΤΑΚΑΙΛΟΥΣΑΝΤΑΔΙΟΛΗϹ
ΗΜΕΡΑΣΠΑΝΔΗΜΕΙ

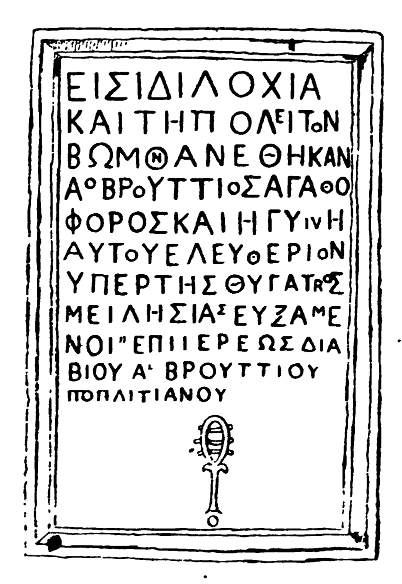
38.

A l'entrée de l'église d'Hagios-Stéphanos :

DIIS
MANIBVS
L OCTAVIO
L F AEM RVFO
S O

39.

Sainte-Table (ἁγία τραπέζα) de l'église d'Hagios-Géorgios :



Εἴσιδι Λοχίᾳ καὶ τῇ πόλει τὸν βῶμον ἀνέθηκαν Α. Βρούττιος Ἀγαθόφορος καὶ ἡ γύνη αὐτοῦ Ἐλευθέριον ὕπερ τῆς θυγατρὸς Μειλησίας εὐξάμενοι ἐπὶ ἱερέως διὰ βίου Α. Βρουττίου Ποπλιτίανου.

Cette orthographe Εἶσις, ιδος est assez rare ; le Thésaurus n'en cite qu'un exemple tiré d'une inscription de Mitylène : « Ὀκταυΐα Μάρκου θυγάτηρ Εἴσιδι πελαγίᾳ Εὐακόῳ. » Corp. Inscript. 2174.

L'épithète de Λοχία est une des plus caractéristiques de Diane : « Ἡ Ἄρτεμις ἄλοχος οὖσα τὴν λοχείαν εἴληφε. » Plat. Theæt. p. 149. B : On la retrouve dans les inscriptions et sur les pierres gravées : « Ἀριστοκρατεία Ἀρτέμιδι λοχείᾳ τᾷ ευἐργέτιδι. » Corp. Inscript. 1768 : « Ἀρτέμιδι Λοχείᾳ. » Pierre gravée avec le buste de Diane. — C'est donc le culte d'Isis identifié avec celui de Diane que nous retrouvons chez les habitants de Berrhœa.

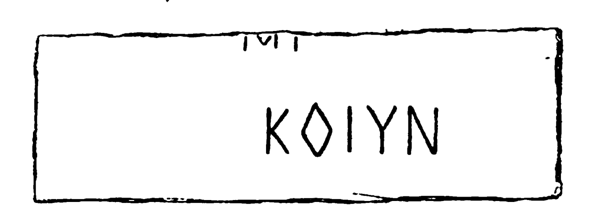
40.

Maison turque voisine de Baïr-Djami :

ΜΙϹ ΛΕΟΝΤΙΤΩΑΔΕΛΦΩ

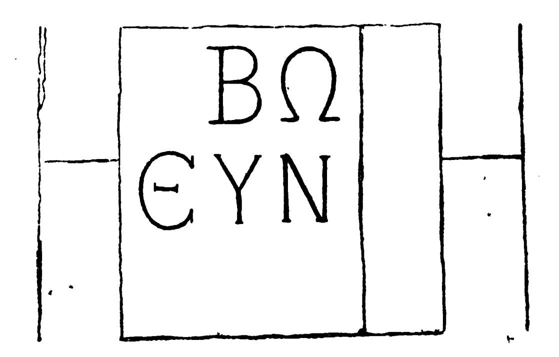
41.

Yakareu-Medressé-Djami ; plaque de marbre engagée dans le mur ; sur l'un des côtés :



42.

Yakareu-Médressé-Djami ; au haut du minaret :



VERRIA.

43.

Église d'Hagios-Andréas, près de la porte :



44.

Vestibule d'Orta-Djami (μεσο-ζαμί). — Voir ce que nous avons dit de cette inscription dans notre Mémoire.

VEPΘAN
ΘAΙΩΠΟΛΙΣ
ΡΗΣΑΝΑΑΥΤΗ
ΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ
ΔΟΝΤΟΣΤΗΝΔΑΠΑ
ΝΙΔΙΩΝΤΙΙΟΥΛΙΘ
ΟΥΕΤΟΥΑΡΧΙΕΡΕΩ
ΤΩΚΑΙΑΓΩΝΟΘΕ
ΙΝΘΜΚΕΔΟΝΩΝ

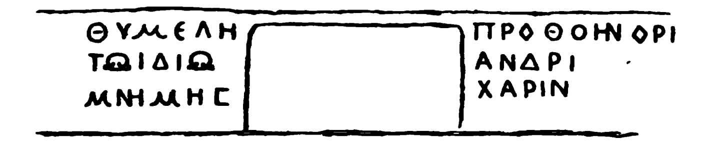
45.

Stèle en marbre près de la tour de l'horloge :

ΑΙΛΙΑΦΙΛΑ
ΑΙΛΙΩΛΥΚΩ
ΤΩΑΝΔΡΙ
ΜΝΕΙΑϹΧΑΡΙΝ

46.

Stèle en marbre formant le seuil de la porte de Tehermen-Djami. Bas-relief composé de 2 personnages : une femme vêtue de la tunique longue et assise; un homme, nu, debout devant elle; manteau tombant de son épaule gauche sur son bras.



47.

Cimetière des juifs. — Fragments de toute espèce : caissons, piédestaux, stèles; fragments d'architraves doriques, ioniques; toutes les pierres des tombeaux appartiennent aux monuments anciens de Berrhœa.

ΓϵΛΛΙΑΖΘΗ
ΓϵΛΛΙωΙΟΛΙΑΝω
ϵΝΔΗΜωΤωΑΝΔΡΙ
ΜΝΙΑϹ ΧΑΡΙΝ

48.

ΑΜΜΙΝΠΑΡΑΜΟΝΟΝ
ΤΟΝΙΔΙΟΝΑΝΔΡΑ
ΜΝΗΜΗϹ ΧΑΡΙΝ

49.

★ ΟΥΛΠΙ^Ϲ ΑΡΚΟ

50.



51.

ΖΩϹΙΜΗΦΙΛΟ
ΔΕϹΠΟΤΩΤΩ
ΑΝΔΡΙΜΝΕΙΑϹ
ΧΑΡΙΝ

52.

ΠΟΠΙΛΛΙΑΗ
ΡΑΚΛΕΙΑ ΚΟ
ΙΝΤΩΠΟΠΙΛ
ΛΙΩΠΑΡΑΜΟΝΩ
ΤΩΑΝΔΡΙΜΝΕΙ
ΑϹΧΑΡΙΝ

53.

Dans le mur d'une maison, sur la route d'Hagios-Nicolaos :

ΑΣΚΛΗΠΙΟΔΩΡΟΣ ΠΛΕΥΡΑΤΟΥ ΙΕΡΗ
Ε · ΟΥΙΛΙΟΥ Η. ΛΚΛΕΙ.ΥΝ.ΠΑ.ΚΑΙ

Intérieur de l'église d'Hagia-Photida :

ΚΙΘΑΡΩΔΟΥΣ.
ΑΝΑΞΗΙΙ. ΡΟΕΟΔΩΡΟΥΛΑΟΔΙΚΕΥΣ
ΔΑΣΔΟΛΙΧΟΝ
ΠΑΡΜΕΝΙΩΝΓΛΑΥΚΙΟΥΦΥΛΑΚΑΙΟΣ
ΛΡΑΣΔΟΛΙΧΟΝ
ΤΑΙΟΣΑΥ. Γ Ο Υ Ο ΜΠΥΛΗΝΑΙΟΣ
ΑΣΣΤ
ΡΑΓΟ ΜΥΔΑΟΥΣΟΓΔΓΣΤΗΣ
. . . .

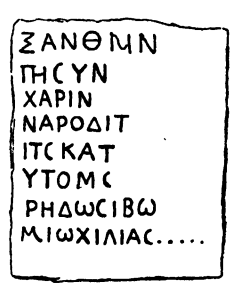
. . . .

ΛΑΚΩΝ. . . . .
. . . .
ΠΑΙΔΕΣ ΠΥΚΤ. . ΑΚ. . ΛΑΚΩΝΟΣΑΛΕΞΑΝΔΡΕ
. . . . ΣΑΠΕΝΗΓ
. . . . ΠΤΟΛΕΜ
. . . . ΠΤΟΛ
. . . .
. . . . ΠΑΝΚΡΑΤΙΑΣΤΑ
. . . . ΑΛΕΞΑΝΔΡΕ. ΣΕΩΝΙΔ
. . . . ΕΝΗ. . ΣΤΡΑΤΩΝ
. . . . ΕΣ. ΜΑΣΕΡΜΙΔΟΣ
ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΥΣ. . . ΝΙΙΣΥΟΥ. . ΠΟΓΟΥΘΕΣΣΑΛΟΝΙΚΕΥ
ΝΑΤΩΝΣΤΡΑΤΩΝΟΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΥΣ

Inscription très-importante, mais malheureusement très-incomplète : 25 lignes à peu près ont disparu.—Elle se rapporte à l'époque romaine, au temps où Berrhœa faisait célébrer des jeux en vertu de son titre de métropole ; voir notre Mémoire. Ces jeux attiraient un grand nombre d'étrangers et d'habitants des villes voisines, comme on le voit d'après les noms de patrie désignés.

55.

Intérieur de l'église d'Hagios-Joannis-Théologos :



56.

Fragment de stèle près de la porte de Palæo-Foro :



57.

Intérieur de l'église d'Hagia-Barbara : stèle en marbre composée de 2 compartiments. Dans le premier, héros nu, à cheval ; arbre et serpent. Dans le deuxième, au-dessous de l'inscription, femme voilée, génie au milieu, héros nu de l'autre côté :

ΑΛΚΕΤΗϹΚΑΙΑΡΤΕΜΙϹΤΩΥΙ
ΩΑΛΚΕΤΗΜΝΕΙΑϹΧΑΡΙΝ
ΧΕΡΕΤΕ ΠΑΡΟΔΕΙΤΕ

58.

Même église. — Stèle en marbre avec bas-relief ; héros vêtu de la tunique militaire, tenant d'une main une épée, de l'autre la hache à deux tranchants :

ΝΕΙΚΗΦΟΡΟϹΕΚΚΤΩΝΕ
ΑΥΤΟΥΕΑΥΤΩΜΝΕΙΑϹ ΧΑ
ΡΙΝ

59.

Même église :

ΑΚ. ΤΟΝΑΔΙ
ΡΙΔΟΥ
ΟΝΩΠΑ
ΑϹΙΟΥΓ

60.

Intérieur de l'église d'Exo-Panagia (Ἔξω-Παναγία) :

. . . . ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ
. . . . ΕΡΤΙΜΜΟΥ
. . . . ΜΕΝΩΝΟΣ
. . . . ΣΩΤΑΙΡΟΥ
. . . . ΜΕΝΝΙΔΟΥ
. . . . ΑΔΥΜ ΟΥ
. . . . ΙΕΥΤΤΙΟΥ
. . . . ΑΔΟΡΕ ΟΥ
. . . . ΠΑΙΑΜΟΝΟΥ
. . . . ΤΙΠΑΤΡΟΥ
. . . . ΑΜΗΤΟΥ
. . . . ΤΙΜΜΟΥ
. . . . ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ
. . . . ΜΟΙΕΟΥ
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . ΑΜΥΝΤΟΥ
. . . . ΩΝΟΣ
. . . .
. . . .
. . . . ΑΟΝΟ
. . . . ΤΙΧΟΥ
. . . . ΝΟΥ
. . . . ΠΝΟΥ
. . . . ΝΟΣ
. . . . ΑΠΠΟΥ
. . . . ΕΟΥ
. . . . ΗΤΟΥ
. . . . ΝΙΟΥ
. . . .
. . . . ΣΝ
. . . . ΠΟΑΟΥ
. . . . ΠΕΝΟΣ
. . . . ΑΝ
. . . . ΠΛΕΥΡΑΤΟΥ
. . . . ΣΩΣΤΡΑΤΙΔΟΥ
. . . . ΙΜ
. . . . ΟΛΒΛΤΟΥ
. . . . ΜΟΝΙΜΟΥ
. . . . ΑΔΥΜΟΥ
. . . . ΦΙΛΙΠΠΟΥ
. . . . ΣΙΤΑΛΚΟΥ
. . . . ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ
. . . . ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ
. . . . ΝΕΟΠΤΟΛΕΜΟΥ
. . . . ΜΕΝΕΛΑΟΥ

Large plaque en marbre blanc, à côté de la porte de l'hiéron. Le marbre a été tellement usé par les pieds des fidèles que les deux tiers de l'inscription ont complétement disparu. Dans la cour, base assez remarquable : deux rouleaux l'un formé de feuilles de laurier, l'autre d'ornements entrelacés, que sépare une scotie; diam. sup., 0.94; diam. infér., 1.05. — Roul. sup., 0.92; scotie, 0.10; roul. infér., 0.11.

61.

Intérieur de l'église d'Hagia-Janna, παρεκκλησία d'Hagios-Ilias. — Très-vieille église; plusieurs plaques de marbre avec inscriptions complétement effacées ; une mieux conservée.



62.

Intérieur de l'église d'Hagios-Nicolaos (τῆς ἁγίας Τριάδας) :

ΚΑΙΚΙΛΙΑΠΑΡΑΜΟΝ
ΑΚΑΙΚΙΛΙΟΥΠΑΡΑΜ·
ΟΝΟΥ ΤΟΥΙΔΙΟΥ
ΥΙΟΥΕΠΟΙΗϹΕΝΜΝΕΙ
ΑϹ ΧΑΡΙΝ

63.

Intérieur de l'église d'Hagios-Spirydion :

ΕΥΠΡΕΠΗϹϹΕΡΑ
ΠΟΥΝΤΗΝ ΓΥΝΑΙ
ΚΑΜΝΗΜΗϹΧΑΡΙΝ
ΚΑΙΕΑΥΤΟΝΖΩΝΤΑ
ΗΡΩΕϹ

64.

Intérieur de l'église d'Hagios-Nicolaos (τῆς ἁγίας Τριάδας) :



65.

Intérieur de l'église d'Hagios-Mochios, près de l'hiéron.

Voir ce que nous avons dit de cette inscription dans notre Mémoire.

… Ν … ΚΑΤΕΙΕΡΙΩ
ΝΟΣΘΥΓΑΤΗΡΑΜΜΙΑΜΕΤΑΤΩΝΤΕΚΝΩΝ
ΚΛΑΥΔΙ . Λ.. Κ \ \ ΠΕΙΕΡΙΩΝΟΣΑΜΥΝ
ΤΟΥΕΙ... . ΙΝΚ . ΑΕΡΟ Ο ΤΟΥΥΤΟ
ΥΔΩΡΕΙΣΙΙ: : ΕΚΤΩΝ ΑΥΤΗΣ ΧΩΡΙΩΝ ΤΟΤΕΥ
ΔΡΑΓΩΓΙΟΝΚΑΙΤΟΕΚΤΟΧΙΟΝΙΔΙΟΙΣΑΝΑ
ΛΩΜΑΣΙΚΑΤΕΣΚΕΥΑΣΑΣΑΑΝΕΘΗΚ

..... Πειερίωνος θυγάτηρ Ἀμμία μετὰ τῶν τέκνων Κλαυδίου....... Πειερίωνος Ἀμύντου........... τὸ ὕδωρ εἰσάγουσα ἐκ τῶν αὐτῆς χωρίων τό τε ὑδραγώγιον καὶ τὸ ἐκτόχειον ἰδίοις ἀναλώμασι κατεσκευάσασα ἀνέθηκεν.

Le mot ἐκτόχειον que nous trouvons ici n'est pas donné par le *Thesaurus*, mais on en voit la racine ἐκτὸς, χέιω, χέω.

66.

Intérieur de l'église d'Hagios-Spirydion :

ΒΕΡΟΙΑΩΝ ΗΒΟΥΛΗΚΑΙΟ
ΤΙ ΑΙΟΝΠΤΟΛΕΜΑΙΟΝ
ΤΗΝΤΩΝΣΕΒΑΣΤΩΝ
\ΙΧΟΝ

67

Intérieur de l'église d'Hagios-Nicolaos (τῆς ἁγίας Τριάδας) :

ΑΙΙ Ν.ΙΟΝΕΑΝΔΕΙΣΤΕΛΕΥΤΗϹΑ
ΙΛΙΑΠΕΝΤΑΚΟΣΙΑΕΙΔΕΤΙΣΒΟΥΛΗ
ΜΕΙΩΤΟΑΥΤΟΠΡΟϹΤΕΙΜΟΝΕΚΤΟΣ
ΝΤΕΘΗΝΑΙΧΑΙΡΕΠΑΡΟΔΕΙΤΑ

68.

Dans le mur d'une maison, près de l'église de la Panagia-Dexia (τῆς Παναγγίας δεξίας) :



69.

Intérieur de l'église d'Hagios-Nicolaos (ἐς τὴν μητρόπολιν) :

ΚΛΑΥΔΙΟϹΕΥΚΑΡΠ. :.ΑΔΩΡΙϹΚΑΤ.ΝΛ'ΘΕΟΙϹ
ΑΝΕΘΗΚΑΝ

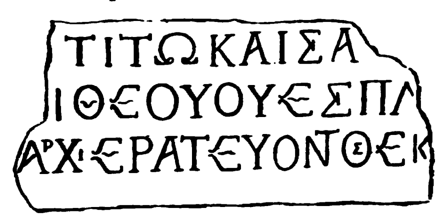
70.

Intérieur de l'église d'Hagios-Vasilios :



71.

Dans l'hiéron de l'église d'Hagia-Janna ; voir notre Mémoire au sujet de ce fragment d'inscription :



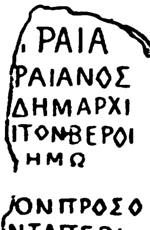
72.

A l'entrée de l'église d'Hagia-Kiriotissa :



73.

Dans l'intérieur de l'église de la Résurrection (Χρίστου ἡ ἀνάστασις) :



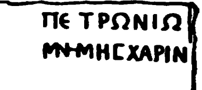
74.

Dans un cimetière turc sur la route de Verria à Niausta :

ΑΝΝΙΑЄΠΙΤΟ
ΝΗΦΛΑΒΙΑΝΩ
ΤΩΙΔΙΩ Τ Є
ΚΝΩΤΩΚΑΙ
ΠΑΠΠΟΥΝΙ
ΜΝЄΙΑϹ ΧΑΡΙΝ

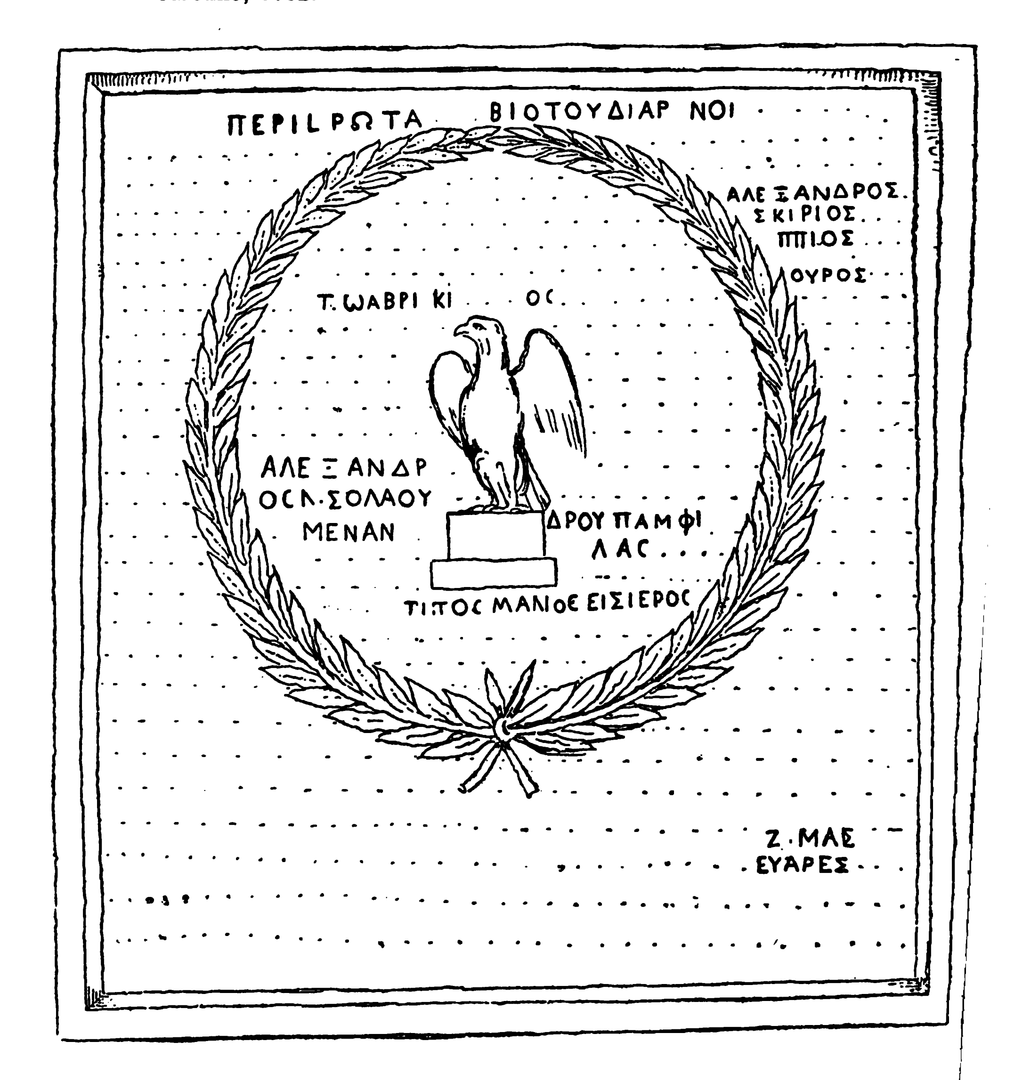
75.

Dans le même cimetière :



76.

Intérieur de l'église de la Panagia-Pantanassa ou Paliforitza (cette église est près de la porte de Palæo-Foro ; voir notre Mémoire) ; large plaque de marbre ; long., 1m 11 ; larg., 0.75 ; diam. de la couronne, 0.62.



77.

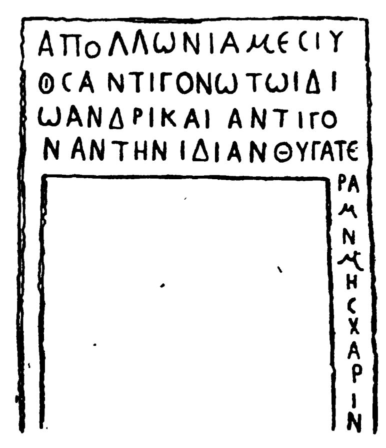
Dans une maison turque, près de Djeckour-Téké-Djami :

ΦΑΛΗΑ ΑΦΡΟΔΕΙΣΙΣ
ΑΦΡΟΔΕΙΣΙΟΥΛΙΜΝΑΙΟΥ

Η·ΡΩ ΕΣ

78.

Dans les fossés de la forteresse :



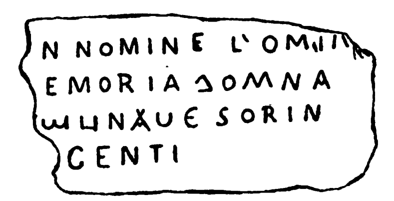
79.

Dans la maison d'un pappas, près de l'église des Petits-Anargyres (οἱ μικροὶ Ἀνάργυροι) :



80.

Dans l'intérieur de l'église d'Hagios-Dimitrios (ὁ τρανός) :



81.

Dans l'intérieur de l'église de la Panagia-Phanéroméni :

ЄΝΘΑΝЄΚΥϹΚЄΙΜЄ
ΦΙΛΗΡЄΜΟϹΟΝЄ
ΠΟΘΗϹЄΝΔЄϹΠΟ
ϹΥΝΗΙΥΧΗϹΚΑΙΑΠΗ
ΓΑΓΑΝΔΑΙΜΟΝЄϹ
ΑΥΤΟΥΖΩΗϹΚΑΙ
ΘΑΝΑΤΟΥΑΝΑΠΟ
ϹΤΑΤΟϹΤΟΥΤΟΥ
ЄΓЄΝΗΘΗΝЄΡΜΙ
ΟΝΗΜЄЄΘΗΚЄΓΥΝΗ
ΑΙΩΝΧΑΙ
ΦΟΙϹΠΑΡΟΔЄΙΤΑ

Près de la porte :



82.

Dans l'intérieur de l'église d'Hagios-Vlasios :

ΜΗΜΟΡΙΟΝ ΕΥΓΕΝΙΟΥ
ΠΡΕϹΒΥΤΕΡΟΥ

83.

Dans l'intérieur de l'église τῆς Παναγίας δεξίας ἀπάνω :

ΕΝΘΑΔΕΚΙΤΕΙΩΑΝΝΗϹ
ΝΕΟϹΥΙΟϹΖΗΝΟΡΙΧΤΟΥΕΔΕ
ΕΚΔΣΕΤΕΔΕΙΤΗϹΕΝΕΤΗΜ
ΜΑΡΤΙΟΥϚ ΜΔϚΕ

84.

Dans l'intérieur de l'église τῆς Παναγίας περιβλέπτου :

ΜΗΜΟΡΙΟΝ
ΘΕΟΔΟΥΛΟΥ Κ
ΕΥΤΡΟΠΙΟΥ ΠΡΕϹΒΙΚ

85.

Dans l'intérieur de l'église de la Panagia-Gourgoupypou :

ΤΗϹΟϹ
ΜΑΡΕΑϹΤΑΦΟ
ΤΕΡΤΙΑϹ ΔΕ ΚΑΙ
ΛΕΟΝΤΙΟΥ ΘΥΓΑΤΗ
ΕΠΕΓΡΑΨΑϹ ΤΩ
ΑΛΕΞΑΝΔΡΟϹ
Ο ΓΑΜΒΡΟϹ ΜΗϹ
ΚΟΜΕΝΟϹ ΤΗϹΕ
ΕΡΓΕϹΙΑϹ ΑΥΤΗϹ
ϹΛΗΤΙϹ ΑΜ ΞΗ
ΤΟΝ ΤΑΦΟΝ
ΔΩϹ ΗΤΗ ΑΓΙΩΤΑ
ΣΥΝΑΓΩ ΑΡΑΙΑ

Dans la cour de l'église :



86.

Dans l'intérieur de l'église d'Hagios-Joannis ὁ Ἐλεήμων :

+ ΜΗΜ ΤΩΝ ΝΘ ΚΟΜ ΦΑΤΑΛΙ ΟΥΚ
ΤΗϹ ΛΑΜ ϹΥΜΒΙ ΟΥΑΥΤΟΥ ΚΕ ΧΕΡΙΝ
ΚΤΟΥΕΓΓΟΝΟϹΑΥΤΩΝ ΛΑΜ Ϲ Ι Λ Β
ΟϹΤΙϹ ΕΤΑΦΙΕΝ ΤΑΥΘΑ ΚΑΛ
ϹΕΠΤΕΜΒΡΙΟΥ ΙΝ 3 ΑΠ Τ Ο Υ Δ Ε Ϲ
ΠΡ ΗΜΩΝ ΑΝΑϹΤΑϹΙΟΥ ΤΟ Α
Κ ΡΟΥ ΦΟΥΛΑ ΚΜ +

87.

Dans l'hiéron de l'église d'Hagia-Paraskévi :

+ ΕΝ ΧΡΙϹΤΩ ΚΥΜϹ
ΑΡΙΑΛΑΜΟϹ ϹΤΡΑΤΕΥ
ϹΑΜΕΝΟΥ ΕΝ ΤΩ ΓΕΝ
ΝΕΟΤΑΤΟΥ Α ΡΙΘΟϹΙΩΜΟΥ
ΜΟΥΤΟΝ ΚΑΘ ΝΑΙΤΜ ΝΙ
ϹΑΓΙΤϹΤΑΡΙΩΝ ΙΘ ΤΑΔ Ε
ΜΗΝΕϹ Β ΜΗ ΙΘ
ΠΑΝΤΑΤΟΝ ΤΗϹ ΖΟΗϹ
ΜΟΥ ΕΤΙΥ ΔΕΝΟ ΚΤΙϹΤΗϹ

88.

Église τῆς Παναγίας δεξίας ἀπάνω, dans la partie réservée aux femmes :

ΚΥΜΟΡΟΥ ΠΙΝΥΤΟΥ ΚΡΙϹΠΙΝΟΥ
ΔΕϹΗΜΑΛΩΟΥΤΑΙ ΓΕΔΩΝ ΓΕΝΟ
ΜΕΤΟΠΙϹ ΘΕΦΑΝΙΤΕ ΑΜΦΩ Ι
ΠΡΟΤΕΡΟΥϹ ΚΗΡΟΛΟ ΗΔΛΜΑϹ
ΟΥΝ ΚΑΜΙΝϹΤΗΛΗΝ ΓΡΑΨΑΤΟ
ΟΖΟΜΕΝΗ ΚΟΥΡΙΔΙ Η
ΡΥΠ ΕϹϹΙΚΕΕϹϹΟΜΕΝΟΙϹ ΙΠΥΘΕϹ

89.

Unkiar-Djami (Mosquée du Grand-Seigneur). — Façade, 5 colonnes monolithes en marbre, sans cannelures; près de la fontaine de la mosquée, 2 caissons corinthiens romains, stylobate en marbre; sous le vestibule, larges plaques de marbre, avec croix et ornements byzantins, base attique; dans la mosquée même, chapit. ionique d'un très-bon style; sous les nattes, large plaque de marbre avec l'inscription suivante :

Γ Π. . . ΗΗΝΕΝΤΑΥΘΑΠΑCΤΙCΜΕΛΛΟΝΙΟΝΜΗΔΟΛΟCΕΝΚΑΡΔΙΑ . . . . .

ΒΕΝΗΕΤѠΤѠΕΝ ΙΟΤΕΡѠ/ΟΡѠϗΠΑΙCΠΑCΑCΠΙΕΡΑΤΡΑΙΙΕ Ζ

Α ΕΝΟΘΡѠCΤѠΝΘΙѠΝΜΥCΤΗΡΙѠΝCѠΜΑΤΟCCΧ ΚΑΙΑΙΜΑΤΟCΤΙΜΙΟΥ

Ο ΓΑΡΕCΘΙΟΝΚΑΙΠΙΝΟΝΑΝΑΞΙѠC ΚΡΙΜΑ ΕΑΥΤѠΕCΘΙΕΙΤΕΚΑΙΠΙΝΕΙ

Des inscriptions byzantines de Verria.

Les traditions locales disent que l'ancienne métropole s'élevait jadis sur l'emplacement de la mosquée du Grand-Seigneur (Unkiar-Djami). Lors de la prise de Berrhœa par les Turcs, tous les fidèles y étaient rassemblés autour de leur évêque. Les Turcs furent obligés d'en briser les portes. Dans leur fureur, ils se précipitaient déjà sur les chrétiens; mais l'évêque s'avança et déclara que c'était lui qui avait fait fermer les portes et que seul il devait être puni. On lui coupa la tête, et le reste des habitants fut épargné. L'inscription nº 89 prouve que Unkiar-Djami a bien remplacé en effet la première église d'Hagious-Apostolous. Nul doute qu'elle n'ait appartenu à l'ancienne métropole. L'orthographe en est très-mauvaise : le trait des lettres est maigre, à peine enfoncé dans le marbre ; il aurait disparu depuis longtemps sans les nattes qui couvrent la mosquée. Cependant, on peut facilement en retrouver le sens : ce sont des préceptes pour la communion. La première ligne se lit presque tout entière : ἐνταῦθα ἅπας τις μέλλον ἰόν· μὴ δόλος ἐν καρδίᾳ : μέλλον ἰὸν est pour μέλλων ἰὼν (μέλλων ἰέναι) : c'est ainsi que nous voyons plus bas ἐσθίον καὶ πίνον pour ἐσθίων καὶ πίνων. La seconde ligne est moins facile à déchiffrer : βεννέτω τῷ ἐνδοτέρω χορῷ καὶ παῖς πᾶς; peut-être faut-il lire : μὴ προβαινέτω, et alors il s'agirait ici de la défense de pénétrer dans l'Hiéron : τῷ ἐνδοτέρω χορῷ. Les deux dernières lignes n'ont rien qui arrête : τῶν θίων (θείων) μυστηρίων σώματος χρίστου καὶ αἵματος τιμίου· ὁ γὰρ ἐσθίον (ἐσθιὼν) καὶ πήνον (πίνων) ἀναξίως κρίμα ἑαυτῷ ἐσθίει τε καὶ πίνει. Ce sont les expressions consacrées; on les retrouve dans saint Basile : « οἶδα, Κύριε, ὅτι ἀναξίως μεταλαμβάνω τοῦ ἀχράντου « σου Σώματος, καὶ τοῦ τιμίου σου Αἵματος, καὶ κρίμα ἐμαυτῷ ἐσθίω καὶ « πίνω. »

Verria paraît avoir été très-florissante du treizième au quinzième siècle; Cantacuzène dit, à plusieurs reprises, qu'elle était grande et très-peuplée; qu'il ne lui manquait rien de ce qui peut rendre une ville riche et heureuse ; que, parmi ses habitants, on comptait beaucoup de personnages distingués (V. *Cantac.* 544. c. 771. B.). La tradition rapporte à ces derniers la fondation d'un grand nombre d'églises. Elle ajoute que c'étaient pour la plupart des gens exilés à Verria par les empereurs byzantins. L'inscription de l'église de la Résurrection semble confirmer ce fait; elle est d'ailleurs curieuse à plusieurs titres.

Ξένος Ψαλιδᾶς ναὸν θεοῦ ἐγείρη (ἐγείρει), ἄφεσιν ζητῶν τῶν πολλῶν

ἐγκλημάτων, τῆς ἀναστάσεως χρίστου ὄνομα θέμενος. Εὐφροσύνη σύνεδνος (σύνευνος) τοῦτον ἐκπληρεῖ (εκπληροῖ). Ἱστοριόγραφος (ἱστοριογραφος) ὄνομα Καλτέργης τοὺς καλοὺς καὶ κοσμίους αὐταδελ............ ὅλης Θεταλίας ἄριστος ζωγράφος· Πατριαρχικὴ χεὶρ καθιεροῖ τὸν ναὸν ἐπὶ τοῦ μεγάλου βασίλεως Ἀνδρονίκου Κομνηνοῦ τοῦ Παλαιολόγου ἐν ἔτει. ῶ ΚΓ

La date est facile à rectifier ; les trois chiffres qui restent veulent dire 823; comme les Byzantins avaient l'habitude de compter depuis la naissance du monde, c'est évidemment 6823 qu'il faut lire : ce qui nous reporte à l'an 1315 de l'ère chrétienne, sous Andronic II Paléologue.

La substitution du mot Θεσσαλία (Θεταλία) au mot Μακεδονία, du neuvième au quinzième siècle, a été démontrée par M. Tafel, dans sa dissertation sur Thessalonique. Nous en trouvons ici une nouvelle preuve : ὅλης Θεταλίας ἄριστος ζωγράφος.

Quel pouvait être ce Psalidas ? Il y a une famille de ce nom très-célèbre à Jannina. Ce Psalidas appartenait-il à cette ancienne famille ? Je n'ai pu avoir à ce sujet aucun renseignement.

La consécration de cette église se fit avec une certaine solennité, puisque le patriarche présida à cette cérémonie. De 1313 à 1315, le patriarche de Constantinople était un certain Niphon, ancien métropolitain de Cyzique, ignorant, avide, ami du faste et de la bonne chère, mais fort versé dans les affaires temporelles. Est-ce lui que nous retrouvons plus tard, en 1325, avec le titre d'évêque du Mogléna, parmi les plus intimes conseillers d'Andronic II ? (V. *Cantac.* 140. B.) Peut-être était-il venu à Verria avec l'empereur lui-même ? Les historiens byzantins ne parlent pas de ce fait.

Le plan de l'église de la Résurrection est très-simple. C'est un carré long de 8m 07 sur 3 87, avec un couloir sur trois de ses côtés. La coupole n'existe plus : elle a été remplacée par un toit grossier. On voit encore les traces d'une mosaïque en marbre blanc et noir qui décorait l'intérieur de l'église. Les peintures semblent remonter à l'époque de la fondation même. Elles ne font plus l'effet maintenant que d'une sorte de badigeonnage très-large et très-grossier ; mais l'expression des figures est souvent remarquable et justifie les éloges donnés au peintre. On y retrouve tous les saints en honneur dans l'Église byzantine, Hagios Charalambos, Hagios Mercourios avec son arc, ses flèches et son habit persan ; Hagios Tiphon, tenant d'une main une boîte, de l'autre une sorte de serpe ; Hagia Iérousalem, avec un petit enfant devant elle ; Hagia Salamoni ; Hagia Paraskévi, tenant la croix d'une main, serrant de l'autre le voile rouge qui entoure sa tête et vient se croiser sur la poitrine ; Hagia Marina,

les cheveux épars, frappant d'un marteau un enfant tout ensanglanté. Les fresques intérieures représentent l'une le Christ en croix, l'autre l'ascension du Christ. On remarque dans la première de belles figures de vieillards. Dans la seconde, Jésus, entouré des apôtres et de personnages portant la couronne et le manteau des rois, s'élève vers les cieux; son visage respire la douceur et la bonté; son regard s'abaisse sur la Vierge, qui est agenouillée et qui lui tend les bras. Je n'ai vu dans aucune église byzantine rien de plus expressif et de plus touchant.

90.

Église de la Résurrection τῆς ἀναστάσεως χρίστου, au-dessus de la porte d'entrée qui fait face à l'hiéron :

+ ΖΕΝΟΣ ΥΑΛΙΔΑΣ· ΝΑΟΝ ΘΥ ΕΓΕΙΡΗ· ΑΦΕΣΙΝ ΖΗΤΩΝ ΤΩΝ ΠΟΛΛΩΝ ΕΚΛΗΜΑΤΩΝ· ΤΗΣ ΝΑΤΑΣ ΕΧΥ ΟΝΟΜΑ ΘΕΜΕΝΟΣ

ΕΥΦΡΟΣΥΝΗΣ ΥΝΕΒΝΟΣ ΤΟΥΤΟΝ ΕΚΠΛΗΡΩ· ΙΣΤΟΡΟΓΡΑΦΟΣ ΟΝΟΜΑ ΚΑΛΗ ΕΡΓΗΣ ΤΟΥΣ ΚΑΛΟΥΣ ΚΑΙ ΚΟΣΜΙΟΥΣ ΤΟΥ ΔΕ ΛΟΓΟΥ

· ΟΛΗΣ ΘΕΤΑΛΙΑΣ· ΑΡΧΙ ΖΟΓΡΑΦΟΣ ΠΑΤΡΙΑΡΧΙΚΗ ΧΕΙΡ ΚΑΙ ΤΑ ΤΟΝ ΝΑΟΝ ΕΠΙ ΤΟΥ ΜΕΓΑΛΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΔΡΟΝΙΚΟΥ

ΚΟΜΝΗΝΟΥ ΤΟΥ ΠΑΛΕΟΛΟΓΟΥ : ΕΝ Ε.... ΩΚΓ

91 *a.*

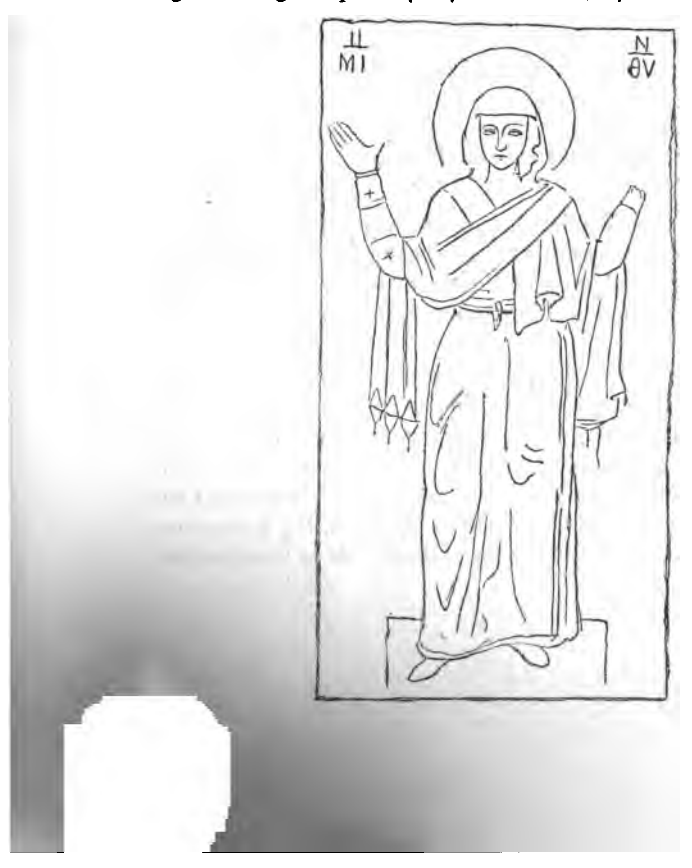
Sur l'emplacement du monastère d'Hagios-Géorgios; l'église a été brûlée; il ne reste plus que quelques plaques de marbre, quelques images et trois fragments de bas-reliefs, dont deux avec inscription.

Premier fragment :



Le second fragment, sans inscription, représente le Christ debout sur une sphère, tenant la croix du bras gauche, et prenant de la maindroite le bras d'un saint agenouillé devant lui. Ces trois bas-reliefs sont en très-beau marbre de Verria.

Église d'Hagia-Papandi (ἡ ἁγία Ὑπαπάντησις), à Salonique :

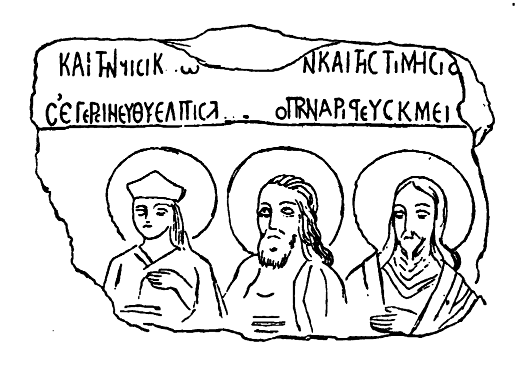


Plaque de marbre avec bas-relief représentant la Vierge, retrouvée, il y a quelques années, à Salonique, dans les fouilles que l'on fit autour de l'ancienne église d'Hagia-Papandi; trous aux mains, et, de chaque côté, des draperies, qui montrent que cette plaque était encastrée dans un mur. — Nous donnons ce bas-relief comme point de comparaison avec ceux de Verria.

91 *b*.

Monastère ruiné d'Hagios-Géorgios (Verria).

Troisième fragment :



Inscriptions et bas-reliefs n° 91.

Ces bas-reliefs avec inscription appartiennent au monastère ruiné d'Hagios-Géorgios. Il y en avait d'autres, sans aucun doute, et, d'après ce que m'ont dit les habitants, les murs extérieurs de l'église devaient être décorés d'une série de bas-reliefs en marbre semblables à ceux-ci.

Verria et ses environs contenaient un grand nombre d'ermitages et de monastères. Cantacuzène parle de la scété de Verria : ἡ κατὰ Βεῤῥοίαν σκήτη. 331. B. C'est là que vécut, pendant dix ans, Grégoire Palamas, celui qui soutint plus tard que la lumière du mont Thabor était la gloire incréée de Dieu, et dont les doctrines soulevèrent tant de troubles et de querelles dans l'empire byzantin. Il y habitait une grotte humide, se livrant à toutes les pratiques de la vie ascétique.

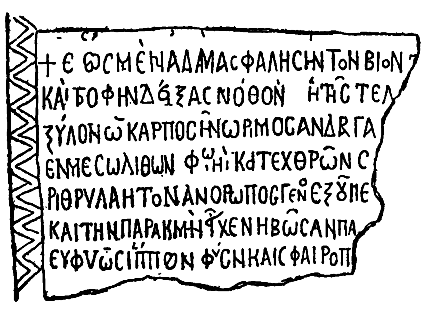
Mais une maladie grave le força à changer de retraite ; il se retira au mont Athos.

Les monastères les plus célèbres de Verria étaient celui d'*Hagios-Géorgios*, avec ses bas-reliefs en marbre ; celui d'*Hagios-Nicolaos*, fondé par le grand-père de Georges Phrantzès, de l'historien byzantin qui fut tour à tour chambellan de Manuel II et grand logothète (G. Phr. IV. 9); enfin celui d'*Hagios-Antonios*, qui subsiste encore aujourd'hui.

Cet Hagios-Antonios est le saint particulier de Verria. Il y naquit, dit la légende. A vingt ans, il abandonna la maison paternelle pour se faire ermite. Il se retira sur les bords de l'Haliacmon, dans une caverne sauvage, au milieu d'un bois épais et presque inaccessible. Il y vécut jusqu'à quatre-vingt-dix ans. Quelque temps après sa mort, des chasseurs, engagés dans la forêt, aperçurent au milieu des branches une main qui leur faisait signe de venir à elle. Ils la suivirent, et trouvèrent le corps du saint. Le bruit s'en répand de tous les côtés : on accourt de la ville et des hameaux environnants. Un débat s'engage : les uns veulent que le corps du saint repose là où il est né, les autres là où il s'était choisi une retraite. Pour en finir, on convient de placer le corps sur une voiture, d'y atteler deux taureaux sauvages et de les laisser aller à leur gré. Les taureaux se dirigèrent aussitôt du côté de Verria et ne s'arrêtèrent qu'à la porte de la maison où était né le saint. C'est sur son emplacement même qu'on a construit le monastère, il y a 500 ans à peu près. Le saint Antoine de Verria a la réputation de guérir de la folie. Il n'est pas moins célèbre en Macédoine que le saint Dimitrios de Salonique. Les Grecs, les Bulgares, les Bohémiens, les Turcs eux-mêmes conduisent au monastère leurs parents atteints de folie, et s'établissent avec eux dans les bâtiments autour de l'église. J'y ai vu un enfant de huit à dix ans, muet, idiot, ricanant d'une manière étrange, attaché, comme un chien, avec une corde. Tous les deux jours, on lui faisait toucher le corps du saint.

92 *a.*

Dans une maison turque, Fesdchi-Ibrahim-Conaki :



Près de la fontaine :

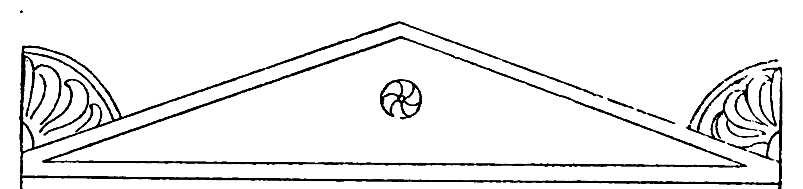
92 *b.*

Près de la fontaine :

93.

CARIOTIDZA.

Dans le cimetière de l'église de la Panagia :



ΚΝ ΤΡΙΚΙΟΝΜΕΦΙΛΙΠΠΟΝΕ ΤΥΜΒΕΥΣΕΝΤΙΤΟΣΥΙΟΣ
ΕΙΟΝΙΟΥΤΕΛΑΓΟΥΣΑΝΧΙΚΑ ΤΑΦΘΙΜΕΝΟΝ
ΟΣΤΕΑΔΕΝΘΑΔΕΝΕΙΚΕΝΕΙΕΙΓΛΥΚΥΚΑΙΜΕΤΑΜΟΙΡΑΝ
ΟΥΧΙΜΟΝΟΝΖΩΟΙΣΠΑΤΡΙΟΝ ΕΣΤΕΔΑΦΟΣ

ΗΔΑΙΑΝΕΥΚΛΕΙΑΣΤΗΝΚΑΙΜΑΡΙΑΝΜΕΘΑΝΟΣ ΑΝ
ΜΗΤΕΡΑ ΤΗΝΙΔΙΗΝΥΙΟΣ ΕΘΑΨΕ ΤΙΤΟΣ
ΟΚΤΩΚΑΙΔΕΚΕΤΗΣ ΛΕΙΦΘΕΙΣ ΝΕΟΣ ΤΑΔΕ ΠΑΤΡΟΣ
ΣΙΣΕΝΕΘΗΚΕΝΕΜΟΙΛΥΡΡΑΧΙΟΥ ΚΟΜΙΣΑΣ
ΗΧΙΦΙΛΙΠΠΟΝΕΘΑΨΕΝΕΜΟΝΠΟΣΙΝΑΛΛΑΤΡΟΦΕΙ ΩΝ
ΜΝΗΣΘΕΙΣ ΑΜΦΟΤΕΡΟΙΣ ΤΥΜΒΟΝΕΧΩΣΕΝΕΝΑ

ΟΣ ΤΟΝΕΜΟΝΠΑΡΑΤΥΜΒΟΝΑΓΕΙΣΤΙΤΟΝΣΟΙΦΙΛΙΠΠΟΥ
ΠΑΤΡΟΣΕΔΕΣΣΑΙΟΝΠΑΙΔΑΜΕΚΑΙΜΑΡΙΑΣ

ΠΑΤΡΙΣΜΕΝΜΟΙΕΔΕΣΣΑΤΟΔΟΥΝΟΜΑΚΛΑΥΔΙΑ ΓΡΑΠΤΗ
ΚΕΙΜΑΙΔΕΝΘΑΔΕΓΩ ΣΥΝΓΑΜΟΣ ΟΥΣΑ ΤΙΤΟΥ

86.

Dans l'intérieur de l'église d'Hagios-Joannis ὁ Ἐλεήμων :

+ ΜΝΗΜ ΤΩΝ ΚΟΜ ΦΑΤΑ ΛΙ ΟΥ Κ
ΤΗϹ ΛΑΜ ΣΥΜΒΙ ΟΥ ΑΥΤΟΥ ΚΕ ΧΕΡΙΝ
Κ ΤΟΥ ΕΓΓΟΝΟϹ ΑΥΤΩΝ ΛΑΜ Ϲ Ι Λ Β
ΟϹ ΤΙϹ ΕΤΑΦΙΕΝ ΤΑΥΘΑ ΚΑΛ
ϹΕΠΤΕΜΒΡΙ ΙΝ 3 ΑΠΤΟΥ Δ Ε Ϲ
ΠΡ ΗΜΩΝ ΑΝΑϹΤΑϹΙΟΥ ΤΟ Α
Κ ΡΟΥ ΦΟΥΛΑ Μ +

87.

Dans l'hiéron de l'église d'Hagia-Paraskévi :

+ ΕΝ ΧΡΙϹΤΩ ΚΥΜ Ϲ
ΑΡΙΑΛΑΜ Ϲ ϹΤΡΑΤΕΥ
ϹΑΜΕΝΟΥ ΕΝ ΤΩ ΓΕΝ
ΝΕΟΤΑΤΟΥ Α ΡΙΘΟϹ ΙΩΜΟΥ
ΜΟΥ ΤΟΝ ΚΑΘ ΝΑΙΤ Μ
ϹΑΓΙΤΤΑΡΙΩΝ ΤΑΔ Ε
ΜΗΝΕϹ
ΠΑΝΤ ΑΤΟΝ ΤΗϹ ΖΟΗϹ
ΜΟΥ ΕΤΙΥ ΔΕ ΝΟ ΚΤΙϹΤΗϹ

88.

Église τῆς Παναγίας δεξίας ἀπάνω, dans la partie réservée aux femmes :

ΚΥΜΟΡΟΥ ΠΙΝΥΤΟΥ ΚΡΙϹ ΠΙΝΟΥ
ΔΕϹ ΗΜΑΛΩΟΥ ΤΑΙ ΓΕΔΩΝ ΓΕΝΟ
ΜΕΤΟΠ ΙϹ ΘΕΦΑΝΙΤΕ ΑΜΦΩ Ι
ΠΡΟΤΕΡΟΥϹ ΚΗΡΟΛΟ ΗΔΑΜ ΑϹ
ΟΥΝ ΚΑΜΙΝ ϹΤΗΛΗΝ ΓΡΑΨΑΤΟ
ΟΖΟΜΕΝΗ ΚΟΥΡΙΔΙ Η
ΡΥΠ ΕϹϹΙ ΚΕΕϹϹΟΜΕΝΟΙϹ ΙΠΥΘΕϹΕ

89.

Unkiar-Djami (Mosquée du Grand-Seigneour). — Façade, 5 colonnes monolithes en marbre, sans cannelures; près de la fontaine de la mosquée, 2 caissons corinthiens romains, stylobate en marbre; sous le vestibule, larges plaques de marbre, avec croix et ornements byzantins, base attique; dans la mosquée même, chapit. ionique d'un très-bon style; sous les nattes, large plaque de marbre avec l'inscription suivante :

Γ Π . . . ΝΗΝΕΝΤΑΥΘΑΠΑCΤΙCΜΕΛΛΟΝΙΟΝΜΗ ΔΟΛΟCΕΝΚΑΡΔΙΑ . . .

ЬΕΝΗΕΤΩΤΩΕΝ \ΟΤΕΡΩ /ΟΡΩΚΠΑΙCΠΑCΑCΓΙΙΕΡΑΤΡΑΙΙ Ε Ƶ

Α ϲΝΟΘΡΩCΤΩΝΘΙΩΝΜΥCΤΗΡΙΩΝCΩΜΑΤΟCCΧ ΚΑΙΑΙΜΑΤΟCΤΙΜΙΟΥ

Ο ΓΑΡΕCΘΙΟΝΚΑΙΓΙΙΝΟΝΑΝΑΞΙΩC ΚΡΙΜΑΕΑΥΤΩΕCΘΙΕΙΤΕΚΑΙΠΙΝΕΙ

Nous n'avons transcrit ici l'inscription n° 99 que parce qu'elle nous paraît propre à éclaircir un point assez obscur de l'histoire de la Macédoine au moyen âge.

Le mot μετρώπολιν (μητρόπολιν) atteste qu'il y avait en 1509 à Jannitza un évêché ou un archevêché. Rigoureusement, un siége métropolitain ne signifie que la résidence d'un archevêque; mais, par abus, il s'entend aussi de l'église principale d'un diocèse, quel qu'il soit. Les traditions locales ont conservé le souvenir d'un évêché de Jannitza, réuni dans la suite à l'archevêché de Vodéna. C'est pour cela, dit-on, que les métropolitains de cette ville s'appellent ὁ ἁγίος Βοδενῶν καὶ Σκλαβίτσης. Qu'était-ce que cet évêché de Jannitza? Peut-on en retrouver quelque trace dans l'histoire?

Cameniata et l'Anonyme, qui a écrit la vie de saint Démétrius, distinguent parmi les différentes tribus slaves établies à la fin du neuvième siècle, soit en Thessalie, soit en Macédoine, les Dragoubitæ (Δραγουβῖται) et les Sagudati (Σαγουδάτοι) (V. *Act. S. Dem.* : *Camen. de Expug. Thess. Saracen.* VI.). Cameniata ajoute que les bourgs rapprochés les uns des autres de ces deux tribus étaient entre Berrhœa et Thessalonique. Vers la même époque, l'index de Léon le philosophe (*Lunclav. Jus. Gr. Rom.* I. 92.) mentionne un évêché de Drougoubitia : γ' ὁ Δρουγουβιτίας; et nous voyons dans Michel Lequien (*Or. Christ.* II. 95.) qu'un certain Pierre, de Drougoubitia, siége au synode qui rétablit Photius dans le patriarcat : Πέτρος Δρουγουβιτείας, neuvième siècle.

Cet évêché slave de Drougoubitia nous paraît être le même que celui de Sclavitsie, dont le souvenir se retrouve dans les titres de l'archevêque actuel de Vodéna; et nous croyons pouvoir en placer le siége à Jannitza, qui, avant de recevoir ce nom des Turcs (Jannitza, Yénidjé), s'appelait peut-être Drougoubitia. Ce fait résulte pour nous : 1° de l'inscription ci-dessus trouvée sur l'emplacement de l'ancienne église d'Hagios-Athanasios; 2° du texte de Cameniata, dont nous avons déjà parlé; 3° de l'index de Léon le Sage, qui place l'évêché de Drougoubitia au troisième rang, immédiatement après celui de Berrhœa; 4° des traités de partage entre les Croisés, qui mentionnent les pays de Drogoubitza et de Sclavitza réunis avec les régions voisines de Pella et de Berrhœa, avec la Panica, c'est-à-dire l'évêché de Campanie : — « Provincia Verriæ cum chartulatis ta- « men..... Clarissa (Sclavitza) ut Panica. » — « Provincia Warda- « rii cum Berrhœna provincia et agro jam inde ab ipsa urbe Pella, « cum chartularatis et despotiis tam de Drogoubitza quam de Flo- « canitza (Sclavitza) » (*Tafel. Symb. Hist. byz.*); 5° enfin de

l'étendue même de l'archevêché de Vodéna, qui surprend surtout quand on le compare aux diocèses voisins ; il comprend près de 300 villages, les deux villes de Vodéna et de Jannitza ; il s'étend, à l'O., jusqu'à Téchowo et à Nisi inclusivement; au N., jusqu'à l'entrée du Mogléna; au S., jusqu'à Niausta; à l'E., bien au delà de la rive gauche du Wardar.

100.

AGALAHRI.

Dans le cimetière turc du village :



101.

FONTAINE PELLA.

Dans le mur du moulin à eau :

ΠΟΝϹΙΑΛ
ΛΙΛΙΩΗΛΕΙ
ΩΤΩΙΔΙΩΑΝ
ΔΡΕΙΕΚΤΩΝ
ΙΩΚΟΠΩ
ΙΑϹΧΑΡΙΝ

PELLA. — HAGIOUS-APOSTOLOUS.

Petites stèles en marbre dans les maisons du village :

102.

ΚΕΡΚΙΩΝ
ΣΤΙ

103.

ΣΑΔΟΚΟΣ
ΓΟΙΚΙΛΤΗΣ

104.

ΑΓΟΛΛΩΝΙΑΙΓΓΟΣΤΡΑΤΟΥ
ΓΥΝΗ

105.

ΓΛΑΓΓΩΝΤΙΙ
ΤΗΙΛ
ΜΓΗΣΙΣΤΡΑΤΙ
ΣΩΤΙΜΟΥ

106.

ΣΩΓΑΤΡΑ ΗΡΑΚΛΕΙΤΟΥ

107.

Près de l'église d'Hagious-Apostolous :

ΠΣΤΕΔΙΩ
ΠΑΛΩ ΣΤΕΔΙ
ΑΜΥΡΣΙΝΗ
Τ-Μ-ΙΤ-ΡΚΑΙΕΑΥΤ
ΖΩΣΑ
ΕΤΩΝ ΙΣ

ΕΤΟΥΣ
ΓΝΓ

108.

PÉTROWO.

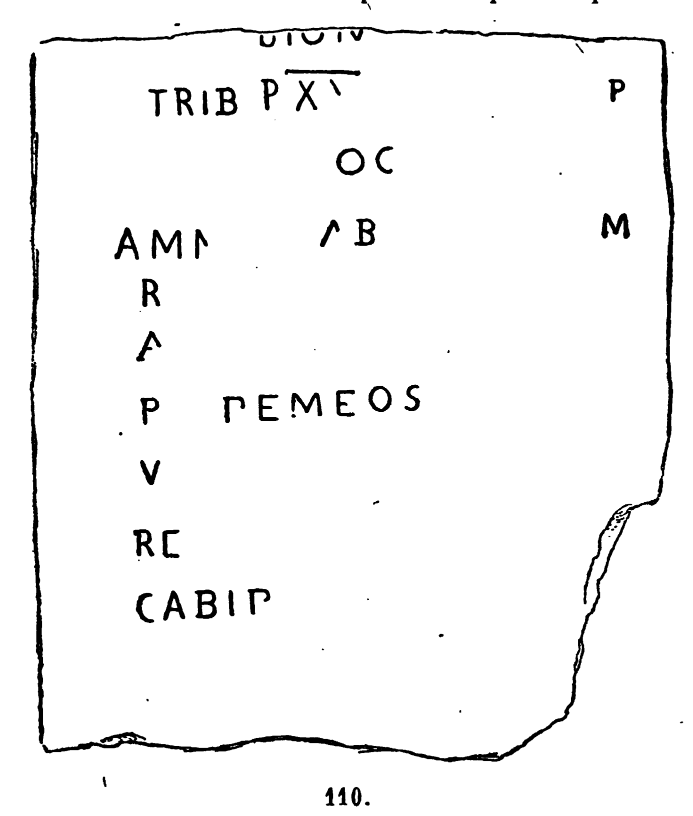
Dans l'intérieur de l'église d'Hagios-Petros :

ΣΙΜΙΑΣΝΙΚΑΡΧΟΥ ΝΙΚΑΡΧΟΣΣΙΜΙΟΥ ΗΡΩΕΣ

109.

KATO-COFALOWO.

Ancien cimetière turc abandonné. — Fragm. de tout genre, appartenant à l'ancienne Pella ; colonne ionique engagée ; colonne ionique avec moulure ; stèles, stytobates ; larges plaques avec traces de scellement. — Voir les deux inscriptions mentionnées plus haut par erreur. — Voir notre Mémoire pour l'inscription ci-après :



110.

MESSIR-BABA.

Vieux cimetière turc abandonné. — Voir le Mémoire.

a.

ΟΓΑΤΗ . . ΛΙΤΤ . . Ι!! Ω . . . ΟΥ . .
. . ΤΩΝΙΔΙΩΝΙΤΑΙ.ΤΩΝΜΝ. . ΧΑΡ.

b

ΕΠΙΑΡΙCΤΙ . . . . .

111.

SALONIQUE.

Dans la maison de Yusuf-Pacha, grand sarcophage en marbre, sans ornements :

ΑΥΡ· ΜΑΡΚΕΑΛΛΕΙΝΑΙΩΚΡΑΤΙΣΤΩΑΙΛΙΩ
ΝΕΙΚΟΣΤΡΑΤΩΓΛΥΚΥΤΑΤΩΑΝΔΡΙ
ΕΚΤΩΝΚΟΙΝΩΝΚΟΠΩΝΜΝΙΑΣΧΑΡΙΝ
ΕΙΔΕΤΙΣΤΟΛΜΗΣΙΑΝΟΙΖΕΔΩΣΙΤΟΙΣ
ΕΜΟΙΣΚΛΗΡΟΝΟΜΟΙΣ ✳ Μ ΑΠΛΑΣ

112.

Sarcophage en marbre, dans la maison de M. Élie-Fernandez, découvert en 1853 :

Μ ΑΙΛΙΟΣ ΠΑΡΑΝΟΜΟΣ
ΑΙΛΙΑ ΦΑΥΣΤΑΤΗΓΥΝΑΙΚΙ
ΚΑΙ ΕΑΥΤΩ ΖΩΝ
ΕΤΟΥΣ $\overline{\Delta}\overline{I}\overline{T}$

113.

Maison de Yusuf-Pacha; grand sarcophage en marbre avec guirlandes et tête de bœuf :

Μ ΑΟΥΛΙΟΣ-ΠΡΕΙΜΙΓΕΝΗΣ-ΦΛΑΟΥΙΑΙ-ΔΙΗΓΗΣΕΙΤΗΙΤΥΝΑΙΚΙ ΖΗΣΑΣ

ΑΜΕΜΠΤΩΣ ΕΤΗ ΑΒ .

VOLO.

Stèles encastrées dans le mur intérieur de la nouvelle église, Hagios-Nicolaos :

114.

ΣΩΣΙΚΛΕΙΑ
ΑΡΙΣΤΟΚΛΕΟΥΣ
ΕΠΙΔΑΥΡΙΑ

115.

ΑΡΙΣΤΟΦΑΝΗΣ
ΚΑΛΛΥΜΝΙΟΣ

116.

ΚΡΑΤΗΣ ΚΛΕΟΒΟΥΛΟΥ
ΣΚΟΠΑ ΓΥΝΗ

117.

ΑΝΤΙΣ ΑΛΚΙΣ ΚΡΗΤΕΣ
ΦΙΛΑΡΙΣΤΟΥ ΦΙΛΑΡΙΣΤΟΥ ΤΥΛΥΣΙΟΥ

118.

ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ
ΣΤΗΣΙΜΕΝΟΥΣ
ΠΕΛΛΑΙΑ

119.

Δ Ι Ο Γ Ε Ν Η Σ
Η Ρ Α Κ Λ Ε Ι Δ Ο Υ
Μ'Α Κ Ε Δ Ω Ν

ΗΡΑΠΟΘΕΙΝΟΕΠΑΣΙΝΕΒΗΣ ΔΟΜΟΝ ΑΙΔΟΣΟΥΠΩ
ΕΙΚΟΣΕΤΩΝΜΗΝΑΧ ΔΕΞΕΤΙΛΕΙΙΟΜΕΝΟΣ
ΔΙΓΕΝΕΣΓΕΝΟ ΣΔΕΔΥΤΙ ΝΣΤΥΓΙ ΝΤΕΤ ΝΕΥΣ
ΚΑΛΛΙΠΕΣΑ ΔΙΟΝΓΗΡΑΙ ΤΕΝ ΜΕΝ
ΑΛΛ ΥΚΕΣΤΙΤΥΧΗΝΠΡ ΙΥΓΕΙΝ ΚΑΙΔΑΙΜ ΝΑ ΝΗΤ
ΟΥΔΕΠΑΡΩΣΛΣΟΛΙΙΜ ΙΣΙΜ Ν ΙΤΟΧΡΕ

Delacoulonche,
Ancien membre de l'École française d'Athènes, professeur de rhétorique au lycée impérial de Montpellier.

TABLE DES MATIÈRES

SUIVANT L'ORDRE DANS LEQUEL ELLES SONT PLACÉES DANS LE VOLUME.

Pages.

Second rapport de M. Ernest Desjardins à Son Exc. M. le Ministre de l'instruction publique et des cultes sur une mission scientifique en Italie. — Etudes topographiques et archéologiques dans la campagne de Rome 1

Rapport de M. Cénac Moncaut sur une mission en Espagne. — Parallèle de l'architecture espagnole avec celle des Pays-Bas 43

Rapport de M. Victor Guérin, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, sur une mission en Egypte 60

Mémoire de M. Delacoulonche, ancien membre de l'École française d'Athènes, sur le berceau de la puissance macédonienne des bords de l'Haliacmon et ceux de l'Axius 67

I. Emathie, partie occidentale de la Sclavitsie et du Roumlouck. 68

Villes de l'Emathie.

Edessa-Vodena 72
Eubœa, Philo Castro, village actuel de Wladowa 84
Scydra. — Arséné, Episcopi 87
Citium, le mont Kitarion. — Niausta : commencement du Roumlouck 96
Miéza. — Verriotiki. — Vrysi 103
Béræa, pays des Bryges ; Bermios ; — Verria : Roumlouck. 105

II. Bottiée. — Roumlouck : Campania 115
Lac de la Bottiée ; Borboros, lac d'Iannitsa. — Lydias, Kara-Asmack. — Axius, Wardar. — Haliacmon, Bistritza 120

Villes de la Bottiée.

Pages
Aloros : Clidi. — Pont d'Aloros : route de Pydna et de Méthone à Thessalonique et à Pella 126
Chalastra : Koulakia 132
Ichnœ : Ἰχναίη. Messir-Baba 134
Pella. — Hagious-Apostolous 138
Environs de Pella : Iannitza : Sclavitsie 156
III. Cyrrhestide : Partie de la Sclavitsie 158

Villes de la Cyrrhestide.

Μανδαραί. — Μανδαραῖοι 164
IV. Almopii. — Mogléna 166
Premiers habitants de l'Emathie et de la Bottiée. — Fondation du royaume de Macédoine 172

Emathie et Bottiée.

II. Depuis la fondation du royaume des Téménides jusqu'à la translation de la capitale à Pella 179
III. Depuis la translation de la capitale à Pella jusqu'à la mort d'Alexandre (392-323) 187
IV. Depuis la mort d'Alexandre jusqu'au règne de Philippe III (323-221) 192
V. Depuis la mort d'Antigone Doson jusqu'à la proclamation de la liberté de la Macédoine (221-167) 198
VI. Depuis le partage de la Macédoine en quatre districts jusqu'à l'avénement d'Auguste (167-28) 205
VII. Depuis le règne d'Auguste jusqu'à la fin du règne de Trajan (117) 209
VIII. Ancienne Emathie et ancienne Bottiée, depuis la fin du règne de Trajan jusqu'au commencement des invasions slaves sous Justinien (117-527) 225
Inscriptions 233

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PRÉSENT VOLUME.

A.

pages.

Aquæ Apollinares (Découverte des). — Rapport de M. E. Desjardins, sur une mission en Italie.......... 24
Architecture en Espagne. — Rapport de M. Cénac Moncaut...... 43

C.

Campagne de Rome. — Etudes topographiques et archéologiques. — Rapport de M. E. Desjardins, sur une mission en Italie..... 1
Catacombes (les). — Rapport de M. . Desjardins, sur une mission en Italie... 17
Cénac Moncaut. — Parallèle de l'architecture espagnole avec celle des Pas-Bas. — Architecture romaine....................... 43
— romane........................ 45
— gothique....................... 47
— de la Renaissance.............. 54

D.

Delacoulonche, membre de l'École française d'Athènes. — Mémoire sur le berceau de la puissance macédonienne des bords de l'Haliacmon et ceux de l'Axius............................. 67
I. Emathie (68). — Villes de l'Emathie................ 72
II. Bottiée (115). — Villes de la Bottiée............... 126
III. Cyrrhestide (158). — Villes de la Cyrrhestide............ 164
IV. Almopii. — Mogléna................................ 166
Premiers habitants de l'Emathie. — Fondation du royaume de Macédoine.. 172
Inscriptions trouvées en Macédoine.......................... 233

